



ŒUVRES

DE

FONTENELLE

ÉTUDES SUR SA VIE ET SES ŒUVRES

PAR

VOLTAIRE, LA MARQUISE DE LAMBERT, GRIMM, GARAT,
SAINTE-BEUVE ET ARSÈNE HOUSSAYE

Entretiens sur la Pluralité des Mondes.

Histoire des Oracles.

Dialogues des Morts. — Poésies.

Esprit de Fontenelle.

PARIS
EUGÈNE DIDIER, ÉDITEUR
6 — RUE DES SAINTS-PÈRES — 6

MDCCCLII

OEUVRES

DE

FONTENELLE

ŒUVRES

DE

FONTENELLE

ÉTUDES SUR SA VIE ET SON ESPRIT

PAR

VOLTAIRE, LA MARQUISE DE LAMBERT, GRIMM, GARAT,
SAINTE-BEUVE, ARSÈNE HOUSSAYE.

PARIS
EUGÈNE DIDIER, ÉDITEUR
6 — RUE DES BEAUX-ARTS — 6

MDCCCLII

FONTENELLE

SA VIE ET SES OEUVRES.

On peut regarder Fontenelle comme l'esprit le plus universel que le siècle de Louis XIV ait produit. Il a ressemblé à ces terres heureusement situées qui portent toutes les espèces de fruits. Il n'avait pas vingt ans lorsqu'il fit une grande partie de la tragédie-opéra de *Bellérophon*, et depuis il donna l'opéra de *Thétis et Pélée*, dans lequel il imita beaucoup Quinault, et qui eut un grand succès. Celui d'*Énée et Lavinie* en eut moins. Il essaya ses forces au théâtre tragique ; il aida mademoiselle Bernard dans quelques pièces. Il en composa deux, dont une fut jouée en 1680, et jamais imprimée. Elle lui attira trop longtemps de très-injustes reproches; car il avait eu le mérite de reconnaître que, bien que son esprit s'étendit à tout, il n'avait pas le talent de Pierre Corneille, son oncle, pour la tragédie.

En 1686, il fit l'allégorie de *Méro* et d'*Énégu :* c'est Rome et Genève. Cette plaisanterie si connue, jointe à l'*Histoire des Oracles*, excita depuis contre lui une persécution. Il en essuya une moins dangereuse, et qui n'était que littéraire, pour avoir soutenu qu'à plusieurs égards les modernes valaient bien les

anciens. Racine et Boileau, qui avaient pourtant intérêt que Fontenelle eût raison, affectèrent de le mépriser, et lui fermèrent longtemps les portes de l'Académie. Il firent contre lui des épigrammes : il en fit contre eux, et ils furent toujours ses ennemis. Il fit beaucoup d'ouvrages légers, dans lesquels on remarquait déjà cette finesse et cette profondeur qui décèlent un homme supérieur à ses ouvrages mêmes. On remarqua dans ses vers et dans ses *Dialogues des morts* l'esprit de Voiture, mais plus étendu et plus philosophique. Sa *Pluralité des mondes* fut un ouvrage unique en son genre. Il sut faire, des *Oracles* de Van Dale, un livre agréable. Les matières délicates auxquelles on touche dans ce livre lui attirèrent des ennemis violents, auxquels il eut le bonheur d'échapper. Il vit combien il est dangereux d'avoir raison dans des choses où des hommes accrédités ont tort. Il se tourna vers la géométrie et vers la physique avec autant de facilité qu'il avait cultivé les arts d'agrément. Nommé secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, il exerça cet emploi pendant plus de quarante ans avec un applaudissement universel. Son *Histoire de l'Académie* jette très-souvent une clarté lumineuse sur les mémoires les plus obscurs. Il fut le premier qui porta cette élégance dans les sciences. Si quelquefois il y répandit trop d'ornement, c'était de ces moissons abondantes dans lesquelles les fleurs croissent naturellement avec les épis.

Cette *Histoire de l'Académie des sciences* serait aussi utile qu'elle est bien faite, s'il n'avait eu à rendre compte que de vérités découvertes ; mais il fallait souvent qu'il expliquât des opinions combattues les unes par les autres, et dont la plupart sont détruites.

Les éloges qu'il prononça des académiciens morts ont le mérite singulier de rendre les sciences respectables, et ont rendu tel leur auteur. En vain l'abbé Desfontaines et d'autres gens de cette espèce ont voulu obscurcir sa réputation ; c'est le propre des grands hommes d'avoir de méprisables ennemis. S'il fit imprimer depuis des comédies froides, peu théâtrales, et une apologie des tourbillons de Descartes, on a pardonné ces comédies

en faveur de sa vieillesse, et son cartésianisme en faveur des anciennes opinions qui, dans sa jeunesse, avaient été celles de l'Europe.

Enfin, on l'a regardé comme le premier des hommes dans l'art nouveau de répandre de la lumière et des grâces sur les sciences abstraites, et il a eu du mérite dans tous les autres genres qu'il a traités. Tant de talents ont été soutenus par la connaissance des langues et de l'histoire ; et il a été, sans contredit, au-dessus de tous les savants qui n'ont pas eu le don de l'invention.

Son *Histoire des Oracles*, qui n'est qu'un abrégé très-sage et très-modéré de la grande histoire de Van Dale, lui fit une querelle assez violente avec quelques jésuites compilateurs de la *Vie des Saints*, qui avaient précisément l'esprit des compilateurs. Ils écrivirent à leur manière contre le sentiment raisonnable de Van Dale et de Fontenelle. Le philosophe de Paris ne répondit point * ; mais son ami, le savant Basnage, philosophe de Hollande, répondit, et le livre des compilateurs ne fut pas lu. Plusieurs années après, le jésuite Le Tellier, confesseur de Louis XIV, ce malheureux auteur de toutes les querelles qui ont produit tant de mal et tant de ridicule en France, déféra Fontenelle à Louis XIV, comme un athée, et rappela l'allégorie de *Méro* et d'*Énégu*. Marc-Réné de Paulmi, marquis d'Argenson, alors lieutenant de police, et depuis garde des sceaux, écarta la persécution qui allait éclater contre Fontenelle, et ce philosophe le fait assez entendre dans l'éloge du garde des sceaux d'Argenson, prononcé dans l'Académie des sciences. Cette anecdote est plus curieuse que tout ce qu'a dit l'abbé Trublet de Fontenelle. Mort le 9 janvier 1757, âgé de cent ans moins un mois et deux jours.

VOLTAIRE.

* Basnage pressa longtemps Fontenelle de répondre à Baltus : « Mon parti est « pris, répondit Fontenelle, je ne répondrai point au livre du jésuite ; je con- « sens que le diable ait été prophète, puisque Baltus le veut, et qu'il trouve « cela plus orthodoxe. »

Je n'entreprendrai pas de peindre M. de Fontenelle; je connais ma partie et l'étendue de mes lumières; je vous dirai seulement comme il s'est montré à moi. Vous connaissez sa figure, il l'a aimable. Personne ne donne une si haute idée de son caractère; esprit profond et lumineux, il voit où les autres ne voient plus; esprit original, il s'est fait une route nouvelle, ayant secoué le joug de l'autorité; enfin un de ces hommes destinés à donner le ton à leur siècle. A tant de qualités solides, il joint les agréables; esprit maniéré, si j'ose hasarder ce terme, qui pense finement, qui sent avec délicatesse, qui a un goût juste et sûr, une imagination vive et légère, remplie d'idées riantes; elle pare son esprit et lui donne un tour; il en a les agréments sans en avoir les illusions; il l'a sage et châtiée; il met les choses à leur juste valeur; l'opinion ni l'erreur ne prennent point sur lui; c'est un esprit sain; rien ne l'étonne ni ne l'altère, dépouillé d'ambition, plein de modération, un favori de la raison, un philosophe fait des mains de la nature; car il est né ce que les autres deviennent.

Je lui crois le cœur aussi sain que l'esprit; jamais il n'est agité de sentiments violents, de fièvre ardente; ses mœurs sont pures, ses jours sont égaux et coulent dans l'innocence. Il est plein de probité et de droiture; il est sûr et secret; on jouit avec lui du plaisir de la confiance, et la confiance est la fille de l'estime; il a les agréments du cœur sans en avoir les besoins, nul sentiment ne lui est nécessaire. Les âmes tendres et sensibles sentent ces besoins du cœur plus qu'on ne sent les autres nécessités de la vie. Pour lui il est libre et dégagé; aussi ne s'unit-on qu'à son esprit, et on échappe à son cœur. Il peut avoir pour les femmes un sentiment machinal, la beauté faisant sur lui une assez grande impression; mais il est incapable de sentiments vifs et profonds. Il a un comique dans l'esprit qui passe jusqu'à son cœur, qui fait sentir que l'amour n'est pour lui ni sérieux ni respecté. Il ne demande aux femmes que le

mérite de la figure : dès que vous plaisez à ses yeux, cela lui suffit, et tout autre mérite est perdu.

Il sait faire un bon usage de son loisir et de ses talents. Comme il a de tous les esprits, il écrit sur tous les sujets ; mais la plus grande partie de ce qu'il fait doit être l'objet de nos admirations, et non pas de nos connaissances. Il fait des vers en homme d'esprit, et non pas en poëte. Il y a pourtant des morceaux de lui qui pourraient être avoués des meilleurs maitres. Des grands sujets il passe aux bagatelles avec un badinage noble et léger. Il semble que les grâces vives et riantes l'attendent à la porte de son cabinet pour le conduire dans le monde, et le montrer sous une autre forme ; sa conversation est amusante et aimable. Il a une manière de s'énoncer simple et noble, des termes propres sans être recherchés ; il a le talent de la parole et les lèvres de la persuasion. Il montre aussi de la retenue, mais de la retenue on en fait aisément du dédain ; il donne l'impression d'un esprit dégoûté par la délicatesse. Peu blessé des injures qu'on peut lui faire, la connaissance de lui-même le rassure, et sa propre estime lui suffit. Je suis de ses amies depuis longtemps ; je n'ai jamais connu personne d'un caractère si aisé. Comme l'imagination ne le gouverne point, il n'a pas la chaleur des amitiés naissantes, aussi n'en a-t-il pas le danger. Il connaît parfaitement les caractères, il vous donne le degré d'estime que vous méritez, il ne vous élève pas plus haut qu'il ne faut ; il vous met à votre place, mais aussi il ne vous en fait pas descendre. Vous voyez bien qu'un pareil caractère n'est fait que pour être estimé. Vous pouvez donc badiner et vous amuser avec lui, mais ne lui en donnez et ne lui en demandez pas davantage.

LA MARQUISE DE LAMBERT.

M. de Fontenelle est un de ces hommes rares, qui, témoin pendant un siècle de toutes les révolutions de l'esprit humain, en a lui-même opéré quelques-unes, et préparé les causes de

plusieurs autres. Né sans génie, il doit tous ses succès à la clarté, à la netteté et à la précision de son esprit; à un certain style brillant, ingénieux et fleuri dont il a été le créateur, et dont il y a eu depuis de si mauvais copistes. M. de Fontenelle était un des plus célèbres sectateurs de Descartes. Aujourd'hui que le newtonianisme a triomphé, en France comme dans le reste de l'Europe éclairée, de toutes les autres formules de foi en philosophie, il n'y a guère plus ici de partisans de Descartes que M. de Mairan et quelques autres vieux académiciens peu connus. Un temps viendra où les disciples de Newton n'auront pas plus de vogue que les sectateurs du cartésianisme. Tout est révolution dans l'esprit humain, ainsi que dans l'ordre physique et moral de l'univers. Les écoles se détruisent les unes les autres; le nom des grands hommes seul restera, comme ces immenses pyramides d'Égypte durent, s'il est permis de parler ainsi, malgré l'effort des siècles et les ravages du temps. Toute cette foule de philosophes subalternes, sectateurs de l'opinion des autres, disparaîtra et sera effacée du souvenir des hommes. Les noms de Newton, Leibnitz, Descartes, Bacon, ainsi que ceux d'Aristote et de Platon, seront en vénération aussi longtemps qu'il y aura de la philosophie et des lettres. Ce qui pourra sauver M. de Fontenelle de l'oubli où les apôtres d'une religion passagère ne peuvent manquer de tomber, c'est le mérite réel d'avoir rendu le premier la philosophie populaire en France. Les *Mondes*, l'*Histoire des Oracles*, et plusieurs autres ouvrages de M. de Fontenelle, sont devenus des livres classiques. Les gens du monde, alors si ignorants et si bornés, les femmes mêmes, dont les goûts et les occupations ont une si grande influence dans ce qui concerne l'esprit et les mœurs des Français, ont puisé dans ses ouvrages les principes d'une philosophie saine et éclairée. L'esprit philosophique, aujourd'hui si généralement répandu, doit donc ses premiers progrès à M. de Fontenelle. Tout, jusqu'aux agréments de son style qu'un goût sévère condamnerait sans doute, a contribué à étendre les limites de la lumière, l'amour de la vérité et l'empire de la raison. Il est vrai que M. de Fontenelle, en nous éclairant ainsi, a pensé

porter un coup funeste au goût de la nation. Son style, son coloris et sa manière d'écrire offrent une vaste carrière au faux bel esprit, et si ses opinions et celles de M. de Lamotte eussent prévalu dans le public sur le cri plus fort de la nature, et sur l'effet tranquille mais constant de ses beautés, c'en était fait de notre goût; nous aurions vu renaître le siècle des Voiture et d'autres écrivains plus minces encore. Nous aurions bientôt ressemblé à ces enfants qui troqueraient volontiers l'Hercule Farnèse ou la Vénus de Médicis contre une poupée de nos boutiques de la rue Saint-Honoré. Pour juger de la grandeur du péril que nous avons couru, pour sentir combien cette manière qu'on voulait établir était détestable, on n'a qu'à lire les copistes de M. de Fontenelle : rien n'est plus déplaisant, ni plus insupportable que les ouvrages dont ils ont accablé le public. Heureusement, et je ne sais par quel miracle, il est arrivé cette fois ce qu'on n'a peut-être jamais vu arriver. Le bien que M. de Fontenelle nous a fait par l'esprit philosophique qui règne dans ses ouvrages a eu son effet. Le mal qu'il aurait pu nous faire par son style n'a eu aucune suite fâcheuse; c'est une obligation éternelle que la nation aura à M. de Voltaire, et dont, ce me semble, elle ne sent pas assez l'étendue. Ce grand homme est venu à point nommé pour arrêter les progrès du faux bel esprit. Grâces à lui, il n'y a guère plus aujourd'hui que M. l'abbé Trublet ou quelques autres écrivains de cette force qui passent leur vie à contourner des phrases et à entortiller laborieusement une diction puérile, ou qui emploient leur temps, comme disait M. de Voltaire de M. de Marivaux, à peser des riens dans des balances de toile d'araignée. La philosophie facile et populaire de M. de Voltaire, son style simple, naturel et original à la fois, le charme inexprimable de son coloris, nous ont bientôt fait mépriser tous ces tours épigrammatiques, cette précision louche et ces beautés mesquines, auxquels des copistes sans goût avaient procuré une vogue passagère. M. de Voltaire a été secondé depuis par tout ce que nous avons eu de bons esprits parmi nous. M. de Buffon, philosophe peut-être peu profond, s'est fait admirer comme l'écrivain le plus élevé et le plus

magnifique. M. Diderot, en pénétrant les profondeurs les plus cachées de la vérité avec une force de génie peu commune, a su allier les vues philosophiques les plus étendues avec l'imagination la plus brillante et avec le sentiment le plus exquis du beau et de ses attributs. Le citoyen J.-J. Rousseau, même en établissant dans ses livres des paradoxes insoutenables, les a défendus avec un style si simple et si mâle, qu'il mérite de participer à la gloire des hommes célèbres que je viens de nommer. Sans eux nous parlerions aujourd'hui un jargon inintelligible. Ces sortes de beautés étaient perdues pour M. de Fontenelle. Le simple, le naturel, le vrai sublime ne le touchaient point : c'était une langue qu'il n'entendait point. J'ai eu souvent occasion de remarquer que, dans tout ce qu'on lui contait ou disait, il attendait toujours l'épigramme. Insensible à tout autre genre de beauté, tout ce qui ne finissait pas par un tour d'esprit était nul pour lui. Il avait vu tous les grands hommes du siècle de Louis XIV ; il avait été leur contemporain et même leur rival. Il en parlait peu. Je présume qu'il ne faisait pas grand cas de Molière et de Racine. Pour La Fontaine, il n'en parlait jamais sans en dire du mal. Il y a cependant tel vers de La Fontaine que j'aimerais mieux avoir fait que tous les ouvrages de Fontenelle ensemble. Le grand Corneille était son homme ; il l'élevait au-dessus de tout. Mais ce grand homme était de sa province, son oncle, et puis quel raisonneur ! Ce genre de beauté était fait pour toucher M. de Fontenelle. Il a conservé la justesse et la finesse de son esprit jusqu'à sa mort. Sans sa surdité qui l'empêchait de prendre part à la conversation, il eût été aussi agréable dans la société qu'il l'avait été à l'âge de trente ans. Il disait, il n'y a pas longtemps, à une jeune femme, pour lui faire sentir l'impression que sa beauté faisait sur lui : « Ah ! si je n'avais que quatre-vingts ans ! » Dans le cours de la maladie qui a terminé sa vie, il disait à quelqu'un qui lui demandait quel mal il sentait : « Aucun, si ce n'est celui d'exister. Je sens une grande difficulté d'être. » C'était mieux parler qu'il ne lui appartenait. Une femme connue (madame Grimaud), âgée de cent rois ans, ayant été le voir il y a six mois, lui dit : « Il semble,

Monsieur, que la Providence nous ait oubliés sur la terre. » M. de Fontenelle porta finement son doigt sur sa bouche, et lui dit : « Chut ! » C'était par une infinité de pareils mots et de tours ingénieux que son commerce était devenu très-agréable dans la société, à laquelle ses talents l'avaient rendu recommandable d'ailleurs. Sa vie privée a été uniforme et tranquille. On le citait comme le modèle d'un homme sage. Combien de fois on a opposé sa conduite à celle de M. de Voltaire ! Mais les grands hommes ne sont pas toujours les meilleures têtes. On peut pardonner bien des sottises à l'imagination rapide et brillante de l'auteur de *Zaïre;* il les a rachetées par trop de beautés ; et il est vrai en ce sens que la sagesse d'un esprit froid ne vaut pas les sottises d'un génie bouillant.

Un reproche qu'on a souvent fait à M. de Fontenelle, c'est celui d'avoir le cœur peu sensible. On disait de lui (et il était vrai) qu'il n'avait jamais ni ri ni pleuré. Ce trait caractérise assez un homme. Il ne connaissait point le tumulte des passions, les émotions violentes, ni tous ces mouvements impétueux dont les plus grands hommes sont souvent maîtrisés ; mais aussi son cœur froid et stérile n'avait jamais senti le pouvoir enchanteur de la beauté. les impressions vives et délicieuses de la vertu, ni le charme et la douceur de l'amitié. Quand, avec ces dispositions, on observe religieusement les lois de la société, de l'honneur et de la bienséance publique. on est exempt de reproche; mais on n'en est pas moins digne de pitié. Milord Hyde, homme de beaucoup de mérite. qui, de son cabinet de Paris, a dirigé quelque temps la chambre basse de Londres, et qui est mort ici d'une chute de cheval à un âge peu avancé, disait, à propos de la longue carrière de M. de Fontenelle, que pour lui il vivait ses cent ans dans un quart d'heure : beau mot qui prouve si bien les avantages d'une âme sensible sur un cœur qui ne sent rien ! Il est difficile de vivre beaucoup de temps dans un quart d'heure quand on n'aime que l'épigramme. Elle faisait toujours impression à M. de Fontenelle ; mais on ne dit point qu'il ait jamais été affecté par la peinture. par la musique. par les prestiges de l'art et de l'imi-

tation. M. Diderot l'ayant vu, il y a deux ou trois ans, pour la première fois de sa vie, ne put s'empêcher de verser quelques larmes sur la vanité de la gloire littéraire et des choses humaines. M. de Fontenelle s'en aperçut, et lui demanda compte de ces pleurs. « J'éprouve, lui répondit M. Diderot, un sentiment singulier. » Au mot de *sentiment,* M. de Fontenelle l'arrêta, et lui dit en souriant : « Monsieur, il y a quatre-vingts ans que j'ai relégué le sentiment dans l'églogue. » Réponse très-propre à sécher les larmes que l'amour de l'humanité et la tendresse d'un cœur sensible faisaient couler. M. de Fontenelle se vantait volontiers de n'avoir jamais demandé service à personne. Il pouvait ajouter : « Ni rendu. » Une femme de beaucoup d'esprit et de mérite (madame Geoffrin), en laquelle il avait beaucoup de confiance, et qu'il a nommée pour l'exécution de son testament, dit que, pour le porter à obliger ou à rendre service, il n'y avait qu'un moyen : c'était de lui ordonner ce qu'il devait faire. Il n'avait point de réplique aux *il faut.* Il n'aurait jamais senti ce qui n'eût été que convenable ou à propos. Il aurait eu vraisemblablement peu d'amis, si la vanité d'être lié avec un homme célèbre ne lui en eût conservé quelques-uns. C'est cette grande indifférence qui faisait le fond de son caractère; il la portait sur tout, et elle nuisait souvent à la justesse de son esprit, principalement dans toutes les choses qui étaient du ressort du sentiment. Il disait que, s'il eût tenu la vérité dans ses mains comme un oiseau, il l'aurait étouffée, tant il regardait le plus beau présent du ciel inutile et dangereux pour le genre humain! Il n'avait nulle opinion en fait de religion, et cette indifférence qu'il a conservée toute sa vie est bien plus simple dans un esprit vraiment philosophique que sa tiédeur à l'égard de la vérité. Il disait encore que, s'il avait dans son coffre un papier horrible et capable de le déshonorer aux yeux de la postérité, il ne se donnerait pas la peine de l'en tirer et de le brûler, pourvu qu'il fût sûr de le dérober à la connaissance du public durant sa vie. Ce sentiment n'est pas naturel. « La honte est un des premiers sentiments de l'homme en société, et la honte nous fait redouter le mépris même au

delà du trépas, » nous dit M. Diderot dans un de ses ouvrages qui va paraître. C'était un mot d'autant plus extraordinaire dans la bouche de M. de Fontenelle, qu'il avait un goût excessif pour la louange. Il n'était rien moins que difficile sur ce chapitre, et l'esprit le plus ingénieux, le plus épigrammatique, le plus délicat en galanterie, ne s'offensait point des éloges les plus plats et les plus lourds que de certaines gens lui prodiguaient. Un homme lui ayant dit un jour : « Je voudrais vous louer, mais il me faudrait la finesse de votre esprit.—N'importe, lui répondit M. de Fontenelle, louez toujours. » Je l'ai entendu se plaindre de ce que les étrangers, et surtout les Anglais, faisaient plus de cas de lui que de ses compatriotes. Madame Geoffrin lui répondit à cela fort plaisamment : « C'est que nous vous voyons de trop près. Vous savez, ajouta-t-elle, que nul héros n'est un grand homme pour son valet de chambre. » Ces traits peuvent suffire pour vous donner une idée du caractère de cet homme célèbre, à qui il ne manquait, pour être grand, qu'une imagination plus vive échauffée par un cœur sensible. Il est vrai que ce n'est pas peu de chose. Avec tant de lumière dans l'esprit, il n'a pu entrer dans la carrière du génie, et le défaut de sensibilité l'a laissé sans goût; il l'a exposé, comme nous avons remarqué, à servir de modèle à toute une classe de mauvais écrivains; il a rendu ses jugements en fait de goût téméraires, faux et de nulle conséquence. On sait avec combien d'efforts M. de Fontenelle et M. de La Motte ont combattu le mérite des anciens. Deux athlètes de cette force n'ont cependant fait que pitié, malgré la pénétration et la logique dont ils se piquaient, et dont ils se sont parés inutilement dans cette ridicule et vaine dispute. Il serait difficile d'amasser sur un sujet plus de platitudes que celles qu'on a fait imprimer pour prouver la supériorité des modernes sur les anciens. On eût dit que M. de Fontenelle, M. de La Motte et l'abbé Terrasson n'avaient fait tous ces efforts que pour prouver la misère et la pauvreté de l'esprit, lorsqu'il n'est pas guidé par le sentiment. C'est un aveugle qui marche avec confiance dans les ténèbres, qui s'égare méthodiquement, et dont chaque pas conduit à une nouvelle erreur

Malheur à un peuple si jamais ses Fontenelle et ses La Motte réussissent à abattre la statue d'Homère et de Sophocle, de Cicéron et de Virgile! Sous quels noms le génie sera-t-il révéré sur la terre, si ce n'est sous les noms immortels de ces grands hommes?

GRIMM.

C'est surtout dans les éloges des savants qu'on trouve et tous les défauts et tous les charmes de cette manière tant critiquée et tant louée, qui n'aurait pas dû avoir plus d'imitateurs qu'elle n'a eu de modèles. Fontenelle veut plaire, mais c'est surtout pour faire penser, et il se crée un style où la pensée tire tous ses agréments d'elle-même, où le talent n'est que la richesse de l'esprit, où des idées toujours inattendues et toujours piquantes forment un jeu continuel de contrastes imprévus, de rapports singuliers et nouveaux, qui réveillent toujours l'attention par la surprise. Fontenelle songe toujours à ses lecteurs, qui le suivent toujours avec facilité. Sa marche tient à une connaissance profonde de l'esprit humain. Il jette un voile sur les idées très-claires, rend avec une extrême clarté les idées très-profondes, exerce toujours l'attention, ne la fatigue jamais, et surprend également l'esprit et par ce qu'il lui cache et par ce qu'il lui dévoile. Il distribue à son gré l'ombre et la lumière sur des idées très-philosophiques, et se sert de ce mélange adroit, l'un des secrets des beaux-arts, soit pour flatter le goût, soit pour ne pas trop alarmer les préjugés.

Qui aurait cru que, privé de tous les talents et presque de tous les sentiments que l'églogue exige, Fontenelle cependant devait faire des églogues qui sont des ouvrages charmants? Oui, ces églogues doivent plaire infiniment à tous ceux qui, dans les arts de l'esprit, consultent plus encore leurs plaisirs que leurs principes... Comment se défend-on d'estimer, d'admirer même, dans ces églogues, l'invention toujours heureuse des sujets, le dessin toujours ingénieux et simple de l'action?

Quelle charmante idée que celle de l'églogue où une jeune bergère, qui brave l'amour dans l'âge qu'on doit lui consacrer, s'approche, sans être vue, du lieu où deux amants se croient séparés de l'univers, veut être témoin de leurs jeux pour en rire, recueillir leurs entretiens pour s'en moquer, et, bientôt émue de leurs plus innocents badinages, attendrie de leurs discours, sort de ces lieux le cœur rempli du besoin de ce bonheur dont elle a vu l'image! Combien de fois on a rappelé l'églogue où une autre bergère, en donnant, sans s'en douter, des assurances du plus tendre amour, revient sans cesse avec tant de grâce à ce refrain : *Mais n'ayons point d'amour, il est trop dangereux!* Veut-il peindre l'amour tel qu'il est dans une âme timide et modeste qui n'ose croire au bonheur d'être aimée : il conduit un berger aux pieds d'une statue de l'Amour élevée non dans un temple, mais dans un bocage. Le berger, dans une prière, raconte au dieu les rigueurs dont il gémit, et, dans ce récit, chaque rigueur est un témoignage d'amour. Le dieu sourit de tant d'erreur et d'innocence, et le berger, que ce sourire devrait rassurer, craint encore que ce ne soit un ris moqueur. Quel tableau charmant! A-t-on jamais mieux peint l'amour avec la timidité que si souvent il inspire? Et, ce qui est surprenant, les détails mêmes tirent de ces vues si fines, de ces aperçus ingénieux qui leur ôtent le naturel et la naïveté de l'églogue, je ne sais quel agrément qui plaît, qu'on aime encore... Il est des moments où les âmes les plus sensibles, fatiguées de leurs passions, en aiment mieux l'histoire qui les fait réfléchir avec intérêt que le tableau énergique qui les remue et les agite encore, et alors Fontenelle, dont les sentiments mêmes sont des aperçus profonds, qui peint les passions, mais à l'esprit, leur donne un plaisir mêlé, pour ainsi dire, de sensibilité et de réflexion; et alors l'homme de goût, le poëte même, malgré sa répugnance à parcourir des vers dépouillés de poésie, lit ces églogues avec un intérêt qui étonne son goût, et oublie que celui qui donne tant de plaisir à son esprit blesse quelquefois ses organes.

GARAT.

Il y a deux Fontenelle très-distincts, bien que, dans une étude attentive, on n'ait pas de peine à retrouver toujours l'un jusqu'au milieu de l'autre. Il y a le Fontenelle bel esprit, coquet, pincé, damoiseau, fade auteur d'églogues et d'opéras, rédacteur du *Mercure galant;* en guerre ou en chicane avec les Racine, les Despréaux, les La Fontaine; le Fontenelle loué par de Vizé et flagellé par La Bruyère; et, à travers ce Fontenelle primitif, à l'esprit mince, au goût détestable, il y en a un autre qui s'annonce de bonne heure et se dégage lentement, patiemment, mais avec suite, fermeté et certitude; le Fontenelle disciple de Descartes en liberté d'esprit et en étendue d'horizon, l'homme le plus dénué de toute idée préconçue, de toute prévention dans l'ordre de la pensée et dans les matières de l'entendement; comprenant le monde moderne et l'instrument, en partie nouveau, de raisonnement exact et perfectionné qu'on y exige, s'en servant avec finesse, avec justesse et précision, et qui y réconcilie les moins sévères; en un mot, il y a le Fontenelle non plus des ruelles ni de l'Opéra, mais de l'Académie des sciences, le premier et le plus digne organe de ces corps savants, que lui-même a conçus dans toute leur grandeur et leur universalité, quand il les a nommés les états généraux de la littérature et de l'intelligence.

. . . .

Pascal sentait avec tressaillement, avec effroi, la majesté et l'immensité de la nature, quand Fontenelle semble n'en épier que l'adresse. Cet homme-ci n'a point en lui cette géométrie idéale et céleste que conçoivent primordialement un Pascal, un Dante, un Milton, ou même un Buffon; il ne l'a pas, et il ne s'en doute pas: il amincit le ciel en l'expliquant. Tout cela est vrai, et pourtant il est un point par lequel Fontenelle va reprendre aussitôt sa revanche sur Pascal lui-même; car, dans cette vue admirablement sentie et embrassée, tant au physique qu'au moral, Pascal, à un endroit, a corrigé lui-même sa

phrase, l'a rétractée et altérée pour faire tourner le soleil autour de la terre, et non la terre autour du soleil. Ce grand esprit, atteint en ceci d'un reste de superstition, recule devant la vérité de Copernic, et laisse indécise la balance. Si inférieur à Pascal comme imagination et comme âme, et, dans un rapport qu'on dirait incommensurable avec lui (nous sommes en style de géométrie), Fontenelle, à titre d'esprit libre et dégagé, d'esprit net, impartial et étendu, reprend lentement ses avantages, et, sur la fin de ce siècle de grandeur, et certes aussi d'illusion et de timidité majestueuse, il ose voir en réalité, et exprimer en douceur, les vérités naturelles telles qu'elles sont. Là est son originalité, là est sa gloire.

SAINTE-BEUVE.

Tout le monde a parlé de Fontenelle; nul ne l'a bien connu. Fontenelle ne se connaissait pas lui-même; car il était de la nature des femmes, et il pouvait dire de lui ce qu'il disait des femmes, de la peinture et de la musique *.

Ce que Fontenelle aimait le plus et ce qu'il comprenait le moins, c'était lui-même. Aussi, pareil aux avares qui conservent précieusement leur fortune, Fontenelle se conserva pendant cent ans. Il sacrifiait tout à lui-même. Il se sacrifia lui-même. Bûcheron armé d'une hache sacrilége, il coupa d'abord toutes les branches folles de la première séve. Peu à peu il coupa les vraies branches.

Fontenelle fuyait les passions comme s'il avait peur de la vie. Aussi n'a-t-il été qu'un fantôme de bonne compagnie. On ne sent jamais son cœur battre; le sang ne court pas dans ses veines; l'infini ne tourmente pas son front. Tel qu'il est pourtant, il a droit de cité dans la république des lettres, parce qu'il représente l'esprit français dépouillé de l'esprit gaulois.

* Il y a trois choses que j'ai beaucoup aimées sans y rien comprendre : les femmes, la peinture et la musique.

Fontenelle est de ceux-là dont il est impossible de peindre fidèlement le portrait; c'est une physionomie mobile comme celle des enfants joueurs et des femmes coquettes ; vous croyez l'avoir saisie, mais au même instant l'air de tête a changé ; le point lumineux est descendu du regard au sourire ; l'âme qui était là s'est tout à coup évanouie : c'est encore Fontenelle, mais non plus le même Fontenelle. On ne le reconnaît que par un air de famille. Il faut étudier cette figure originale dans ses œuvres, après avoir lu le sommaire des pages curieuses de sa vie. Fontenelle disait que la postérité ne lisait des chefs-d'œuvre que le titre des chapitres. Ainsi pour la vie des hommes célèbres.

L'histoire de Fontenelle serait bientôt racontée. Il a vécu cent ans, mais en vérité était-ce bien la peine de faire le tour d'un siècle ? Ce poëte sans poésie, cette femme savante, ce philosophe de ruelle, aurait certes pu mourir un demi-siècle plus tôt, sans nous faire rien perdre, à nous ni à lui-même, hormis un peu de bruit et de fumée. A quatre-vingt-dix-huit ans il disait avec orgueil : « Je n'ai jamais ri ni pleuré. » Plaignons, plaignons cet orgueilleux, parce qu'il n'a jamais ri et parce qu'il n'a jamais pleuré.

Il vint au monde à Rouen, au beau milieu du dix-septième siècle. « En vérité, disait-il plus tard, je n'avais pas l'air d'y venir pour longtemps; j'étais si faible, que la lumière faillit à me tuer. » Sa mère, Marthe Corneille, était sœur des célèbres Pierre et Thomas Corneille. Voilà d'où vient que Fontenelle se fit poëte. Son père, François Le Bouvier, avocat sans gloire, s'entendait assez bien en belles-lettres; c'était un esprit sec, un cœur triste, une âme épineuse. Sa mère avait, par contraste, de la douceur et de l'enjouement. En bonne catholique, elle pardonnait à ses frères leurs chefs-d'œuvre profanes. Le jeune Bernard fit ses premières études au collége des jésuites, dans sa ville natale. Il marcha d'abord à grands pas dans le pays de la science. Ainsi, à treize ans, il fit pour les prix des Palinods un poëme latin sur l'*Annonciation*, jugé digne d'être imprimé, sinon couronné; mais, à partir de là, il se ralentit un peu. En

philosophie, il s'arrêta court, tout rebuté par les épines de la logique scolastique. Ses camarades espéraient avoir enfin leur revanche. « Or, disait-il longtemps après, je ne pouvais réussir sitôt en philosophie, par cela même que j'étais philosophe. Mais, comme de très-bonne heure je ne me fâchais de rien, je pris alors mon parti de ne rien entendre à la logique ; je finis par y entendre quelque chose ; bientôt je vis que ce n'était pas la peine d'y rien entendre. »

Après une ardente étude de la physique, il fit son droit et fut reçu avocat. Une bonne cause lui vint. Il prit la défense d'un pauvre diable accusé peut-être mal à propos. Après quelques explications, les juges allaient absoudre ; mais Fontenelle, ne voulant pas perdre le fruit de sa plaidoirie, où il était beaucoup question des Grecs et des Romains, demanda la parole pour achever la réparation. Il plaida en avocat bel esprit. « Il fit si bien, en un mot, dit l'abbé Desfontaines, que les traits qu'il aiguisa devinrent des armes contre l'accusé. » Après la plaidoirie, les juges, fatigués de tant de clinquant et démêlant quelque faux-fuyant, poursuivirent leur office avec rigueur : le pauvre diable fut condamné, grâce à l'avocat, qui, sans doute, ne trouva plus personne à défendre.

Thomas Corneille, dans un voyage à Paris, y conduisit Fontenelle. Thomas rédigeait alors avec Vizé le *Mercure galant*. Ce journal fut ouvert au nouveau venu, qui y répandit les primevères de son imagination, primevères sans fraîcheur et sans parfum. Ce fut là qu'il recueillit ses premiers succès. Ainsi, l'année d'après, comme il était retourné à Rouen, Vizé écrivait dans le *Mercure* l'apologie de la jeune muse normande, en se plaignant de son trop long séjour loin de Paris. Fontenelle y revint après avoir obtenu un accessit de l'Académie française. A peine de retour, il fit sur le *scenario* de son oncle Thomas les vers de deux opéras qui firent quelque bruit, *Psyché* et *Bellérophon*. Ces opéras furent suivis d'une tragédie, *Asper*, qui serait oubliée sans l'épigramme de Racine sur l'origine des sifflets. Il abandonna le théâtre avec un peu de dépit. C'était un journaliste, rien de plus ; il se mit donc à faire du journal

au volume. Dès qu'on eut les yeux tournés sur lui, Fontenelle s'agita de toutes les forces de son esprit dans le triste but d'être sans cesse en spectacle. La vanité fut sa seule compagne, son seul amour, sa seule joie. Ne pouvant être un homme de génie, et sachant bien que sa mémoire ne lui survivrait guère, il saisit la célébrité à pleines mains, il lutta avec son esprit jusqu'à la mort. « S'il fait tant de façons pour mourir, disait en riant Duclos, c'est qu'il sait trop qu'une fois dans l'autre monde, il n'aura plus rien à débattre avec celui-ci. »

Il retourna encore à Rouen pour écrire dans la solitude et le silence la *Pluralité des Mondes*. La marquise de la Mésengère habitait alors son château de Rouen ; Fontenelle y fut accueilli en poëte ; il passait dans le parc toutes les belles après-midi. Çà et là, il se promenait avec la marquise, qui pleurait sur les souvenirs d'un amour fatal. A force de se promener avec elle et de la voir pleurer, il s'imagina qu'il en devenait amoureux. Ne sachant comment débuter avec elle, conseillé par l'esprit et non par le cœur, il imita les bergers : il grava des vers passionnés sur l'écorce des hêtres. Ces vers gravés par Fontenelle, on les voyait encore au milieu du dix-huitième siècle, s'il en faut croire l'abbé Trublet.

Fontenelle n'eut jamais l'idée de se marier ; il se souciait bien de la sollicitude amoureuse et dévouée de l'épouse, des enfants qui égayent le cœur, des joies familières du coin du feu. Il n'avait d'amour que pour lui, il a vécu lui. Vivre si longtemps avec Fontenelle ! il fût mort d'ennui sans la vanité. L'abbé Trublet, toujours apologiste de Fontenelle, termine ainsi son éloge : « Ce qui ne contribua pas peu au bonheur de M. Fontenelle, c'est qu'il n'a pas été marié. » Qu'en saviez-vous sur ce chapitre du mariage, monsieur l'abbé ?

Il fit semblant d'être amoureux de la Champmêlé, non parce qu'elle était belle, non par amour, mais par vanité : « M. Racine, lui dit-elle un jour, m'a dit tant de mal de vous, que j'ai fini par vous aimer ; d'ailleurs votre esprit universel parlait pour vous à merveille. Venez donc me voir. » Fontenelle n'y alla qu'une fois. Au lieu de la Champmêlé, ce fut Champmêlé

qu'il rencontra. « Ma femme n'y est pas, lui dit le comédien. Elle répète son rôle avec cet animal de La Fontaine, qui fait la moitié de mes pièces. » Fontenelle s'en alla comme il était venu.

Il n'eut pas un grand nombre de maîtresses. Mademoiselle Bernard, la muse tragique, fut la plus connue et la moins volage; mais quels tristes amoureux c'étaient là ! Arrivait-il chez elle, ce n'était qu'une scène de tragédie ; au lieu d'un baiser ce n'était qu'une rime.

Delille l'a dit : même dans l'amitié, Fontenelle mettait *son cœur en garde*. Il eut pourtant un grand nombre d'amis, entre autres le duc d'Orléans, La Motte, Marivaux, Montcrif, madame de Tencin, madame de Lambert, madame de Staal. Le régent lui dit un jour : « Monsieur de Fontenelle, voulez-vous habiter le Palais-Royal ? Un homme qui a fait la *Pluralité des Mondes* doit loger dans un palais. — Prince, le sage tient peu de place et n'en change pas ; mais pourtant je viendrai demain habiter le Palais-Royal avec armes et bagages, c'est-à-dire avec mes pantoufles et mon bonnet de nuit. » Il habita longtemps le Palais-Royal. Comme il ne voyait guère le régent, ce prince lui dit un jour : « En vous offrant mon toit, j'espérais vous voir au moins une fois l'an. » Fontenelle présenta ainsi au régent ses *Éléments de la géométrie de l'infini*. « C'est un livre qui ne peut être entendu que par sept ou huit géomètres de l'Europe, et je ne suis pas de ces huit-là. » Fontenelle avait la vanité des maîtres d'école ; il était fier de son titre d'académicien, mais il n'eut jamais d'ardeur pour l'ambition. Grâce au duc d'Orléans, il aurait pu s'élever dans la fortune politique ; mais il se tint coi dans ses académies. Le cardinal Dubois, son ami, venait dans sa grandeur lui demander des consolations. Aussi disait-il : « Je sais bien que monseigneur le régent aurait pu faire de moi quelque grand épouvantail politique ; mais bien lui en a pris de me laisser au coin de mon feu, car là je n'ai jamais eu l'idée d'aller chercher des consolations chez le cardinal Dubois. »

Cependant, comme il voulait faire briller partout sa philosophie, il en mit un peu dans la politique. Il imagina une république qui n'était pas tout à fait celle de Platon ; république cu-

rieuse où « les femmes pourront répudier leurs maris sans en pouvoir être répudiées; mais elles seront un an après sans se pouvoir remarier. Point d'orateurs dans tout l'État que de certains orateurs *entretenus* par le public et destinés à *entretenir* le peuple de la bonté de son gouvernement. On érigera des statues aux grands hommes, en quelque espèce que ce soit, *même aux belles femmes*. On pourra même, pour une plus grand ressemblance, conserver toutes leurs figures en cire dans un palais magnifique *fait exprès*. On ferait le procès à ces statues ou figures pour les choses qui ne mériteraient pas d'attirer des peines corporelles aux personnes. » Vous voyez par là que Fontenelle avait de bonnes raisons pour rester coi dans ses académies. Avec de pareilles idées politiques, il eût joué un bien joli rôle dans la comédie de la régence.

Après avoir publié la *Pluralité des Mondes*, il entra armé de pied en cap dans la petite guerre des anciens et des modernes; il se fit le champion des modernes; aussi Boileau, qui n'aimait la satire que dans ses mains, se déclara pour toujours l'ennemi de Fontenelle; et, si ce nom ne se trouve pas aujourd'hui entre Cassagne et Colletet, c'est parce qu'alors Boileau ne faisait plus de satires. Boileau ne s'en vengea pas moins; dès que Fontenelle se présenta à l'Académie, le vieux satirique se mit en campagne pour le repousser. Partout après la visite de Fontenelle c'était la visite de Boileau : Fontenelle fut repoussé cinq fois. En homme d'esprit, il fit un *Discours sur la patience*, qu'il envoya à l'Académie. On ne refusa pas plus longtemps un poëte qui prenait si bien son parti : le patient fut accueilli peu de temps après.

Cependant son esprit courait, avec un succès de plus en plus bruyant, la cour, la ville et la province. Tout provincial venant à Paris avec un peu de grammaire dans la tête voulait avant tout voir Fontenelle; il s'en retournait disant à tout propos : « J'ai vu l'Opéra et M. de Fontenelle, M. de Fontenelle! quel génie! Il disait il n'y a pas quatre ans à la duchesse du Maine, qui lui demandait quelle différence il y avait entre elle et une pendule : *Madame la duchesse, la pendule marque les heures, et*

Votre Altesse les fait oublier. Et puis, l'an passé, il disait à madame de Tencin : *Ma chère dame, votre raison est comme ma montre, elle avance toujours.* » Aussi, c'était un engouement sans bornes pour Fontenelle, au point qu'il dînait à peine en son logis une fois par semaine. Il payait sa bienvenue par un mot préparé à l'avance ; souvent le même mot lui revenait vingt fois en aide. Dieu sait que de mines de caillette avant et après sa victoire : jamais femme, jamais coquette, jamais comédienne, ne fit tant de façon pour dire : Je vous aime. La Bruyère, qui voyait clair en plein midi, à l'encontre de bien des beaux esprits du temps, trace ainsi l'esquisse de Fontenelle : « Cydias est bel esprit, c'est sa profession. En société, après avoir incliné le front, relevé sa manchette, étendu la main et ouvert les doigts, il débite gravement ses pensées quintessenciées et ses raisonnements sophistiques. Fade discoureur, il n'a pas mis plutôt le pied dans une assemblée, qu'il cherche quelques femmes auprès de qui il puisse s'insinuer, se parer de son bel esprit ou de sa philosophie : car, soit qu'il parle ou qu'il écrive, il ne doit pas être soupçonné d'avoir en vue ni le vrai, ni le faux, ni le raisonnable, ni le ridicule ; il évite uniquement de donner dans le sens des autres. Cydias s'égale à Lucien et à Sénèque, mais ce n'est qu'un composé du pédant et du précieux, fait pour être admiré de la bourgeoisie et de la province. »

Pour décourager la critique, Fontenelle avait déclaré qu'il brûlerait sans les lire toutes les gazettes qui s'en prendraient à ses livres : comme il était d'ailleurs très-répandu dans le monde, comme il avait un pied partout, comme il savait tendre la main à propos, nul ne lui fut amer, hormis Rousseau et La Bruyère. Tout le monde chanta ses louanges : le *Mercure galant* et la *Gazette de France*, Bayle et Voltaire, les femmes savantes du Pérou et les poëtes de Stockholm, en prose et en vers, même en vers latins. Et quels vers ! et quelles louanges ! C'est Platon, c'est Orphée, c'est plus qu'un homme, c'est un demi-dieu. Écoutez Crébillon le tragique :

> Poëte que la Grèce
> Eût placé dès l'enfance au rang des demi-dieux.

Écoutez aussi M. de Nivernois : « Tous les temples du géni consacrent son culte. Semblable à ces chefs-d'œuvre d'archi tecture qui rassemblent les trésors de tous les ordres, il a re cueilli les palmes de l'universalité. » Vous voyez que M. de Ni vernois n'était obligé à rien par la rime Ce n'est plus la langu des dieux ; mais Fontenelle n'eût pas dédaigné cette prose. I celle-ci : « Les livres de M. Fontenelle sont émaillés de belle pensées. C'est mieux qu'une prairie, c'est le majestueux spec tacle du ciel, dont l'azur est relevé *avec agrément* par l'or étin celant des étoiles. » Ainsi parlait l'abbé Trublet. Que pensez-vou de cet *agrément?* Fontenelle eût trouvé cela de son goût. Jus qu'à Voltaire qui a dit :

L'ignorant l'entendit, le savant l'admira.

Mais Voltaire, sans doute pour imiter Fontenelle, termine s tirade par une pointe :

Né pour tous les talents, il fit un opéra.

Jusqu'à Rigaud, qui nous a laissé un portrait de Fontenelle embelli par je ne sais quel charmant sourire qui est presqu un sourire de femme qui a aimé.

Pourquoi ces mauvais vers et cette mauvaise prose? Pour quoi ces temples, cet encens, ce culte, qui est une profanatio de la poésie? Cherchons un peu les titres de Fontenelle. So meilleur titre, n'est-ce pas d'avoir vécu cent ans? La postérit a beau faire : un poëte qui vit un siècle va plus loin qu'u autre.

Il a débuté dans le *Mercure* par les lettres galantes du che valier d'Her—, où il a tenté de mettre en jeu tout son esprit Ainsi je relis la lettre à *Mademoiselle de V— sur un cheve blanc qu'elle avait.* Après bien des tournures fatigantes, il s'écrie : « Ne sauriez-vous, mademoiselle, avoir un peu de pas sion, sans blanchir aussitôt? L'amour est fait pour mettre un nouveau brillant dans vos yeux, pour peindre vos joues d'un nouvel incarnat, mais non pas pour répandre des neiges sur

votre tête. Son devoir est de vous embellir! ce serait grand'pitié qu'il vous vieillit, lui qui rajeunit tout le monde. Arrachez de votre tête ce cheveu blanc, et en même temps arrachez-en la racine qui est dans votre cœur. » J'ai copié le plus joli alinéa. Toutes les lettres sont ainsi : on dirait Benserade mis en prose.

Presque en même temps Fontenelle écrivait la *Pluralité des Mondes*, prenant pour guide Descartes en ses chimériques tourbillons. C'est là qu'il brille dans tout le jeu de son esprit. Il voulait donner le fruit sous la fleur, la philosophie sous l'image des grâces, la vérité sous l'écharpe ondoyante du mensonge. « Je suis le premier, » disait-il sans façon. Il comptait sans La Fontaine. Mais pouvait-il songer à La Fontaine, celui qui écrivait : « Le naïf est une nuance du bas. » Pour la *Pluralité des Mondes*, le seul livre de Fontenelle qui soit venu jusqu'à nous, je reproduis le jugement de Voltaire : « Ce livre, fondé sur des chimères, ne peut devenir classique; la philosophie est surtout la vérité; la vérité ne doit pas se cacher sous les faux ornements. »

Il faut le dire, ce n'est pas avec la galanterie qu'on s'en va à la recherche des mondes inconnus : la rêverie serait une meilleure compagne de voyage. On trouve dans les *Mondes* de Fontenelle *un grand amas de matières célestes où le soleil est tamponné. — L'aurore est une grâce que la nature nous donne par-dessus le marché. — De tout l'équipage céleste, il n'est resté à la terre que la lune, qui a l'air d'y tenir beaucoup*. Tout cela est fort joli, mais surtout pour des écoliers rêeurs qui apprennent la géographie, ou pour des femmes qui écoutent en regardant les chinoiseries de leur éventail. La galanterie était la fleur des muses il y a cent cinquante ans; la rêverie, la passion des poëtes d'aujourd'hui, n'était alors, suivant Fontenelle, que *la montagne où la rime prend sa source*. Cette montagne a d'autres sources, s'il faut en croire Goëthe, Byron, Hugo et tant d'autres de notre temps, qui eussent révélé un nouveau monde à Fontenelle.

Une amère critique de la *Pluralité des Mondes* serait de dire

que ce livre est écrit pour les femmes de la pire espèce, pou les femmes savantes. Au temps de Fontenelle, les marquises d l'hôtel de Rambouillet se dispersaient çà et là dans tous les sa- lons, ayant sur les lèvres non pas un sourire, mais, hélas! u trait de bel esprit. Fontenelle, qui avait été à cette école, Fon- tenelle, trop faible pour vivre avec les hommes, dressa d bonne heure sa tente du côté des femmes. Comme il n'avai pas d'amour, il rechercha l'hymen de l'esprit : il se mari aux femmes savantes.

Avant de se former avec les femmes savantes, il s'était pri d'un beau caprice pour Voiture, d'Urfé et mademoiselle d Scudéri ; il avait promené son esprit le long du fleuve d Tendre, avec les bergères du Lignon, écrivant à la premiè venue, dans le *Mercure galant*, à la manière de Voiture. Cet fâcheuse aurore poétique a répandu ses lueurs trompeuses s toute sa vie : il n'a jamais pu se défendre de certains retou malencontreux vers sa jeunesse. Il en était loin déjà quand décrivit, dans le *Mercure*, l'*Empire de la Poésie*. Cette divag tion est encore de la fameuse école. Ainsi, Fontenelle débute p ceci : « Cet empire est divisé en Haute et Basse-Poésie, comm le sont la plupart de nos provinces. La capitale de cet empi s'appelle le Poëme-Épique. On trouve toujours à la sortie d gens qui s'entretuent, au lieu que, quand on passe par Roman, qui est le faubourg du Poëme-Épique, on ne va jam jusqu'au bout sans rencontrer des gens dans la joie et qui préparent à se marier. La Basse-Poésie tient beaucoup des Pa Bas : ce ne sont que marécages. Le Burlesque en est la capit Deux rivières arrosent le pays : l'une est la rivière de la Ri qui prend sa source au pied des montagnes de la Rêverie. montagnes ont des pointes élevées qu'on appelle les Poin des-Pensées-Sublimes. Plusieurs y arrivent à force d'eff surnaturels ; mais on en voit tomber une infinité qui sont lo temps à se relever. L'autre rivière est celle de la Raison. deux rivières sont assez éloignées l'une de l'autre. Il n'y a qu' bout de la rivière de la Rime qui réponde à la rivière de Raison : de là vient que plusieurs villages situés sur la Ri

comme le Virelai, la Ballade, le Chant-Royal, ne peuvent avoir aucun commerce avec la Raison. Il y a dans le pays de la Poésie une forêt très-obscure où les rayons du soleil n'entrent jamais : c'est la forêt du Galimatias, où se perd la rivière de la Raison. »

M. de Fontenelle n'avait-il point un peu passé par cette forêt-là ?

L'*Histoire des Oracles* n'est que le sommaire agréable du livre immense de Van Dale. Fontenelle recueillit sans se plaindre toute la gloire du savant étranger. L'*Histoire de l'Académie des Sciences* est un journal brillant, varié, lumineux; mais pourtant, là comme ailleurs, Fontenelle n'est critique et savant qu'à demi. Cette histoire est un journal, en un mot : rien de plus. Est-ce bien la peine d'indiquer les écrits ensevelis au berceau, comme l'*Histoire du Théâtre-Français*, où il dit : « Les caractères de Racine ont quelque chose de bas à force d'être naturels; » les discours *sur la Poésie*, où la poésie n'est pour rien; *sur le Bonheur* (que pouvait-il dire sur ce chapitre, cet homme sans rire et sans larmes?), *sur la Raison humaine*, où il déraisonne froidement? est-ce bien la peine de remettre en lumière ces pastorales endimanchées, ces églogues qui s'épanouissent loin du soleil, loin des montagnes, loin de la nature, sur un tapis des Gobelins, devant un paravent, sous l'éclat des candélabres; ces chansons qu'on s'est bien gardé de chanter, ces tragédies en prose et en vers qu'on s'est bien gardé de jouer, ces lettres sans abandon qu'on s'est bien gardé de lire?

Fontenelle a passé pour un poëte plein d'esprit, de grâce et de philosophie. A cela, on peut répondre par ses vers :

Arcas et Palémon, tous deux d'un âge égal, — l'un pour l'autre tous deux concurrents redoutables, — se répondant tous deux par des chansons semblables, — formaient un combat pastoral : — ce n'était point là méprisable gloire — ou du chant, ou des vers, qui piquait leur esprit.

Voilà de quelle façon M. de Fontenelle mettait en scène ses

bergers. Pas un mot du pays, ni du ciel ni du troupeau. Sont-ils dans la prairie ou sur le sentier, à l'ombre des hêtres ou au bord de la fontaine? Qu'importe? M. de Fontenelle ne descend pas à ces petits tableaux prosaïques; il ne prend pas la peine de nous peindre ses bergers; mais, en revanche, l'ingénieux poëte n'oublie pas de nous avertir, dans un style admirable, qu'ils sont *tous deux d'un âge égal*. Il va plus loin : connaissant l'oubli de tout lecteur pour le nombre, il répète trois fois avec un art infini qu'ils sont deux, ni plus ni moins. Que dites-vous de ces *concurrents redoutables* qui *forment un combat pastoral* à grands coups de *chansons semblables*, et de cette méprisable gloire qui ne *piquait* pas leur esprit? A la bonne heure! voilà enfin un poëte qui ne parle point comme les autres. Ne vous étonnez pas qu'après de pareils chefs-d'œuvre M. de Fontenelle ait écrit un discours sur l'églogue, en chef d'école, où il dit, entre autres choses heureuses, que Théocrite est grossier et ridicule; que Virgile, « trop rustique, » n'est qu'un copiste de Théocrite. Mais j'oubliais de vous apprendre comment parlent les bergers de Fontenelle :

Tircis. Où vas-tu, Lycidas?

Lycidas. Je traverse la plaine, et vais même monter la colline prochaine.

Tircis. La course est assez longue.

Lycidas. Ah! s'il était besoin, pour le sujet qui me mène, j'irais encore plus loin.

Tircis. Il est aisé de t'entendre; toujours de l'amour?

Lycidas. Toujours. Que faire sans les amours!

Tircis. Tu connais Lygdamis?

Lycidas. Qui ne le connaît pas? C'est lui qui de Climène adore les appas.

Tircis. Lui-même.

Lycidas. Quel berger! Il est du caractère dont un amant m'eût plu si j'eusse été bergère.

Vous croyez que je cite de la prose. C'est possible; pourtant s'il faut s'en rapporter à M. de Fontenelle, c'est une églogue en vers.

Tout berger amoureux parle moins mal que ceux de Fontenelle, parce qu'il est amoureux et qu'il n'est point savant.

Comme critique, Fontenelle ne brille pas au premier rang. Je ne lui veux faire la guerre qu'avec ses paroles. Écoutez-le donc : « Les Latins l'emportent sur les Grecs, Virgile sur Homère, Horace sur Pindare. Il ne faut qu'avoir patience : il est aisé de prévoir qu'après une longue suite de siècles on ne fera aucun scrupule de nous préférer hautement aux Grecs et aux Latins. Je ne crois pas que *Théagène et Chariclée, Clitophon et Leucippe*, soient jamais comparés à *Cyrus* et à l'*Astrée*. Il y a même des espèces nouvelles comme les lettres galantes, les contes, les opéras, dont chacune nous a fourni un auteur excellent auquel l'antiquité n'a rien à opposer, et qu'apparemment la postérité ne surpassera pas. N'y eût-il que les chansons, espèce qui pourra bien périr, et à laquelle on ne fait pas grande attention, nous en avons une prodigieuse quantité, toutes pleines de feu et d'esprit, et je maintiens que, si Anacréon les avait lues, il les aurait plus chantées que la plupart des siennes. Nous voyons aujourd'hui, par un grand nombre d'ouvrages de poésie, que la versification peut avoir autant de noblesse, mais en même temps plus de justesse et d'exactitude qu'elle n'en eut jamais. »

Par ces quelques lignes, vous pouvez juger du style et de la profondeur de Fontenelle : c'est là son style grave et sa raison sévère. C'est à faire regretter son style de ruelle et son savant badinage, ces périodes d'un contour si prétentieux, qui finissent presque toujours par un trait de bel esprit ; ces pointes si péniblement aiguisées, qui ont fait dire à Rollin : « La fin de chaque alinéa, dans Fontenelle, est un poste dont les pointes semblent avoir ordre de s'emparer. »

Il mourut dans l'hiver de 1757, en assez bon chrétien, sans peur, sans regrets, sans bruit et sans secousses. En voyant passer son corbillard, Piron s'écria : « Voilà la première fois que M. de Fontenelle sort de chez lui pour ne pas aller dîner en ville. » N'était-ce pas là une digne oraison funèbre ?

Pour être juste et pour tempérer cette critique un peu rusti-

que, je veux enregistrer ici cette autre oraison funèbre. L lendemain de la mort de Fontenelle, dans un souper de bell compagnie, une grande dame ayant dit quelque chose de très fin qui ne fut pas entendu, s'écria : « Ah! Fontenelle, où don es-tu? »

ARSÈNE HOUSSAYE.

On a reproduit fidèlement ici les éloges et les critiques des contemporains d Fontenelle et de nos contemporains. Avec ces jugements divers, après avoi relu ce charmant et profond esprit, le lecteur pourra se faire le vrai juge, ca Fontenelle n'est pas encore jugé.

L'Éditeur.

ENTRETIENS

SUR LA

PLURALITÉ DES MONDES.

PRÉFACE.

Je suis à peu près dans le même cas où se trouva Cicéron, lorsqu'il entreprit de mettre en sa langue des matières de philosophie qui jusque-là n'avaient été traitées qu'en grec. Il nous apprend qu'on disait que ses ouvrages seraient fort inutiles, parce que ceux qui aiment la philosophie, s'étant bien donné la peine de la chercher dans les livres grecs, négligeraient après cela de la voir dans des livres latins, qui ne seraient pas originaux; et que ceux qui n'avaient pas de goût pour la philosophie ne se souciaient de la voir, ni en latin, ni en grec.

A cela il répond qu'il arriverait tout le contraire; que ceux qui n'étaient pas philosophes seraient tentés de le devenir, par la facilité de lire des livres latins; et que ceux qui l'étaient déjà par la lecture des livres grecs seraient bien aises de voir comment ces choses-là avaient été maniées en latin.

Cicéron avait raison de parler ainsi. L'excellence de son génie, et la grande réputation qu'il avait déjà acquise, lui garantissaient le succès de cette nouvelle sorte d'ouvrages qu'il donnait au public; mais moi, je suis bien éloigné d'avoir les mêmes

sujets de confiance dans une entreprise presque pareille à la sienne. J'ai voulu traiter la philosophie d'une manière qui ne fût point philosophique; j'ai tâché de l'amener à un point où elle ne fût, ni trop sèche pour les gens du monde, ni trop badine pour les savants. Mais, si on me dit à peu près comme à Cicéron qu'un pareil ouvrage n'est propre, ni aux savants qui n'y peuvent rien apprendre, ni aux gens du monde qui n'auront point d'envie d'y rien apprendre, je n'ai garde de répondre ce qu'il répondit. Il se peut bien faire qu'en cherchant un milieu où la philosophie convînt à tout le monde, j'en aie trouvé un où elle ne convienne à personne; les milieux sont trop difficiles à tenir, et je ne crois pas qu'il me prenne envie de me mettre une seconde fois dans la même peine.

Je dois avertir ceux qui liront ce livre, et qui ont quelque connaissance de la physique, que je n'ai point du tout prétendu les instruire, mais seulement les divertir, en leur présentant, d'une manière un peu plus agréable et plus égayée, ce qu'ils savent déjà plus solidement. J'avertis ceux à qui ces matières sont nouvelles, que j'ai cru pouvoir les instruire et les divertir tout ensemble. Les premiers iront contre mon intention, s'ils cherchent ici de l'utilité; et les seconds, s'ils n'y cherchent que de l'agrément.

Je ne m'amuserai point à dire que j'ai choisi, dans toute la philosophie, la matière la plus capable de piquer la curiosité. Il semble que rien ne devrait nous intéresser davantage, que de savoir comment est fait ce monde que nous habitons, s'il y a d'autres mondes semblables, et qui soient habités aussi : mais, après tout, s'inquiète de tout cela qui veut. Ceux qui ont des pensées à perdre, les peuvent perdre sur ces sortes de sujets; mais tout le monde n'est pas en état de faire cette dépense inutile.

J'ai mis, dans ces Entretiens, une femme que l'on instruit, et qui n'a jamais ouï parler de ces choses-là. J'ai cru que cette fiction me servirait, et à rendre l'ouvrage plus susceptible d'agrément, et à encourager les dames par l'exemple d'une femme, qui, ne sortant jamais des bornes d'une personne qui n'a nulle teinte des sciences, ne laisse pas d'entendre ce qu'on

i dit, et de ranger dans sa tête, sans confusion, les tourbillons les mondes. Pourquoi des femmes céderaient-elles à cette arquise imaginaire, qui ne conçoit que ce qu'elle ne peut se spenser de concevoir?

A la vérité, elle s'applique un peu; mais qu'est-ce ici que appliquer? Ce n'est pas pénétrer à force de méditation une iose obscure d'elle-même, ou expliquée obscurément; c'est ulement ne point lire sans se représenter nettement ce qu'on t. Je ne demande aux dames, pour tout ce système de philo-phie, que la même application qu'il faut donner à la *Princesse e Clèves*, si on veut en suivre bien l'intrigue, et en connaître ute la beauté. Il est vrai que les idées de ce livre-ci sont ioins familières à la plupart des femmes que celles de la *Prin-sse de Clèves*; mais elles n'en sont pas plus obscures, et je iis sûr qu'à une seconde lecture, tout au plus, il ne leur en ra rien échappé.

Comme je n'ai pas prétendu faire un système en l'air, et qui eût aucun fondement, j'ai employé de vrais raisonnements de iysique, et j'en ai employé autant qu'il a été nécessaire. Mais se trouve heureusement, dans ce sujet, que les idées de phy-que y sont riantes d'elles-mêmes, et que, dans le même temps u'elles contentent la raison, elles donnent à l'imagination un ectacle qui lui plaît autant que s'il était fait exprès pour elle. Quand j'ai trouvé quelques morceaux qui n'étaient pas tout à it de cette espèce, je leur ai donné des ornements étrangers. rgile en a usé ainsi dans ses *Géorgiques*, où il sauve le fond sa matière, qui est tout à fait sèche, par des digressions fré-uentes et souvent fort agréables. Ovide même en a fait autant ns l'*Art d'aimer*, quoique le fond de sa matière fût infiniment us agréable que tout ce qu'il y pouvait mêler. Apparemment a cru qu'il était ennuyeux de parler toujours d'une même iose, fût-ce de préceptes de galanterie. Pour moi, qui avais us besoin que lui du secours des digressions, je ne m'en suis ourtant servi qu'avec assez de ménagement. Je les ai au-risées par la liberté naturelle de la conversation; je ne les ai acées que dans les endroits où j'ai cru qu'on serait bien aise

de les trouver; j'en ai mis la plus grande partie dans les com
mencements de l'ouvrage, parce qu'alors l'esprit n'est pas enco
assez accoutumé aux idées principales que je lui offre; enfi
je les ai prises dans mon sujet même, ou assez proche de m
sujet.

Je n'ai rien voulu imaginer sur les habitants des mondes q
fût entièrement impossible et chimérique. J'ai tâché de di
tout ce qu'on en pouvait penser raisonnablement, et les visio
mêmes que j'ai ajoutées à cela ont quelque fondement réel. l
vrai et le faux sont mêlés ici; mais ils y sont toujours aisés
distinguer. Je n'entreprends point de justifier un composé si b
zarre; c'est là le point le plus important de cet ouvrage, et c'e
cela justement dont je ne puis rendre raison.

Il ne me reste plus, dans cette Préface, qu'à parler à u
sorte de personnes; mais ce seront peut-être les plus difficil
à contenter, non que l'on n'ait à leur donner de fort bonnes ra
sons, mais parce qu'ils ont le privilége de ne se payer pas, s'il
ne veulent, de toutes les raisons qui sont bonnes. Ce sont le
gens scrupuleux qui pourront s'imaginer qu'il y a du danger, p
rapport à la religion, à mettre des habitants ailleurs que sur l
terre. Je respecte jusqu'aux délicatesses excessives que l'on
sur le fait de la religion; et celle-là même, je l'aurais respect
au point de ne la vouloir pas choquer dans cet ouvrage, si el
était contraire à mon sentiment. Mais ce qui va peut-être vo
paraître surprenant, elle ne regarde pas seulement ce systè
où je remplis d'habitants une infinité de mondes. Il ne faut q
démêler une petite erreur d'imagination. Quand on vous dit q
la lune est habitée, vous vous y représentez aussitôt des ho
mes faits comme nous; et puis, si vous êtes un peu théologi
vous voilà plein de difficultés. La postérité d'Adam n'a pas
s'étendre jusque dans la lune, ni envoyer des colonies en
pays-là. Les hommes qui sont dans la lune ne sont donc pas f
d'Adam. Or, il serait embarrassant, dans la théologie, qu'il
eût des hommes qui ne descendissent pas de lui. Il n'est pas b
soin d'en dire davantage; toutes les difficultés imaginables
réduisent à cela, et les termes qu'il faudrait employer dans

plus longue explication sont trop dignes de respect pour être mis dans un livre aussi peu grave que celui-ci. L'objection roule donc tout entière sur les hommes de la lune; mais ce sont ceux qui la font à qui il plaît de mettre des hommes dans la lune. Moi, je n'y en mets point; j'y mets des habitants qui ne sont point du tout des hommes. Que sont-ils donc? Je ne les ai point vus, ce n'est pas pour les avoir vus que j'en parle; et ne soupçonnez pas que ce soit une défaite dont je me serve pour éluder votre objection, que de dire qu'il n'y a point d'hommes dans la lune : vous verrez qu'il est impossible qu'il y en ait, selon l'idée que j'ai de la diversité infinie que la nature doit avoir mise dans ses ouvrages. Cette idée règne dans tout le livre, et elle ne peut être contestée d'aucun philosophe. Ainsi, je crois que je n'entendrai faire cette objection qu'à ceux qui parleront de ces Entretiens sans les avoir lus. Mais est-ce un sujet de me rassurer? Non, c'en est un, au contraire, très-légitime de craindre que l'objection ne me soit faite de bien des endroits.

Vous voulez, monsieur, que je vous rende un compte exact de la manière dont j'ai passé mon temps à la campagne, chez madame la marquise de G***. Savez-vous bien que ce compte exact sera un livre, et ce qu'il y a de pis, un livre de philosophie? Vous vous attendez à des fêtes, à des parties de jeu ou de chasse, et vous aurez des planètes, des mondes, des tourbillons : il n'a presque été question que de ces choses-là. Heureusement, vous êtes philosophe, et vous ne vous en moquerez pas tant qu'un autre. Peut-être même serez-vous bien aise que j'aie attiré madame la marquise dans le

parti de la philosophie. Nous ne pouvious faire une ac
sition plus considérable ; car je compte que la beaut
la jeunesse sont toujours des choses d'un grand prix
croyez-vous pas que, si la sagesse elle-même voulai
présenter aux hommes avec succès, elle ne ferait p
mal de paraître sous une figure qui approchât un
de celle de la marquise? Surtout, si elle pouvait a
dans sa conversation les mêmes agréments, je suis p
suadé que tout le monde courrait après la sagesse.
vous attendez pourtant pas à entendre des merveil
quand je vous ferai le récit des entretiens que j'ai
avec cette dame ; il faudrait presque avoir autant d
prit qu'elle pour répéter ce qu'elle a dit, de la man
dont elle l'a dit. Vous lui verrez seulement cette viva
d'intelligence que vous lui connaissez. Pour moi, j
tiens savante à cause de l'extrême facilité qu'elle au
à le devenir. Qu'est-ce qui lui manque? D'avoir ou
les yeux sur des livres. Cela n'est rien, et bien des g
l'ont fait toute leur vie, à qui je refuserais, si j'osais
nom de savants. Au reste, monsieur, vous m'aurez
obligation. Je sais bien qu'avant que d'entrer dan
détail des conversations que j'ai eues avec la marqu
je serais en droit de vous décrire le château où elle é
allée passer l'automne. On a souvent décrit des chât
pour de moindres occasions. Mais je vous ferai grâce
cela. Il suffit que vous sachiez que, quand j'arrivai c
elle, je n'y trouvai point de compagnie, et que j'en fus
aise. Les deux premiers jours n'eurent rien de rem
quable ; ils se passèrent à épuiser les nouvelles de Pa
d'où je venais : mais ensuite vinrent ces entretiens, d
je veux vous faire part. Je vous les diviserai par so
parce qu'effectivement nous n'eûmes de ces entret
que les soirs.

PREMIER SOIR.

ue la Terre est une Planète qui tourne sur elle-même et autour du Soleil.

Nous allâmes donc un soir, après souper, nous pro-
iener dans le parc. Il faisait un frais délicieux qui nous
écompensait d'une journée fort chaude que nous avions
ssuyée. La lune était levée il y avait peut-être une
eure, et ses rayons, qui ne venaient à nous qu'entre les
ranches des arbres, faisaient un agréable mélange d'un
lanc fort vif, avec tout ce vert qui paraissait noir. Il n'y
vait pas un nuage qui dérobât ou qui obscurcît la moin-
re étoile, elles étaient toutes d'un or pur et éclatant,
t qui était encore relevé par le fond bleu où elles sont
ttachées. Ce spectacle me fit rêver, et peut être, sans la
narquise, eussé-je rêvé assez longtemps; mais la pré-
ence d'une si aimable dame ne me permit pas de m'a-
andonner à la lune et aux étoiles. Ne trouvez-vous pas,
ai dis-je, que le jour même n'est pas si beau qu'une
elle nuit? Oui, me répondit-elle, la beauté du jour est
omme une beauté blonde, qui a plus de brillant; mais
a beauté de la nuit est une beauté brune, qui est plus
ouchante. Vous êtes bien généreuse, repris-je, de don-
er cet avantage aux brunes, vous qui ne l'êtes pas. Il
st pourtant vrai que le jour est ce qu'il y a de plus beau
ans la nature, et que les héroïnes de roman, qui sont ce
u'il y a de plus beau dans l'imagination, sont presque
oujours blondes. Ce n'est rien que la beauté, répliqua-
-elle, si elle ne touche. Avouez que le jour ne vous eût

jamais jeté dans une rêverie aussi douce que cel vous ai vu près de tomber tout à l'heure à la vue (belle nuit. J'en conviens, répondis-je ; mais, en pense, une blonde comme vous me ferait encore rêver que la plus belle nuit du monde avec to beauté brune. Quand cela serait vrai, répliqua-t- ne m'en contenterais pas. Je voudrais que le jour que les blondes doivent être dans ses intérêts, fî le même effet. Pourquoi les amants, qui sont bon de ce qui touche, ne s'adressent-ils jamais qu'à l dans toutes les chansons et dans toutes les élégies connais? Il faut bien que la nuit ait leurs remercî lui dis-je. Mais, reprit-elle, elle a aussi toute plaintes. Le jour ne s'attire point leurs confid d'où cela vient-il? C'est apparemment, répon qu'il n'inspire point je ne sais quoi de triste et d sionné. Il semble, pendant la nuit, que tout soit pos. On s'imagine que les étoiles marchent avec p silence que le soleil ; les objets que le ciel présent plus doux ; la vue s'y arrête plus aisément ; enf rêve mieux, parce qu'on se flatte d'être alors, dans la nature, la seule personne occupée à rêver. Pe aussi que le spectacle du jour est trop uniforn n'est qu'un soleil et une voûte bleue ; mais il se pe la vue de toutes ces étoiles, semées confusément e posées au hasard en mille figures différentes, favo rêverie et un certain désordre de pensées où l'(tombe point sans plaisir. J'ai toujours senti ce qu me dites, reprit elle ; j'aime les étoiles, et je me drais volontiers du soleil qui nous les efface. Ah! criai-je, je ne puis lui pardonner de me faire perd vue tous ces mondes. Qu'appelez-vous tous ces mo me dit-elle en me regardant et en se tournant vers

Je vous demande pardon, répondis-je ; vous m'avez mis sur ma folie, et aussitôt mon imagination s'est échappée. Quelle est donc cette folie ? reprit-elle. Hélas ! répliquai-je, je suis bien fâché qu'il faille vous l'avouer. Je me suis mis dans la tête que chaque étoile pourrait bien être un monde. Je ne jurerais pourtant pas que cela fût vrai ; mais je le tiens pour vrai, parce qu'il me fait plaisir à croire. C'est une idée qui me plaît, et qui s'est placée dans mon esprit d'une manière riante. Selon moi, il n'y a pas jusqu'aux vérités à qui l'agrément ne soit nécessaire. Eh bien ! reprit-elle, puisque votre folie est si agréable, donnez-la-moi ; je croirai, sur les étoiles, tout ce que vous voudrez, pourvu que j'y trouve du plaisir. Ah ! madame, répondis-je bien vite, ce n'est pas un plaisir comme celui que vous auriez à une comédie de Molière ; c'en est un qui est je ne sais où dans la raison, et qui ne fait rire que l'esprit. Quoi donc ! reprit-elle, croyez-vous qu'on soit incapable des plaisirs qui ne sont que dans la raison ? Je veux, tout à l'heure, vous faire voir le contraire. Apprenez-moi vos étoiles. Non, répliquai-je, il ne me sera point reproché que dans un bois, à dix heures du soir, j'ai parlé de philosophie à la plus aimable personne que je connaisse. Cherchez ailleurs vos philosophes.

J'eus beau me défendre encore quelque temps sur ce ton-là, il fallut céder. Je lui fis du moins promettre, pour mon honneur, qu'elle garderait le secret ; et, quand je fus hors d'état de m'en pouvoir dédire et que je voulus parler, je vis que je ne savais par où commencer mon discours ; car, avec une personne comme elle, qui ne savait rien en matière de physique, il fallait prendre les choses de bien loin, pour lui prouver que la terre pouvait être une planète, et les planètes autant de terres, et

toutes les étoiles autant de soleils qui éclairaient des mondes. J'en revenais toujours à lui dire qu'il aurait mieux valu s'entretenir de bagatelles, comme toutes personnes raisonnables auraient fait en notre place. A la fin cependant, pour lui donner une idée générale de la philosophie, voici par où je commençai.

Toute la philosophie, lui dis-je, n'est fondée que sur deux choses : sur ce qu'on a l'esprit curieux et les yeux mauvais ; car, si vous aviez les yeux meilleurs que vous ne les avez, vous verriez bien si les étoiles sont des soleils qui éclairent autant de mondes, ou si elles n'en sont pas ; et si, d'un autre côté, vous étiez moins curieuse, vous ne vous soucieriez pas de le savoir, ce qui reviendrait au même : mais on veut savoir plus qu'on ne voit ; c'est là la difficulté. Encore, si ce qu'on voit on le voyait bien, ce serait toujours autant de connu ; mais on le voit tout autrement qu'il n'est. Ainsi, les vrais philosophes passent leur vie à ne point croire ce qu'ils voient, et à tâcher de deviner ce qu'ils ne voient point ; et cette condition n'est pas, ce me semble, trop à envier. Sur cela, je me figure toujours que la nature est un grand spectacle, qui ressemble à celui de l'Opéra. Du lieu où vous êtes à l'Opéra, vous ne voyez pas le théâtre tout à fait comme il est : on a disposé les décorations et les machines pour faire de loin un effet agréable, et on cache à votre vue ces roues et ces contre-poids qui font tous les mouvements. Aussi ne vous embarrassez-vous guère de deviner comment tout cela joue. Il n'y a peut-être que quelque machiniste caché dans le parterre qui s'inquiète d'un vol qui lui aura paru extraordinaire, et qui veut absolument démêler comment ce vol a été exécuté. Vous voyez bien que ce machiniste-là est assez fait comme les philosophes. Mais ce qui, à l'égard des phi-

losophes, augmente la difficulté, c'est que, dans les machines que la nature présente à nos yeux, les cordes sont parfaitement bien cachées, et elles le sont si bien, qu'on a été longtemps à deviner ce qui causait les mouvements de l'univers : car représentez-vous tous les sages à l'Opéra, ces Pythagore, ces Platon, ces Aristote, et tous ces gens dont le nom fait aujourd'hui tant de bruit à nos oreilles : supposons qu'ils voyaient le vol de Phaéton que les vents enlèvent, qu'ils ne pouvaient découvrir les cordes, et qu'ils ne savaient point comment le derrière du théâtre était disposé. L'un d'eux disait : « C'est une vertu secrète qui enlève Phaéton. » L'autre : « Phaéton est composé de certains nombres qui le font monter. » L'autre : « Phaéton a une certaine amitié pour le haut du théâtre ; il n'est pas à son aise quand il n'y est pas. » L'autre : « Phaéton n'est pas fait pour voler ; mais il aime mieux voler que de laisser le haut du théâtre vide ; » et cent autres rêveries que je m'étonne qui n'aient perdu de réputation toute l'antiquité. A la fin, Descartes et quelques autres modernes sont venus, qui ont dit : « Phaéton monte, parce qu'il est tiré par des cordes, et qu'un poids plus pesant que lui descend. » Ainsi, on ne croit plus qu'un corps se remue, s'il n'est tiré, ou plutôt poussé par un autre corps : on ne croit plus qu'il monte ou qu'il descende, si ce n'est par l'effet d'un contre-poids ou d'un ressort ; et qui verrait la nature telle qu'elle est, ne verrait que le derrière du théâtre de l'Opéra. A ce compte, dit la marquise, la philosophie est devenue bien mécanique ? Si mécanique, répondis-je, que je crains qu'on n'en ait bientôt honte. On veut que l'univers ne soit en grand que ce qu'une montre est en petit, et que tout s'y conduise par des mouvements réglés qui dépendent de l'arrangement des parties. Avouez la

vérité. N'avez-vous pas eu quelquefois une idée plus sublime de l'univers, et ne lui avez-vous point fait plus d'honneur qu'il ne méritait? J'ai vu des gens qui l'en estimaient moins depuis qu'ils l'avaient connu. Et moi, répliqua-t-elle, je l'en estime beaucoup plus, depuis que je sais qu'il ressemble à une montre. Il est surprenant que l'ordre de la nature, tout admirable qu'il est, ne roule que sur des choses si simples.

Je ne sais pas, lui répondis-je, qui vous a donné des idées si saines; mais, en vérité, il n'est pas trop commun de les avoir. Assez de gens ont toujours dans la tête un faux merveilleux, enveloppé d'une obscurité qu'ils respectent. Ils n'admirent la nature que parce qu'ils la croient une espèce de magie où l'on n'entend rien; et il est sûr qu'une chose est déshonorée auprès d'eux, dès qu'elle peut être conçue. Mais, madame, continuai-je, vous êtes si bien disposée à entrer dans tout ce que je veux vous dire, que je crois que je n'ai qu'à tirer le rideau, et à vous montrer le monde.

De la terre où nous sommes, ce que nous voyons de plus éloigné, c'est ce ciel bleu, cette grande voûte, où il semble que les étoiles sont attachées comme des clous; on les appelle fixes, parce qu'elles ne paraissent avoir que le mouvement de leur ciel, qui les emporte avec lui d'orient en occident. Entre la terre et cette dernière voûte des cieux, sont suspendus, à différentes hauteurs, le soleil, la lune et les cinq autres astres, qu'on appelle des planètes, Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne. Ces planètes n'étant point attachées à un même ciel, ayant des mouvements inégaux, elles se regardent diversement, et figurent diversement ensemble; au lieu que les étoiles fixes sont toujours dans la même situation les unes à l'égard des autres. Le chariot, par exemple, que

vous voyez, qui est formé de ces sept étoiles, a toujours été fait comme il est, et le sera encore longtemps; mais la lune est tantôt proche du soleil, tantôt elle en est éloignée, et il en va de même des autres planètes. Voilà comme les choses parurent à ces anciens bergers de Chaldée dont le grand loisir produisit les premières observations qui ont été le fondement de l'astronomie; car l'astronomie est née dans la Chaldée, comme la géométrie naquit, dit-on, en Égypte, où les inondations du Nil, qui confondaient les bornes des champs, furent cause que chacun voulut inventer des mesures exactes pour reconnaître son champ d'avec celui de son voisin. Ainsi, l'astronomie est fille de l'oisiveté; la géométrie est fille de l'intérêt, et, s'il était question de la poésie, nous trouverions apparemment qu'elle est fille de l'amour.

Je suis bien aise, dit la marquise, d'avoir appris cette généalogie des sciences, et je vois bien qu'il faut que je m'en tienne à l'astronomie. La géométrie, selon ce que vous dites, demanderait une âme plus intéressée que je ne l'ai, et la poésie en demanderait une plus tendre; mais j'ai autant de loisir que l'astronomie en peut demander. Heureusement encore nous sommes à la campagne, et nous y menons quasi une vie pastorale : tout cela convient à l'astronomie. Ne vous y trompez pas, madame, repris-je; ce n'est pas la vraie vie pastorale que de parler des planètes et des étoiles fixes. Voyez si c'est à cela que les gens de l'Astrée passent leur temps. Oh! répondit-elle, cette sorte de bergerie-là est trop dangereuse; j'aime mieux celle des Chaldéens dont vous me parliez. Recommencez un peu, s'il vous plaît, à me parler chaldéen. Quand on eut reconnu cette disposition des cieux que vous m'avez dite, de quoi fut-il question? Il fut

question, repris-je, de deviner comment toutes les parti de l'univers devaient être arrangées. et c'est là ce que l savants appellent faire un système. Mais, avant que je vo explique le premier des systèmes, il faut que vous rema quiez, s'il vous plaît, que nous sommes tous faits natu rellement comme un certain fou athénien, dont vo avez entendu parler, qui s'était mis dans la fantaisie q tous les vaisseaux qui abordaient au port de Pyrée l appartenaient. Notre folie, à nous autres, est de croi aussi que toute la nature, sans exception, est destinée nos usages; et, quand on demande à nos philosophes quoi sert ce nombre prodigieux d'étoiles fixes, dont u partie suffirait pour faire ce qu'elles font toutes, ils vo répondent froidement qu'elles servent à leur réjouir l vue. Sur ce principe, on ne manqua pas d'abord de s'im giner qu'il fallait que la terre fût en repos au centre d l'univers, tandis que tous les corps célestes, qui étaie faits pour elle, prendraient la peine de tourner à l'e tour pour l'éclairer. Ce fut donc au-dessus de la ter qu'on plaça la lune, et au-dessus de la lune on pla Mercure, ensuite Vénus, le soleil, Mars, Jupiter, Saturn Au-dessus de tout cela était le ciel des étoiles fixes. L terre se trouvait justement au milieu des cercles q décrivent ces planètes, et ils étaient d'autant plus grand qu'ils étaient plus éloignés de la terre, et par cons quent les planètes, plus éloignées, employaient plus d temps à faire leur cours, ce qui effectivement est vra Mais je ne sais pas, interrompit la marquise, pourqu vous semblez n'approuver pas cet ordre-là dans l'un vers; il me paraît assez net et assez intelligible, et po moi, je vous déclare que je m'en contente. Je puis n vanter, répliquai-je, que je vous adoucis bien tout système. Si je vous le donnais tel qu'il a été conçu p

Ptolomée, son auteur, ou par ceux qui ont travaillé après lui, il vous jetterait dans une épouvante horrible. Comme les mouvements des planètes ne sont pas si réguliers, qu'elles n'aillent tantôt plus vite, tantôt plus lentement, tantôt en un sens, tantôt en un autre, et qu'elles ne soient quelquefois plus éloignées de la terre, quelquefois plus proches, les anciens avaient imaginé je ne sais combien de cercles différemment entrelacés les uns dans les autres, par lesquels ils sauvaient toutes ces bizarreries. L'embarras de tous ces cercles était si grand, que, dans un temps où l'on ne connaissait encore rien de meilleur, un roi de Castille, grand mathématicien, mais apparemment peu dévot, disait que, si Dieu l'eût appelé à son conseil quand il fit le monde, il lui eût donné de bons avis. La pensée est trop libertine; mais cela même est assez plaisant, que ce système fût alors une occasion de pécher, parce qu'il était trop confus. Les bons avis que ce roi voulait donner regardaient, sans doute, la suppression de tous ces cercles, dont on avait embarrassé les mouvements célestes. Apparemment ils regardaient aussi une autre suppression de deux ou trois cieux superflus qu'on avait mis au delà des étoiles fixes. Ces philosophes, pour expliquer une sorte de mouvement dans les corps célestes, faisaient, au delà du dernier ciel que nous voyons, un ciel de cristal qui imprimait ce mouvement aux cieux inférieurs. Avaient-ils nouvelle d'un autre mouvement, c'était aussitôt un autre ciel de cristal. Fnfin, les cieux de cristal ne leur coûtaient rien. Et pourquoi ne les faisait-on que de cristal? dit la marquise. N'eussent-ils pas été bons de quelque autre matière? Non, répondis-je; il fallait que la lumière passât au travers, et d'ailleurs il fallait qu'ils fussent solides · il le fallait absolument, car Aristote avait trouvé que la

solidité était une chose attachée à la noblesse de l
nature; et, puisqu'il l'avait dit, on n'avait garde d
douter. Mais on a vu des comètes qui, étant plus é
vées qu'on ne croyait autrefois, briseraient tout le cri
des cieux par où elles passent, et casseraient tout l'u
vers; et il fallut se résoudre à faire les cieux d'une m
tière fluide, telle que l'air. Enfin, il est hors de dou
par les observations de ces derniers siècles, que Vé
et Mercure tournent autour du soleil et non autour de
terre; et l'ancien système est absolument insoutena
par cet endroit. Je vais donc vous en proposer un
satisfait à tout, et qui dispenserait le roi de Castille
donner des avis; car il est d'une simplicité charman
et qui seule le ferait préférer. Il semblerait, interrom
la marquise, que votre philosophie est une espèce d'
chère où ceux qui offrent de faire les choses à moins
frais l'emportent sur les autres. Il est vrai, repris-je,
ce n'est que par là qu'on peut attraper le plan sur leq
la nature a fait son ouvrage. Elle est d'une éparg
extraordinaire; tout ce qu'elle pourra faire d'une m
nière qui lui coûtera un peu moins, quand ce moins
serait presque rien, soyez sûre qu'elle ne le fera que
cette manière-là. Cette épargne néanmoins s'acco
avec une magnificence surprenante, qui brille dans to
ce qu'elle a fait : c'est que la magnificence est dans
dessein et l'épargne dans l'exécution. Il n'y a rien de pl
beau qu'un grand dessein que l'on exécute à peu de fra
Nous autres, nous sommes sujets à renverser souv
tout cela dans nos idées. Nous mettons l'épargne dans
dessein qu'a eu la nature et la magnificence dans l'e
cution. Nous lui donnons un petit dessein qu'elle e
cute avec dix fois plus de dépense qu'il ne faudra
cela est tout à fait ridicule. Je serais bien aise, dit-el

que le système dont vous m'allez parler imite de fort près la nature; car ce grand ménage-là tournera au profit de mon imagination, qui n'aura pas tant de peine à comprendre ce que vous me direz. Il n'y a plus ici d'embarras inutiles, repris-je. Figurez-vous un Allemand, nommé Copernic, qui fait main basse sur tous ces cercles différents et sur tous ces cieux solides qui avaient été imaginés par l'antiquité. Il détruit les uns, il met les autres en pièces. Saisi d'une noble fureur d'astronome, il prend la terre et l'envoie bien loin du centre de l'univers où elle s'était placée, et dans ce centre il y met le soleil, à qui cet honneur était bien mieux dû. Les planètes ne tournent plus autour de la terre et ne l'enferment plus au milieu du cercle qu'elles décrivent. Si elles nous éclairent, c'est en quelque sorte par hasard, et parce qu'elles nous rencontrent en leur chemin. Tout tourne présentement autour du soleil; la terre y tourne elle-même; et, pour la punir du long repos qu'elle s'était attribué, Copernic la charge le plus qu'il peut de tous les mouvements qu'elle donnait aux planètes et aux cieux. Enfin, de tout cet équipage céleste dont cette petite terre se faisait accompagner et environner, il ne lui est demeuré que la lune, qui tourne encore autour d'elle. Attendez un peu, dit la marquise, il vient de vous prendre un enthousiasme qui vous a fait expliquer les choses si pompeusement, que je ne crois pas les avoir entendues. Le soleil est au centre de l'univers, et là il est immobile. Après lui, qu'est-ce qui suit? C'est Mercure, répondis-je; il tourne autour du soleil, en sorte que le soleil est à peu près le centre du cercle que Mercure décrit. Au-dessus de Mercure est Vénus, qui tourne de même autour du soleil. Ensuite vient la terre, qui, étant plus élevée que Mercure et Vénus, décrit autour du so-

solidité était une chose attachée à la noblesse de leur nature; et, puisqu'il l'avait dit, on n'avait garde d'en douter. Mais on a vu des comètes qui, étant plus élevées qu'on ne croyait autrefois, briseraient tout le cristal des cieux par où elles passent, et casseraient tout l'univers; et il fallut se résoudre à faire les cieux d'une matière fluide, telle que l'air. Enfin, il est hors de doute, par les observations de ces derniers siècles, que Vénus et Mercure tournent autour du soleil et non autour de la terre; et l'ancien système est absolument insoutenable par cet endroit. Je vais donc vous proposer un qui satisfait à tout, et qui dispenserait le roi de Castille de donner des avis; car il est d'une simplicité charmante, et qui seule le ferait préférer. Il semblerait, interrompit la marquise, que votre philosophie est une espèce d'enchère où ceux qui offrent de faire les choses à moins de frais l'emportent sur les autres. Il est vrai, repris-je, et ce n'est que par là qu'on peut attraper le plan sur lequel la nature a fait son ouvrage. Elle est d'une épargne extraordinaire; tout ce qu'elle pourra faire d'une manière qui lui coûtera un peu moins, quand ce moins ne serait presque rien, soyez sûre qu'elle ne le fera que de cette manière-là. Cette épargne néanmoins s'accorde avec une magnificence surprenante, qui brille dans tout ce qu'elle a fait : c'est que la magnificence est dans le dessein et l'épargne dans l'exécution. Il n'y a rien de plus beau qu'un grand dessein que l'on exécute à peu de frais. Nous autres, nous sommes sujets à renverser souvent tout cela dans nos idées. Nous mettons l'épargne dans le dessein qu'a eu la nature et la magnificence dans l'exécution. Nous lui donnons un petit dessein qu'elle exécute avec dix fois plus de dépense qu'il ne faudrait: cela est tout à fait ridicule. Je serais bien aise, dit-elle,

que le système dont vous m'allez parler imite de fort près la nature ; car ce grand ménage-là tournera au profit de mon imagination, qui n'aura pas tant de peine à comprendre ce que vous me direz. Il n'y a plus ici d'embarras inutiles, repris-je. Figurez-vous un Allemand, nommé Copernic, qui fait main basse sur tous ces cercles différents et sur tous ces cieux solides qui avaient été imaginés par l'antiquité. Il détruit les uns, il met les autres en pièces. Saisi d'une noble fureur d'astronome, il prend la terre et l'envoie bien loin du centre de l'univers où elle s'était placée, et dans ce centre il y met le soleil, à qui cet honneur était bien mieux dû. Les planètes ne tournent plus autour de la terre et ne l'enferment plus au milieu du cercle qu'elles décrivent. Si elles nous éclairent, c'est en quelque sorte par hasard, et parce qu'elles nous rencontrent en leur chemin. Tout tourne présentement autour du soleil ; la terre y tourne elle-même ; et, pour la punir du long repos qu'elle s'était attribué, Copernic la charge le plus qu'il peut de tous les mouvements qu'elle donnait aux planètes et aux cieux. Enfin, de tout cet équipage céleste dont cette petite terre se faisait accompagner et environner, il ne lui est demeuré que la lune, qui tourne encore autour d'elle. Attendez un peu, dit la marquise, il vient de vous prendre un enthousiasme qui vous a fait expliquer les choses si pompeusement, que je ne crois pas les avoir entendues. Le soleil est au centre de l'univers, et là il est immobile. Après lui, qu'est-ce qui suit? C'est Mercure, répondis-je ; il tourne autour du soleil, en sorte que le soleil est à peu près le centre du cercle que Mercure décrit. Au-dessus de Mercure est Vénus, qui tourne de même autour du soleil. Ensuite vient la terre, qui, étant plus élevée que Mercure et Vénus, décrit autour du so-

leil un plus grand cercle que ces planètes. Enfin, suivent Mars, Jupiter, Saturne, selon l'ordre où je vous les nomme ; et vous voyez bien que Saturne doit décrire autour du soleil le plus grand cercle de tous ; aussi emploie-t-il plus de temps qu'aucune autre planète à faire sa révolution. Et la lune, vous l'oubliez? interrompit-elle. Je la retrouverai bien, repris-je. La lune tourne autour de la terre et ne l'abandonne point ; mais, comme la terre avance toujours dans le cercle qu'elle décrit autour du soleil, la lune la suit en tournant toujours autour d'elle ; et, si elle tourne autour du soleil, ce n'est que pour ne point quitter la terre.

Je vous entends, répondit-elle ; et j'aime la lune de nous être restée, lorsque toutes les autres planètes nous abandonnaient. Avouez que, si votre Allemand eût pu nous la faire perdre, il l'aurait fait volontiers ; car je vois, dans tout son procédé, qu'il était bien mal intentionné pour la terre. Je lui sais bon gré, répliquai-je, d'avoir rabattu la vanité des hommes, qui s'étaient mis à la plus belle place de l'univers ; et j'ai du plaisir à voir présentement la terre dans la foule des planètes. Bon, répondit-elle, croyez-vous que la vanité des hommes s'étende jusqu'à l'astronomie? Croyez-vous m'avoir humiliée, pour m'avoir appris que la terre tourne autour du soleil? Je vous jure que je ne m'en estime pas moins. Mon Dieu, madame, repris-je, je sais bien qu'on sera moins jaloux du rang qu'on tient dans l'univers que de celui qu'on croit devoir tenir dans une chambre, et que la préséance de deux planètes ne sera jamais une si grande affaire que celle de deux ambassadeurs. Cependant la même inclination, qui fait qu'on veut avoir la place la plus honorable dans une cérémonie, fait qu'un philosophe, dans un système, se met au centre du monde, s'il peut. Il est

bien aise que tout soit fait pour lui ; il suppose peut-être, sans s'en apercevoir, ce principe qui le flatte, et son cœur ne laisse pas de s'intéresser à une affaire de pure spéculation. Franchement, répliqua-t-elle, c'est là une calomnie que vous avez inventée contre le genre humain. On n'aurait donc jamais dû recevoir le système de Copernic, puisqu'il est si humiliant. Aussi, repris-je, Copernic lui-même se défiait-il fort du succès de son opinion. Il fut très-longtemps à ne la vouloir pas publier. Enfin, il s'y résolut, à la prière de gens très-considérables; mais aussi, le jour qu'on lui apporta le premier exemplaire imprimé de son livre, savez-vous ce qu'il fit? Il mourut. Il ne voulut point essuyer toutes les contradictions qu'il prévoyait, et se tira habilement d'affaire. Écoutez, dit la marquise, il faut rendre justice à tout le monde. Il est sûr qu'on a de la peine à s'imaginer qu'on tourne autour du soleil; car, enfin, on ne change point de place, et on se retrouve toujours le matin où l'on s'était couché le soir. Je vois, ce me semble, à votre air, que vous m'allez dire que, comme la terre tout entière marche............ Assurément, interrompis je, c'est la même chose que si vous vous endormiez dans un bateau qui allât sur la rivière, vous vous trouveriez à votre réveil dans la même place et dans la même situation à l'égard de toutes les parties du bateau. Oui; mais, répliqua-t-elle, voici une différence ; je trouverais à mon réveil le rivage changé, et cela me ferait bien voir que mon bateau aurait changé de place. Mais il n'en va pas de même de la terre; j'y retrouve toutes choses comme je les avais laissées. Non pas, madame, répondis-je, non pas, le rivage est changé aussi. Vous savez qu'au delà de tous les cercles des planètes sont les étoiles fixes : voilà notre
Je suis sur la terre, et la terre décrit un grand

tour du soleil. Je regarde au centre de ce cercle, j'y vois le soleil. S'il n'effaçait point les étoiles, en poussant ma vue en ligne droite au delà du soleil, je le verrais nécessairement répondre à quelques étoiles fixes; mais je vois aisément, pendant la nuit, à quelles étoiles il a répondu le jour, et c'est exactement la même chose. Si la terre ne changeait point de place sur le cercle où elle est, je verrais toujours le soleil répondre aux mêmes étoiles fixes; mais, dès que la terre change de place, il faut que je le voie répondre à d'autres étoiles. C'est là le rivage qui change tous les jours; et, comme la terre fait son cercle en un an autour du soleil, je vois le soleil, en l'espace d'une année, répondre successivement à diverses étoiles fixes qui composent un cercle; ce cercle s'appelle le Zodiaque. Voulez-vous que je vous fasse ici une figure sur le sable? Non, répondit-elle, je m'en passerai bien, et puis cela donnerait à mon parc un air savant que je ne veux pas qu'il ait. N'ai-je pas ouï dire qu'un philosophe qui fut jeté, par un naufrage, dans une île qu'il ne connaissait point, s'écria à ceux qui le suivaient, en voyant de certaines figures, des lignes et des cercles tracés sur le bord de la mer : *Courage, compagnons, l'île est habitée; voici des pas d'hommes*. Vous jugez bien qu'il ne m'appartient point de faire de ces pas-là, et qu'il ne faut pas qu'on en voie ici.

Il vaut mieux en effet, répondis-je, qu'on n'y voie que des pas d'amants, c'est-à-dire votre nom et vos chiffres gravés sur l'écorce des arbres par la main de vos adorateurs. Laissons là, je vous prie, les adorateurs, reprit-elle, et parlons du soleil. J'entends bien comment nous nous imaginons qu'il décrit le cercle que nous décrivons nous-mêmes; mais ce tour ne s'achève qu'en un an, et celui que le soleil fait tous les jours sur notre tête, com-

ment se fait-il? Avez-vous remarqué, lui répondis-je, qu'une boule qui roulerait sur cette allée aurait deux mouvements? Elle irait vers le bout de l'allée, et en même temps elle tournerait plusieurs fois sur elle-même, en sorte que la partie de cette boule qui est en haut descendrait en bas, et que celle d'en bas monterait en haut. La terre fait la même chose. Dans le temps qu'elle avance sur le cercle qu'elle décrit en un an autour du soleil, elle tourne sur elle-même en vingt-quatre heures. Ainsi, en vingt-quatre heures, chaque partie de la terre perd le soleil et le recouvre; et, à mesure qu'en tournant, on va vers le côté où est le soleil, il semble qu'il s'élève; et, quand on commence à s'en éloigner, en continuant le tour, il semble qu'il s'abaisse. Cela est assez plaisant, dit-elle; la terre prend tout sur soi, et le soleil ne fait rien; et, quand la lune et les autres planètes et les étoiles fixes paraissent faire un tour sur notre tête en vingt-quatre heures, c'est donc aussi une imagination? Imagination pure, repris-je, qui vient de la même cause. Les planètes font seulement leurs cercles autour du soleil en des temps inégaux, selon leurs distances inégales; et celle que nous voyons aujourd'hui répondre à un certain point du Zodiaque, ou de ce cercle d'étoiles fixes, nous la voyons demain à la même heure répondre à un autre point, tant parce qu'elle a avancé sur son cercle, que parce que nous avons avancé sur le nôtre. Nous marchons, et les autres planètes marchent aussi; mais plus ou moins vite que nous. Cela nous met dans différents points de vue à leur égard, et nous fait paraître dans leurs cours des bizarreries dont il n'est pas nécessaire que je vous parle; il suffit que vous sachiez que ce qu'il y a d'irrégulier dans les planètes ne vient que de la diverse manière dont notre mouvement nous les fait ren-

tour du soleil. Je regarde au centre de ce cercle, j'y vois le soleil. S'il n'effaçait point les étoiles, en poussant ma vue en ligne droite au delà du soleil, je le verrais nécessairement répondre à quelques étoiles fixes; mais je vois aisément, pendant la nuit, à quelles étoiles il a répondu le jour, et c'est exactement la même chose. Si la terre ne changeait point de place sur le cercle où elle est, je verrais toujours le soleil répondre aux mêmes étoiles fixes; mais, dès que la terre change de place, il faut que je la voie répondre à d'autres étoiles. C'est là le rivage qui change tous les jours; et, comme la terre fait son cercle en un an autour du soleil, je vois le soleil, en l'espace d'une année, répondre successivement à diverses étoiles fixes qui composent un cercle; ce cercle s'appelle le Zodiaque. Voulez-vous que je vous fasse ici une figure sur le sable? Non, répondit-elle, je m'en passerai bien, et puis cela donnerait à mon parc un air savant que je ne veux pas qu'il ait. N'ai-je pas ouï dire qu'un philosophe qui fut jeté, par un naufrage, dans une île qu'il ne connaissait point, s'écria à ceux qui le suivaient, en voyant de certaines figures, des lignes et des cercles tracés sur le bord de la mer : *Courage, compagnons, l'île est habitée; voici des pas d'hommes*. Vous jugez bien qu'il ne m'appartient point de faire de ces pas-là, et qu'il ne faut pas qu'on en voie ici.

Il vaut mieux en effet, répondis-je, qu'on n'y voie que des pas d'amants, c'est-à-dire votre nom et vos chiffres gravés sur l'écorce des arbres par la main de vos adorateurs. Laissons là, je vous prie, les adorateurs, reprit-elle, et parlons du soleil. J'entends bien comment nous nous imaginons qu'il décrit le cercle que nous décrivons nous-mêmes; mais ce tour ne s'achève qu'en un an, et celui que le soleil fait tous les jours sur notre tête, com-

ment se fait-il? Avez-vous remarqué, lui répondis-je, qu'une boule qui roulerait sur cette allée aurait deux mouvements? Elle irait vers le bout de l'allée, et en même temps elle tournerait plusieurs fois sur elle-même, en sorte que la partie de cette boule qui est en haut descendrait en bas, et que celle d'en bas monterait en haut. La terre fait la même chose. Dans le temps qu'elle avance sur le cercle qu'elle décrit en un an autour du soleil, elle tourne sur elle-même en vingt-quatre heures. Ainsi, en vingt-quatre heures, chaque partie de la terre perd le soleil et le recouvre; et, à mesure qu'en tournant, on va vers le côté où est le soleil, il semble qu'il s'élève; et, quand on commence à s'en éloigner, en continuant le tour, il semble qu'il s'abaisse. Cela est assez plaisant, dit-elle; la terre prend tout sur soi, et le soleil ne fait rien; et, quand la lune et les autres planètes et les étoiles fixes paraissent faire un tour sur notre tête en vingt-quatre heures, c'est donc aussi une imagination? Imagination pure, repris-je, qui vient de la même cause. Les planètes font seulement leurs cercles autour du soleil en des temps inégaux, selon leurs distances inégales; et celle que nous voyons aujourd'hui répondre à un certain point du Zodiaque, ou de ce cercle d'étoiles fixes, nous la voyons demain à la même heure répondre à un autre point, tant parce qu'elle a avancé sur son cercle, que parce que nous avons avancé sur le nôtre. Nous marchons, et les autres planètes marchent aussi; mais plus ou moins vite que nous. Cela nous met dans différents points de vue à leur égard, et nous fait paraître dans leurs cours des bizarreries dont il n'est pas nécessaire que je vous parle; il suffit que vous sachiez que ce qu'il y a d'irrégulier dans les planètes ne vient que de la diverse manière dont notre mouvement nous les fait ren-

contrer, et qu'au fond elles sont toutes très-réglées. Je consens qu'elles le soient, dit la marquise; mais je voudrais bien que leur régularité coûtât moins à la terre. On ne l'a guère ménagée; et, pour une grosse masse aussi pesante qu'elle est, on lui demande bien de l'agilité. Mais, lui répondis-je, aimeriez-vous mieux que le soleil et tous les autres astres, qui sont de très-grands corps, fissent, en vingt-quatre heures, autour de la terre, un tour immense? que les étoiles fixes, qui seraient dans le plus grand cercle, parcourussent en un jour plus de vingt-sept mille six cent soixante fois deux cent millions de lieues? car il faut que tout cela arrive, si la terre ne tourne pas sur elle-même en vingt-quatre heures. En vérité, il est bien plus raisonnable qu'elle fasse ce tour, qui n'est tout au plus que de neuf mille lieues. Vous voyez bien que neuf mille lieues, en comparaison de l'horrible nombre que je viens de vous dire, ne sont qu'une bagatelle.

Oh! répliqua la marquise, le soleil et les astres sont tout de feu, et le mouvement ne leur coûte rien; mais la terre ne paraît guère portative. Et croiriez-vous, repris-je, si vous n'en aviez l'expérience, que ce fût quelque chose de bien portatif qu'un gros navire monté de cent cinquante pièces de canon, chargé de plus de trois mille hommes, et d'une très-grande quantité de marchandises? Cependant, il ne faut qu'un petit souffle de vent pour le faire aller sur l'eau, parce que l'eau est liquide, et que, se laissant diviser avec facilité, elle résiste peu au mouvement du navire; ou, s'il est au milieu d'une rivière, il suivra sans peine le fil de l'eau, parce qu'il n'y a rien qui le retienne. Ainsi la terre, toute massive qu'elle est, est aisément portée au milieu de la matière céleste, qui est infiniment plus fluide que l'eau, et qui remplit tout

ce grand espace où nagent les planètes. Et où faudrait-il que la terre fût cramponnée pour résister au mouvement de cette matière céleste, et ne s'y pas laisser emporter? C'est comme si une petite boule de bois pouvait ne pas suivre le courant d'une rivière.

Mais, répliqua-t-elle encore, comment la terre, avec tout son poids, se soutient-elle sur votre matière céleste, qui doit être bien légère, puisqu'elle est si fluide? Ce n'est pas à dire, répondis-je, que ce qui est fluide en soit plus léger. Que dites-vous de notre gros vaisseau, qui, avec tout son poids, est plus léger que l'eau, puisqu'il y surnage? Je ne veux plus vous dire rien, dit-elle comme en colère, tant que vous aurez le gros vaisseau. Mais m'assurez-vous bien qu'il n'y ait rien à craindre sur une pirouette aussi légère que vous me faites la terre? Eh bien! lui répondis-je, faisons porter la terre par quatre éléphants, comme font les Indiens. Voici bien un autre système! s'écria-t-elle. Du moins j'aime ces gens-là d'avoir pourvu à leur sûreté et fait de bons fondements; au lieu que nous autres coperniciens nous sommes assez inconsidérés pour vouloir bien nager à l'aventure dans cette matière céleste. Je gage que, si les Indiens savaient que la terre fût le moins du monde en péril de se mouvoir, ils doubleraient les éléphants.

Cela le mériterait bien, repris-je en riant de sa pensée; il ne faut point épargner les éléphants pour dormir en assurance; et, si vous en avez besoin pour cette nuit, nous en mettrons dans notre système autant qu'il nous plaira; ensuite, nous les retrancherons peu à peu à mesure que vous vous rassurerez. Sérieusement, reprit-elle, je ne crois pas, dès à présent, qu'ils me soient fort nécessaires, et je me sens assez de courage pour oser tourner. Vous irez encore plus loin, répliquai-je; vous tour-

nerez avec plaisir, et vous vous ferez sur ce système des idées réjouissantes. Quelquefois, par exemple, je me figure que je suis suspendu en l'air, et que j'y demeure sans mouvement pendant que la terre tourne sous moi en vingt-quatre heures. Je vois passer sous mes yeux tous ces visages différents, les uns blancs, les autres noirs, les autres basanés, les autres olivâtres. D'abord ce sont des chapeaux, et puis des turbans, et puis des têtes chevelues, et puis des têtes rasées; tantôt des villes à clochers, tantôt des villes à longues aiguilles, qui ont des croissants, tantôt des villes à tours de porcelaine, tantôt de grands pays qui n'ont que des cabanes; ici de vastes mers, là des déserts épouvantables; enfin, toute cette variété infinie qui est sur la surface de la terre.

En vérité, dit-elle, tout cela mériterait bien que l'on donnât vingt-quatre heures de son temps à le voir. Ainsi donc, dans le même lieu où nous sommes à présent, je ne dis pas dans ce parc, mais dans ce même lieu, à le prendre dans l'air, il y passe continuellement d'autres peuples qui prennent notre place, et au bout de vingt-quatre heures nous y revenons.

Copernic, lui répondis-je, ne le comprendrait pas mieux. D'abord, il passera par ici des Anglais, qui raisonneront peut-être de quelque dessein de politique avec moins de gaieté que nous ne raisonnons de notre philosophie; ensuite viendra une grande mer, et il se pourra trouver en ce lieu-là quelque vaisseau qui n'y sera pas si à son aise que nous. Après cela paraîtront des Iroquois, en mangeant tout vif quelque prisonnier de guerre qui fera semblant de ne s'en pas soucier; des femmes de la terre de Jesso, qui n'emploieront tout leur temps qu'à préparer le repas de leurs maris et à se peindre de bleu les lèvres et les sourcils, pour plaire aux plus vi-

lains hommes du monde; des Tartares, qui iront fort dévotement en pèlerinage vers ce grand prêtre, qui ne sort jamais d'un lieu obscur, où il n'est éclairé que par des lampes, à la lumière desquelles on l'adore; de belles Circassiennes, qui ne feront aucune façon d'accorder tout au premier venu, hormis ce qu'elles croient qui appartient essentiellement à leurs maris; de petits Tartares, qui iront voler des femmes pour les Turcs et pour les Persans; enfin nous, qui débiterons peut-être encore des rêveries.

Il est assez plaisant, dit la marquise, d'imaginer ce que vous venez de me dire; mais, si je voyais tout cela d'en haut, je voudrais avoir la liberté de hâter ou d'arrêter le mouvement de la terre, selon que les objets me plairaient plus ou moins, et je vous assure que je ferais passer bien vite ceux qui s'embarrassent de politique ou qui mangent leurs ennemis; mais il y en a d'autres pour qui j'aurais de la curiosité. J'en aurais pour ces belles Circassiennes, par exemple, qui ont un usage si particulier. Mais il me vient une difficulté sérieuse. Si la terre tourne, nous changeons d'air à chaque moment, et nous respirons toujours celui d'un autre pays. Nullement, madame, répondis-je; l'air qui environne la terre ne s'étend que jusqu'à une certaine hauteur, peut-être jusqu'à vingt lieues tout au plus; il nous suit et tourne avec nous. Vous avez vu quelquefois l'ouvrage d'un ver à soie, ou ces coques que ces petits animaux travaillent avec tant d'art pour s'y emprisonner : elles sont d'une soie fort serrée; mais elles sont couvertes d'un certain duvet fort léger et fort lâche. C'est ainsi que la terre, qui est assez solide, est couverte, depuis sa surface jusqu'à une certaine hauteur, d'une espèce de duvet, qui est l'air, et toute la coque du ver à soie tourne en même

temps. Au delà de l'air est là matière céleste, incomparablement plus pure, plus subtile et même plus agitée qu'il n'est.

Vous me présentez la terre sous des idées bien méprisables, dit la marquise. C'est pourtant sur cette coque de ver à soie qu'il se fait de si grands travaux, de si grandes guerres, et qu'il règne de tous côtés une si grande agitation. Oui, répondis-je; et, pendant ce temps-là, la nature, qui n'entre point en connaissance de tous ces petits mouvements particuliers, nous emporte tous ensemble d'un mouvement général et se joue de la petite boule.

Il me semble, reprit-elle, qu'il est ridicule d'être sur quelque chose qui tourne, et de se tourmenter tant; mais le malheur est qu'on n'est pas assuré qu'on tourne; car enfin, à ne vous rien celer, toutes les précautions que vous prenez pour empêcher qu'on ne s'aperçoive du mouvement de la terre me sont suspectes. Est-il possible qu'il ne laissera pas quelque petite marque sensible à laquelle on le reconnaisse ?

Les mouvements les plus naturels, répondis-je, et les plus ordinaires, sont ceux qui se font le moins sentir : cela est vrai, jusque dans la morale. Le mouvement de l'amour-propre nous est si naturel, que le plus souvent nous ne le sentons pas, et que nous croyons agir par d'autres principes. Ah ! vous moralisez, dit-elle, quand il est question de physique ; cela s'appelle bâiller. Retirons-nous ; aussi bien en voilà assez pour la première fois ; demain nous reviendrons ici, vous avec vos systèmes, et moi avec mon ignorance.

En retournant au château, je lui dis, pour épuiser la matière des systèmes, qu'il y en avait un troisième inventé par Tycho-Brahé, qui, voulant absolument que la

terre fût immobile, la plaçait au centre du monde, et faisait tourner autour d'elle le soleil, autour duquel tournaient toutes les autres planètes, parce que, depuis les nouvelles découvertes, il n'y avait pas moyen de faire tourner les planètes autour de la terre. Mais la marquise, qui a le discernement vif et prompt. jugea qu'il y avait trop d'affectation à exempter la terre de tourner autour du soleil, puisqu'on n'en pouvait pas exempter tant d'autres grands corps ; que le soleil n'était plus si propre à tourner autour de la terre, depuis que toutes les planètes tournaient autour de lui ; que ce système ne pouvait être propre, tout au plus, qu'à soutenir l'immobilité de la terre, quand on avait bien envie de la soutenir, et nullement à la persuader ; et, enfin, il fut résolu que nous nous en tiendrions à celui de Copernic, qui est plus uniforme et plus riant, et n'a aucun mélange de préjugé. En effet, la simplicité dont il est persuade, et sa hardiesse fait plaisir.

SECOND SOIR.

Que la Lune est une terre habitée.

Le lendemain au matin, dès que l'on put entrer dans l'appartement de la marquise, j'envoyai savoir de ses nouvelles, et lui demander si elle avait pu dormir en tournant : elle me fit répondre qu'elle était déjà tout accoutumée à cette allure de la terre, et qu'elle avait passé la nuit aussi tranquillement qu'aurait pu faire Copernic lui-même. Quelque temps après, il vint chez elle du monde, qui y demeura jusqu'au soir, selon l'ennuyeuse coutume de la campagne : encore leur

bien obligé ; car la campagne leur donnait aussi le droit de pousser leur visite jusqu'au lendemain, s'ils eussent voulu, et ils eurent l'honnêteté de ne le pas faire. Ainsi, la marquise et moi, nous nous retrouvâmes libres le soir. Nous allâmes encore dans le parc, et la conversation ne manqua pas de tourner aussitôt sur nos systèmes. Elle les avait si bien conçus, qu'elle dédaigna d'en parler une seconde fois, et elle voulut que je la menasse à quelque chose de nouveau. Eh bien donc, lui dis-je, puisque le soleil, qui est présentement immobile, a cessé d'être planète, et que la terre, qui se meut autour de lui, a commencé d'en être une, vous ne serez pas si surprise d'entendre dire que la lune est une terre comme celle-ci, et qu'apparemment elle est habitée. Je n'ai pourtant jamais ouï parler de la lune habitée, dit-elle, que comme d'une folie et d'une vision. C'en est peut-être une aussi, répondis-je. Je ne prends parti dans ces choses-là que comme on en prend dans les guerres civiles, où l'incertitude de ce qui peut arriver fait qu'on entretient toujours des intelligences dans le parti opposé, et qu'on a des ménagements avec ses ennemis mêmes. Pour moi, quoique je croie la lune une terre habitée, je ne laisse pas de vivre civilement avec ceux qui ne le croient pas, et je me tiens toujours en état de me pouvoir ranger à leur opinion avec honneur, si elle avait le dessus : mais, en attendant qu'ils aient sur nous quelque avantage considérable, voici ce qui m'a fait pencher du côté des habitants de la lune.

Supposons qu'il n'y ait jamais eu nul commerce entre Paris et Saint-Denis, et qu'un bourgeois de Paris, qui ne sera jamais sorti de sa ville, soit sur les tours de Notre-Dame, et voie Saint-Denis de loin, on lui demandera s'il croit que Saint-Denis soit habité comme Paris. Il répon-

dra hardiment que non ; car, dira-t-il, je vois bien les habitants de Paris, mais ceux de Saint-Denis je ne les vois point : on n'en a jamais entendu parler. Il y aura quelqu'un qui lui représentera qu'à la vérité, quand on est sur les tours de Notre-Dame, on ne voit pas les habitants de Saint-Denis, mais que l'éloignement en est cause ; que tout ce qu'on peut voir de Saint-Denis ressemble fort à Paris ; que Saint-Denis a des clochers, des maisons, des murailles, et qu'il pourrait bien encore ressembler à Paris pour être habité. Tout cela ne gagnera rien sur mon bourgeois ; il s'obstinera toujours à soutenir que Saint-Denis n'est point habité, puisqu'il n'y voit personne. Notre Saint-Denis, c'est la lune, et chacun de nous est ce bourgeois de Paris, qui n'est jamais sorti de sa ville.

Ah ! interrompit la marquise, vous nous faites tort, nous ne sommes point si sots que votre bourgeois ; puisqu'il voit que Saint-Denis est tout fait comme Paris, il faut qu'il ait perdu la raison pour ne le pas croire habité : mais la lune n'est point du tout faite comme la terre. Prenez garde, madame, repris-je ; car, s'il faut que la lune ressemble en tout à la terre, vous voilà dans l'obligation de croire la lune habitée. J'avoue, répondit-elle, qu'il n'y aura pas moyen de s'en dispenser, et je vous vois un air de confiance qui me fait déjà peur. Les deux mouvements de la terre, dont je ne me fusse jamais doutée, me rendent timide sur tout le reste. Mais pourtant, serait-il bien possible que la terre fût lumineuse comme la lune ? car il faut cela pour leur ressemblance. Hélas ! madame, répliquai-je, être lumineux n'est pas si grand'chose que vous pensez. Il n'y a que le soleil en qui cela soit une qualité considérable. Il est lumineux par lui-même, et en vertu d'une nature particulière

qu'il a ; mais les planètes n'éclairent que parce qu'elles sont éclairées de lui. Il envoie sa lumière à la lune ; elle nous la renvoie ; et il faut que la terre renvoie aussi à la lune la lumière du soleil. Il n'y a pas plus loin de la terre à la lune que de la lune à la terre.

Mais, dit la marquise, la terre est-elle aussi propre que la lune à renvoyer la lumière du soleil? Je vous vois toujours pour la lune, repris-je, un reste d'estime dont vous ne sauriez vous défaire. La lumière est composée de petites balles qui bondissent sur ce qui est solide, et retournent d'un autre côté, au lieu qu'elles passent au travers de ce qui leur présente des ouvertures en ligne droite, comme l'air ou le verre. Ainsi, ce qui fait que la lune nous éclaire, c'est qu'elle est un corps dur et solide, qui nous renvoie ces petites balles. Or, je crois que vous ne contesterez pas à la terre cette même dureté et cette même solidité. Admirez donc ce que c'est que d'être posté avantageusement. Parce que la lune est éloignée de nous, nous ne la voyons que comme un corps lumineux, et nous ignorons que ce soit une grosse masse semblable à la terre. Au contraire, parce que la terre a le malheur que nous la voyons de trop près, elle ne nous paraît qu'une grosse masse, propre seulement à fournir de la pâture aux animaux, et nous ne nous apercevons pas qu'elle est lumineuse, faute de nous pouvoir mettre à quelque distance d'elle. Il en irait donc de la même manière, dit la marquise, que lorsque nous sommes frappés de l'éclat des conditions élevées au-dessus des nôtres, et que nous ne voyons pas qu'au fond elles se ressemblent toutes extrêmement.

C'est la même chose, répondis-je. Nous voulons juger de tout, et nous sommes toujours dans un mauvais point de vue : nous voulons juger de nous, nous en sommes

trop près : nous voulons juger des autres, nous en sommes trop loin. Qui serait entre la lune et la terre, ce serait la vraie place pour les bien voir. Il faudrait être simplement spectateur du monde, et non pas habitant. Je ne me consolerai jamais, dit-elle, de l'injustice que nous faisons à la terre, et de la préoccupation trop favorable où nous sommes pour la lune, si vous ne m'assurez que les gens de la lune ne connaissent pas mieux leurs avantages que nous les nôtres, et qu'ils prennent notre terre pour un astre, sans savoir que leur habitation en est un aussi. Pour cela, repris-je, je vous le garantis : nous leur paraissons faire assez régulièrement nos fonctions d'astre. Il est vrai qu'ils ne nous voient pas décrire un cercle autour d'eux; mais il n'importe, voici ce que c'est. La moitié de la lune qui se trouva tournée vers nous au commencement du monde y a toujours été tournée depuis; elle ne nous présente jamais que ces yeux, cette bouche, et le reste de ce visage que notre imagination lui compose sur le fondement des taches qu'elle nous montre. Si l'autre moitié opposée se présentait à nous, d'autres taches, différemment arrangées, nous feraient, sans doute, imaginer quelque autre figure. Ce n'est pas que la lune ne tourne sur elle-même; elle y tourne en autant de temps qu'autour de la terre; c'est-à-dire en un mois; mais, lorsqu'elle fait une partie de ce tour sur elle-même, et qu'il devrait se cacher à nous, une joue, par exemple, de ce prétendu visage, et paraître quelque autre chose, elle fait justement une semblable partie de son cercle autour de la terre; et, se mettant dans un nouveau point de vue, elle nous montre encore cette même joue. Ainsi la lune qui, à l'égard du soleil et des autres astres, tourne sur elle-même, n'y tourne point à notre égard : ils lui paraissent tous se lever et se cou-

cher en l'espace de quinze jours; mais, pour notre terre, elle la voit toujours suspendue au même endroit du ciel. Cette immobilité apparente ne convient guère à un corps qui doit passer pour un astre, mais aussi elle n'est pas parfaite. La lune a un certain balancement qui fait qu'un petit coin du visage se cache quelquefois, et qu'un petit coin de la moitié opposée se montre. Or, elle ne manque pas, sur ma parole, de nous attribuer ce tremblement, et de s'imaginer que nous avons, dans le ciel, comme un mouvement de pendule qui va et vient.

Toutes ces planètes, dit la marquise, sont faites comme nous, qui rejetons toujours sur les autres ce qui est en nous-mêmes. La terre dit : *Ce n'est pas moi qui tourne, c'est le soleil.* La lune dit : *Ce n'est pas moi qui tremble, c'est la terre.* Il y a bien de l'erreur partout. Je ne vous conseille pas d'entreprendre d'y rien réformer, répondis-je; il vaut mieux que vous acheviez de vous convaincre de l'entière ressemblance de la terre et de la lune. Représentez-vous ces deux grandes boules suspendues dans les cieux. Vous savez que le soleil éclaire toujours une moitié des corps qui sont ronds, et que l'autre moitié est dans l'ombre. Il y a donc toujours une moitié, tant de la terre que de la lune, qui est éclairée du soleil, c'est-à-dire, qui a le jour, et une autre moitié qui est dans la nuit. Remarquez, d'ailleurs, que, comme une balle a moins de force et de vitesse après qu'elle a été donner contre une muraille qui l'a renvoyée d'un autre côté, de même la lumière s'affaiblit lorsqu'elle a été réfléchie par quelque corps. Cette lumière blanchâtre, qui nous vient de la lune, est la lumière même du soleil; mais elle ne peut venir de la lune à nous que par une réflexion. Elle a donc beaucoup perdu de la force et de la vivacité qu'elle avait lorsqu'elle était reçue directement sur la lune; et cette

lumière éclatante, que nous recevons du soleil, et que la terre réfléchit sur la lune, ne doit plus être qu'une lumière blanchâtre quand elle y est arrivée. Ainsi, ce qui nous paraît lumineux dans la lune, et qui nous éclaire pendant nos nuits, ce sont des parties de la lune qui ont le jour; et les parties de la terre qui ont le jour, lorsqu'elles sont tournées vers les parties de la lune qui ont la nuit, les éclairent aussi. Tout dépend de la manière dont la lune et la terre se regardent. Dans les premiers jours du mois que l'on ne voit pas la lune, c'est qu'elle est entre le soleil et nous, et qu'elle marche de jour avec le soleil. Il faut nécessairement que toute sa moitié, qui a le jour, soit tournée vers le soleil, et que toute sa moitié, qui a la nuit, soit tournée vers nous. Nous n'avons garde de voir cette moitié qui n'a aucune lumière pour se faire voir; mais cette moitié de la lune qui a la nuit, étant tournée vers la moitié de la terre qui a le jour, nous voit sans être vue, et nous voit sous la même figure que nous voyons la pleine lune : c'est alors pour les gens de la lune *pleine terre*, s'il est permis de parler ainsi. Ensuite la lune, qui avance sur son cercle d'un mois, se dégage de dessous le soleil, et commence à tourner vers nous un petit coin de sa moitié éclairée, et voilà le croissant. Alors aussi les parties de la lune qui ont la nuit commencent à ne plus voir toute la moitié de la terre qui a le jour, et nous sommes en décours pour elles.

Il n'en faut pas davantage, dit brusquement la marquise; je saurai tout le reste quand il me plaira; je n'ai qu'à y penser un moment, et qu'à promener la lune sur son cercle d'un mois. Je vois, en général, que dans la lune ils ont un mois à rebours du nôtre, et je gage que, quand nous avons pleine lune, c'est que toute la moitié lumineuse de la lune est tournée vers toute la moitié

obscure de la terre; qu'alors ils ne nous voient point du tout, et qu'ils comptent *nouvelle terre*. Je ne voudrais pas qu'il me fût reproché de m'être fait expliquer tout au long une chose si aisée. Mais les éclipses, comment vont-elles? Il ne tient qu'à vous de le deviner, répondis-je. Quand la lune est nouvelle, qu'elle est entre le soleil et nous, et que toute sa moitié obscure est tournée vers nous, qui avons le jour, vous voyez bien que l'ombre de cette moitié obscure se jette vers nous. Si la lune est justement sous le soleil, cette ombre nous le cache, et en même temps noircit une partie de cette moitié lumineuse de la terre qui était vue par la moitié obscure de la lune. Voilà donc une éclipse de soleil pour nous pendant notre jour, et une éclipse de terre pour la lune pendant sa nuit. Lorsque la lune est pleine, la terre est entre elle et le soleil, et toute la moitié obscure de la terre est tournée vers toute la moitié lumineuse de la lune. L'ombre de la terre se jette donc vers la lune; si elle tombe sur le corps de la lune, elle noircit cette moitié lumineuse que nous voyons, et à cette moitié lumineuse qui avait le jour, elle lui dérobe le soleil. Voilà donc une éclipse de lune pendant notre nuit, et une éclipse de soleil pour la lune pendant le jour dont elle jouissait. Ce qui fait qu'il n'arrive pas des éclipses toutes les fois que la lune est entre le soleil et la terre, ou la terre entre le soleil et la lune, c'est que souvent ces trois corps ne sont pas exactement rangés en ligne droite, et que, par conséquent, celui qui devrait faire l'éclipse jette son ombre un peu à côté de celui qui en devrait être couvert.

Je suis fort étonnée, dit la marquise, qu'il y ait si peu de mystère aux éclipses, et que tout le monde n'en devine pas la cause. Ah! vraiment, répondis-je, il y a bien des peuples qui, de la manière dont ils s'y prennent, ne

la devineront encore de longtemps. Dans toutes les Indes orientales, on croit que, quand le soleil et la lune s'éclipsent, c'est qu'un certain dragon, qui a les griffes fort noires, les étend sur ces astres, dont il veut se saisir; et vous voyez, pendant ce temps-là, les rivières couvertes de têtes d'Indiens, qui se sont mis dans l'eau jusqu'au cou, parceque c'est une situation très-dévote, selon eux, et très-propre à obtenir du soleil et de la lune qu'ils se défendent bien contre le dragon. En Amérique, on était persuadé que le soleil et la lune étaient fâchés quand ils s'éclipsaient; et Dieu sait ce qu'on ne faisait pas pour se raccommoder avec eux. Mais les Grecs, qui étaient si raffinés, n'ont-ils pas cru longtemps que la lune était ensorcelée, et que des magiciennes la faisaient descendre du ciel, pour jeter sur les herbes une certaine écume malfaisante? Et nous, n'eûmes-nous pas belle peur, il n'y a que trente-deux ans (en 1654), à une certaine éclipse de soleil, qui, à la vérité, fut totale? Une infinité de gens ne se tinrent-ils pas enfermés dans des caves? Et les philosophes, qui écrivirent pour nous rassurer, n'écrivirent-ils pas en vain, ou à peu près? Ceux qui s'étaient réfugiés dans les caves, en sortirent-ils?

En vérité, reprit-elle, tout cela est trop honteux pour les hommes; il devrait y avoir un arrêt du genre humain qui défendît qu'on parlât jamais d'éclipse, de peur que l'on ne conserve la mémoire des sottises qui ont été faites ou dites sur ce chapitre-là. Il faudrait donc, répliquai-je, que le même arrêt abolît la mémoire de toutes choses, et défendît qu'on parlât jamais de rien; car je ne sache rien au monde qui ne soit le monument de quelque sottise des hommes.

Dites-moi, je vous prie, une chose, dit la marquise; ont-ils autant de peur des éclipses dans la lune que

nous en avons ici? Il me paraîtrait tout à fait burlesque que les Indiens de ce pays-là se missent à l'eau comme les nôtres ; que les Américains crussent notre terre fâchée contre eux ; que les Grecs s'imaginassent que nous fussions ensorcelés, et que nous allassions gâter leurs herbes, et qu'enfin nous leur rendissions la consternation qu'ils causent ici-bas. Je n'en doute nullement, répondis-je. Je voudrais bien savoir pourquoi messieurs de la lune auraient l'esprit plus fort que nous. De quel droit nous feront-ils peur sans que nous leur en fassions? Je croirais même, ajoutai-je en riant, que, comme un nombre prodigieux d'hommes ont été assez fous, et le sont encore assez pour adorer la lune, il y a des gens dans la lune qui adorent aussi la terre, et que nous sommes à genoux les uns devant les autres. Après cela, dit-elle, nous pouvons bien prétendre à envoyer des influences à la lune, et à donner des crises à ses malades ; mais, comme il ne faut qu'un peu d'esprit et d'habileté dans les gens de ce pays-là pour détruire tous ces honneurs dont nous nous flattons, j'avoue que je crains toujours que nous n'ayons quelque désavantage.

Ne craignez rien, répondis-je ; il n'y a pas d'apparence que nous soyons la seule sotte espèce de l'univers. L'ignorance est quelque chose de bien propre à être généralement répandu ; et, quoique je ne fasse que deviner celle des gens de la lune, je n'en doute non plus que des nouvelles les plus sûres qui nous viennent de là.

Et quelles sont ces nouvelles sûres? interrompit-elle. Ce sont celles, répondis-je, qui nous sont rapportées par ces savants qui y voyagent tous les jours avec des lunettes d'approche. Ils vous diront qu'ils y ont découvert des terres, des mers, des lacs, de très-hautes montagnes, des abîmes très-profonds.

Vous me surprenez, reprit-elle. Je conçois bien qu'on peut découvrir sur la lune des montagnes et des abîmes; cela se reconnaît apparemment à des inégalités remarquables : mais comment distinguer des terres et des mers? On les distingue, répondis-je, parce que les eaux, qui laissent passer au travers d'elles-mêmes une partie de la lumière, et qui en renvoient moins, paraissent de loin comme des taches obscures, et que les terres, qui, par leur solidité, la renvoient toute, sont des endroits plus brillants. L'illustre Cassini, l'homme du monde à qui le ciel est le mieux connu, a découvert sur la lune quelque chose qui se sépare en deux, se réunit ensuite, et se va perdre dans une espèce de puits. Nous pouvons nous flatter, avec bien de l'apparence, que c'est une rivière. Enfin, on connaît assez toutes ces différentes parties pour leur avoir donné des noms, et ce sont souvent des noms de savants. Un endroit s'appelle Copernic, un autre Archimède, un autre Galilée; il y a un promontoire des Songes, une mer des Pluies, une mer de Nectar, une mer de crises; enfin, la description de la lune est si exacte, qu'un savant qui s'y trouverait présentement ne s'y égarerait non plus que je ferais dans Paris.

Mais, reprit-elle, je serais bien aise de savoir encore plus en détail comment est fait le dedans du pays. Il n'est pas possible, répliquai-je, que messieurs de l'Observatoire vous en instruisent; il faut demander à Astolfe, qui fut conduit dans la lune par saint Jean. Je vous parle d'une des plus agréables folies de l'Arioste, et je suis sûr que vous serez bien aise de la savoir. J'avoue qu'il eût mieux fait de n'y pas mêler saint Jean, dont le nom est si digne de respect; mais enfin, c'est une licence poétique, qui peut seulement passer pour un peu trop gaie. Cependant, tout le poëme est dédié à un cardinal,

et un grand pape l'a honoré d'une approbation éclatante, que l'on voit au devant de quelques éditions. Voici de quoi il s'agit : Roland, neveu de Charlemagne, était devenu fou, parce que la belle Angélique lui avait préféré Médor. Un jour, Astolfe, brave paladin, se trouva dans le paradis terrestre, qui était sur la cime d'une montagne très-haute, où son hippogriffe l'avait porté. Là, il rencontra saint Jean, qui lui dit que, pour guérir la folie de Roland, il était nécessaire qu'ils fissent ensemble le voyage de la lune. Astolfe, qui ne demandait qu'à voir du pays, ne se fait point prier, et aussitôt voilà un chariot de feu qui enlève par les airs l'apôtre et le paladin. Comme Astolfe n'était pas grand philosophe, il fut fort surpris de voir la lune beaucoup plus grande qu'elle ne lui avait paru de dessus la terre. Il fut bien plus surpris encore de voir d'autres fleuves, d'autres lacs, d'autres montagnes, d'autres villes, d'autres forêts, et, ce qui m'aurait bien surpris aussi, des nymphes qui chassaient dans ces forêts. Mais, ce qu'il vit de plus rare dans la lune, c'était un vallon où se trouvait tout ce qui se perdait sur la terre, de quelque espèce qu'il fût, et les couronnes, et les richesses, et la renommée, et une infinité d'espérances, et le temps qu'on donne au jeu, et les aumônes qu'on fait faire après sa mort, et les vers qu'on présente aux princes, et les soupirs des amants.

Pour les soupirs des amants, interrompit la marquise, je ne sais pas si, du temps de l'Arioste, ils étaient perdus ; mais, en ce temps-ci, je n'en connais point qui aillent dans la lune. N'y eût-il que vous, madame, repris-je, vous y en avez fait aller un assez bon nombre. Enfin, la lune est si exacte à recueillir ce qui se perd ici-bas, que tout y est ; mais l'Arioste ne vous dit cela qu'à l'oreille, tout y est, jusqu'à la donation de Constantin.

C'est que les papes ont prétendu être maîtres de Rome et de l'Italie, en vertu d'une donation que l'empereur Constantin leur en avait faite ; et la vérité est qu'on ne saurait dire ce qu'elle est devenue. Mais devinez de quelle sorte de chose on ne trouve point dans la lune? De la folie. Tout ce qu'il y en a jamais eu sur la terre s'y est très-bien conservé. En récompense, il n'est pas croyable combien il y a dans la lune d'esprits perdus. Ce sont autant de fioles pleines d'une liqueur fort subtile, et qui s'évapore aisément si elle n'en est fermée ; et sur chacune de ces fioles est écrit le nom de celui à qui l'esprit appartient. Je crois que l'Arioste les met toutes en un tas ; mais j'aime mieux me figurer qu'elles sont rangées bien proprement dans de longues galeries. Astolfe fut fort étonné de voir que les fioles de beaucoup de gens, qu'il avait cru très-sages, étaient pourtant bien pleines ; et, pour moi, je suis persuadé que la mienne s'est remplie considérablement depuis que je vous entretiens de visions, tantôt philosophiques, tantôt poétiques. Mais ce qui me console, c'est qu'il n'est pas possible que, par tout ce que je vous dis, je ne vous fasse avoir bientôt aussi une petite fiole dans la lune. Le bon paladin ne manqua pas de trouver la sienne parmi tant d'autres. Il s'en saisit avec la permission de saint Jean, et reprit tout son esprit par le nez, comme de l'eau de la reine d'Hongrie ; mais l'Arioste dit qu'il ne le porta pas bien loin, et qu'il le laissa retourner dans la lune par une folie qu'il fit à quelques temps de là. Il n'oublia pas la fiole de Roland, qui était le sujet du voyage. Il eut assez de peine à la porter ; car l'esprit de ce héros était de sa nature assez pesant, et il n'y en manquait pas une seule goutte. Ensuite l'Arioste, selon sa louable coutume de dire tout ce qui lu apostrophe sa maîtresse, et lui dit en de fort bea

« Qui montera aux cieux, ma belle, pour en rapporter
« l'esprit que vos charmes m'ont fait perdre? Je ne me
« plaindrais pas de cette perte-là, pourvu qu'elle n'allât
« pas plus loin: mais, s'il faut que la chose continue
« comme elle a commencé, je n'ai qu'à m'attendre à de-
« venir tel que j'ai décrit Roland. Je ne crois pourtant
« pas que, pour ravoir mon esprit, il soit besoin que
« j'aille par les airs jusque dans la lune; mon esprit ne
« loge pas si haut. il va errant sur vos yeux, sur votre
« bouche : et, si vous voulez bien que je m'en ressaisisse,
« permettez que je le recueille avec mes lèvres. » Cela n'est-il pas joli? Pour moi, à raisonner comme l'Arioste, je serais d'avis qu'on ne perdît jamais l'esprit que par l'amour; car vous voyez qu'il ne va pas bien loin, et qu'il ne faut que des lèvres qui sachent le recouvrer; mais, quand on le perd par d'autres voies, comme nous le perdons, par exemple, à philosopher présentement, il va droit dans la lune, et on ne le rattrape pas quand on veut. En récompense, répondit la marquise, nos fioles seront honorablement dans le quartier des fioles philosophiques; au lieu que nos esprits iraient peut-être errants sur quelqu'un qui n'en serait pas digne. Mais, pour achever de m'ôter le mien, dites-moi, et dites-moi bien sérieusement, si vous croyez qu'il y ait des hommes dans la lune; car jusqu'à présent vous ne m'en avez pas parlé d'une manière assez positive. Moi, repris-je; je ne crois point du tout qu'il y ait des hommes dans la lune. Voyez combien la face de la nature est changée d'ici à la Chine; d'autres visages, d'autres figures, d'autres mœurs, et presque d'autres principes de raisonnement. D'ici à la lune, le changement doit être bien plus considérable. Quand on va vers de certaines terres nouvellement découvertes, à peine sont-ce des hommes que les habitants

qu'on y trouve ; ce sont des animaux à figure humaine, encore quelquefois assez imparfaite, mais presque sans aucune raison humaine. Qui pourrait pousser jusqu'à la lune, assurément ce ne seraient plus des hommes qu'on y trouverait.

Quelles sortes de gens seraient-ce donc? reprit la marquise, avec un air d'impatience. De bonne foi, madame, répliquai-je, je n'en sais rien. S'il se pouvait faire que nous eussions de la raison, et que nous ne fussions pourtant pas hommes; et si d'ailleurs nous habitions la lune, nous imaginerions-nous bien qu'il y eût ici-bas cette espèce bizarre de créatures qu'on appelle le genre humain? Pourrions-nous bien nous figurer quelque chose qui y eût des passions si folles et des réflexions si sages, une durée si courte et des vues si longues, tant de science sur des choses presque inutiles et tant d'ignorance sur les plus importantes, tant d'ardeur pour la liberté et tant d'inclination à la servitude, une si forte envie d'être heureux et une si grande incapacité de l'être? Il faudrait que les gens de la lune eussent bien de l'esprit, s'ils devinaient tout cela. Nous nous voyons incessamment nous-mêmes, et nous en sommes encore à deviner comment nous sommes faits. On a été réduit à dire que les dieux étaient ivres de nectar lorsqu'ils firent les hommes; et que, quand ils vinrent à regarder leur ouvrage de sang-froid, ils ne purent s'empêcher d'en rire. Nous voilà donc bien en sûreté du côté des gens de la lune, dit la marquise; ils ne nous devineront pas : mais je voudrais que nous les pussions deviner; car, en vérité, cela inquiète de savoir qu'ils sont là-haut dans cette lune que nous voyons, et de ne pouvoir pas se figurer comment ils sont faits. Et pourquoi, répondis-je, n'avez-vous point d'inquiétude sur les habitants de cette grande terre australe,

qui nous est encore entièrement inconnue? Nous sommes portés, eux et nous, sur un même vaisseau, dont ils occupent la proue et nous la poupe. Vous voyez que, de la poupe à la proue, il n'y a aucune communication, et qu'à un bout du navire on ne sait point quels gens sont à l'autre, ni ce qu'ils y font; et vous voudriez savoir ce qui se passe dans la lune, dans cet autre vaisseau qui flotte loin de nous par les cieux?

Oh! reprit-elle, je compte les habitants de la terre australe pour connus, parce qu'assurément ils doivent nous ressembler beaucoup, et qu'enfin on les connaîtra quand on voudra se donner la peine de les aller voir; ils demeureront toujours là, et ne nous échapperont pas : mais ces gens de la lune, on ne les connaîtra jamais, cela est désespérant. Si je vous répondais sérieusement, répliquai-je, qu'on ne sait ce qui arrivera, vous vous moqueriez de moi, et je le mériterais sans doute. Cependant, je me défendrais assez bien, si je voulais. J'ai une pensée très-ridicule, qui a un air de vraisemblance qui me surprend; je ne sais où elle peut l'avoir pris, étant aussi impertinente qu'elle est. Je gage que je vais vous réduire à avouer, contre toute raison, qu'il pourra y avoir un jour du commerce entre la terre et la lune. Remettez-vous dans l'esprit l'état où était l'Amérique avant qu'elle eût été découverte par Christophe Colomb. Ses habitants vivaient dans une ignorance extrême. Loin de connaître les sciences, ils ne connaissaient pas les arts les plus simples et les plus nécessaires; ils allaient nus; ils n'avaient point d'autres armes que l'arc : ils n'avaient jamais conçu que les hommes pussent être portés par des animaux; ils regardaient la mer comme un grand espace défendu aux hommes qui se joignait au ciel, et au d
il n'y avait rien. Il est vrai qu'après avoir p

nées entières à creuser le tronc d'un gros arbre, avec des pierres tranchantes, ils se mettaient sur la mer dans ce tronc, et allaient terre à terre, portés par le vent et par les flots. Mais, comme ce vaisseau était sujet à être souvent renversé, il fallait qu'ils se missent aussitôt à la nage pour le rattraper ; et, à proprement parler, ils nageaient toujours, hormis le temps qu'ils se délassaient. Qui leur eût dit qu'il y avait une sorte de navigation incomparablement plus parfaite, qu'on pouvait traverser cette étendue infinie d'eaux de tel côté et de tel sens qu'on voulait ; qu'on s'y pouvait arrêter sans mouvement au milieu des flots émus ; qu'on était maître de la vitesse avec laquelle on allait ; qu'enfin cette mer, quelque vaste qu'elle fût, n'était point un obstacle à la communication des peuples, pourvu seulement qu'il y eût des peuples au delà : vous pouvez compter qu'ils ne l'eussent jamais cru. Cependant, voilà un beau jour le spectacle du monde le plus étrange et le moins attendu qui se présente à eux. De grands corps énormes qui paraissent avoir des ailes blanches, qui volent sur la mer, qui vomissent du feu de toutes parts, et qui viennent jeter sur le rivage des gens inconnus, tout écaillés de fer, disposant, comme ils veulent, des monstres qui courent sous eux, et tenant en leur main des foudres dont ils terrassent tout ce qui leur résiste. D'où sont-ils venus ? Qui a pu les amener pardessus les mers ? Qui a mis le feu en leur disposition ? Sont-ce les enfants du soleil ? car, assurément, ce ne sont pas des hommes. Je ne sais, madame, si vous entrez comme moi dans la surprise des Américains, mais jamais il ne peut y en avoir eu une pareille dans le monde. Après cela, je ne veux plus jurer qu'il ne puisse y avoir commerce quelque jour entre la lune et la terre. Les Américains eussent-ils cru qu'il eût dû y en avoir eu.

tre l'Amérique et l'Europe, qu'ils ne connaissaient seulement pas ? Il est vrai qu'il faudra traverser ce grand espace d'air et de ciel, qui est entre la terre et la lune. Mais ces grandes mers paraissaient-elles aux Américains plus propres à être traversées ? En vérité, dit la marquise en me regardant, vous êtes fou. Qui vous dit le contraire ? répondis-je. Mais je veux vous le prouver, reprit-elle ; je ne me contente pas de l'aveu que vous en faites. Les Américains étaient si ignorants, qu'ils n'avaient garde de soupçonner qu'on pût se faire des chemins au travers des mers si vastes ; mais nous qui avons tant de connaissances, nous nous figurerions bien qu'on pût aller par les airs, si l'on pouvait effectivement y aller. On fait plus que se figurer la chose possible, répliquai-je ; on commence déjà à voler un peu. Plusieurs personnes différentes ont trouvé le secret de s'ajuster des ailes qui les soutinssent en l'air, de leur donner du mouvement, et de passer par-dessus des rivières. A la vérité, ce n'a pas été un vol d'aigle, et il en a quelquefois coûté à ces nouveaux oiseaux un bras ou une jambe ; mais enfin, cela ne représente encore que les premières planches que l'on a mises sur l'eau, et qui ont été le commencement de la navigation. De ces planches-là, il y avait bien loin jusqu'à de gros navires qui pussent faire le tour du monde. Cependant, peu à peu sont venus les gros navires. L'art de voler ne fait que de naître, il se perfectionnera encore, et quelque jour on ira jusqu'à la lune. Prétendons-nous avoir découvert toutes choses, ou les avoir mises à un point qu'on n'y puisse rien ajouter ? Eh ! de grâce, consentons qu'il y ait encore quelque chose à faire pour les siècles à venir. Je ne consentirai point, dit-elle, qu'on vole jamais que d'une manière à se rompre aussitôt le cou. Eh bien ! lui répondis-je, si vous

voulez qu'on vole toujours si mal ici, on volera mieux dans la lune ; ses habitants seront plus propres que nous à ce métier, car il n'importe que nous allions là, ou qu'ils viennent ici ; et nous serons comme les Américains, qui ne se figuraient pas qu'on pût naviguer, quoiqu'à l'autre bout du monde on naviguât fort bien. Les gens de la lune seraient donc déjà venus? reprit-elle presque en colère. Les Européens n'ont été en Amérique qu'au bout de six mille ans, répliquai-je en éclatant de rire ; il leur fallut ce temps-là pour perfectionner la navigation jusqu'au point de pouvoir traverser l'Océan. Les gens de la lune savent peut-être déjà faire de petits voyages dans l'air. A l'heure qu'il est, ils s'exercent : quand ils seront plus habiles et plus expérimentés, nous les verrons, et Dieu sait quelle surprise. Vous êtes insupportable, dit-elle, de me pousser à bout avec un raisonnement aussi creux que celui-là. Si vous me fâchez, repris-je, je sais bien ce que j'ajouterai encore pour le fortifier. Remarquez que le monde se développe peu à peu. Les anciens se tenaient bien sûrs que la zone torride et les zones glaciales ne pouvaient être habitées à cause de l'excès, ou du chaud, ou du froid ; et, du temps des Romains, la carte générale de la terre n'était guère plus étendue que la carte de leur empire, ce qui avait de la grandeur en un sens et marquait beaucoup d'ignorance en un autre. Cependant, il ne laissa pas de se trouver des hommes, et dans des pays très-chauds, et dans des pays très-froids. Voilà déjà le monde augmenté ; ensuite, on jugea que l'Océan couvrait toute la terre, hormis ce qui était connu alors, et qu'il n'y avait point d'antipodes, car on n'en avait jamais ouï parler ; et puis, auraient-ils eu les pieds en haut et la tête en bas ? Après ce beau raisonnement, on découvre pourtant les antipodes. Nouvelle réforma-

tion à la carte, nouvelle moitié de la terre. Vous m'entendez bien, madame, ces antipodes-là, qu'on a trouvés contre toute espérance, devraient nous apprendre à être retenus dans nos jugements. Le monde achèvera peut-être de se développer pour nous; on connaîtra jusqu'à la lune. Nous n'en sommes pas encore là, parce que toute la terre n'est pas découverte, et qu'apparemment il faut que tout cela se fasse d'ordre. Quand nous aurons bien connu notre habitation, il nous sera permis de connaître celle de nos voisins les gens de la lune. Sans mentir, dit la marquise en me regardant attentivement, je vous trouve si profond sur cette matière, qu'il n'est pas possible que vous ne croyiez tout de bon ce que vous dites. J'en serais bien fâché, répondis-je; je veux seulement vous faire voir qu'on peut assez bien soutenir une opinion chimérique pour embarrasser une personne d'esprit, mais non pas assez bieu pour la persuader. Il n'y a que la vérité qui persuade, même sans avoir besoin de paraître avec toutes ses preuves. Elle entre si naturellement dans l'esprit, que, quand on l'apprend pour la première fois, il semble qu'on ne fasse que s'en souvenir. Ah ! vous me soulagez, répliqua la marquise; votre faux raisonnement m'incommodait, et je me sens plus en état d'aller me coucher tranquillement, si vous voulez bien que nous nous retirions.

TROISIÈME SOIR.

Particularités du monde de la lune. Que les autres Planètes sont habitées aussi.

La marquise voulut m'engager, pendant le jour, à poursuivre nos entretiens; mais je lui représentai que

nous ne devions confier de telles rêveries qu'à la lune et aux étoiles, puisque aussi bien elles en étaient l'objet. Nous ne manquâmes pas à aller le soir dans le parc, qui devenait un lieu consacré à nos conversations savantes.

J'ai bien des nouvelles à vous apprendre, lui dis-je; la lune, que je vous disais hier qui, selon toutes les apparences, était habitée, pourrait bien ne l'être point; j'ai pensé à une chose qui met ses habitants en péril. Je ne souffrirai point cela, répondit-elle. Hier, vous m'aviez préparée à voir ces gens-là venir ici au premier jour, et aujourd'hui ils ne seraient seulement pas au monde! Vous ne vous jouerez point ainsi de moi. Vous m'avez fait croire les habitants de la lune; j'ai surmonté la peine que j'y avais; je les croirai. Vous allez bien vite, repris-je; il faut ne donner que la moitié de son esprit aux choses de cette espèce que l'on croit, et en réserver une autre moitié libre, où le contraire puisse être admis s'il en est besoin. Je ne me paye point de sentences, répliqua-t-elle; allons au fait. Ne faut-il pas raisonner de la lune comme de Saint-Denis? Non, répondis-je; la lune ne ressemble pas autant à la terre que Saint-Denis ressemble à Paris. Le soleil élève de la terre et des eaux des exhalaisons et des vapeurs, qui, montant en l'air jusqu'à quelque hauteur, s'y assemblent, et forment les nuages. Ces nuages suspendus voltigent irrégulièrement autour de notre globe, et ombragent tantôt un pays, tantôt un autre. Qui verrait la terre de loin, remarquerait souvent quelques changements sur sa surface, parce qu'un grand pays, couvert par des nuages, serait un endroit obscur, et deviendrait plus lumineux dès qu'il serait découvert. On verrait des taches qui changeraient de place, ou s'assembleraient diversement, ou disparaîtraient tout à fait. On verrait donc aussi ces mêmes changements sur la sur

face de la lune, si elle avait des nuages autour d'elle; mais, tout au contraire, toutes ses taches sont fixes, ses endroits lumineux le sont toujours, et voilà le malheur. A ce compte-là, le soleil n'élève point de vapeurs ni d'exhalaisons de dessus la lune. C'est donc un corps infiniment plus dur et plus solide que notre terre, dont les parties les plus subtiles se dégagent aisément d'avec les autres, et montent en haut dès qu'elles sont mises en mouvement par la chaleur. Il faut que ce soit quelques amas de rochers et de marbres, où il ne se fait point d'évaporation : d'ailleurs, elles se font si naturellement et si nécessairement où il y a des eaux, qu'il ne doit point y avoir d'eaux où il ne s'en fait point. Qui sont donc les habitants de ces rochers qui ne peuvent rien produire, et de ce pays qui n'a point d'eaux? Eh quoi! s'écria-t-elle, il ne vous souvient plus que vous m'avez assuré qu'il y avait dans la lune des mers que l'on distinguait d'ici? Ce n'est qu'une conjecture, répondis-je; j'en suis bien fâché. Ces endroits obscurs, qu'on prend pour des mers, ne sont peut-être que de grandes cavités. De la distance où nous sommes, il est permis de ne pas deviner tout à fait juste. Mais, dit-elle, cela suffira-t-il pour nous faire abandonner les habitants de la lune? Non pas tout à fait, madame, répondis-je; nous ne nous déterminerons, ni pour eux, ni contre eux. Je vous avoue ma faiblesse, répliqua-t-elle; je ne suis point capable d'une si parfaite détermination, j'ai besoin de croire. Fixez-moi promptement à une opinion sur les habitants de la lune; conservons-les ou anéantissons-les pour jamais, et qu'il n'en soit plus parlé : mais conservons-les plutôt, s'il se peut; j'ai pris pour eux une inclination que j'aurais de la peine à perdre. Je ne laisserai donc pas la lune déserte, repris-je; repeuplons-la, pour vous faire plaisir. A la vérité,

puisque l'apparence des taches de la lune ne change point, on ne peut pas croire qu'elle ait des nuages autour d'elle, qui ombragent, tantôt une partie, tantôt une autre; mais ce n'est pas à dire qu'elle ne pousse point hors d'elle de vapeurs ni d'exhalaisons. Nos nuages, que nous voyons portés en l'air, ne sont que des exhalaisons et des vapeurs, qui, au sortir de la terre, étaient séparées en trop petites parties pour pouvoir être vues, et qui ont rencontré un peu plus haut un froid qui les a resserrées et rendues visibles par la réunion de leurs parties; après quoi ce sont de gros nuages qui flottent en l'air, où ils sont des corps étrangers, jusqu'à ce qu'ils retombent en pluies. Mais ces mêmes vapeurs et ces mêmes exhalaisons se tiennent quelquefois assez dispersées pour être imperceptibles, et ne se ramassent qu'en formant des rosées très-subtiles, qu'on ne voit tomber d'aucune nuée. Je suppose donc qu'il sorte des vapeurs de la lune, car enfin il faut qu'il en sorte; il n'est pas croyable que la lune soit une masse, dont toutes les parties soient d'une égale solidité, toutes également en repos les unes auprès des autres, toutes incapables de recevoir aucun changement par l'action du soleil sur elles. Nous ne connaissons aucun corps de cette nature, les marbres mêmes n'en sont pas; tout ce qui est le plus solide change et s'altère, ou par le mouvement secret et invisible qu'il a en lui-même, ou par celui qu'il reçoit de dehors. Mais les vapeurs de la lune ne se rassembleront point autour d'elle en nuages, et ne retomberont point sur elle en pluies; elles ne formeront que des rosées. Il suffit, pour cela, que l'air dont apparemment la lune est environnée en son particulier, comme notre terre l'est du sien, soit un peu différent de notre air, et les vapeurs de la lune un peu différentes des vapeurs de la terre, ce qui [illegible] quel-

face de la lune, si elle avait des nuages autour d'elle; mais, tout au contraire, toutes ses taches sont fixes, ses endroits lumineux le sont toujours, et voilà le malheur. A ce compte-là, le soleil n'élève point de vapeurs ni d'exhalaisons de dessus la lune. C'est donc un corps infiniment plus dur et plus solide que notre terre, dont les parties les plus subtiles se dégagent aisément d'avec les autres, et montent en haut dès qu'elles sont mises en mouvement par la chaleur. Il faut que ce soit quelques amas de rochers et de marbres, où il ne se fait point d'évaporation : d'ailleurs, elles se font si naturellement et si nécessairement où il y a des eaux, qu'il ne doit point y avoir d'eaux où il ne s'en fait point. Qui sont donc les habitants de ces rochers qui ne peuvent rien produire, et de ce pays qui n'a point d'eaux? Eh quoi! s'écria-t-elle, il ne vous souvient plus que vous m'avez assuré qu'il y avait dans la lune des mers que l'on distinguait d'ici? Ce n'est qu'une conjecture, répondis-je ; j'en suis bien fâché. Ces endroits obscurs, qu'on prend pour des mers, ne sont peut-être que de grandes cavités. De la distance où nous sommes, il est permis de ne pas deviner tout à fait juste. Mais, dit-elle, cela suffira-t-il pour nous faire abandonner les habitants de la lune? Non pas tout à fait, madame, répondis-je; nous ne nous déterminerons, ni pour eux, ni contre eux. Je vous avoue ma faiblesse, répliqua-t-elle; je ne suis point capable d'une si parfaite détermination, j'ai besoin de croire. Fixez-moi promptement à une opinion sur les habitants de la lune; conservons-les ou anéantissons-les pour jamais, et qu'il n'en soit plus parlé : mais conservons-les plutôt, s'il se peut; j'ai pris pour eux une inclination que j'aurais de la peine à perdre. Je ne laisserai donc pas la lune déserte, repris-je; repeuplons-la, pour vous faire plaisir. A la vérité,

puisque l'apparence des taches de la lune ne change point, on ne peut pas croire qu'elle ait des nuages autour d'elle, qui ombragent, tantôt une partie, tantôt une autre; mais ce n'est pas à dire qu'elle ne pousse point hors d'elle de vapeurs ni d'exhalaisons. Nos nuages, que nous voyons portés en l'air, ne sont que des exhalaisons et des vapeurs, qui, au sortir de la terre, étaient séparées en trop petites parties pour pouvoir être vues, et qui ont rencontré un peu plus haut un froid qui les a resserrées et rendues visibles par la réunion de leurs parties; après quoi ce sont de gros nuages qui flottent en l'air, où ils sont des corps étrangers, jusqu'à ce qu'ils retombent en pluies. Mais ces mêmes vapeurs et ces mêmes exhalaisons se tiennent quelquefois assez dispersées pour être imperceptibles, et ne se ramassent qu'en formant des rosées très-subtiles, qu'on ne voit tomber d'aucune nuée. Je suppose donc qu'il sorte des vapeurs de la lune, car enfin il faut qu'il en sorte; il n'est pas croyable que la lune soit une masse, dont toutes les parties soient d'une égale solidité, toutes également en repos les unes auprès des autres, toutes incapables de recevoir aucun changement par l'action du soleil sur elles. Nous ne connaissons aucun corps de cette nature, les marbres mêmes n'en sont pas; tout ce qui est le plus solide change et s'altère, ou par le mouvement secret et invisible qu'il a en lui-même, ou par celui qu'il reçoit de dehors. Mais les vapeurs de la lune ne se rassembleront point autour d'elle en nuages, et ne retomberont point sur elle en pluies; elles ne formeront que des rosées. Il suffit, pour cela, que l'air dont apparemment la lune est environnée en son particulier, comme notre terre l'est du sien, soit un peu différent de notre air, et les vapeurs de la lune un peu différentes des vapeurs de la terre, ce qui est quel-

que chose de plus que vraisemblable. Sur ce pied-là, il faudra que la matière étant disposée dans la lune autrement que sur la terre, les effets soient différents; mais il n'importe : du moment que nous avons trouvé un mouvement intérieur dans les parties de la lune, ou produit par des causes étrangères, voilà ses habitants qui renaissent, et nous avons le fonds nécessaire pour leur subsistance. Cela nous fournira des fruits, des blés, des eaux, et tout ce que nous voudrons. J'entends des fruits, des blés, des eaux à la manière de la lune, que je fais profession de ne pas connaître, le tout proportionné aux besoins de ses habitants, que je ne connais pas non plus.

C'est-à-dire, me dit la marquise, que vous savez seulement que tout est bien, sans savoir comment il est. C'est beaucoup d'ignorance sur bien peu de science; mais il faut s'en consoler. Je suis encore trop heureuse que vous ayez rendu à la lune ses habitants; je suis même fort contente que vous lui donniez un air qui l'enveloppe en son particulier; il me semblerait désormais que, sans cela, une planète serait trop nue.

Ces deux airs différents, repris-je, contribuent à empêcher la communication des deux planètes. S'il ne tenait qu'à voler, que savons-nous, comme je vous disais hier, si on ne volera pas fort bien quelque jour? J'avoue pourtant qu'il n'y a pas beaucoup d'apparence. Le grand éloignement de la lune à la terre serait encore une difficulté à surmonter qui est assurément considérable; mais quand même elle ne s'y rencontrerait pas, quand même les deux planètes seraient fort proches, il ne serait pas possible de passer de l'air de l'une dans l'air de l'autre. L'eau est l'air des poissons; ils ne passent jamais dans l'air des oiseaux, ni les oiseaux dans l'air des poissons. Ce n'est pas la distance qui les en empêche, c'est que cha-

cun a pour prison l'air qu'il respire. Nous trouvons que le nôtre est mêlé de vapeurs plus épaisses et plus grossières que celui de la lune. A ce compte, un habitant de la lune, qui serait arrivé aux confins de notre monde, se noierait dès qu'il entrerait dans notre air, et nous le verrions tomber mort sur la terre.

Oh! que j'aurais d'envie, s'écria la marquise, qu'il arrivât quelque grand naufrage, qui répandît ici bon nombre de ces gens-là, dont nous irions considérer à notre aise les figures extraordinaires! Mais, répliquai-je, s'ils étaient assez habiles pour naviguer sur la surface extérieure de notre air, et que de là, par la curiosité de nous voir, ils nous pêchassent comme des poissons, cela vous plairait-il. Pourquoi non? répondit-elle en riant? Pour moi, je me mettrais de mon propre mouvement dans leurs filets, seulement pour avoir le plaisir de voir ceux qui m'auraient pêchée.

Songez, répliquai-je, que vous n'arriveriez que bien malade au haut de notre air; il n'est pas respirable pour nous dans toute son étendue, il s'en faut bien : on dit qu'il ne l'est déjà presque plus au haut de certaines montagnes; et je m'étonne bien que ceux qui ont la folie de croire que des génies corporels habitent l'air le plus pur ne disent aussi que ce qui fait que ces génies ne nous rendent que des visites et très-rares et très-courtes, c'est qu'il y en a peu d'entre eux qui sachent plonger, et que ceux-là même ne peuvent faire, jusqu'au fond de cet air épais où nous sommes, que des plongeons de très-peu de durée. Voilà donc bien des barrières naturelles qui nous défendent la sortie de notre monde et l'entrée de celui de la lune. Tâchons du moins, pour notre consolation, à deviner ce que nous pourrons de ce monde-là. Je crois, par exemple, qu'il faut qu'on y voie le ciel, le soleil et

les astres d'une autre couleur que nous ne les voyons. Tous ces objets ne nous paraissent qu'au travers d'une espèce de lunette naturelle, qui nous les change. Cette lunette, c'est notre air, mêlé comme il est de vapeurs et d'exhalaisons, et qui ne s'étend pas bien haut. Quelques modernes prétendent que de lui-même il est bleu, aussi bien que l'eau de la mer, et que cette couleur ne paraît dans l'un et dans l'autre qu'à une grande profondeur. Le ciel, disent-ils, où sont attachées les étoiles fixes, n'a de lui-même aucune lumière, et par conséquent il devrait paraître noir; mais on le voit au travers de l'air qui est bleu, et il paraît bleu. Si cela est, les rayons du soleil et des étoiles ne peuvent passer au travers de l'air sans se teindre un peu de sa couleur, et perdre autant de celle qui leur est naturelle. Mais, quand même l'air ne serait pas coloré de lui-même, il est certain qu'au travers d'un gros brouillard, la lumière d'un flambeau, qu'on voit un peu de loin, paraît toute rougeâtre, quoique ce ne soit pas sa vraie couleur; et notre air n'est non plus qu'un gros brouillard qui nous doit altérer la vraie couleur, et du ciel, et du soleil, et des étoiles. Il n'appartiendrait qu'à la matière céleste de nous apporter la lumière et les couleurs dans toute leur pureté, et telles qu'elles sont. Ainsi, puisque l'air de la lune est d'une autre nature que notre air, ou il est teint en lui-même d'une autre couleur, ou du moins c'est un autre brouillard qui cause une autre altération aux couleurs des corps célestes. Enfin, à l'égard des gens de la lune, cette lunette, au travers de laquelle on voit tout, est changée.

Cela me fait préférer notre séjour à celui de la lune, dit la marquise; je ne saurais croire que l'assortiment des couleurs célestes y soit aussi beau qu'il l'est ici. Mettons, si vous voulez, un ciel rouge et des étoiles vertes,

l'effet n'est pas si agréable que les étoiles couleur d'or sur du bleu. On dirait, à vous entendre, repris-je, que vous assortiriez un habit ou un meuble : mais, croyez-moi, la nature a bien de l'esprit; laissez-lui le soin d'inventer un assortiment de couleurs pour la lune, et je vous garantis qu'il sera bien entendu. Elle n'aura pas manqué de varier le spectacle de l'univers à chaque point de vue différent, et de le varier d'une manière toujours agréable.

Je reconnais son adresse, interrompit la marquise; elle s'est épargné la peine de changer les objets pour chaque point de vue; elle n'a changé que les lunettes, et elle a l'honneur de cette grande diversité, sans en avoir fait la dépense. Avec un air bleu, elle nous donne un ciel bleu; et peut-être avec un air rouge, elle donne un ciel rouge aux habitants de la lune : c'est pourtant toujours le même ciel. Il me paraît qu'elle nous a mis dans l'imagination certaines lunettes, au travers desquelles on voit tout, et qui changent fort les objets, à l'égard de chaque homme. Alexandre voyait la terre comme une belle place bien propre à y établir un grand empire; Céladon ne la voyait que comme le séjour d'Astrée; un philosophe la voit comme une grosse planète qui va par les cieux toute couverte de fous. Je ne crois pas que le spectacle change plus de la terre à la lune, qu'il fait ici d'imagination à imagination.

Le changement de spectacle est plus surprenant dans nos imaginations, répliquai-je; car ce ne sont que les mêmes objets qu'on voit si différemment; du moins, dans la lune, on peut voir d'autres objets, ou ne pas voir quelques-uns de ceux qu'on voit ici. Peut-être ne connaissent-ils point en ce pays-là l'aurore ni les crépuscules. L'air qui nous environne, et qui est élevé au-dessus de nous, reçoit des rayons qui ne pourraient pas tomber sur la terre ; et, parce qu'il est fort grossier, il en arrête

les astres d'une autre couleur que nous ne les voyons. Tous ces objets ne nous paraissent qu'au travers d'une espèce de lunette naturelle, qui nous les change. Cette lunette, c'est notre air, mêlé comme il est de vapeurs et d'exhalaisons, et qui ne s'étend pas bien haut. Quelques modernes prétendent que de lui-même il est bleu, aussi bien que l'eau de la mer, et que cette couleur ne paraît dans l'un et dans l'autre qu'à une grande profondeur. Le ciel, disent-ils, où sont attachées les étoiles fixes, n'a de lui-même aucune lumière, et par conséquent il devrait paraître noir; mais on le voit au travers de l'air qui est bleu, et il paraît bleu. Si cela est, les rayons du soleil et des étoiles ne peuvent passer au travers de l'air sans se teindre un peu de sa couleur, et perdre autant de celle qui leur est naturelle. Mais, quand même l'air ne serait pas coloré de lui-même, il est certain qu'au travers d'un gros brouillard, la lumière d'un flambeau, qu'on voit un peu de loin, paraît toute rougeâtre, quoique ce ne soit pas sa vraie couleur; et notre air n'est non plus qu'un gros brouillard qui nous doit altérer la vraie couleur, et du ciel, et du soleil, et des étoiles. Il n'appartiendrait qu'à la matière céleste de nous apporter la lumière et les couleurs dans toute leur pureté, et telles qu'elles sont. Ainsi, puisque l'air de la lune est d'une autre nature que notre air, ou il est teint en lui-même d'une autre couleur, ou du moins c'est un autre brouillard qui cause une autre altération aux couleurs des corps célestes. Enfin, à l'égard des gens de la lune, cette lunette, au travers de laquelle on voit tout, est changée.

Cela me fait préférer notre séjour à celui de la lune, dit la marquise; je ne saurais croire que l'assortiment des couleurs célestes y soit aussi beau qu'il l'est ici. Mettons, si vous voulez, un ciel rouge et des étoiles vertes,

l'effet n'est pas si agréable que les étoiles couleur d'or sur du bleu. On dirait, à vous entendre, repris-je, que vous assortiriez un habit ou un meuble : mais, croyez-moi, la nature a bien de l'esprit; laissez-lui le soin d'inventer un assortiment de couleurs pour la lune, et je vous garantis qu'il sera bien entendu. Elle n'aura pas manqué de varier le spectacle de l'univers à chaque point de vue différent, et de le varier d'une manière toujours agréable.

Je reconnais son adresse, interrompit la marquise; elle s'est épargné la peine de changer les objets pour chaque point de vue; elle n'a changé que les lunettes, et elle a l'honneur de cette grande diversité, sans en avoir fait la dépense. Avec un air bleu, elle nous donne un ciel bleu; et peut-être avec un air rouge, elle donne un ciel rouge aux habitants de la lune : c'est pourtant toujours le même ciel. Il me paraît qu'elle nous a mis dans l'imagination certaines lunettes, au travers desquelles on voit tout, et qui changent fort les objets, à l'égard de chaque homme. Alexandre voyait la terre comme une belle place bien propre à y établir un grand empire; Céladon ne la voyait que comme le séjour d'Astrée; un philosophe la voit comme une grosse planète qui va par les cieux toute couverte de fous. Je ne crois pas que le spectacle change plus de la terre à la lune, qu'il fait ici d'imagination à imagination.

Le changement de spectacle est plus surprenant dans nos imaginations, répliquai-je; car ce ne sont que les mêmes objets qu'on voit si différemment; du moins, dans la lune, on peut voir d'autres objets, ou ne pas voir quelques-uns de ceux qu'on voit ici. Peut-être ne connaissent-ils point en ce pays-là l'aurore ni les crépuscules. L'air qui nous environne, et qui est élevé au-dessus de nous, reçoit des rayons qui ne pourraient pas tomber sur la terre ; et, parce qu'il est fort grossier, il en arrête

une partie, et nous les renvoie, quoiqu'ils ne nous fussent pas naturellement destinés. Ainsi, l'aurore et les crépuscules sont une grâce que la nature nous fait; c'est une lumière que régulièrement nous ne devrions point avoir, et qu'elle nous donne par-dessus ce qui nous est dû. Mais dans la lune, où apparemment l'air est plus pur, il pourrait bien n'être pas si propre à renvoyer en en-bas les rayons qu'il reçoit avant que le soleil se lève, ou après qu'il est couché. Les pauvres habitants n'ont donc point cette lumière de faveur, qui, en se fortifiant peu à peu, les préparerait agréablement à l'arrivée du soleil, ou qui, en s'affaiblissant comme de nuance en nuance, les accoutumerait à sa perte. Ils sont dans les ténèbres profondes, et tout d'un coup il semble qu'on tire un rideau, voilà leurs yeux frappés de tout l'éclat qui est dans le soleil; ils sont dans une lumière vive et éclatante, et tout d'un coup les voilà tombés dans des ténèbres profondes. Le jour et la nuit ne sont point liés par un milieu qui tienne de l'un et de l'autre. L'arc-en-ciel est encore une chose qui manque aux gens de la lune; car, si l'aurore est un effet de la grossièreté de l'air et des vapeurs, l'arc-en-ciel se forme dans les pluies qui tombent en certaines circonstances, et nous devons les plus belles choses du monde à celles qui le sont le moins. Puisqu'il n'y a autour de la lune ni vapeurs assez grossières, ni nuages pluvieux, adieu l'arc-en-ciel avec l'aurore, et à quoi ressembleront les belles de ce pays-là? Quelle source de comparaisons perdue !

Je n'aurais pas grand regret à ces comparaisons-là, dit la marquise, et je trouve qu'on est assez bien récompensé dans la lune de n'avoir ni aurore ni arc-en-ciel; car on ne doit avoir, par la même raison, ni foudres ni tonnerres, puisque ce sont aussi des choses qui se for-

ment dans les nuages. On a de beaux jours toujours sereins, pendant lesquels on ne perd point le soleil de vue : on n'a point de nuits où toutes les étoiles ne se montrent; on ne connaît ni les orages, ni les tempêtes, ni tout ce qui paraît être un effet de la colère du ciel. Trouvez-vous qu'on soit tant à plaindre? Vous me faites voir la lune comme un séjour enchanté, répondis-je : cependant je ne sais s'il est si délicieux d'avoir toujours sur la tête, pendant des jours qui en valent quinze des nôtres, un soleil ardent, dont aucun nuage ne modère la chaleur. Peut-être aussi est-ce à cause de cela que la nature a creusé, dans la lune, des espèces de puits qui sont assez grands pour être aperçus par nos lunettes; car ce ne sont point des vallées qui soient entre des montagnes, ce sont des creux que l'on voit au milieu de certains lieux plats, et en très-grand nombre. Que sait-on si les habitants de la lune, incommodés par l'ardeur perpétuelle du soleil, ne se réfugient point dans ces grands puits? Ils n'habitent peut-être point ailleurs; c'est là qu'ils bâtissent leurs villes. Nous voyons ici que la Rome souterraine est plus grande que la Rome qui est sur terre. Il ne faudrait qu'ôter celle-ci, le reste serait une ville à la manière de la lune. Tout un peuple est dans un puits, et d'un puits à l'autre il y a des chemins souterrains pour la communication des peuples. Vous vous moquez de cette vision ; j'y consens de tout mon cœur : cependant, à vous parler très-sérieusement, vous pourriez vous tromper plutôt que moi. Vous croyez que les gens de la lune doivent habiter sur la surface de leur planète, parce que nous habitons sur la surface de la nôtre : c'est tout le contraire; puisque nous habitons sur la surface de notre planète, ils pourraient bien ne pas habiter sur la surface de la leur.

D'ici là, il faut que toutes choses soient bien différentes.

Il n'importe, dit la marquise, je ne puis me résoudre à laisser vivre les habitants de la lune dans une obscurité perpétuelle. Vous y auriez encore plus de peine, repris-je, si vous saviez qu'un grand philosophe de l'antiquité a fait de la lune le séjour des âmes qui ont mérité ici d'être bienheureuses. Toute leur félicité consiste en ce qu'elles y entendent l'harmonie que les corps célestes font par leurs mouvements. Mais, comme il prétend que quand la lune tombe dans l'ombre de la terre, elles ne peuvent plus entendre cette harmonie, alors, dit-il, ces âmes crient comme des désespérées, et la lune se hâte, le plus qu'elle peut, de les tirer d'un endroit si fâcheux. Nous devrions donc, répliqua-t-elle, voir arriver ici les bienheureux de la lune, car, apparemment, on nous les envoie aussi; et, dans ces deux planètes, on croit avoir assez pourvu à la félicité des âmes, de les avoir transportées dans un autre monde. Sérieusement, repris-je, ce ne serait pas un plaisir médiocre de voir plusieurs mondes différents. Ce voyage me réjouit quelquefois beaucoup, à ne le faire qu'en imagination; et que serait-ce si on le faisait en effet? Cela vaudrait bien mieux que d'aller d'ici au Japon; c'est-à-dire de ramper avec beaucoup de peine d'un point de la terre sur un autre, pour ne voir que des hommes. Eh bien! dit-elle, faisons le voyage des planètes comme nous pourrons; qui nous en empêche. Allons nous placer dans tous ces différents points de vue, et, de là, considérons l'univers. N'avons-nous plus rien à voir dans la lune? Ce monde-là n'est pas encore épuisé, répondis-je. Vous vous souvenez bien que les deux mouvements par lesquels la lune tourne sur elle-même et autour de nous étant égaux, l'un rend toujours à nos yeux ce que l'autre leur devrait dérober,

et qu'ainsi elle nous présente toujours la même face. Il n'y a donc que cette moitié-là qui nous voie; et, comme la lune doit être censée ne point tourner sur son centre à notre égard, cette moitié qui nous voit, nous voit toujours attachés au même endroit du ciel. Quand elle est dans la nuit, et ces nuits-là valent quinze de nos jours, elle voit d'abord un petit coin de la terre éclairé, ensuite un plus grand, et presque d'heure en heure la lumière lui paraît se répandre sur la face de la terre, jusqu'à ce qu'enfin elle la couvre entière; au lieu que ces mêmes changements ne nous paraissent arriver sur la lune que d'une nuit à l'autre, parce que nous la perdons longtemps de vue. Je voudrais bien pouvoir deviner les mauvais raisonnements que font les philosophes de ce monde-là, sur ce que notre terre leur paraît immobile, lorsque tous les autres corps célestes se lèvent et se couchent sur leurs têtes en quinze jours. Ils attribuent apparemment cette immobilité à sa grosseur, car elle est soixante fois plus grosse que la lune; et, quand les poëtes veulent louer les princes oisifs, je ne doute pas qu'ils ne se servent de l'exemple de ce repos majestueux. Cependant, ce n'est pas un repos parfait. On voit fort sensiblement, de dedans la lune, notre terre tourner sur son centre. Imaginez-vous notre Europe, notre Asie, notre Amérique, qui se présentent à eux l'une après l'autre en petit, et différemment figurées, à peu près comme nous les voyons sur les cartes. Que ce spectacle doit paraître nouveau aux voyageurs qui passent de la moitié de la lune qui ne nous voit jamais à celle qui nous voit toujours! Ah! que l'on s'est bien gardé de croire les relations des premiers qui en ont parlé, lorsqu'ils ont été de retour en ce grand pays auquel nous sommes inconnus! Il me vient à l'esprit, dit la marquise, que, de ce pays-là

dans l'autre, il se fait des espèces de pèlerinages pour venir nous considérer, et qu'il y a des honneurs et des priviléges pour ceux qui ont vu une fois en leur vie la grosse planète. Du moins, repris-je, ceux qui la voient ont le privilége d'être mieux éclairés pendant leurs nuits; l'habitation de l'autre moitié de la lune doit être beaucoup moins commode à cet égard-là. Mais, madame, continuons le voyage que nous avions entrepris de faire de planète en planète; nous avons assez exactement visité la lune. Au sortir de la lune, en tirant vers le soleil, on trouve Vénus. Sur Vénus, je reprends le Saint-Denis. Vénus tourne sur elle-même et autour du soleil, comme la lune. On découvre, avec les lunettes d'approche, que Vénus, aussi bien que la lune, est tantôt en croissant, tantôt en décours, tantôt pleine, selon les diverses situations où elle est à l'égard de la terre. La lune, selon toutes les apparences, est habitée; pourquoi Vénus ne le sera-t-elle pas aussi? Mais, interrompit la marquise, en disant toujours *pourquoi non?* vous m'allez mettre des habitants dans toutes les planètes. N'en doutez pas, répliquai-je; ce *pourquoi non* a une vertu qui peuplera tout. Nous voyons que toutes les planètes sont de la même nature, toutes des corps opaques, qui ne reçoivent de la lumière que du soleil, qui se la renvoient les uns aux autres, et qui n'ont que les mêmes mouvements; jusque-là tout est égal. Cependant, il faudrait concevoir que ces grands corps auraient été faits pour n'être point habités, que ce serait là leur condition naturelle, et qu'il y aurait une exception justement en faveur de la terre toute seule. Qui voudra le croire, le croie; pour moi, je ne m'y puis pas résoudre. Je vous trouve, dit-elle, bien affermi dans votre opinion depuis quelques instants. Je viens de voir le moment que la lune serait

déserte, et que vous ne vous en souciiez pas beaucoup; et présentement, si on osait vous dire que toutes les planètes ne sont pas aussi habitées que la terre, je vois bien que vous vous mettriez en colère. Il est vrai, répondis-je, que, dans le moment où vous venez de me surprendre, si vous m'eussiez contredit sur les habitants des planètes, non-seulement je vous les aurais soutenus, mais je crois que je vous aurais dit comment ils étaient faits. Il y a des moments pour croire. et je ne les ai jamais si bien crus que dans celui-là; présentement même, que je suis un peu plus de sang-froid, je ne laisse pas de trouver qu'il serait bien étrange que la terre fût aussi habitée qu'elle l'est, et que les autres planètes ne le fussent point du tout; car ne croyez pas que nous voyions tout ce qui habite la terre, il y a autant d'espèces d'animaux invisibles que de visibles. Nous voyons depuis l'éléphant jusqu'au ciron; là finit notre vue : mais au ciron commence une multitude infinie d'animaux, dont il est l'éléphant, et que nos yeux ne sauraient apercevoir sans secours. On a vu, avec des lunettes, de très-petites gouttes d'eau de pluie, ou de vinaigre, ou d'autres liqueurs, remplies de petits poissons ou de petits serpents, que l'on n'aurait jamais soupçonnés d'y habiter; et quelques philosophes croient que le goût qu'elles font sentir sont les piqûres que ces petits animaux font à la langue. Mêlez de certaines choses dans quelques-unes de ces liqueurs, ou exposez-les au soleil, ou laissez-les corrompre, voilà aussitôt de nouvelles espèces de petits animaux.

Beaucoup de corps, qui paraissent solides, ne sont presque que des amas de ces animaux imperceptibles, qui y trouvent, par leurs mouvements, autant de liberté qu'il leur en faut. Une feuille d'arbre est un petit monde habité par des vermisseaux invisibles, à qui elle paraît

d'une étendue immense, qui y connaissent des montagnes et des abîmes, et qui, d'un côté de la feuille à l'autre, n'ont pas plus de communication avec les autres vermisseaux qui y vivent que nous avec les antipodes. A plus forte raison, ce me semble, une grosse planète sera-t-elle un monde habité. On a trouvé, jusque dans des espèces de pierres très-dures, de petits vers sans nombre, qui y étaient logés de toutes parts dans des vides insensibles, et qui ne se nourrissaient que de la substance de ces pierres qu'ils rongeaient. Figurez-vous combien il y avait de ces petits vers, et pendant combien d'années ils subsistaient de la grosseur d'un grain de sable; et sur cet exemple, quand la lune ne serait qu'un amas de rochers, je la ferais plutôt ronger par ses habitants, que de n'y en pas mettre. Enfin, tout est vivant, tout est animé. Mettez toutes ces espèces d'animaux nouvellement découvertes, et même toutes celles que l'on conçoit aisément qui sont encore à découvrir, avec celles que l'on a toujours vues, vous trouverez assurément que la terre est peuplée, et que la nature y a si libéralement répandu les animaux, qu'elle ne s'est pas mise en peine que l'on en vît seulement la moitié. Croirez-vous qu'après qu'elle a poussé ici sa fécondité jusqu'à l'excès, elle a été, pour toutes les autres planètes, d'une stérilité à n'y rien produire de vivant?

Ma raison est assez bien convaincue, dit la marquise, mais mon imagination est accablée de la multitude infinie des habitants de toutes ces planètes, et embarrassée de la diversité qu'il faut établir entre eux; car je vois bien que la nature, selon qu'elle est ennemie des répétitions, les aura tous fait différents. Mais comment se représenter cela? Ce n'est pas à l'imagination à prétendre se le représenter, répondis-je, elle ne peut aller

plus loin que les yeux. On peut seulement apercevoir, d'une certaine vue universelle, la diversité que la nature doit avoir mise entre tous ces mondes. Tous les visages sont, en général, sur un même modèle ; mais ceux de deux grandes nations, comme des Européens, si vous voulez, et des Africains ou des Tartares, paraissent être faits sur deux modèles particuliers ; il faudrait encore trouver le modèle des visages de chaque famille. Quel secret doit avoir eu la nature pour varier en tant de manières une chose aussi simple qu'un visage? Nous ne sommes dans l'univers que comme une petite famille, dont tous les visages se ressemblent ; dans une autre planète, c'est une autre famille, dont les visages ont un autre air.

Apparemment les différences augmentent à mesure que l'on s'éloigne ; et qui verrait un habitant de la lune et un habitant de la terre, remarquerait bien qu'ils seraient de deux mondes plus voisins qu'un habitant de la terre et un habitant de Saturne. Ici, par exemple, on a l'usage de la voix ; ailleurs, on ne parle que par signes : plus loin, on ne parle point du tout. Ici, le raisonnement se forme entièrement par l'expérience ; ailleurs, l'expérience y ajoute fort peu de chose : plus loin, les vieillards n'en savent pas plus que les enfants. Ici, on se tourmente de l'avenir plus que du passé ; ailleurs, on se tourmente du passé plus que de l'avenir : plus loin, on ne se tourmente ni de l'un ni de l'autre, et ceux-là ne sont peut-être pas les plus malheureux. On dit qu'il pourrait bien nous manquer un sixième sens naturel, qui nous apprendrait beaucoup de choses que nous ignorons. Ce sixième sens est apparemment dans quelque autre monde, où il manque quelqu'un des cinq que nous possédons. Peut-être même y a-t-il effectivement un grand

nombre de sens naturels ; mais, dans le partage que nous avons fait avec les habitants des autres planètes, il ne nous en est échu que cinq, dont nous nous contentons, faute d'en connaître d'autres. Nos sciences ont de certaines bornes que l'esprit humain n'a jamais pu passer. Il y a un point où elles nous manquent tout à coup ; le reste est pour d'autres mondes, où quelque chose de ce que nous savons est inconnu. Cette planète-ci jouit des douceurs de l'amour, mais elle est toujours désolée, en plusieurs de ses parties, par les fureurs de la guerre. Dans une autre planète, on jouit d'une paix éternelle ; mais, au milieu de cette paix, on ne connaît point l'amour et on s'ennuie. Enfin, ce que la nature pratique en petit entre les hommes pour la distribution du bonheur ou des talents, elle l'aura sans doute pratiqué en grand entre les mondes, et elle se sera bien souvenue de mettre en usage ce secret merveilleux qu'elle a de diversifier toutes choses, et de les égaler en même temps par les compensations.

Êtes-vous contente, madame? ajoutai-je. Vous ai-je ouvert un assez grand champ à exercer votre imagination? Voyez-vous déjà quelques habitants de planètes? Hélas ! non, répondit-elle : tout ce que vous me dites là est merveilleusement vain et vague ; je ne vois qu'un grand je ne sais quoi où je ne vois rien. Il me faudrait quelque chose de plus déterminé, de plus marqué. Eh bien donc, repris-je, je vais me résoudre à ne vous rien cacher de ce que je sais de plus particulier. C'est une chose que je tiens de très-bon lieu, et vous en conviendrez quand je vous aurai cité mes garants. Écoutez, s'il vous plaît, avec un peu de patience : cela sera assez long.

Il y a, dans une planète que je ne vous nommerai pas

encore, des habitants très-vifs, très-laborieux, très-adroits; ils ne vivent que de pillage, comme quelques-uns de nos Arabes, et c'est là leur unique vice. Du reste, ils sont entre eux d'une intelligence parfaite, travaillant sans cesse de concert et avec zèle au bien de l'État, et surtout leur chasteté est incomparable. Il est vrai qu'ils n'y ont pas beaucoup de mérite ; ils sont tous stériles : point de sexe chez eux. Mais, interrompit la marquise, n'avez-vous point soupçonné qu'on se moquait, en vous faisant cette belle relation? Comment la nation se perpétuerait-elle? On ne s'est point moqué, repris-je d'un grand sang-froid ; tout ce que je vous dis est certain, et la nation se perpétue. Ils ont une reine qui ne les mène point à la guerre, qui ne paraît guère se mêler des affaires de l'État, et dont toute la royauté consiste en ce qu'elle est féconde, mais d'une fécondité étonnante. Elle fait des milliers d'enfants ; aussi ne fait-elle autre chose. Elle a un grand palais, partagé en une infinité de chambres, qui ont toutes un berceau préparé pour un petit prince, et elle va accoucher dans chacune de ces chambres l'une après l'autre, toujours accompagnée d'une grosse cour, qui lui applaudit sur ce noble privilége, dont elle jouit à l'exclusion de tout son peuple.

Je vous entends, madame, sans que vous parliez ; vous demandez où elle a pris des amants, ou, pour parler plus honnêtement, des maris. Il y a des reines, en Orient et en Afrique, qui ont publiquement des sérails d'hommes : celle-ci apparemment en a un, mais elle en fait grand mystère ; et, si c'est agir avec plus de pudeur, c'est aussi agir avec moins de dignité. Parmi ces Arabes, qui sont toujours en action, soit chez eux, soit au dehors, on reconnaît quelques étrangers, en fort petit nombre, qui ressemblent beaucoup, pour la figure, aux naturels du

pays, mais qui d'ailleurs sont fort paresseux, qui ne sortent point, qui ne font rien, et qui, selon toutes les apparences, ne seraient pas soufferts chez un peuple extrêmement actif, s'ils n'étaient destinés aux plaisirs de la reine et à l'important ministère de la propagation. En effet, si, malgré leur petit nombre, ils sont les pères des dix mille enfants, plus ou moins, que la reine met au monde, ils méritent bien d'être quittes de tout autre emploi ; et ce qui persuade bien que ça été leur unique fonction, c'est qu'aussitôt qu'elle est entièrement remplie, aussitôt que la reine a fait ses dix mille couches, les Arabes vous tuent, sans miséricorde, ces malheureux étrangers, devenus inutiles à l'État.

Est-ce tout? dit la marquise. Dieu soit loué! Rentrons un peu dans le sens commun, si nous pouvons. De bonne foi, où avez-vous pris tout ce roman-là? Quel est le poëte qui vous l'a fourni? Je vous répète encore, lui répondis-je, que ce n'est point un roman. Tout cela se passe ici, sur notre terre, sous nos yeux. Vous voilà bien étonnée! Oui, sous nos yeux; mes Arabes ne sont que des abeilles, puisqu'il faut vous le dire.

Alors je lui appris l'histoire naturelle des abeilles, dont elle ne connaissait guère que le nom. Après quoi vous voyez bien, poursuivis-je, qu'en transportant seulement sur d'autres planètes des choses qui se passent sur la nôtre, nous imaginerions des bizarreries qui paraîtraient extravagantes, et seraient cependant fort réelles, et nous en imaginerions sans fin ; car, afin que vous le sachiez, madame, l'histoire des insectes en est toute pleine. Je le crois aisément, répondit-elle : n'y eût-il que les vers à soie, qui me sont plus connus que n'étaient les abeilles, ils nous fourniraient des peuples assez surprenants, qui se métamorphoseraient de manière à n'être plus du tout

les mêmes, qui ramperaient pendant une partie de leur vie, et voleraient pendant l'autre ; et que sais-je, moi? cent mille autres merveilles qui feront les différents caractères, les différentes coutumes de tous ces habitants inconnus. Mon imagination travaille sur le plan que vous m'avez donné, et je vais même jusqu'à leur composer des figures. Je ne vous les pourrais décrire, mais je vois pourtant quelque chose. Pour ces figures-là, répliquai-je, je vous conseille d'en laisser le soin aux songes que vous aurez cette nuit ; nous verrons demain s'ils vous auront bien servie, et s'ils vous auront appris comment sont faits les habitants de quelque planète.

QUATRIÈME SOIR.

Particularités des mondes de Vénus, de Mercure, de Mars, de Jupiter et de Saturne.

Les songes ne furent point heureux ; ils représentèrent toujours quelque chose qui ressemblait à ce que l'on voit ici. J'eus lieu de reprocher à la marquise ce que nous reprochent, à la vue de nos tableaux, de certains peuples qui ne font jamais que des peintures bizarres et grotesques. *Bon!* nous disent-ils, *cela est tout fait comme des hommes ; il n'y a pas là d'imagination.* Il fallut donc se résoudre à ignorer les figures des habitants de toutes ces planètes, et se contenter d'en deviner ce que nous pourrions, en continuant le voyage des mondes que nous avions commencé. Nous en étions à Vénus. On est bien sûr, dis-je à la marquise, que Vénus tourne sur elle-même ; mais on ne sait pas bien en quel temps, ni par conséquent combien ses jours durent. Pour ses années,

elles ne sont que de près de huit mois, puisqu'elle tourne en ce temps-là autour du soleil. Elle est grosse comme la terre, et, par conséquent, la terre paraît à Vénus de la même grandeur dont Vénus nous paraît. J'en suis bien aise, dit la marquise; la terre pourra être pour Vénus l'étoile du berger et la mère des amours, comme Vénus l'est pour nous. Ces noms-là ne peuvent convenir qu'à une petite planète qui soit jolie, claire, brillante, et qui ait un air galant. J'en conviens, répondis-je; mais savez-vous ce qui rend Vénus si jolie de loin? c'est qu'elle est fort affreuse de près. On a vu, avec les lunettes d'approche, que ce n'était qu'un amas de montagnes beaucoup plus hautes que les nôtres, fort pointues, et apparemment fort sèches; et, par cette disposition, la surface d'une planète est la plus propre qu'il se puisse à renvoyer la lumière avec beaucoup d'éclat et de vivacité. Notre terre, dont la surface est fort unie auprès de celle de Vénus, et en partie couverte de mers, pourrait bien n'être pas si agréable à voir de loin. Tant pis, dit la marquise, car ce serait assurément un avantage et un agrément pour elle que de présider aux amours des habitants de Vénus; ces gens-là doivent bien entendre la galanterie. Oh! sans doute, répondis-je; le menu peuple de Vénus n'est composé que de Céladons et de Sylvandres, et leurs conversations les plus communes valent les plus belles de Clélie. Le climat est très-favorable aux amours. Vénus est plus proche que nous du soleil, et en reçoit une lumière plus vive et plus de chaleur. Elle est à peu près aux deux tiers de la distance du soleil à la terre.

Je vois présentement, interrompit la marquise, comment sont faits les habitants de Vénus; ils ressemblent aux Maures grenadins, un petit peuple noir, brûlé du soleil, plein d'esprit et de feu, toujours amoureux, faisant

des vers, aimant la musique, inventant tous les jours des fêtes, des danses et des tournois. Permettez-moi de vous dire, madame, répliquai-je, que vous ne connaissez guère bien les habitants de Vénus. Nos Maures grenadins n'auraient été auprès d'eux que des Lapons et des Groënlandais pour la froideur et pour la stupidité.

Mais que sera-ce des habitants de Mercure? ils sont plus de deux fois plus proches du soleil que nous. Il faut qu'ils soient fous à force de vivacité. Je crois qu'ils n'ont point de mémoire, non plus que la plupart des nègres; qu'ils ne font jamais de réflexions sur rien; qu'ils n'agissent qu'à l'aventure et par des mouvements subits; et qu'enfin c'est dans Mercure que sont les petites-maisons de l'univers. Ils voient le soleil neuf fois plus grand que nous ne le voyons; il leur envoie une lumière si forte, que, s'ils étaient ici, ils ne prendraient nos plus beaux jours que pour de très-faibles crépuscules, et peut-être n'y pourraient-ils pas distinguer les objets; et la chaleur à laquelle ils sont accoutumés est si excessive, que celle qu'il fait ici, au fond de l'Afrique, les glacerait. Apparemment notre fer, notre argent, notre or, se fondraient chez eux, et on ne les y verrait qu'en liqueur, comme on ne voit ici ordinairement l'eau qu'en liqueur, quoiqu'en de certains temps ce soit un corps fort solide. Les gens de Mercure ne soupçonneraient pas que, dans un autre monde, ces liqueurs-là, qui font peut-être leurs rivières, sont des corps des plus durs que l'on connaisse. Leur année n'est que de trois mois. La durée de leur jour ne nous est point connue, parce que Mercure est si petit et si proche du soleil, dans les rayons duquel il est presque toujours perdu, qu'il échappe à toute l'adresse des astronomes, et qu'on n'a pu encore avoir assez de prise sur lui pour observer le mouvement qu'il doit

avoir sur son centre : mais ses habitants ont besoin qu'il achève ce tout en peu de temps ; car apparemment, brûlés comme ils sont par un grand poêle ardent suspendu sur leurs têtes, ils soupirent après la nuit. Ils sont éclairés, pendant ce temps-là, de Vénus et de la terre, qui leur doivent paraître assez grandes. Pour les autres planètes, comme elles sont au delà de la terre, vers le firmament, ils les voient plus petites que nous ne les voyons, et n'en reçoivent que bien peu de lumière.

Je ne suis pas si touchée, dit la marquise, de cette perte-là que font les habitants de Mercure que de l'incommodité qu'ils reçoivent de l'excès de la chaleur. Je voudrais-bien que nous les soulageassions un peu. Donnons à Mercure de longues et d'abondantes pluies qui le rafraîchissent, comme on dit qu'il en tombe ici dans les pays chauds pendant des quatre mois entiers, justement dans les saisons les plus chaudes.

Cela se peut, repris-je, et même nous pouvons rafraîchir encore Mercure d'une autre façon. Il y a des pays dans la Chine qui doivent être très-chauds par leur situation, et où il fait pourtant de grands froids pendant les mois de juillet et d'août, jusque-là que les rivières se gèlent. C'est que ces contrées-là ont beaucoup de salpêtre; les exhalaisons en sont fort froides, et la force de la chaleur les fait sortir de la terre en grande abondance. Mercure sera, si vous voulez, une petite planète toute de salpêtre, et le soleil tirera d'elle-même le remède au mal qu'il lui pourrait faire. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la nature ne saurait faire vivre les gens qu'où ils peuvent vivre, et que l'habitude, jointe à l'ignorance de quelque chose de meilleur, survient et les y fait vivre agréablement. Ainsi, on pourrait même se passer, dans Mercure, du salpêtre et des pluies

Après Mercure, vous savez qu'on trouve le soleil. Il n'y a pas moyen d'y mettre d'habitants. Le *pourquoi non?* nous manque là. Nous jugeons par la terre, qui est habitée, que les autres corps de la même espèce doivent l'être aussi; mais le soleil n'est point un corps de la même espèce que la terre, ni que les autres planètes. Il est la source de toute cette lumière que les planètes ne font que se renvoyer les unes aux autres, après l'avoir reçue de lui. Elles en peuvent faire, pour ainsi dire, des échanges entre elles; mais elles ne la peuvent produire. Lui seul tire de soi-même cette précieuse substance; il la pousse avec force de tous côtés : de là, elle revient à la rencontre de tout ce qui est solide; et, d'une planète à l'autre, il s'épand de longues et vastes traînées de lumière qui se croisent, se traversent et s'entrelacent en mille façons différentes, et forment d'admirables tissus de la plus riche matière qui soit au monde. Aussi le soleil est-il placé dans le centre, qui est le lieu le plus commode d'où il puisse la distribuer également, et animer tout par sa chaleur. Le soleil est donc un corps particulier; mais quelle sorte de corps? on est bien embarrassé à le dire. On avait toujours cru que c'était un feu très-pur; mais on s'en désabusa au commencement de ce siècle, qu'on aperçut des taches sur sa surface. Comme on avait découvert, peu de temps auparavant, de nouvelles planètes, dont je vous parlerai, que tout le monde philosophe n'avait l'esprit rempli d'autre chose, et qu'enfin les nouvelles planètes s'étaient mises à la mode, on jugea aussitôt que ces taches en étaient; qu'elles avaient un mouvement autour du soleil, et qu'elles nous en cachaient nécessairement quelque partie, en tournant leur moitié obscure vers nous. Déjà les savants faisaient leur cour de ces prétendues planètes aux princes de l'Europe.

Les uns leur donnaient le nom d'un prince, les autres d'un autre, et peut-être y aurait-il eu querelle entre eux à qui serait demeuré le maître des taches pour les nommer comme il eût voulu.

Je ne trouve point cela bon, interrompit la marquise. Vous me disiez, l'autre jour, qu'on avait donné aux différentes parties de la lune des noms de savants et d'astronomes, et j'en étais fort contente. Puisque les princes prennent pour eux la terre, il est juste que les savants se réservent le ciel, et y dominent; mais ils n'en devraient point permettre l'entrée à d'autres. Souffrez, répondis-je, qu'ils puissent du moins, en cas de besoin, engager aux princes quelque astre ou quelque partie de la lune. Quant aux taches du soleil, ils n'en purent faire aucun usage. Il se trouva que ce n'était point des planètes, mais des nuages, des fumées, des écumes, qui s'élèvent sur le soleil. Elles sont tantôt en grande quantité, tantôt en petit nombre, tantôt elles disparaissent toutes; quelquefois elles se mettent plusieurs ensemble, quelquefois elles se séparent, quelquefois elles sont plus claires, quelquefois plus noires. Il y a des temps où l'on en voit beaucoup; il y en a d'autres, et même assez longs, où il n'en paraît aucune. On croirait que le soleil est une matière liquide, quelques-uns disent de l'or fondu, qui bouillonne incessamment et produit des impuretés que la force de son mouvement rejette sur sa surface; elles s'y consument, et puis il s'en produit d'autres. Imaginez-vous quels corps étrangers ce sont là. Il y en a tel qui est dix-sept cents fois plus gros que la terre; car vous saurez qu'elle est plus d'un million de fois plus petite que le globe du soleil. Jugez par là quelle est la quantité de cet or fondu, ou l'étendue de cette grande mer de lumière et de feu. D'autres disent, et avec assez d'apparence, que

les taches, du moins pour la plupart, ne sont point des productions nouvelles et qui se dissipent au bout de quelque temps, mais de grosses masses solides, de figure fort irrégulière, toujours subsistantes, qui tantôt flottent sur le corps liquide du soleil, tantôt s'y enfoncent ou entièrement ou en partie, et nous présentent différentes pointes ou éminences, selon qu'elles s'enfoncent plus ou moins et qu'elles se tournent vers nous de différents côtés. Peut-être font-elles partie de quelque grand amas de matière solide, qui sert d'aliment au feu du soleil. Enfin, quoi que ce puisse être que le soleil, il ne paraît nullement propre à être habité. C'est pourtant dommage : l'habitation serait belle : on serait au centre de tout, on verrait toutes les planètes tourner régulièrement autour de soi ; au lieu que nous voyons dans leurs cours une infinité de bizarreries, qui n'y paraissent que parce que nous ne sommes pas dans le lieu propre pour en bien juger, c'est-à-dire au centre de leur mouvement. Cela n'est-il pas pitoyable ? Il n'y a qu'un lieu dans le monde d'où l'étude des astres puisse être extrêmement facile ; et justement, dans ce lieu-là, il n'y a personne. Vous n'y songez pas, dit la marquise. Qui serait dans le soleil ne verrait rien, ni planètes, ni étoiles fixes. Le soleil n'efface-t-il pas tout ? Ce seraient ses habitants qui seraient bien fondés à se croire seuls dans toute la nature.

J'avoue que je m'étais trompé, répondis-je ; je ne songeais qu'à la situation où est le soleil, et non à l'effet de sa lumière. Mais, vous qui me redressez si à propos, vous voulez bien que je vous dise que vous vous êtes trompée aussi : les habitants du soleil ne le verraient seulement pas. Ou ils ne pourraient soutenir la force de sa lumière, ou ils ne la pourraient recevoir, faute d'en être à quelque distance, et, tout bien considéré, le soleil ne serait

qu'un séjour d'aveugles. Encore un coup, il n'est pas fait pour être habité. Mais voulez-vous que nous poursuivions notre voyage des mondes? Nous sommes arrivés au centre, qui est toujours le lieu le plus bas dans tout ce qui est rond; et je vous dirai, en passant, que, pour aller d'ici là, nous avons fait un chemin de trente-trois millions de lieues. Il faudrait, présentement, retourner sur nos pas, et remonter. Nous retrouverons Mercure, Vénus, la terre, la lune, toutes planètes que nous avons visitées. Ensuite, c'est Mars qui se présente. Mars n'a rien de curieux que je sache; ses jours sont de plus d'une demi-heure plus longs que les nôtres, et ses années valent deux de nos années, à un mois et demi près. Il est cinq fois plus petit que la terre; il voit le soleil un peu moins grand et moins vif que nous ne le voyons; enfin, Mars ne vaut pas trop la peine qu'on s'y arrête. Mais la jolie chose que Jupiter avec ses quatre lunes ou satellites! Ce sont quatre petites planètes, qui, tandis que Jupiter tourne autour du soleil en douze ans, tournent autour de lui comme notre lune autour de nous. Mais, interrompit la marquise, pourquoi y a-t-il des planètes qui tournent autour d'autres planètes qui ne valent pas mieux qu'elles? Sérieusement, il me paraîtrait plus régulier et plus uniforme que toutes les planètes, et grandes et petites, n'eussent que le même mouvement autour du soleil.

Ah! madame, répliquai-je, si vous saviez ce que c'est que les tourbillons de Descartes; ces tourbillons, dont le nom est si terrible et l'idée si agréable, vous ne parleriez pas comme vous faites. La tête me dût-elle tourner, dit-elle en riant, il est beau de savoir ce que c'est que les tourbillons. Achevez de me rendre folle; je ne me ménage plus; je ne connais plus de retenue sur la philosophie.

laissons parler le monde, et donnons-nous aux tourbillons. Je ne vous connaissais pas de pareils emportements, repris-je; c'est dommage qu'ils n'aient que les tourbillons pour objet. Ce qu'on appelle un tourbillon, c'est un amas de matière dont les parties sont détachées les unes des autres, et se meuvent toutes en un même sens; permis à elles d'avoir, pendant ce temps-là, quelques petits mouvements particuliers, pourvu qu'elles suivent toujours le mouvement général. Ainsi, un tourbillon de vent, c'est une infinité de petites parties d'air, qui tournent en rond toutes ensemble, et enveloppent ce qu'elles rencontrent. Vous savez que les planètes sont portées dans la matière céleste, qui est d'une subtilité et d'une agitation prodigieuse. Tout ce grand amas de matière céleste, qui est depuis le soleil jusqu'aux étoiles fixes, tourne en rond, et, emportant avec soi les planètes, les fait tourner toutes en un même sens autour du soleil, qui occupe le centre, mais en des temps plus ou moins longs, selon qu'elles en sont plus ou moins éloignées. Il n'y a pas jusqu'au soleil qui ne tourne sur lui-même, parce qu'il est justement au milieu de toute cette matière céleste. Vous remarquerez, en passant, que, quand la terre serait dans la place où il est, elle ne pourrait encore faire moins que de tourner sur elle-même.

Voilà quel est le grand tourbillon dont le soleil est comme le maître; mais en même temps les planètes se composent de petits tourbillons particuliers, à l'imitation de celui du soleil. Chacune d'elles, en tournant autour du soleil, ne laisse pas de tourner autour d'elle-même, et fait tourner aussi autour d'elle en même sens une certaine quantité de cette matière céleste, qui est toujours prête à suivre tous les mouvements qu'on lui veut don

ner, s'ils ne la détournent pas de son mouvement général. C'est là le tourbillon particulier de la planète, et elle le pousse aussi loin que la force de son mouvement se peut étendre. S'il faut qu'il tombe dans ce petit tourbillon quelque planète moindre que celle qui y domine, la voilà emportée par la grande, et forcée indispensablement à tourner autour d'elle, et le tout ensemble; la grande planète, la petite, et le tourbillon qui les renferme, n'en tournent pas moins autour du soleil C'est ainsi qu'au commencement du monde nous nous fîmes suivre par la lune, parce qu'elle se trouva dans l'étendue de notre tourbillon et tout à fait à notre bienséance. Jupiter, dont je commençais à vous parler, fut plus heureux ou plus puissant que nous. Il y avait dans son voisinage quatre petites planètes; il se les assujettit toutes quatre; et nous, qui sommes une planète principale. croyez-vous que nous l'eussions été, si nous nous fussions trouvés proches de lui? Il est mille fois plus gros que nous; il nous aurait engloutis sans peine dans son tourbillon, et nous ne ferions qu'une lune de sa dépendance, au lieu que nous en avons une qui est dans la nôtre; tant il est vrai que le seul hasard de la situation décide souvent de toute la fortune qu'on doit avoir!

Et qui nous assure, dit la marquise, que nous demeurerons toujours où nous sommes? Je commence à craindre que nous ne fassions la folie de nous approcher d'une planète aussi entreprenante que Jupiter, ou qu'il ne vienne vers nous pour nous absorber; car il me paraît que, dans ce grand mouvement où vous dites qu'est la la matière céleste, elle devrait agiter les planètes irrégulièrement, tantôt les approcher, tantôt les éloigner les unes des autres. Nous pourrions aussitôt y gagner qu'y perdre, répondis-je; peut-être irions-nous soumettre à

notre domination Mercure ou Mars, qui sont de plus petites planètes, et qui ne nous pourraient résister. Mais nous n'avons rien à espérer ni à craindre; les planètes se tiennent où elles sont, et les nouvelles conquêtes leur sont défendues, comme elles l'étaient autrefois aux rois de la Chine. Vous saviez bien que, quand on met de l'huile avec de l'eau, l'huile surnage. Qu'on mette sur ces deux liqueurs un corps extrêmement léger, l'huile le soutiendra, et il n'ira pas jusqu'à l'eau. Qu'on y mette un autre corps plus pesant, et qui soit justement d'une certaine pesanteur, il passera au travers de l'huile, qui sera trop faible pour l'arrêter, et tombera jusqu'à ce qu'il rencontre l'eau, qui aura la force de le soutenir. Ainsi dans cette liqueur, composée de deux liqueurs qui ne se mêlent point, deux corps inégalement pesants se mettent à deux places différentes, et jamais l'un ne montera ni l'autre ne descendra. Qu'on mette encore d'autres liqueurs, qui se tiennent séparées, et qu'on y plonge d'autres corps, il arrivera la même chose. Représentez-vous que la matière céleste, qui remplit ce grand tourbillon, a différentes couches qui s'enveloppent les unes les autres, et dont les pesanteurs sont différentes, comme celles de l'huile et de l'eau, et des autres liqueurs. Les planètes ont aussi différentes pesanteurs; chacune d'elles, par conséquent, s'arrête dans la couche qui a précisément la force nécessaire pour la soutenir, et qui lui fait équilibre, et vous voyez bien qu'il n'est pas possible qu'elle en sorte jamais.

Je conçois, dit la marquise, que ces pesanteurs-là règlent fort bien les rangs. Plût à Dieu qu'il y eût quelque chose de pareil qui les réglât parmi nous, et qui fixât les gens dans les places qui leur sont naturellement convenables! me voilà fort en repos du côté de Jupiter. Je suis

bien aise qu'il nous laisse dans notre petit tourbillon, avec notre lune unique. Je suis d'humeur à me borner aisément, et je ne lui envie point les quatre qu'il a.

Vous auriez tort de les lui envier, repris-je ; il n'en a point plus qu'il ne lui en faut. Il est cinq fois plus éloigné du soleil que nous ; c'est-à-dire qu'il en est à cent soixante-cinq millions de lieues, et par conséquent ses lunes ne reçoivent et ne lui renvoient qu'une lumière assez faible. Le nombre supplée au peu d'effet de chacune Sans cela, comme Jupiter tourne sur lui-même en dix heures, et que ses nuits, qui n'en durent que cinq, sont fort courtes, quatre lunes ne paraîtraient pas si nécessaires. Celle qui est la plus proche de Jupiter fait son cercle autour de lui en quarante-deux heures, la seconde en trois jours et demi, la troisième en sept, la quatrième en dix-sept ; et, par l'inégalité même de leurs cours, elles s'accordent à lui donner les plus jolis spectacles du monde. Tantôt elles se lèvent toutes quatre ensemble, et puis se séparent presque dans le moment ; tantôt elles sont toutes à leur midi rangées l'une au-dessus de l'autre ; tantôt on les voit toutes quatre dans le ciel, à des distances égales ; tantôt, quand deux se lèvent, deux autres se couchent : surtout j'aimerais à voir ce jeu perpétuel d'éclipses qu'elles font ; car il ne se passe point de jour qu'elles ne s'éclipsent les unes les autres, ou qu'elles n'éclipsent le soleil ; et, assurément, les éclipses s'étant rendues familières en ce monde-là, elles y sont un sujet de divertissement et non pas de frayeur, comme en celui-ci.

Et vous ne manquerez pas, dit la marquise, à faire habiter ces quatre lunes, quoique ce ne soient que de petites planètes subalternes destinées seulement à en éclairer une autre pendant ses nuits? N'en doutez nulle-

ment, répondis-je; ces planètes n'en sont pas moins dignes d'être habitées, pour avoir le malheur d'être asservies à tourner autour d'une autre plus importante.

Je voudrais donc, reprit-elle, que les habitants des quatre lunes de Jupiter fussent comme des colonies de Jupiter; qu'elles eussent reçu de lui, s'il était possible, leurs lois et leurs coutumes; que, par conséquent, elles lui rendissent quelque sorte d'hommage, et ne regardassent la grande planète qu'avec respect. Ne faudrait-il point aussi, lui dis-je, que les quatre lunes envoyassent, de temps en temps, des députés dans Jupiter, pour lui prêter serment de fidélité? Pour moi, je vous avoue que le peu de supériorité que nous avons sur les gens de notre lune, me fait douter que Jupiter en ait beaucoup sur les habitants des siennes ; et je crois que l'avantage auquel il puisse le plus raisonnablement prétendre, c'est de leur faire peur. Par exemple, dans celle qui est la plus proche de lui, ils le voient seize cents fois plus grand que notre lune ne nous paraît. Quelle monstrueuse planète suspendue sur leurs têtes ! En vérité, si les Gaulois craignaient anciennement que le ciel ne tombât sur eux et ne les écrasât, les habitants de cette lune auraient bien plus de sujet de craindre une chute de Jupiter. C'est peut-être là aussi la frayeur qu'ils ont, dit-elle, au lieu de celle des éclipses dont vous m'avez assuré qu'ils sont exempts, et qu'il faut bien remplacer par quelque autre sottise. Il le faut de nécessité absolue, répondis-je. L'inventeur du troisième système dont je vous parlais l'autre jour, le célèbre Tycho-Brahé, un des plus grands astronomes qui furent jamais, n'avait garde de craindre les éclipses, comme le vulgaire les craint; il passait sa vie avec elles. Mais croiriez-vous bien ce qu'il craignait en leur place? Si, en sortant de son logis, la pre

sonne qu'il rencontrait était une vieille, si un lièvre traversait son chemin, Tycho-Brahé croyait que la journée devait être malheureuse, et retournait promptement se renfermer chez lui, sans oser commencer la moindre chose.

Il ne serait pas juste, reprit-elle, après que cet homme-là n'a pu se délivrer impunément de la crainte des éclipses, que les habitants de cette lune de Jupiter, dont nous parlions, en fussent quittes à meilleur marché. Nous ne leur ferons pas de quartier : ils subiront la loi commune; et, s'ils sont exempts d'une erreur, ils donneront dans quelque autre; mais, comme je ne me pique pas de la pouvoir deviner, éclaircissez-moi, je vous prie, une autre difficulté qui m'occupe depuis quelques moments. Si la terre est si petite à l'égard de Jupiter, Jupiter nous voit-il ? Je crains que nous ne lui soyions inconnus.

De bonne foi, je crois que cela est ainsi, répondis-je. Il faudrait qu'il vît la terre cent fois plus petite que nous ne le voyons. C'est trop peu; il ne la voit point. Voici seulement ce que nous pouvons croire de meilleur pour nous. Il y aura dans Jupiter des astronomes qui, après avoir bien pris de la peine à composer des lunettes excellentes, après avoir choisi les plus belles nuits pour observer, auront enfin découvert dans les cieux une très-petite planète qu'ils n'avaient jamais vue. D'abord le journal des savants de ce pays-là en parle; le peuple de Jupiter, ou n'en entend point parler, ou n'en fait que rire; les philosophes, dont cela détruit les opinions, forment le dessein de n'en rien croire; il n'y a que les gens très-raisonnables qui en veulent bien douter. On observe encore : on revoit la petite planète; on s'assure bien que ce n'est point une vision; on commence même à soupçonner qu'elle a un mouvement autour du soleil; on

trouve, au bout de mille observations, que ce mouvement est d'une année; et, enfin, grâce à toutes les peines que se donnent les savants, on sait dans Jupiter que notre terre est au monde. Les curieux vont la voir au bout d'une lunette, et la vue à peine peut-elle encore l'attraper.

Si ce n'était, dit la marquise, qu'il n'est point trop agréable de savoir qu'on ne nous peut découvrir de dedans Jupiter qu'avec des lunettes d'approche, je me représenterais avec plaisir ces lunettes de Jupiter, dressées vers nous, comme les nôtres le sont vers lui, et cette curiosité mutuelle avec laquelle les planètes s'entre-considèrent, et demandent l'une de l'autre : *Quel monde est-ce là? quels gens l'habitent?*

Cela ne va pas si vite que vous pensez, répliquai-je. Quand on verrait notre terre de dedans Jupiter, quand on l'y connaîtrait, notre terre, ce n'est pas nous : on n'a pas le moindre soupçon qu'elle puisse être habitée. Si quelqu'un vient à se l'imaginer, Dieu sait comme tout Jupiter se moque de lui. Peut-être même sommes-nous cause qu'on y a fait le procès à des philosophes qui ont voulu soutenir que nous étions. Cependant, je croirais plus volontiers que les habitants de Jupiter sont assez occupés à faire des découvertes sur leur planète pour ne songer point du tout à nous. Elle est si grande, que, s'ils naviguent, assurément leurs Christophe Colomb ne sauraient manquer d'emploi. Il faut que les peuples de ce monde-là ne connaissent pas seulement de réputation la centième partie des autres peuples; au lieu que dans Mercure, qui est fort petit, ils sont tous voisins les uns des autres; ils vivent familièrement ensemble et ne comptent que pour une promenade de faire le tour de leur monde. Si on ne nous voit point dans Jupiter, vous

jugez bien qu'on y voit encore moins Vénus, qui est plus éloignée de lui, et encore moins Mercure, qui est et plus petit et plus éloigné. En récompense, ses habitants voient leurs quatre lunes, et Saturne avec les siennes, et Mars. Voilà assez de planètes pour embarrasser ceux d'entre eux qui sont astronomes ; la nature a eu la bonté de leur cacher ce qui en reste dans l'univers.

Quoi, dit la marquise, vous comptez cela pour une grâce? Sans doute, répondis-je : il y a dans tout ce grand tourbillon seize planètes. La nature, qui veut nous épargner la peine d'étudier tous leurs mouvements, ne nous en montre que sept. N'est-ce pas là une assez grande faveur? Mais nous, qui n'en sentons pas le prix, nous faisons si bien, que nous attrapons les neuf autres qui avaient été cachées; aussi en sommes-nous punis par les grands travaux que l'astronomie demande présentement.

Je vois, reprit-elle, par ce nombre de seize planètes, qu'il faut que Saturne ait cinq lunes. Il les a aussi, répliquai-je; et avec d'autant plus de justice, que, comme il tourne en trente ans autour du soleil, il a des pays où la nuit dure quinze ans, par la même raison que sur la terre, qui tourne en un an, il y a des nuits de six mois sous les pôles. Mais Saturne étant deux fois plus éloigné du soleil que Jupiter, et par conséquent dix fois plus que nous, ses cinq lunes, si faiblement éclairées, lui donneraient-elles assez de lumière pendant ses nuits? Non, il a encore une ressource singulière et unique dans tout l'univers connu. C'est un grand cercle et un grand anneau assez large qui l'environne, et qui, étant assez élevé pour être presque entièrement hors de l'ombre du corps de cette planète, réfléchit la lumière du soleil dans des lieux qui ne le voient point, et la réfléchit de plus près et avec plus de force que toutes les

cinq lunes, parce qu'il est moins élevé que la plus basse.

En vérité, dit la marquise de l'air d'une personne qui rentrait en elle-même avec étonnement, tout cela est d'un grand ordre; il paraît bien que la nature a eu en vue les besoins de quelques êtres vivants, et que la distribution des lunes n'a pas été faite au hasard. Il n'en est tombé en partage qu'aux planètes éloignées du soleil, à la terre, à Jupiter, à Saturne; car ce n'était pas la peine d'en donner à Vénus et à Mercure, qui ne reçoivent que trop de lumière, dont les nuits sont fort courtes, et qui les comptent apparemment pour de plus grands bienfaits de la nature que leurs jours mêmes. Mais attendez; il me semble que Mars, qui est encore plus éloigné du soleil que la terre, n'a point de lune. On ne peut pas vous le dissimuler, répondis-je; il n'en a point, et il faut qu'il ait pour ses nuits des ressources que nous ne savons pas. Vous avez vu des phosphores de ces matières liquides ou sèches, qui, en recevant la lumière du soleil, s'en imbibent et s'en pénètrent, et ensuite jettent un assez grand éclat dans l'obscurité. Peut-être Mars a-t-il de grands rochers fort élevés, qui sont des phosphores naturels, et qui prennent, pendant le jour, une provision de lumière qu'ils rendent pendant la nuit. Vous ne sauriez nier que ce ne fût un spectacle assez agréable de voir tous ces rochers s'allumer de toutes parts, dès que le soleil serait couché, et faire, sans aucun art, des illuminations magnifiques qui ne pourraient incommoder par leur chaleur. Vous savez encore qu'il y a en Amérique des oiseaux qui sont si lumineux dans les ténèbres, qu'on s'en peut servir pour lire. Que savons-nous si Mars n'a point un grand nombre de ces oiseaux, qui, dès que la nuit est venue, se dispersent de tous côtés et vont répandre un nouveau jour?

Je ne me contente, reprit-elle, ni de vos rochers, ni de vos oiseaux. Cela ne laisserait pas d'être joli ; mais, puisque la nature a donné tant de lunes à Saturne et à Jupiter, c'est une marque qu'il faut des lunes. J'eusse été bien aise que tous les mondes éloignés du soleil en eussent eu, si Mars ne nous fût point venu faire une exception désagréable. Ah ! vraiment, répliquai-je, si vous vous mêliez de philosophie plus que vous ne faites, il faudrait bien que vous vous accoutumassiez à voir des exceptions dans les meilleurs systèmes. Il y a toujours quelque chose qui y convient le plus juste du monde, et puis quelque chose aussi qu'on y fait convenir comme on peut, ou qu'on laisse là si on désespère d'en pouvoir venir à bout. Usons-en de même pour Mars, puisqu'il ne nous est point favorable, et ne parlons point de lui. Nous serions bien étonnés, si nous étions dans Saturne, de voir sur nos têtes, pendant la nuit, ce grand anneau qui irait en forme de demi-cercle d'un bout à l'autre de l'horizon, et qui, nous renvoyant la lumière du soleil, ferait l'effet d'une lune continue. Et ne mettrons-nous point d'habitants dans ce grand anneau ? interrompit-elle en riant. Quoique je sois d'humeur, répondis-je, à en envoyer partout assez hardiment, je vous avoue que je n'oserais en mettre là ; cet anneau me paraît une habitation trop irrégulière. Pour les cinq petites lunes, on ne peut pas se dispenser de les peupler. Si cependant l'anneau n'était, comme quelques-uns le soupçonnent, qu'un cercle de lunes qui se suivissent de fort près et eussent un mouvement égal, et que les cinq petites lunes fussent cinq échappées de ce grand cercle, que de mondes dans le tourbillon de Saturne ! Quoi qu'il en soit, les gens de Saturne sont assez misérables, même avec le secours de l'anneau. Il leur donne la lumière ; mais

quelle lumière dans l'éloignement où il est du soleil ! Le soleil même, qu'ils voient cent fois plus petit que nous ne le voyons, n'est pour eux qu'une petite étoile blanche et pâle, qui n'a qu'un éclat et une chaleur bien faible ; et, si vous le mettiez dans nos pays les plus froids, dans le Groënland ou dans la Laponie, vous les verriez suer à grosses gouttes et expirer de chaud. S'ils avaient de l'eau, ce ne serait point de l'eau pour eux, mais une pierre polie, un marbre ; et l'esprit-de-vin, qui ne gèle jamais ici, serait dur comme nos diamants.

Vous me donnez une idée de Saturne qui me glace, dit la marquise, au lieu que tantôt vous m'échauffiez en me parlant de Mercure. Il faut bien, répliquai-je, que les deux mondes, qui sont aux extrémités de ce grand tourbillon, soient opposés en toutes choses.

Ainsi, reprit-elle, on est bien sage dans Saturne ; car vous m'avez dit que tout le monde était fou dans Mercure. Si on n'est pas bien sage dans Saturne, repris-je, du moins, selon toutes les apparences, on y est bien flegmatique. Ce sont des gens qui ne savent ce que c'est que de rire, qui prennent toujours un jour pour répondre à la moindre question qu'on leur fait, et qui eussent trouvé Caton d'Utique trop badin et trop folâtre.

Il me vient une pensée, dit-elle. Tous les habitants de Mercure sont vifs, tous ceux de Saturne sont lents. Parmi nous, les uns sont vifs, les autres lents : cela ne viendrait-il point de ce que notre terre étant justement au milieu des autres mondes, nous participons des extrémités ? Il n'y a point pour les hommes de caractère fixe et déterminé : les uns sont faits comme les habitants de Mercure, les autres comme ceux de Saturne, et nous sommes un mélange de toutes les espèces qui se trouvent dans les autres planètes. J'aime assez cette idée, repris-je :

nous formons un assemblage si bizarre, qu'on pourrait croire que nous serions ramassés de plusieurs mondes différents. A ce compte, il est assez commode d'être ici : on y voit tous les autres mondes en abrégé.

Du moins, reprit la marquise, une commodité fort réelle qu'a notre monde par sa situation, c'est qu'il n'est ni si chaud que celui de Mercure ou de Vénus, ni si froid que celui de Jupiter ou de Saturne. De plus, nous sommes justement dans un endroit de la terre où nous ne sentons l'excès ni du chaud ni du froid. En vérité, si un certain philosophe rendait grâce à la nature d'être homme et non pas bête, Grec et non pas Barbare, moi je veux lui rendre grâce d'être sur la planète la plus tempérée de l'univers, et dans un des lieux les plus tempérés de cette planète.

Si vous m'en croyez, madame, répondis-je, vous lui rendrez grâce d'être jeune et non pas vieille; jeune et belle, et non pas jeune et laide; jeune et belle Française, et non pas jeune et belle Italienne. Voilà bien d'autres sujets de reconnaissance que ceux que vous tirez de la situation de votre tourbillon, ou de la température de votre pays.

Mon Dieu ! répliqua-t-elle, laissez-moi avoir de la reconnaissance sur tout, jusque sur le tourbillon où je suis placée. La mesure de bonheur qui nous a été donnée est assez petite ; il n'en faut rien perdre, et il est bon d'avoir pour les choses les plus communes et les moins considérables un goût qui les mette à profit. Si on ne voulait que des plaisirs vifs, on en aurait peu ; on les attendrait longtemps, et on les payerait bien. Vous me promettez donc, répliquai-je, que, si on vous proposait de ces plaisirs vifs, vous vous souviendriez des tourbillons et de moi, et que vous ne nous négligeriez pas tout à fait?

Oui, répondit-elle ; mais faites que la philosophie me fournisse toujours des plaisirs nouveaux. Du moins pour demain, répondis-je, j'espère qu'ils ne vous manqueront pas. J'ai des étoiles fixes qui passent tout ce que vous avez vu jusqu'ici.

CINQUIÈME SOIR.

Que les étoiles fixes sont autant de soleils, dont chacun éclaire un monde.

La marquise sentit une vraie impatience de savoir ce que les étoiles fixes deviendraient. Seront-elles habitées comme les planètes? me dit-elle. Ne le seront-elles pas? Enfin, qu'en ferons-nous? Vous le devineriez peut-être si vous en aviez bien envie, répondis-je. Les étoiles fixes ne sauraient être moins éloignées de la terre que de vingt-sept mille six cent soixante fois la distance d'ici au soleil, qui est de trente-trois millions de lieues; et, si vous fâchiez un astronome, il les mettrait encore plus loin. La distance du soleil à Saturne, qui est la planète la plus éloignée, n'est que de trois cent trente millions de lieues; ce n'est rien par rapport à la distance du soleil ou de la terre aux étoiles fixes, et on ne prend pas la peine de la compter. Leur lumière, comme vous voyez, est assez vive et assez éclatante. Si elles la recevaient du soleil, il faudrait qu'elles la reçussent déjà bien faible après un si épouvantable trajet; il faudrait que, par une réflexion qui l'affaiblirait encore beaucoup, elles nous la renvoyassent à cette même distance. Il serait impossible qu'une lumière, qui aurait essuyé une réflexion et fait deux fois un semblable chemin, eût cette force et cette

vivacité qu'a celle des étoiles fixes. Les voilà donc lumineuses par elles-mêmes, et toutes, en un mot, autant de soleils.

Ne me trompé-je point, s'écria la marquise, ou si je vois où vous me voulez mener? M'allez-vous dire : « Les étoiles fixes sont autant de soleils; notre soleil est le centre d'un tourbillon qui tourne autour de lui : pourquoi chaque étoile fixe ne sera-t-elle pas aussi le centre d'un tourbillon qui aura un mouvement autour d'elle? Notre soleil a des planètes qu'il éclaire; pourquoi chaque étoile fixe n'en aura-t-elle pas aussi qu'elle éclairera? » Je n'ai à vous répondre, lui dis-je, que ce que répondit Phèdre à Énone : *C'est toi qui l'as nommé.*

Mais, reprit-elle, voilà l'univers si grand que je m'y perds; je ne sais plus où je suis; je ne suis plus rien. Quoi! tout sera divisé en tourbillons jetés confusément les uns parmi les autres? Chaque étoile sera le centre d'un tourbillon, peut-être aussi grand que celui où nous sommes? Tout cet espace immense, qui comprend notre soleil et nos planètes, ne sera qu'une petite parcelle de l'univers? Autant d'espaces pareils que d'étoiles fixes? Cela me confond, me trouble, m'épouvante. Et moi, répondis-je, cela me met à mon aise. Quand le ciel n'était que cette voûte bleue où les étoiles étaient clouées, l'univers me paraissait petit et étroit; je m'y sentais comme oppressé. Présentement qu'on a donné infiniment plus d'étendue et de profondeur à cette voûte, en la partageant en mille et mille tourbillons, il me semble que je respire avec plus de liberté, et que je suis dans un plus grand air, et assurément l'univers a toute une autre magnificence. La nature n'a rien épargné en le produisant; elle a fait une profusion de richesses tout à fait digne d'elle. Rien n'est si beau à se représenter que ce nombre

prodigieux de tourbillons dont le milieu est occupé par un soleil qui fait tourner les planètes autour de lui. Les habitants d'une planète d'un de ces tourbillons infinis voient de tous côtés les soleils des tourbillons dont ils sont environnés; mais ils n'ont garde d'en voir les planètes, qui, n'ayant qu'une lumière faible, empruntée de leur soleil, ne la poussent point au delà de leur monde.

Vous m'offrez, dit-elle, une espèce de perspective si longue, que la vue n'en peut attraper le bout. Je vois clairement les habitants de la terre; ensuite vous me faites voir ceux de la lune et des autres planètes de notre tourbillon assez clairement à la vérité, mais moins que ceux de la terre. Après eux viennent les habitants des planètes des autres tourbillons. Je vous avoue qu'ils sont tout à fait dans l'enfoncement, et que, quelque effort que je fasse pour les voir, je ne les aperçois presque point. Et, en effet, ne sont-ils pas presque anéantis par l'expression même dont vous êtes obligé de vous servir en parlant d'eux? Il faut que vous les appeliez les habitants d'une des planètes de l'un de ces tourbillons, dont le nombre est infini. Nous-mêmes, à qui la même expression convient, avouez que vous ne sauriez presque plus nous démêler au milieu de tant de mondes. Pour moi, je commence à voir la terre si effroyablement petite, que je ne crois pas avoir désormais d'empressement pour aucune chose. Assurément, si on a tant d'ardeur de s'agrandir, si on fait desseins sur desseins, si on se donne tant de peine, c'est que l'on ne connaît pas les tourbillons. Je prétends bien que ma paresse profite de mes nouvelles lumières; et quand on me reprochera mon indolence, je répondrai : *Ah! si vous saviez ce que c'est que les étoiles fixes!* Il faut qu'Alexandre ne l'ait pas su, répliquai-je; car un certain auteur, qui tient que la lune est

habitée, dit fort sérieusement qu'il n'était pas possible qu'Aristote ne fût dans une opinion si raisonnable (comment une vérité eût-elle échappé à Aristote?); mais qu'il n'en voulut jamais rien dire, de peur de fâcher Alexandre, qui eût été au désespoir de voir un monde qu'il n'eût pas pu conquérir. A plus forte raison lui eût-on fait mystère des tourbillons des étoiles fixes, quand on les eût connus en ce temps-là; c'eût été faire trop mal sa cour que de lui en parler. Pour moi qui les connais, je suis bien fâché de ne pouvoir tirer d'utilité de la connaissance que j'en ai. Ils ne guérissent tout au plus, selon votre raisonnement, que de l'ambition et de l'inquiétude, et je n'ai point ces maladies-là. Un peu de faiblesse pour ce qui est beau, voilà mon mal, et je ne crois pas que les tourbillons y puissent rien. Les autres mondes vous rendent celui-ci petit, mais ils ne vous gâtent point de beaux yeux ou une belle bouche; cela vaut toujours son prix, en dépit de tous les mondes possibles.

C'est une étrange chose que l'amour, répondit-elle en riant; il se sauve de tout, et il n'y a point de système qui lui puisse faire de mal. Mais aussi, parlez-moi franchement, votre système est-il bien vrai? Ne me déguisez rien; je vous garderai le secret. Il me semble qu'il n'est appuyé que sur une petite convenance bien légère. Une étoile fixe est lumineuse d'elle-même comme le soleil; par conséquent il faut qu'elle soit, comme le soleil, le centre et l'âme d'un monde, et qu'elle ait ses planètes qui tournent autour d'elle. Cela est-il d'une nécessité bien absolue? Écoutez, madame, répondis-je, puisque nous sommes en humeur de mêler toujours des folies de galanteries à nos discours les plus sérieux, les raisonnements de mathématiques sont faits comme l'amour.

Vous ne sauriez accorder si peu de chose à un amant, que bientôt après il ne faille lui en accorder davantage ; et à la fin, cela va loin. De même, accordez à un mathématicien le moindre principe, il va vous en tirer une conséquence qu'il faudra que vous lui accordiez aussi, et de cette conséquence encore une autre ; et malgré vous-même, il vous mène si loin, qu'à peine le pouvez-vous croire. Ces deux sortes de gens-là prennent toujours plus qu'on ne leur donne. Vous convenez que, quand deux choses sont semblables en tout ce qui me paraît, je les puis croire aussi semblables en ce qui ne me paraît point, s'il n'y a rien d'ailleurs qui m'en empêche. De là, j'ai tiré que la lune était habitée, parce qu'elle ressemble à la terre ; les autres planètes, parce qu'elles ressemblent à la lune. Je trouve que les étoiles fixes ressemblent à notre soleil ; je leur attribue tout ce qu'il a. Vous êtes engagée trop avant pour pouvoir reculer ; il faut franchir le pas de bonne grâce. Mais, dit-elle, sur le pied de cette ressemblance que vous mettez entre les étoiles fixes et notre soleil, il faut que les gens d'un autre grand tourbillon ne le voient que comme une petite étoile fixe, qui se montre à eux seulement pendant leurs nuits.

Cela est hors de doute, répondis-je. Notre soleil est si proche de nous, en comparaison des soleils des autres tourbillons, que sa lumière doit avoir infiniment plus de force sur nos yeux que la leur. Nous ne voyons donc que lui quand nous le voyons, et il efface tout : mais dans un autre grand tourbillon, c'est un autre soleil qui y domine ; et il efface à son tour le nôtre, qui n'y paraît que pendant les nuits avec le reste des autres soleils étrangers, c'est-à-dire des étoiles fixes. On l'attache avec elles à cette grande voûte du ciel, et il y fait partie de quelque ourse ou de quelque taureau. Pour les planètes

qui tournent autour de lui, notre terre par exemple, comme on ne les voit point de si loin, on n'y songe seulement pas. Ainsi, tous les soleils sont soleils de jour pour le tourbillon où ils sont placés, et soleils de nuit pour tous les autres tourbillons. Dans leur monde, ils sont uniques en leur espèce ; partout ailleurs, ils ne servent qu'à faire nombre. Ne faut-il pas pourtant, reprit-elle, que les mondes, malgré cette égalité, diffèrent en mille choses? car un fond de ressemblance ne laisse pas de porter des différences infinies.

Assurément, repris-je; mais la difficulté est de deviner. Que sais-je? Un tourbillon a plus de planètes qui tournent autour de son soleil, un autre en a moins. Dans l'un, il y a des planètes subalternes qui tournent autour de planètes plus grandes : dans l'autre, il n'y en a point. Ici, elles sont toutes ramassées autour de leur soleil, et font comme un petit peloton, au delà duquel s'étend un grand espace vide, qui va jusqu'aux tourbillons voisins : ailleurs, elles prennent leurs cours vers les extrémités du tourbillon et laissent le milieu vide. Je ne doute pas même qu'il ne puisse y avoir quelques tourbillons déserts et sans planètes : d'autres dont le soleil, n'étant pas au centre, ait un véritable mouvement, et emporte ses planètes avec soi : d'autres dont les planètes s'élèvent ou s'abaissent, à l'égard de leur soleil, par le changement de l'équilibre qui les tient suspendues. Enfin, que voudriez-vous? En voilà bien assez pour un homme qui n'est jamais sorti de son tourbillon.

Ce n'en est guère, répondit-elle, pour la quantité des mondes. Ce que vous dites ne suffit que pour cinq ou six, et j'en vois d'ici des milliers.

Que serait-ce donc, repris-je, si je vous disais qu'il y a bien d'autres étoiles fixes que celles que vous voyez;

qu'avec des lunettes on en découvre un nombre infini qui ne se montrent point aux yeux ; et que dans une seule constellation, où l'on en comptait peut-être douze ou quinze, il s'en trouve autant que l'on en voyait auparavant dans le ciel?

Je vous demande grâce, s'écria-t-elle; je me rends; vous m'accablez de mondes et de tourbillons. Je sais bien, ajoutai-je, ce que je vous garde. Vous voyez cette blancheur qu'on appelle la voie de lait. Vous figureriez-vous bien ce que c'est? Une infinité de petites étoiles invisibles aux yeux à cause de leur petitesse, et semées si près les unes des autres, qu'elles paraissent former une lueur continue. Je voudrais que vous vissiez, avec des lunettes, cette fourmilière d'astres, et cette graine de mondes. Ils ressemblent en quelque sorte aux îles Maldives, à ces douze mille petites îles ou bancs de sable, séparés seulement par des canaux de mer, que l'on sauterait presque comme des fossés, Ainsi, les petits tourbillons de la voie de lait sont si serrés, qu'il me semble que, d'un monde à l'autre, on pourrait se parler, ou même se donner la main. Du moins, je crois que les oiseaux d'un monde passent aisément dans un autre, et que l'on y peut dresser des pigeons à porter des lettres comme ils en portent ici dans le Levant d'une ville à une autre. Ces petits mondes sortent apparemment de la règle générale, par laquelle un soleil dans son tourbillon efface, dès qu'il paraît, tous les soleils étrangers. Si vous êtes dans un des petits tourbillons de la voie de lait, votre soleil n'est presque pas plus proche de vous, et n'a pas sensiblement plus de force sur vos yeux, que cent mille autres soleils des petits tourbillons voisins. Vous voyez donc votre ciel briller d'un nombre infini de feux qui sont fort proches les uns des autres, et peu éloignés de vous.

Lorsque vous perdez de vue votre soleil particulier, il vous en reste encore assez ; et votre nuit n'est pas moins éclairée que le jour : du moins la différence ne peut pas être sensible; et, pour parler plus juste, vous n'avez jamais de nuit. Ils seraient bien étonnés, les gens de ces mondes-là, accoutumés comme ils sont à une clarté perpétuelle, si on leur disait qu'il y a des malheureux qui ont de véritables nuits, qui tombent dans des ténèbres profondes, et qui, quand ils jouissent de la lumière, ne voient même qu'un seul soleil. Ils nous regarderaient comme des êtres disgraciés de la nature, et notre condition les ferait frémir d'horreur.

Je ne vous demande pas, dit la marquise, s'il y a des lunes dans les mondes de la voie de lait ; je vois bien qu'elles n'y seraient de nul usage aux planètes principales qui n'ont point de nuit, et qui d'ailleurs marchent dans des espaces trop étroits pour s'embarrasser de cet attirail de planètes subalternes. Mais savez-vous bien qu'à force de me multiplier les mondes si libéralement, vous me faites naître une véritable difficulté? Les tourbillons dont nous voyons les soleils touchent le tourbillon où nous sommes. Les tourbillons sont ronds, n'est-il pas vrai? et comment tant de boules en peuvent-elles toucher une seule? Je veux m'imaginer cela, et je sens bien que je ne le puis.

Il y a beaucoup d'esprit, répondis-je, à avoir cette difficulté-là, et même à ne la pouvoir résoudre; car elle est très-bonne en soi, et, de la manière dont vous la concevez, elle est sans réponse; et c'est avoir bien peu d'esprit que de trouver des réponses à ce qui n'en a point. Si notre tourbillon était de la figure d'un dé, il aurait six faces plates, et serait bien éloigné d'être rond; mais sur chacune de ces faces on y pourrait mettre un tourbillon

de la même figure. Si, au lieu de six faces plates, il en avait vingt, cinquante, mille, il y aurait jusqu'à mille tourbillons qui pourraient poser sur lui, chacun sur une face; et vous concevez bien que plus un corps a de faces plates, qui le terminent au dehors, plus il approche d'être rond; en sorte qu'un diamant, taillé à facettes de tous côtés, si les facettes étaient fort petites, serait quasi aussi rond qu'une perle de même grandeur. Les tourbillons ne sont ronds que de cette manière-là. Ils ont une infinité de faces en dehors, dont chacune porte un autre tourbillon. Ces faces sont fort inégales; ici, elles sont plus grandes; là, plus petites. Les plus petites de notre tourbillon, par exemple, répondent à la voie de lait, et soutiennent tous ces petits mondes. Que deux tourbillons, qui sont appuyés sur deux faces voisines, laissent quelque vide entre eux par en bas, comme cela doit arriver très-souvent, aussitôt la nature, qui ménage bien le terrain, vous remplit ce vide par un petit tourbillon ou deux, peut-être par mille, qui n'incommodent point les autres, et ne laissent pas d'être un, ou deux, ou mille mondes de plus. Ainsi, nous pouvons voir beaucoup plus de mondes que notre tourbillon n'a de faces pour en porter. Je gagerais que, quoique ces petits mondes n'aient été faits que pour être jetés dans des coins de l'univers qui fussent demeurés inutiles, quoiqu'ils soient inconnus aux autres mondes qui les touchent, ils ne laissent pas d'être fort contents d'eux-mêmes. Ce sont eux, sans doute, dont on ne découvre les petits soleils qu'avec des lunettes d'approche, et qui sont en une quantité si prodigieuse. Enfin, tous ces tourbillons s'ajustent les uns avec les autres le mieux qu'il est possible; et, comme il faut que chacun tourne autour de son soleil, sans changer de place, chacun prend la manière de tourner qui

est la plus commode et la plus aisée dans la situation où il est. Ils s'engrènent en quelque façon les uns dans les autres, comme les roues d'une montre, et aident mutuellement leurs mouvements. Il est pourtant vrai qu'ils agissent aussi les uns contre les autres. Chaque monde, à ce qu'on dit, est comme un ballon qui s'étendrait, si on le laissait faire; mais il est aussitôt repoussé par les mondes voisins, et il rentre en lui-même, après quoi il recommence à s'enfler, et ainsi de suite : et quelques philosophes prétendent que les étoiles fixes ne nous envoient cette lumière tremblante, et ne paraissent briller à reprises, que parce que leurs tourbillons poussent perpétuellement le nôtre, et en sont perpétuellement repoussés.

J'aime fort toutes ces idées-là, dit la marquise. J'aime ces ballons qui s'enflent et se désenflent à chaque moment, et ces mondes qui se combattent toujours ; et surtout j'aime à voir comment ce combat fait entre eux un commerce de lumière, qui apparemment est le seul qu'ils puissent avoir.

Non, non, repris-je, ce n'est pas le seul. Les mondes voisins nous envoient quelquefois visiter, et même assez magnifiquement. Il nous en vient des comètes qui sont ornées, ou d'une chevelure éclatante, ou d'une barbe vénérable, ou d'une queue majestueuse.

Ah ! quels députés ! dit-elle en riant. On se passerait bien de leur visite, elle ne sert qu'à faire peur. Ils ne font peur qu'aux enfants, répliquai-je, à cause de leur équipage extraordinaire ; mais les enfants sont en grand nombre. Les comètes ne sont que des planètes qui appartiennent à un tourbillon voisin. Elles avaient leur mouvement vers ses extrémités; mais ce tourbillon étant peut-être différemment pressé par ceux qui l'environnent,

est plus rond par en haut, et plus plat par en bas, et c'est par en bas qu'il nous regarde. Ces planètes, qui auront commencé vers le haut à se mouvoir en cercle, ne prévoyaient pas qu'en bas le tourbillon leur manquerait, parce qu'il est là comme écrasé ; et, pour continuer leur mouvement circulaire, il faut nécessairement qu'elles entrent dans un autre tourbillon, que je suppose qui est le nôtre, et qu'elles en occupent les extrémités. Aussi sont-elles toujours fort élevées à notre égard ; on peut croire qu'elles marchent au-dessus de Saturne. Il est nécessaire, vu la prodigieuse distance des étoiles fixes, que, depuis Saturne jusqu'aux extrémités de notre tourbillon, il y ait un grand espace vide et sans planètes. Nos ennemis nous reprochent l'inutilité de ce grand espace. Qu'ils ne s'inquiètent plus, nous en avons trouvé l'usage; c'est l'appartement des planètes étrangères qui entrent dans notre monde.

J'entends, dit-elle. Nous ne leur permettons pas d'entrer jusque dans le cœur de notre tourbillon, et de se mêler avec nos planètes, nous les recevons comme le Grand Seigneur reçoit les ambassadeurs qu'on lui envoie. Il ne leur fait pas l'honneur de les loger à Constantinople, mais seulement dans un faubourg de la ville. Nous avons encore cela de commun avec les Ottomans, repris-je, qu'ils reçoivent des ambassadeurs sans en renvoyer, et que nous ne renvoyons point de nos planètes aux mondes voisins.

A en juger par toutes ces choses, répliqua-t-elle, nous sommes bien fiers. Cependant, je ne sais pas trop encore ce que j'en dois croire. Ces planètes étrangères ont un air bien menaçant avec leurs queues et leurs barbes, et peut-être on nous les envoie pour nous insulter; au lieu que les nôtres, qui ne sont pas faites de la même ma-

nière, ne seraient pas si propres à se faire craindre quand elles iraient dans les autres mondes.

Les queues et les barbes, répondis-je, ne sont que de pures apparences. Les planètes étrangères ne diffèrent en rien des nôtres; mais, en entrant dans notre tourbillon, elles prennent la queue ou la barbe par une certaine sorte d'illumination qu'elles reçoivent du soleil, et qui, entre nous, n'a pas encore été trop bien expliquée : mais toujours on est sûr qu'il ne s'agit que d'une espèce d'illumination; on la devinera quand on pourra. Je voudrais donc bien, reprit-elle, que notre Saturne allât prendre une queue ou une barbe dans quelque autre tourbillon, et y répandre l'effroi; et qu'ensuite, ayant mis bas cet accompagnement terrible, il revînt se ranger ici avec les autres planètes à ses fonctions ordinaires. Il vaut mieux pour lui, répondis-je, qu'il ne sorte point de notre tourbillon. Je vous ai dit le choc qui se fait à l'endroit où deux tourbillons se poussent et se repoussent l'un l'autre; je crois que, dans ce pas-là, une pauvre planète est agitée assez rudement, et que ses habitants ne s'en portent pas mieux. Nous croyons, nous autres, être bien malheureux quand il nous paraît une comète; c'est la comète elle-même qui est bien malheureuse. Je ne le crois point, dit la marquise; elle nous apporte tous ses habitants en bonne santé. Rien n'est si divertissant que de changer ainsi de tourbillon. Nous qui ne sortons jamais du nôtre, nous menons une vie assez ennuyeuse. Si les habitants d'une comète ont assez d'esprit pour prévoir le temps de leur passage dans notre monde, ceux qui ont déjà fait le voyage annoncent aux autres par avance ce qu'ils y verront. Vous découvrirez bientôt une planète qui a un grand anneau autour d'elle, disent-ils peut-être en parlant de Saturne. Vous en verrez une autre qui

en a quatre petites qui la suivent. Peut-être même y a-t-il des gens destinés à observer le moment où ils entrent dans notre monde, et qui crient aussitôt : *Nouveau soleil, nouveau soleil*, comme ces matelots qui crient *Terre, terre*.

Il ne faut donc plus songer, lui dis-je, à vous donner de la pitié pour les habitants d'une comète ; mais j'espère du moins que vous plaindrez ceux qui vivent dans un tourbillon dont le soleil vient à s'éteindre, et qui demeuren tdans une nuit éternelle. Quoi ! s'écria-t-elle, des soleils s'éteignent? Oui, sans doute, répondis-je. Les anciens ont vu dans le ciel des étoiles fixes que nous n'y voyons plus. Ces soleils ont perdu leur lumière; grande désolation assurément dans tout le tourbillon; mortalité générale sur toutes les planètes; car que faire sans soleil? Cette idée est trop funeste, reprit-elle. N'y aurait-il pas moyen de me l'épargner? Je vous dirai, si vous voulez, répondis-je, ce que disent de fort habiles gens, que les étoiles fixes qui ont disparu ne sont pas pour cela éteintes; que ce sont des soleils qui ne le sont qu'à demi, c'est-à-dire, qui ont une moitié obscure, et l'autre lumineuse; que, comme ils tournent sur eux-mêmes, tantôt ils nous présentent la moitié lumineuse, tantôt la moitié obscure, et qu'alors nous ne les voyons plus. Selon toutes les apparences, la cinquième lune de Saturne est faite ainsi; car, pendant une partie de sa révolution, on la perd absolument de vue, et ce n'est pas qu'elle soit alors plus éloignée de la terre; au contraire, elle en est quelquefois plus proche que dans d'autres temps où elle se laisse voir : et, quoique cette lune soit une planète qui naturellement ne tire pas à conséquence pour un soleil, on peut fort bien imaginer un soleil qui soit en partie couvert de taches fixes, au lieu que le nôtre n'en a que de

passagères. Je prendrais bien, pour vous obliger, cette opinion-là, qui est plus douce que l'autre : mais je ne puis la prendre qu'à l'égard de certaines étoiles, qui ont des temps réglés pour paraître et pour disparaître, ainsi qu'on a commencé à s'en apercevoir; autrement les demi-soleils ne peuvent pas subsister. Mais que dirons-nous des étoiles qui disparaissent, et ne se remontrent pas après le temps pendant lequel elles auraient dû assurément achever de tourner sur elles-mêmes? Vous êtes trop équitable pour vouloir m'obliger à croire que ce soient des demi-soleils; cependant, je ferai encore un effort en votre faveur. Ces soleils ne se seront pas éteints; ils se seront seulement enfoncés dans la profondeur immense du ciel, et nous ne pouvons plus les voir : en ce cas, le tourbillon aura suivi son soleil, et tout s'y portera bien. Il est vrai que la plus grande partie des étoiles fixes n'ont pas ce mouvement par lequel elles s'éloignent de nous, car en d'autres temps elles devraient s'en rapprocher, et nous les verrions, tantôt plus grandes, tantôt plus petites, ce qui n'arrive pas. Mais nous supposerons qu'il n'y a que quelques petits tourbillons plus légers et plus agiles qui se glissent entre les autres, et font de certains tours, au bout desquels ils reviennent, tandis que le gros des tourbillons demeure immobile : mais voici un étrange malheur. Il y a des étoiles fixes qui passent beaucoup de temps à ne faire que paraître et disparaître, et enfin disparaissent entièrement. Des demi-soleils reparaîtraient dans des temps réglés; des soleils qui s'enfonceraient dans le ciel ne disparaîtraient qu'une fois pour ne reparaître de longtemps. Prenez votre résolution, madame, avec courage; il faut que ces étoiles soient des soleils qui s'obscurcissent assez pour cesser d'être visibles à nos yeux, et ensuite se rallument, et à la fin s'éteignent tout

à fait. Comment un soleil peut-il s'obscurcir et s'éteindre, dit la marquise, lui qui est en lui-même une source de lumière? Le plus aisément du monde, selon Descartes, répondis-je. Il suppose que les taches de notre soleil étant ou des écumes ou des brouillards, elles peuvent s'épaissir, se mettre plusieurs ensemble, s'accrocher les unes aux autres; ensuite, elles iront jusqu'à former autour du soleil une croûte qui s'augmentera toujours, et adieu le soleil. Si le soleil est un feu attaché à une matière solide qui le nourrit, nous n'en sommes pas mieux; la matière solide se consumera. Nous l'avons déjà même échappé belle, dit-on. Le soleil a été très-pâle pendant des années entières, pendant celle, par exemple, qui suivit la mort de César : c'était la croûte qui commençait à se faire; la force du soleil la rompit et la dissipa; mais, si elle eût continué, nous étions perdus. Vous me faites trembler, dit la marquise. Présentement que je sais les conséquences de la pâleur du soleil, je crois qu'au lieu d'aller voir les matins, à mon miroir, si je ne suis point pâle, j'irai voir au ciel si le soleil ne l'est point lui-même. Ah! madame, répondis-je, rassurez-vous; il faut du temps pour ruiner un monde. Mais enfin, dit-elle, il ne faut que du temps. Je vous l'avoue, repris-je. Toute cette masse immense de matière qui compose l'univers est dans un mouvement perpétuel dont aucune de ses parties n'est entièrement exempte; et, dès qu'il y a du mouvement quelque part, ne vous y fiez point : il faut qu'il arrive des changements, soit lents, soit prompts, mais toujours dans des temps proportionnés à l'effet. Les anciens étaient plaisants de s'imaginer que les corps célestes étaient de nature à ne changer jamais, parce qu'ils ne les avaient pas encore vus changer. Avaient-ils eu le loisir de s'en assurer par l'expérience? Les anciens étaient jeunes auprès de nous. Si

les roses, qui ne durent qu'un jour, faisaient des histoires, et se laissaient des mémoires les unes aux autres, les premières auraient fait le portrait de leur jardinier d'une certaine façon, et de plus de quinze mille âges de roses; les autres qui l'auraient encore laissé à celles qui les devaient suivre n'y auraient rien changé. Sur cela, elles diraient : « Nous avons toujours vu le même jardinier; de « mémoire de rose on n'a vu que lui; il a toujours été fait « comme il est : assurément, il ne meurt point comme « nous, il ne change seulement pas. » Le raisonnement des roses serait-il bon? Il aurait pourtant plus de fondement que celui que faisaient les anciens sur les corps célestes; et, quand même il ne serait arrivé aucun changement dans les cieux jusqu'à aujourd'hui, quand ils paraîtraient marquer qu'ils seraient faits pour durer toujours, sans aucune altération, je ne les en croirais pas encore; j'attendrais une plus longue expérience. Devons-nous établir notre durée, qui n'est que d'un instant, pour la mesure de quelque autre? Serait-ce à dire que ce qui aurait duré cent mille fois plus que nous dût toujours durer? On n'est pas si aisément éternel. Il faudrait qu'une chose eût passé bien des âges d'hommes mis bout à bout pour commencer à donner quelque signe d'immortalité. Vraiment, dit la marquise, je vois les mondes bien éloignés d'y pouvoir prétendre. Je ne leur ferais seulement pas l'honneur de les comparer à ce jardinier qui dure tant à l'égard des roses; ils ne sont que comme les roses même qui naissent et qui meurent dans un jardin les unes après les autres; car je m'attends bien que, s'il disparaît des étoiles anciennes, il en paraît de nouvelles; il faut que l'espèce se répare. Il n'est pas à craindre qu'elle périsse, répondis-je. Les uns vous diront que ce ne sont que des soleils qui se rapprochent de nous, après avoir

été longtemps perdus pour nous dans la profondeur du ciel. D'autres vous diront que ce sont des soleils qui se sont dégagés de cette croûte obscure qui commençait à les environner. Je crois aisément que tout cela peut être, mais je crois aussi que l'univers peut avoir été fait de sorte qu'il s'y formera de temps en temps des soleils nouveaux. Pourquoi la matière propre à faire un soleil ne pourra-t-elle pas, après avoir été dispersée en plusieurs endroits différents, se ramasser à la longue en un certain lieu, et y jeter les fondements d'un nouveau monde? J'ai d'autant plus d'inclination à croire ces nouvelles productions, qu'elles répondent mieux à la haute idée que j'ai des ouvrages de la nature. N'aurait-elle le pouvoir que de faire naître et mourir des planètes ou des animaux par une révolution continuelle? Je suis persuadé, et vous l'êtes déjà aussi, qu'elle met en usage ce même pouvoir sur les mondes, et qu'il ne lui en coûte pas davantage. Mais nous avons sur cela plus que de simples conjectures. Le fait est que, depuis près de cent ans que l'on voit avec les lunettes un ciel tout nouveau et inconnu aux anciens, il n'y a pas beaucoup de constellations où il ne soit arrivé quelque changement sensible; et c'est dans la voie de lait qu'on en remarque le plus, comme si dans cette fourmilière de petits mondes il régnait plus de mouvement et d'inquiétude. De bonne foi, dit la marquise, je trouve à présent les mondes, les cieux et les corps célestes si sujets au changement, que m'en voilà tout à fait revenue. Revenons-en encore mieux, si vous m'en croyez, répliquai-je, n'en parlons plus; aussi bien, vous voilà arrivée à la dernière voûte des cieux; et, pour vous dire s'il y a encore des étoiles au delà, il faudrait être plus habile que je ne suis. Mettez-y encore des mondes, n'y en mettez pas, cela dépend de vous. C'est proprement l'em

des philosophes que ces grands pays invisibles qui peuvent être ou n'être pas si on veut, ou être tels que l'on veut. Il me suffit d'avoir mené votre esprit aussi loin que vont vos yeux.

Quoi ! s'écria-t-elle, j'ai dans la tête tout le système de l'univers ! Je suis savante! Oui, répliquai-je, vous l'êtes assez raisonnablement, et vous l'êtes avec la commodité de pouvoir ne rien croire de tout ce que je vous ai dit, dès que l'envie vous en prendra. Je vous demande seulement, pour récompense de mes peines, de ne voir jamais le soleil, ni le ciel, ni les étoiles, sans songer à moi.

SIXIÈME SOIR.

Nouvelles pensées qui confirment celles des Entretiens précédents. Dernières découvertes qui ont été faite dans le ciel.

Il y avait longtemps que nous ne parlions plus des mondes, madame L. M. D. G. et moi, et nous commencions même à oublier que nous en eussions jamais parlé, lorsque j'allai un jour chez elle, et y entrai justement comme deux hommes d'esprit, et assez connus dans le monde, en sortaient. Vous voyez bien, me dit-elle aussitôt qu'elle me vit, quelle visite je viens de recevoir ; je vous avouerai qu'elle m'a laissée avec quelque soupçon que vous pourriez bien m'avoir gâté l'esprit. Je serais bien glorieux, lui répondis-je, d'avoir eu tant de pouvoir sur vous ; je ne crois pas qu'on pût rien entreprendre de plus difficile. Je crains pourtant que vous ne l'ayez fait, reprit-elle. Je ne sais comment la conversation s'est tournée sur les mondes avec ces deux hommes qui viennent de sortir ; peut-être ont-ils amené ce discours

malicieusement. Je n'ai pas manqué de leur dire aussitôt que toutes les planètes étaient habitées. L'un d'eux m'a dit qu'il était fort persuadé que je ne le croyais pas : moi, avec toute la naïveté possible, je lui ai soutenu que je le croyais ; il a toujours pris cela pour une feinte d'une personne qui voulait se divertir, et j'ai cru que ce qui le rendait si opiniâtre à ne me pas croire moi-même sur mes sentiments, c'est qu'il m'estimait trop pour s'imaginer que je fusse capable d'une opinion si extravagante. Pour l'autre, qui ne m'estime pas tant, il m'a crue sur ma parole. Pourquoi m'avez-vous entêtée d'une chose que les gens qui m'estiment ne peuvent pas croire que je soutienne sérieusement? Mais, madame, lui répondis-je, pourquoi la soutenez-vous sérieusement avec des gens que je suis sûr qui n'entreraient dans aucun raisonnement qui fût un peu sérieux? Est-ce ainsi qu'il faut commettre les habitants des planètes? Contentons-nous d'être une petite troupe choisie qui les croyons, et ne divulguons pas nos mystères dans le peuple. Comment! s'écria-t-elle, appelez-vous peuple les deux hommes qui sortent d'ici? Ils ont bien de l'esprit, répliquai-je, mais ils ne raisonnent jamais. Les raisonneurs, qui sont gens durs, les appelleront peuple sans difficulté D'autre part, ces gens-ci s'en vengent en tournant les raisonneurs en ridicule ; et c'est, ce me semble, un ordre très-bien établi, que chaque espèce méprise ce qui lui manque. Il faudrait, s'il est possible, s'accommoder à chacune ; il eût bien mieux valu plaisanter des habitants des planètes avec ces deux hommes que vous venez de voir, puisqu'ils savent plaisanter, que d'en raisonner, puisqu'ils ne le savent pas faire. Vous en seriez sortie avec leur estime, et les planètes n'y auraient pas perdu un seul de leurs habitants. Trahir la vérité ! dit la mar

n'avez point de conscience. Je vous avoue, répondis-je, que je n'ai pas un grand zèle pour ces vérités-là, et que je les sacrifie volontiers aux moindres commodités de la société. Je vois, par exemple, à quoi il tient, et à quoi il tiendra toujours que l'opinion des habitants des planètes ne passe pour aussi vraisemblable qu'elle l'est. Les planètes se présentent toujours aux yeux comme des corps qui jettent de la lumière, et non point comme de grandes campagnes ou de grandes prairies. Nous croirions bien que des prairies et des campagnes seraient habitées, mais des corps lumineux, il n'y a pas moyen. La raison a beau venir nous dire qu'il y a dans les planètes des campagnes, des prairies, la raison vient trop tard, le premier coup d'œil a fait son effet sur nous avant elle, nous ne la voulons plus écouter. Les planètes ne sont que des corps lumineux; et puis, comment seraient faits leurs habitants? Il faudrait que notre imagination nous représentât aussitôt leurs figures, elle ne le peut pas; c'est le plus court de croire qu'ils ne sont point. Voudriez-vous que, pour établir les habitants des planètes, dont les intérêts me touchent d'assez loin, j'allasse attaquer ces redoutables puissances, qu'on appelle les sens et l'imagination? Il faudrait bien du courage pour cette entreprise; on ne persuade pas facilement aux hommes de mettre leur raison en la place de leurs yeux. Je vois quelquefois bien des gens assez raisonnables pour vouloir bien croire, après mille preuves, que les planètes sont des terres; mais ils ne le croient pas de la même façon qu'ils le croiraient s'ils ne les avaient pas vues sous une apparence différente; il leur souvient toujours de la première idée qu'ils en ont prise, et ils n'en reviennent pas bien. Ce sont ces gens-là qui, en croyant notre opinion, semblent cependant lui faire grâce et ne

la favoriser qu'à cause d'un certain plaisir que leur fait sa singularité.

Eh quoi! interrompit-elle, n'en est-ce pas assez pour une opinion qui n'est que vraisemblable? Vous seriez bien étonnée, repris-je, si je vous disais que le terme de vraisemblance est assez modeste. Est-il simplement vraisemblable qu'Alexandre ait été? Vous vous en tenez fort sûre, et sur quoi est fondée cette certitude? Sur ce que vous en avez toutes les preuves que vous pouvez souhaiter en pareille matière, et qu'il ne se présente pas le moindre sujet de douter, qui suspende et qui arrête votre esprit; car, du reste, vous n'avez jamais vu Alexandre, et vous n'avez pas de démonstration mathématique qu'il ait dû être. Mais que direz-vous, si les habitants des planètes étaient à peu près dans le même cas? On ne saurait vous les faire voir, et vous ne pouvez pas demander qu'on vous les démontre comme l'on ferait une affaire de mathématique : mais toutes les preuves qu'on peut souhaiter d'une pareille chose, vous les avez; la ressemblance entière des planètes avec la terre qui est habitée, l'impossibilité d'imaginer aucun autre usage pour lequel elles eussent été faites, la fécondité et la magnificence de la nature, de certains égards qu'elle paraît avoir eus pour les besoins de leurs habitants, comme d'avoir donné des lunes aux planètes éloignées du soleil, et plus de lunes aux plus éloignées; et, ce qui est très-important, tout est de ce côté-là, et rien du tout de l'autre; et vous ne sauriez imaginer le moindre sujet de doute, si vous ne reprenez les yeux et l'esprit du peuple. Enfin, supposé qu'ils soient, ces habitants des planètes, ils ne sauraient se déclarer par plus de marques, et par des marques plus sensibles; et après cela, c'est à vous à voir si vous ne les voulez traiter que de ci

vraisemblable. Mais vous ne voudriez pas, reprit-elle, que cela me parût aussi certain qu il me le paraît qu'Alexandre a été? Non, pas tout à fait, répondis-je; car, quoique nous ayons sur les habitants des planètes autant de preuves que nous en pouvons avoir dans la situation où nous sommes, le nombre de ces preuves n'est pourtant pas grand. Je m'en vais renoncer aux habitants des planètes, interrompit-elle, car je ne sais plus en quel rang les mettre dans mon esprit : ils ne sont pas tout à fait certains, ils sont plus que vraisemblables; cela m'embarrasse trop. Ah! madame, répliquai-je, ne vous découragez pas. Les horloges les plus communes et les plus grossières marquent les heures; il n'y a que celles qui sont travaillées avec plus d'art qui marquent les minutes. De même les esprits ordinaires sentent bien la différence d'une simple vraisemblance à une certitude entière; mais il n'y a que les esprits fins qui sentent le plus ou le moins de certitude ou de vraisemblance, et qui en marquent, pour ainsi dire, les minutes par leur sentiment. Placez les habitants des planètes un peu au-dessous d'Alexandre, mais au-dessus de je ne sais combien de points d'histoire qui ne sont pas tout à fait prouvés : je crois qu'ils seront bien là. J'aime l'ordre, dit-elle, et vous me faites plaisir d'arranger mes idées; mais pourquoi n'avez-vous pas déjà pris ce soin-là? Parce que, quand vous croirez les habitants des planètes un peu plus ou un peu moins qu'ils ne méritent, il n'y aura pas grand mal, répondis-je. Je suis sûr que vous ne croyez pas le mouvement de la terre autant qu'il devrait être cru; en êtes-vous beaucoup à plaindre? Oh! pour cela, reprit-elle, j'en fais bien mon devoir, vous n'avez rien à me reprocher; je crois fermement que la terre tourne. Je ne vous ai pourtant pas dit la meilleure

raison qui le prouve, répliquai-je. Ah! s'écria-t-elle, c'est une trahison de m'avoir fait croire les choses avec de faibles preuves! Vous ne me jugiez donc pas digne de croire sur de bonnes raisons? Je ne vous prouvais les choses, répondis-je, qu'avec de petits raisonnements doux, et accommodés à votre usage; en eussé-je employé d'aussi solides et d'aussi robustes, que si j'avais eu à attaquer un docteur? Oui, dit-elle, prenez-moi présentement pour un docteur, et voyons cette nouvelle preuve du mouvement de la terre.

Volontiers, repris-je, la voici. Elle me plaît fort, peut-être parce que je crois l'avoir trouvée; cependant elle est si bonne et si naturelle, que je n'oserais m'assurer d'en être l'inventeur. Il est toujours sûr qu'un savant entêté, qui y voudrait répondre, serait réduit à parler beaucoup, ce qui est la seule manière dont un savant puisse être confondu. Il faut, ou que tous les corps célestes tournent en vingt-quatre heures autour de la terre, ou que la terre, tournant sur elle-même en vingt-quatre heures, attribue ce mouvement à tous les corps célestes. Mais qu'ils aient réellement cette révolution de vingt-quatre heures autour de la terre, c'est bien la chose du monde où il y a le moins d'apparence, quoique l'absurdité n'en saute pas d'abord aux yeux. Toutes les planètes font certainement leurs grandes révolutions autour du soleil; mais ces révolutions sont inégales entre elles, selon les distances où les planètes sont du soleil; les plus éloignées font leurs cours en plus de temps, ce qui est fort naturel. Cet ordre s'observe même entre les petites planètes subalternes qui tournent autour d'une grande. Les quatre lunes de Jupiter, les cinq de Saturne, font leurs cercles en plus ou moins de temps autour de leur grande planète, selon qu'elles en sont plus ou moin[illegible]gnées.

De plus, il est sûr que les planètes ont des mouvements sur leurs propres centres; ces mouvements sont encore inégaux : on ne sait pas bien sur quoi se règle cette inégalité; si c'est, ou sur la différente grosseur des planètes, ou sur leur différente solidité, ou sur la différente vitesse des tourbillons particuliers qui les enferment, et des matières liquides où elles sont portées : mais enfin l'inégalité est très-certaine; et en général tel est l'ordre de la nature, que tout ce qui est commun à plusieurs choses se trouve en même temps varié par des différences particulières.

Je vous entends, interrompit la marquise, et je crois que vous avez raison. Oui, je suis de votre avis : si les planètes tournaient autour de la terre, elles tourneraient en des temps inégaux, selon leurs distances, ainsi qu'elles font autour du soleil : n'est-ce pas ce que vous voulez me dire? Justement, madame, repris-je; leurs distances inégales, à l'égard de la terre, devraient produire des différences dans ce mouvement prétendu autour de la terre; et les étoiles fixes, qui sont si prodigieusement éloignées de nous, si fort élevées au-dessus de tout ce qui pourrait prendre autour de nous un mouvement général, du moins situées en lieu où ce mouvement devrait être fort affaibli, n'y aurait-il pas bien de l'apparence qu'elles ne tourneraient pas autour de nous en vingt-quatre heures, comme la lune qui en est si proche? Les comètes, qui sont étrangères dans notre tourbillon, qui y tiennent des routes si différentes les unes des autres, qui ont aussi des vitesses si différentes, ne devraient-elles pas être dispensées de tourner toutes autour de nous dans ce même temps de vingt-quatre heures? Mais non; planètes, étoiles fixes, comètes, tout tournera en vingt-quatre heures autour de la terre. Encore, s'il y avait

dans ces mouvements quelques minutes de différence, on pourrait s'en contenter : mais ils seront tous de la plus exacte égalité, ou plutôt de la seule égalité exacte qui soit au monde ; pas une minute de plus ou de moins En vérité, cela doit être étrangement suspect.

Oh ! dit la marquise, puisqu'il est possible que cette grande égalité ne soit que dans notre imagination, je me tiens fort sûre qu'elle n'est point hors de là. Je suis bien aise qu'une chose qui n'est point du génie de la nature retombe entièrement sur nous et qu'elle en soit déchargée, quoique ce soit à nos dépens. Pour moi, repris-je, je suis si ennemi de l'égalité parfaite, que je ne trouve pas bon que tous les tours que la terre fait chaque jour sur elle-même soient précisément de vingt-quatre heures, et toujours égaux les uns aux autres : j'aurais assez d'inclination à croire qu'il y a des différences. Des différences ! s'écria-t-elle ; et nos pendules ne marquent-elles pas une entière égalité ? Oh ! répondis-je, je récuse les pendules ; elles ne peuvent pas elles-mêmes être tout à fait justes ; et, quelquefois qu'elles le seront en marquant qu'un tour de vingt-quatre heures sera plus long ou plus court qu'un autre, on aimera mieux les croire déréglées que de soupçonner la terre de quelque irrégularité dans ses révolutions. Voilà un plaisant respect qu'on a pour elle ; je ne me fierais guère plus à la terre qu'à une pendule : les mêmes choses, à peu près, qui dérégleront l'une dérégleront l'autre ; je crois seulement qu'il faut plus de temps à la terre qu'à une pendule pour se dérégler sensiblement ; c'est tout l'avantage qu'on lui peut accorder. Ne pourrait-elle pas peu à peu s'approcher du soleil ? Et alors, se trouvant dans un endroit où la matière serait plus agitée et le mouvem[illegible] de, elle ferait en moins de temps sa doubl[illegible]

autour du soleil, et autour d'elle-même. Les années seraient plus courtes, et les jours aussi; mais on ne pourrait s'en apercevoir, parce qu'on ne laisserait pas de partager toujours les années en trois cent soixante-cinq jours, et les jours en vingt-quatre heures. Ainsi, sans vivre plus que nous ne vivons présentement, on vivrait plus d'années; et, au contraire, que la terre s'éloigne du soleil, on vivra moins d'années que nous, et on ne vivra pas moins. Il y a beaucoup d'apparence, dit-elle, que, quand cela serait, de longues suites de siècles ne produiraient que de bien petites différences. J'en conviens, répondis-je; la conduite de la nature n'est pas brusque, et sa méthode est d'amener tout par des degrés qui ne sont sensibles que dans les changements fort prompts et fort aisés. Nous ne sommes presque capables de nous apercevoir que de celui des saisons : pour les autres, qui se font avec une certaine lenteur, ils ne manquent guère de nous échapper. Cependant, tout est dans un branle perpétuel, et, par conséquent, tout change; et il n'y a pas jusqu'à une certaine demoiselle, que l'on a vue dans la lune avec des lunettes, il y a peut-être quarante ans, qui ne soit considérablement vieillie. Elle avait un assez beau visage; ses joues se sont enfoncées, son nez s'est allongé, son front et son menton se sont avancés, de sorte que tous ses agréments sont évanouis, et que l'on craint même pour ses jours.

Que me contez-vous là? interrompit la marquise. Ce n'est point une plaisanterie, repris-je; on apercevait dans la lune une figure particulière, qui avait de l'air d'une tête de femme qui sortait d'entre des rochers, et il est arrivé du changement dans cet endroit-là. Il est tombé quelques morceaux de montagnes, et ils ont laissé à découvert trois pointes, qui ne peuvent plus servir qu'à composer un front, un nez et un menton de vieille. Ne

semble-t-il pas, dit-elle, qu'il y ait une destinée malicieuse qui en veuille particulièrement à la beauté? Ç'a été justement cette tête de demoiselle qu'elle a été attaquer sur toute la lune. Peut-être qu'en récompense, répliquai-je, les changements qui arrivent sur notre terre embellissent quelque visage que les gens de la lune y voient; j'entends quelque visage à la manière de la lune, car chacun transporte sur les objets les idées dont il est rempli. Nos astronomes voient sur la lune des visages de demoiselles; il pourrait être que des femmes qui observeraient y verraient de beaux visages d'hommes. Moi, madame, je ne sais si je ne vous y verrais point. J'avoue, dit-elle, que je ne pourrais pas me défendre d'être obligée à qui me trouverait là. Mais je retourne à ce que vous me disiez tout à l'heure; arrive-t-il sur la terre des changements considérables?

Il y a beaucoup d'apparence, répondis-je, qu'il y en est arrivé. Plusieurs montagnes élevées, et fort éloignées de la mer, ont de grands lits de coquillages, qui marquent nécessairement que l'eau les a autrefois couvertes. Souvent, assez loin encore de la mer, on trouve des pierres où sont des poissons pétrifiés. Qui peut les avoir mis là, si la mer n'y a pas été? Les fables disent qu'Hercule sépara, avec ses deux mains, deux montagnes nommées Calpé et Abila, qui, étant situées entre l'Afrique et l'Espagne, arrêtaient l'Océan, et qu'aussitôt la mer entra avec violence dans les terres, et fit ce grand golfe qu'on appelle la Méditerranée. Les fables ne sont point tout à fait des fables; ce sont des histoires des temps reculés, mais qui ont été défigurées, ou par l'ignorance des peuples, ou par l'amour qu'ils avaient pour le merveilleux, très-anciennes maladies des hommes. Qu'Hercule ait séparé deux montagnes avec ses deux n [illegible] pas

trop croyable : mais que, du temps de quelque Hercule, car il y en a cinquante, l'Océan ait enfoncé deux montagnes plus faibles que les autres, peut-être à l'aide de quelque tremblement de terre, et se soit jeté entre l'Europe et l'Afrique, je le croirais sans beaucoup de peine. Ce fut alors une belle tache que les habitants de la lune virent paraître tout à coup sur notre terre ; car vous savez, madame, que les mers sont des taches. Du moins, l'opinion commune est que la Sicile a été séparée de l'Italie, et Cypre de la Syrie. Il s'est quelquefois formé de nouvelles îles dans la mer ; des tremblements de terre ont abîmé des montagnes, en ont fait naître d'autres, et ont changé le cours des rivières. Les philosophes nous font craindre que le royaume de Naples et la Sicile, qui sont des terres appuyées sur de grandes voûtes souterraines remplies de soufre, ne fondent quelque jour, quand les voûtes ne seront plus assez fortes pour résister aux feux qu'elles renferment, et qu'elles exhalent présentement par des soupiraux tels que le Vésuve et l'Etna. En voilà assez pour diversifier un peu le spectacle que nous donnons aux gens de la lune.

J'aimerais bien mieux, dit la marquise, que nous les ennuyassions en leur donnant toujours le même, que de les divertir par des provinces abîmées.

Cela ne serait encore rien, repris-je, en comparaison de ce qui se passe dans Jupiter. Il paraît sur sa surface comme des bandes dont il serait enveloppé, et que l'on distingue les unes des autres, ou des intervalles qui sont entre elles, par des différents degrés de clarté ou d'obscurité. Ce sont des terres et des mers, ou enfin de grandes parties de la surface de Jupiter aussi différentes entre elles. Tantôt ces bandes s'étrécissent, tantôt elles s'élargissent ; elles s'interrompent quelquefois, et se réunissent

ensuite ; il s'en forme de nouvelles en divers endroits, et il s'en efface ; et tous ces changements, qui ne sont sensibles qu'à nos meilleures lunettes, sont en eux-mêmes beaucoup plus considérables que si notre Océan inondait toute la terre ferme, et laissait en sa place de nouveaux continents. A moins que les habitants de Jupiter ne soient amphibies, et qu'ils ne vivent également sur la terre et dans l'eau, je ne sais pas trop bien ce qu'ils deviennent. On voit aussi, sur la surface de Mars, de grands changements, et même d'un mois à l'autre. En aussi peu de temps, des mers couvrent de grands continents, ou se retirent par un flux et reflux infiniment plus violent que le nôtre, ou du moins c'est quelque chose d'équivalent. Notre planète est bien tranquille auprès de ces deux-là, et nous avons grand sujet de nous en louer, et encore plus s'il est vrai qu'il y ait eu dans Jupiter des pays grands comme toute l'Europe embrasés. Embrasés ! s'écria la marquise ; vraiment, ce serait là une nouvelle considérable. Très-considérable, répondis-je ; on a vu en Jupiter, il y a peut-être vingt ans, une longue lumière plus éclatante que le reste de la planète. Nous avons eu ici des déluges, mais rarement : peut-être que dans Jupiter ils ont rarement aussi de grands incendies, sans préjudice des déluges, qui y sont communs. Mais, quoi qu'il en soit, cette lumière de Jupiter n'est nullement comparable à une autre, qui, selon les apparences, est aussi ancienne que le monde, et que l'on n'avait pourtant jamais vue. Comment une lumière fait-elle pour se cacher ? dit-elle ; il faut pour cela une adresse singulière.

Celle-là, repris-je, ne paraît que dans le temps des crépuscules, de sorte que, le plus ils sont assez longs et assez forts pour la cou l ils peuvent la laisser paraîtr

dérobent, ou elle est si peu sensible, qu'à moins que d'être fort exact, on la prend pour les crépuscules mêmes. Mais enfin, depuis trente ans, on l'a démêlée sûrement, et elle a fait quelque temps les délices des astronomes, dont la curiosité avait besoin d'être réveillée par quelque chose d'une espèce nouvelle. Ils eussent eu beau découvrir de nouvelles planètes subalternes, ils n'en étaient presque plus touchés. Les deux dernières lunes de Saturne, par exemple, ne les ont pas charmés ni ravis, comme avaient fait les satellites ou les lunes de Jupiter; on s'accoutume à tout. On voit donc, un mois devant et après l'équinoxe de mars, lorsque le soleil est couché et le crépuscule fini, une certaine lumière blanchâtre, qui ressemble à une queue de comète. On la voit avant le lever du soleil et avant le crépuscule vers l'équinoxe de septembre, et on la voit soir et matin vers le solstice d'hiver. Hors de là, elle ne peut, comme je viens de vous dire, se dégager des crépuscules, qui ont trop de force et de durée; car on suppose qu'elle subsiste toujours, et l'apparence y est tout entière. On commence à conjecturer qu'elle est produite par quelque grand amas de matière un peu épaisse qui environne le soleil jusqu'à une certaine étendue. La plupart de ses rayons percent cette enceinte, et viennent à nous en ligne droite; mais il y en a qui, allant donner contre la surface intérieure de cette matière, en sont renvoyés vers nous, et y arrivent lorsque les rayons directs, ou ne peuvent pas encore y arriver le matin, ou ne peuvent plus y arriver le soir. Comme ces rayons réfléchis partent de plus haut que les rayons directs, nous devons les avoir plus tôt, et les perdre plus tard.

Sur ce pied-là, je dois me dédire de ce que je vous avais dit, que la lune ne devait point avoir de crépuscu-

les, faute d'être environnée d'un air épais, ainsi que la terre. Elle n'y perdra rien : ses crépuscules lui viendront de cette espèce d'air épais qui environne le soleil, et qui en renvoie les rayons dans les lieux où ceux qui partent directement de lui ne peuvent aller. Mais ne voilà-t-il pas aussi, dit la marquise, des crépuscules assurés pour toutes les planètes qui n'auront pas besoin d'être enveloppées chacune d'un air grossier, puisque celui qui enveloppe le soleil seul peut faire cet effet-là pour tout ce qu'il y a de planètes dans le tourbillon? Je croirais assez volontiers que la nature, selon le penchant que je lui connais à l'économie, ne se serait servie que de ce seul moyen. Cependant, répliquai-je, malgré cette économie, il y aurait, à l'égard de notre terre, deux causes de crépuscules, dont l'une, qui est l'air épais du soleil, serait assez inutile, et ne pourrait être qu'un objet de curiosité pour les habitants de l'observatoire. Mais il faut tout dire : il se peut qu'il n'y ait que la terre qui pousse hors de soi des vapeurs et des exhalaisons assez grossières pour produire des crépuscules; et la nature aura eu raison de pourvoir, par un moyen général, aux besoins de toutes les autres planètes, qui seront, pour ainsi dire, plus pures, et dont les évaporations seront plus subtiles. Nous sommes peut-être ceux d'entre tous les habitants des mondes de notre tourbillon à qui il fallait donner à respirer l'air le plus grossier et le plus épais. Avec quel mépris nous regarderaient les habitants des autres planètes, s'ils savaient cela!

Ils auraient tort, dit la marquise; on n'est pas à mépriser pour être enveloppé d'un air épais, puisque le soleil lui-même en a un qui l'enveloppe. Dites-moi, je vous prie, cet air n'est-il point produit par de certaines vapeurs que vous m'avez dit autrefois qui sor

leil, et ne sert-il point à rompre la première force des rayons qui aurait peut-être été excessive? Je conçois que le soleil pourrait être naturellement voilé, pour être plus proportionné à nos usages. Voilà, madame, répondis-je, un petit commencement de système que vous avez fait assez heureusement. On y pourrait ajouter que ces vapeurs produiraient des espèces de pluies, qui retomberaient dans le soleil pour le rafraîchir, de la même manière que l'on jette quelquefois de l'eau dans une forge dont le feu est trop ardent. Il n'y a rien qu'on ne doive présumer de l'adresse de la nature; mais elle a une autre sorte d'adresse toute particulière pour se dérober à nous, et on ne doit pas s'assurer aisément d'avoir deviné sa manière d'agir ni ses desseins. En fait de découvertes nouvelles, il ne se faut pas trop presser de raisonner, quoiqu'on en ait toujours assez d'envie; et les vrais philosophes sont comme les éléphants, qui, en marchant, ne posent jamais le second pied à terre que le premier ne soit bien affermi. La comparaison me paraît d'autant plus juste, interrompit-elle, que le mérite de ces deux espèces, éléphants et philosophes, ne consiste nullement dans les agréments extérieurs. Je consens que nous imitions le jugement des uns et des autres; apprenez-moi encore quelques-unes des dernières découvertes, et je vous promets de ne point faire de système précipité.

Je viens de vous dire, répondis-je, toutes les nouvelles que je sais du ciel, et je ne crois pas qu'il y en ait de plus fraîches. Je suis bien fâché qu'elles ne soient pas aussi surprenantes et aussi merveilleuses que quelques observations que je lisais l'autre jour dans un Abrégé des Annales de la Chine, écrit en latin. On voit des mille étoiles à la fois qui tombent du ciel dans la mer avec un grand fracas, ou qui se dissolvent et s'en vont en pluie. Cela n'a

pas été vu pour une fois à la Chine : j'ai trouvé cette observation en deux temps assez éloignés, sans compter une étoile qui s'en va crever vers l'orient comme une fusée, toujours avec grand bruit. Il est fâcheux que ces spectacles-là soient réservés pour la Chine, et que ces pays-ci n'en aient jamais eu leur part. Il n'y a pas longtemps que tous nos philosophes se croyaient fondés en expérience, pour soutenir que les cieux et tous les corps célestes étaient incorruptibles et incapables de changement ; et pendant ce temps-là d'autres hommes, à l'autre bout de la terre, voyaient des étoiles se dissoudre par milliers : cela est assez différent. Mais, dit-elle, n'ai-je pas toujours ouï dire que les Chinois étaient de si grands astronomes? Il est vrai, repris-je ; mais les Chinois y ont gagné à être séparés de nous par un long espace de terre, comme les Grecs et les Romains à être séparés par une longue suite de siècles ; tout éloignement est en droit de nous en imposer. En vérité, je crois toujours, de plus en plus, qu'il y a un certain génie qui n'a point encore été hors de notre Europe, ou qui, du moins, ne s'en est pas beaucoup éloigné. Peut-être qu'il ne lui est pas permis de se répandre dans une grande étendue de terre à la fois, et que quelque fatalité lui prescrit des bornes assez étroites. Jouissons-en tandis que nous le possédons. Ce qu'il y a de meilleur, c'est qu'il ne se renferme pas dans les sciences et dans les spéculations sèches ; il s'étend avec autant de succès jusqu'aux choses d'agrément, sur lesquelles je doute qu'aucun peuple nous égale. Ce sont celles-là, madame, auxquelles il vous appartient de vous occuper, et qui doivent composer toute votre philosophie.

HISTOIRE

DES ORACLES.

Mon dessein n'est pas de traiter directement l'*Histoire des Oracles :* je ne me propose que de combattre l'opinion commune qui les attribue aux démons, et les fait cesser à la venue de Jésus-Christ; mais, en la combattant, il faudra nécessairement que je fasse toute l'histoire des oracles, et que j'explique leur origine, leur progrès, les différentes manières dont ils se rendaient, et enfin leur décadence, avec la même exactitude que si je suivais, dans ces matières, l'ordre naturel et historique.

Il n'est pas surprenant que les effets de la nature donnent bien de la peine aux philosophes. Les principes en sont si cachés, que la raison humaine ne peut presque, sans témérité, songer à les découvrir; mais, quand il n'est question que de savoir si les oracles ont pu être un jeu et un artifice des prêtres païens, où peut être la difficulté? Nous qui sommes hommes, ne savons-nous pas bien jusqu'à quel point d'autres hommes ont pu

être ou imposteurs ou dupes? Surtout quand il n'est question que de savoir en quel temps les oracles ont cessé, d'où peut naître le moindre sujet de douter? Tous les livres sont pleins d'oracles. Voyons en quel temps ont été rendus les derniers dont nous ayons connaissance.

Mais nous n'avons garde de permettre que la décision des choses soit si facile : nous y faisons entrer des préjugés qui y forment des embarras bien plus grands que ceux qui s'y fussent trouvés naturellement, et ces difficultés, qui ne viennent que de notre part, sont celles dont nous avons nous-mêmes le plus de peine à nous démêler.

L'affaire des oracles n'en aurait pas, à ce que je crois, de bien considérables, si nous ne les y avions mises. Elle était, de sa nature, une affaire de religion chez les païens; elle en est devenue une sans nécessité chez les chrétiens, et de toutes parts on l'a chargée de préjugés qui ont obscurci des vérités fort claires.

J'avoue que les préjugés ne sont pas communs d'eux-mêmes à la vraie et aux fausses religions. Ils règnent nécessairement dans celles qui ne sont l'ouvrage que de l'esprit humain : mais dans la vraie, qui est un ouvrage de Dieu seul, il ne s'y en trouverait jamais aucun, si ce même esprit humain pouvait s'empêcher d'y toucher et d'y mêler quelque chose du sien. Tout ce qu'il y ajoute de nouveau, que serait-ce que des préjugés sans fondement? Il n'est pas capable d'ajouter rien de réel et de solide à l'ouvrage de Dieu.

Cependant, ces préjugés, qui entrent dans la vraie religion, trouvent, pour ainsi dire, le moyen de se faire confondre avec elle, et de s'attirer un respect qui n'est dû qu'à elle seule. On n'ose les attaquer, de peur d'atta-

quer en même temps quelque chose de sacré. Je ne reproche point cet excès de religion à ceux qui en sont capables; au contraire, je les en loue : mais enfin, quelque louable que soit cet excès, on ne peut disconvenir que le juste milieu ne vaille encore mieux, et qu'il ne soit plus raisonnable de démêler l'erreur d'avec la vérité que de respecter l'erreur mêlée avec la vérité.

Le christianisme a toujours été par lui-même en état de se passer de fausses preuves; mais il y est encore présentement plus que jamais, par les soins que de grands hommes de ce siècle ont pris de l'établir sur ses véritables fondements, avec plus de force que les anciens n'avaient jamais fait. Nous devons être remplis, sur notre religion, d'une confiance qui nous fasse rejeter de faux avantages qu'un autre parti que le nôtre pourrait ne pas négliger.

Sur ce pied-là, j'avance hardiment que les oracles, de quelque nature qu'ils aient été, n'ont point été rendus par des démons, et qu'ils n'ont point cessé à la venue de Jésus-Christ. Chacun de ces deux points mérite bien une dissertation.

PREMIÈRE DISSERTATION.

Que les oracles n'ont point été rendus par les démons.

Il est constant qu'il y a des démons, des génies malfaisants, et condamnés à des tourments éternels; la religion nous l'apprend. La raison nous apprend ensuite que ces

démons ont p[illegible]
mis. Il n'est question qu[illegible]
cette permission.

Ce n'est [illegible]
comme ce [illegible]
lonté de Dieu [illegible]
vélé, si la connaissance [illegible]

Mais l'Écriture [illegible]
nière que les oracles [illegible]
dès lors nous sommes [illegible]
cette matière [illegible]
divine a jugées [illegible]
nos disp[illegible]

Cependant [illegible]
monde [illegible]
dans les oracles [illegible]
aisée à trouver [illegible]
a cru dans [illegible]
oracles [illegible]
pas da[illegible]
dit les [illegible]
bien [illegible]
des [illegible]
rité seule [illegible]
pas donner toujours [illegible]

Mais pourquoi tous [illegible]
que les oracles avaient quelqu[illegible]
cherchons-en présentement [illegible]
suite si elles étaient assez solides.

I

Première raison pourquoi les anciens chrétiens ont cru que les oracles étaient rendus par les démons. Les histoires surprenantes qui couraient sur le fait des oracles et des génies.

L'antiquité est pleine de je ne sais combien d'histoires surprenantes et d'oracles qu'on croit ne pouvoir attribuer qu'à des génies. Nous n'en rapporterons que quelques exemples, qui représenteront tout le reste.

Tout le monde sait ce qui arriva au pilote Thamus Son vaisseau étant un soir vers de certaines îles de la mer Égée, le vent cessa tout à fait. Tous les gens du vaisseau étaient bien éveillés; la plupart même passaient le temps à boire les uns avec les autres, lorsqu'on entendit tout d'un coup une voix qui venait des îles, et qui appelait Thamus. Thamus se laissa appeler deux fois sans répondre; mais à la troisième il répondit. La voix lui commanda que, quand il serait arrivé à un certain lieu, il criât que le grand Pan était mort. Il n'y eut personne dans le navire qui ne fût saisi de frayeur et d'épouvante. On délibérait si Thamus devait obéir à la voix : mais Thamus conclut que si, quand ils seraient arrivés au lieu marqué, il faisait assez de vent pour passer outre, il ne fallait rien dire; mais que, si un calme les arrêtait là, il fallait s'acquitter de l'ordre qu'il avait reçu. Il ne manqua point d'être surpris d'un calme à cet endroit-là, et aussitôt il se mit à crier de toute sa force que le grand Pan était mort. A peine avait-il cessé de parler, que l'on entendit de tous côtés des plaintes et des gémissements, comme d'un grand nombre de personnes surprises et affligées de cette nouvelle. Tous ceux qui étaient dans le

vaisseau furent témoins de l'aventure. Le bruit s'en répandit en peu de temps jusqu'à Rome; et l'empereur Tibère ayant voulu voir Thamus lui-même, assembla des gens savants dans la théologie païenne, pour apprendre d'eux qui était ce grand Pan; et il fut conclu que c'était le fils de Mercure et de Pénélope. C'est ainsi que, dans le dialogue où Plutarque traite des oracles qui ont cessé, Cléombrote conte cette histoire, et dit qu'il la tient d'Épithersès, son maître de grammaire, qui était dans le vaisseau de Thamus lorsque la chose arriva.

Thulis fut un roi d'Égypte, dont l'empire s'étendait jusqu'à l'Océan. C'est lui, à ce qu'on dit, qui donna le nom de Thulé à l'île qu'on appelle présentement Islande. Comme son empire allait apparemment jusque-là, il était d'une belle étendue. Ce roi, enflé de ses succès et de sa prospérité, alla à l'oracle de Sérapis, et lui dit :

« Toi, qui es le maître du feu, et qui gouvernes le « cours du ciel, dis-moi la vérité. Y a-t-il jamais eu et y « aura-t-il jamais quelqu'un aussi puissant que moi? »

L'oracle lui répondit :

« Premièrement Dieu, ensuite la parole et l'esprit avec « eux, tous s'assemblant en un, dont le pouvoir ne peut « finir. Sors d'ici promptement, mortel, dont la vie est « toujours incertaine. »

Au sortir de là, Thulis fut égorgé.

Eusèbe a tiré des écrits même de Porphyre, ce grand ennemi des chrétiens, les oracles suivants :

« 1. Gémissez, trépieds. Apollon vous quitte; il vous « quitte, forcé par une lumière céleste. Jupiter a été; il « est, et il sera. O grand Jupiter! hélas! mes fameux ora- « cles ne sont plus.

« 2. La voix ne peut revenir à la prêtres « déjà condamnée au silence depuis longt

« toujours à Apollon des sacrifices dignes d'un dieu.

« 3. Malheureux prêtre, disait Apollon à son prêtre, ne « m'interroge plus sur le divin père, ni sur son fils unique, ni sur l'esprit qui est l'âme de toutes choses. C'est « cet esprit qui me chasse à jamais de ces lieux. »

Auguste, déjà vieux, et songeant à se choisir un successeur, alla consulter l'oracle de Delphes. L'oracle ne répondait point, quoique Auguste n'épargnât pas les sacrifices. A la fin cependant il en tira cette réponse :

« L'enfant hébreu, à qui tous les dieux obéissent, me « chasse d'ici, et me renvoie dans les enfers. Sors de ce « temple sans parler. »

Il est aisé de voir que, sur de pareilles histoires, on n'a pas pu douter que les démons ne se mêlassent des oracles. Ce grand Pan qui meurt sous Tibère, aussi bien que Jésus-Christ, est le maître des démons, dont l'empire est ruiné par cette mort d'un Dieu si salutaire à l'univers; ou, si cette explication ne vous plaît pas, car enfin on peut, sans impiété, donner des sens contraires à une même chose, quoiqu'elle regarde la religion, ce grand Pan est Jésus-Christ lui-même, dont la mort cause une douleur et une consternation générales parmi les démons, qui ne peuvent plus exercer leur tyrannie sur les hommes. C'est ainsi qu'on a trouvé moyen de donner à ce grand Pan deux faces bien différentes.

L'oracle rendu au roi Thulis, un oracle si positif sur la sainte Trinité, peut-il être une fiction humaine? Comment le prêtre de Sérapis aurait-il deviné un si grand mystère, inconnu alors à toute la terre, et aux Juifs mêmes?

Si ces autres oracles eussent été rendus par des prêtres imposteurs, qui obligeait ces prêtres à se décréditer eux-mêmes, et à publier la cessation de leurs oracles?

N'est-il pas visible que c'étaient des démons que Dieu même forçait à rendre témoignage à sa vérité? Et puis pourquoi les oracles cessaient-ils s'ils n'étaient rendus que par des prêtres?

II.

Seconde raison des anciens chrétiens pour croire les oracles surnaturels. Convenance de cette opinion avec le système du christianisme.

Les démons étant une fois constants par le christianisme, il a été assez naturel de leur donner le plus d'emploi qu'on pouvait, et de ne les pas épargner pour les oracles et les autres miracles païens qui semblaient en avoir besoin. Par là on se dispensait d'entrer dans la discussion des faits, qui eût été longue et difficile; et tout ce qu'ils avaient de surprenant et d'extraordinaire, on l'attribuait à ces démons que l'on avait en main. Il semblait qu'en leur rapportant ces événements on confirmât leur existence, et la religion même qui nous la révèle.

De plus, il est certain que, vers le temps de la naissance de Jésus-Christ, il est souvent parlé de la cessation des oracles, même dans les auteurs profanes. Pourquoi ce temps-là plutôt qu'un autre avait-il été destiné à leur anéantissement? Rien n'était plus aisé à expliquer, selon le système de la religion chrétienne. Dieu avait fait son peuple du peuple juif, et avait abandonné l'empire du reste de la terre aux démons jusqu'à l'arrivée de son fils: mais alors il les dépouille du pouvoir qu'il leur avait laissé prendre; il veut que tout fléchisse sous Jésus-Christ, et que rien ne fasse obstacle à l'établissement de son royaume sur les nations. Il y a je ne sais quoi de si heu-

reux dans cette pensée, que je ne m'étonne pas qu'elle ait eu beaucoup de cours; c'est une de ces choses à la vérité desquelles on est bien aise d'aider, et qui persuadent, parce qu'on y est favorable.

III

Troisième raison des anciens chrétiens. Convenance de leur opinion avec la philosophie de Platon.

Jamais philosophie n'a été plus à la mode qu'y fût celle de Platon chez les chrétiens, pendant les premiers siècles de l'Église. Les païens se partageaient encore entre les différentes sectes de philosophes : mais la conformité que l'on trouva qu'avait le platonisme avec la religion mit dans cette seule secte presque tous les chrétiens savants. De là vient l'estime prodigieuse dont on s'entêta pour Platon; on le regardait comme une espèce de prophète, qui avait deviné plusieurs points importants du christianisme; surtout la sainte Trinité, que l'on ne peut guère nier qui ne soit assez clairement contenue dans ses écrits. Aussi ne manqua-t-on pas de prendre ses ouvrages pour des commentaires de l'Écriture, et de concevoir la nature du verbe comme il l'avait conçue. Il se figurait Dieu tellement élevé au-dessus des créatures, qu'il ne croyait pas qu'elles pussent être sorties immédiatement de ses mains, et il mettait entre elles et lui ce verbe, comme un degré par lequel l'action de Dieu pût passer jusqu'à elles. Les chrétiens prirent cette même idée de Jésus-Christ; et c'est là peut-être la cause pourquoi jamais hérésie n'a été ni plus généralemen[illegible] soutenue avec plus de chaleur que l'ari[illegible]

Ce platonisme donc, qui semblait faire honneur à la religion chrétienne, lorsqu'il lui était favorable, se trouva tout plein de démons; et de là ils se répandirent aisément dans le système que les chrétiens imaginèrent sur les oracles.

Platon veut que les démons soient d'une nature moyenne entre celle des dieux et celle des hommes; que ce soient des génies aériens destinés à faire tout le commerce des dieux et de nous; que, quoiqu'ils soient proches de nous, nous ne les puissions voir; qu'ils pénètrent dans toutes nos pensées; qu'ils aient de l'amour pour les bons, et de la haine pour les méchants; et que ce soit en leur honneur qu'on a établi tant de sortes de sacrifices, et tant de cérémonies différentes.

Il ne paraît point par là que Platon connaisse de mauvais démons, auxquels on pût donner la cause des fourberies des oracles. Plutarque, dans le dialogue des oracles qui ont cessé, assure cependant qu'il en reconnaissait; et à l'égard des platoniciens, la chose est hors de doute. Eusèbe, dans sa *Préparation évangélique*, rapporte quantité de passages de Porphyre, où ce philosophe païen assure que les mauvais démons sont les auteurs des enchantements, des philtres et des maléfices; qu'ils ne font que tromper nos yeux par des spectres et par des fantômes; que le mensonge est essentiel à leur nature; qu'ils excitent en nous la plupart de nos passions; qu'ils ont l'ambition de vouloir passer pour des dieux; que leurs corps aériens et spirituels se nourrissent de suffumigation, de sang répandu, et de la graisse des sacrifices; qu'il n'y a qu'eux qui se mêlent de rendre des oracles, et à qui cette fonction, pleine de tromperie, soit tombée en partage; et enfin, à la tête de cette troupe de mauvais démons, il met Hécate et Sérapis.

Jamblique, autre platonicien, en dit autant; et, comme la plupart de ces choses-là sont vraies, les chrétiens reçurent le tout avec joie, et y ajoutèrent même un peu du leur, selon Tertullien, dans son *Apologétique :* par exemple, que les démons dérobaient, dans les écrits des prophètes, quelque connaissance de l'avenir, et puis s'en faisaient honneur dans leurs oracles.

Ce système des chrétiens avait cela de commode, qu'il découvrait aux païens, par leurs propres principes, l'origine de leur faux culte et la source de l'erreur où ils avaient toujours été. Ils étaient persuadés qu'il y avait quelque chose de surnaturel dans leurs oracles; et les chrétiens qui avaient à disputer contre eux ne songeaient point à leur ôter cette pensée. Les démons, dont on convenait de part et d'autre, servaient à expliquer tout ce surnaturel. On reconnaissait cette espèce de miracle ordinaire qui s'était fait dans la religion des païens : mais on leur en faisait perdre tout l'avantage par les auteurs auxquels on l'attribuait; et cette voie était bien plus courte et plus aisée que celle de contester le miracle même par une longue suite de recherches et de raisonnements.

Voilà comment s'établit, dans les premiers siècles de l'Église, l'opinion qu'on y prit sur les oracles des païens. Je pourrais, aux trois raisons que j'ai apportées, en ajouter une quatrième, aussi bonne peut-être que toutes les autres : c'est que, dans le système des oracles rendus par les démons, il y a du merveilleux; et, si l'on a un peu étudié l'esprit humain, on sait quelle force le merveilleux a sur lui. Mais je ne prétends pas m'étendre sur cette réflexion : ceux qui y entreront m'en croiront bien, sans que je me mette en peine de la prouver, et ceux qui n'y entreront pas ne m'en croiraient pas peut-être après toutes mes preuves.

Examinons présentement, l'une après l'autre, les raisons qu'on a eues de croire les oracles surnaturels.

IV

Que les histoires surprenantes qu'on débite sur les oracles doivent être fort suspectes.

Il serait difficile de rendre raison des histoires et des oracles que nous avons rapportés, sans avoir recours aux démons ; mais aussi tout cela est-il bien vrai? Assurons-nous bien du fait, avant que de nous inquiéter de la cause. Il est vrai que cette méthode est bien lente pour la plupart des gens qui courent naturellement à la cause, et passent par-dessus la vérité du fait; mais enfin nous éviterons le ridicule d'avoir trouvé la cause de ce qui n'est point.

Ce malheur arriva si plaisamment sur la fin du siècle passé à quelques savants d'Allemagne, que je ne puis m'empêcher d'en parler ici.

En 1593, le bruit courut que les dents étant tombées à un enfant de Silésie, âgé de sept ans, il lui en était venu une d'or à la place d'une de ses grosses dents. Horstius, professeur en médecine dans l'université de Helmstad, écrivit, en 1595, l'histoire de cette dent, et prétendit qu'elle était en partie naturelle, en partie miraculeuse, et qu'elle avait été envoyée de Dieu à cet enfant pour consoler les chrétiens affligés par les Turcs. Figurez-vous quelle consolation et quel rapport de cette dent aux chrétiens ni aux Turcs. En la même année, afin que cette dent d'or ne manquât pas d'historiens, Rullandus en écrit encore l'histoire. Deux ans après, Ingolste-

terus, autre savant, écrit contre le sentiment que Rullandus avait de la dent d'or, et Rullandus fait aussitôt une belle et docte réplique. Un autre grand homme, nommé Libavius, ramasse tout ce qui avait été dit de la dent et y ajoute son sentiment particulier. Il ne manquait autre chose à tant de beaux ouvrages, sinon qu'il fût vrai que la dent était d'or. Quand un orfévre l'eut examinée, il se trouva que c'était une feuille d'or appliquée à la dent avec beaucoup d'adresse ; mais on commença par faire des livres, et puis on consulta l'orfévre.

Rien n'est plus naturel que d'en faire autant sur toutes sortes de matières. Je ne suis pas si convaincu de notre ignorance par les choses qui sont, et dont la raison nous est inconnue, que par celles qui ne sont point, et dont nous trouvons la raison. Cela veut dire que, non-seulement nous n'avons pas les principes qui mènent au vrai. mais que nous en avons d'autres qui s'accommodent très-bien avec le faux.

De grands physiciens ont fort bien trouvé pourquoi les lieux souterrains sont chauds en hiver et froids en été. De plus grands physiciens ont trouvé depuis peu que cela n'était pas.

Les discussions historiques sont encore plus susceptibles de cette sorte d'erreur. On raisonne sur ce qu'ont dit les historiens ; mais ces historiens n'ont-ils été, ni passionnés, ni crédules, ni mal instruits, ni négligents ? Il en faudrait trouver un qui eût été spectateur de toutes choses, indifférent et appliqué.

Surtout quand on écrit des faits qui ont liaison avec la religion, il est assez difficile que, selon le parti dont on est, on ne donne à une fausse religion des avantages qui ne lui sont point dus, ou qu'on ne donne à la vraie de faux avantages dont elle n'a pas besoin. Cependant,

on devrait être persuadé qu'on ne peut jamais ajouter de la vérité à celle qui est vraie, ni en donner à celles qui sont fausses.

Quelques chrétiens des premiers siècles, faute d'être instruits ou convaincus de cette maxime, se sont laissés aller à faire, en faveur du christianisme, des suppositions assez hardies, que la plus saine partie des chrétiens ont ensuite désavouées. Ce zèle inconsidéré a produit une infinité de livres apocryphes, auxquels on donnait des noms d'auteurs païens ou juifs; car, comme l'Église avait affaire à ces deux sortes d'ennemis, qu'y avait-il de plus commode que de les battre avec leurs propres armes, en leur présentant des livres, qui, quoique faits, à ce qu'on prétendait, par des gens de leur parti, fussent néanmoins très-avantageux au christianisme? Mais à force de vouloir tirer de ces ouvrages supposés un grand effet pour la religion, on les a empêchés d'en faire aucun. La clarté dont ils sont les trahit, et nos mystères y sont si nettement développés, que les prophètes de l'Ancien et du Nouveau Testament n'y auraient rien entendu auprès de ces auteurs juifs et païens. De quelque côté qu'on se puisse tourner pour sauver ces livres, on trouvera toujours, dans ce trop de clarté, une difficulté insurmontable. Si quelques chrétiens étaient bien capables de supposer des livres aux païens ou aux juifs, les hérétiques ne faisaient point de façon d'en supposer aux orthodoxes. Ce n'étaient que faux évangiles, fausses épîtres d'apôtres, fausses histoires de leurs vies; et ce ne peut être que par un effet de la Providence divine que la vérité s'est démêlée de tant d'ouvrages apocryphes qui l'étouffaient.

Quelques grands hommes de l'Église ont été quelquefois trompés, soit aux suppositions des hérétiques contre

les orthodoxes, soit à celles des chrétiens contre les païens ou les juifs, mais plus souvent à ces dernières. Ils n'ont pas toujours examiné d'assez près ce qui leur semblait favorable à la religion; l'ardeur avec laquelle ils combattaient pour une si bonne cause ne leur laissait pas toujours la liberté de choisir assez bien leurs armes. C'est ainsi qu'il leur arrive quelquefois de se servir des livres des sibylles, ou de ceux d'Hermès Trismégiste, roi d'Égypte.

On ne prétend point par là affaiblir l'autorité, ni attaquer le mérite de ces grands hommes. Après qu'on aura remarqué toutes les méprises où ils peuvent être tombés sur un certain nombre de faits, il leur restera une infinité de raisonnements solides et de belles découvertes, sur quoi on ne les peut assez admirer. Si avec les vrais titres de notre religion ils nous en ont laissé d'autres qui peuvent être suspects, c'est à nous à ne recevoir d'eux que ce qui est légitime, et à pardonner à leur zèle de nous avoir fourni plus de titres qu'il ne nous en faut.

Il n'est pas surprenant que ce même zèle les ait persuadés de la vérité de je ne sais combien d'oracles avantageux à la religion, qui coururent dans les premiers siècles de l'Église. Les auteurs des livres des sibylles et de ceux d'Hermès, ont bien pu l'être aussi de ces oracles; du moins il était plus aisé d'en supposer que des livres entiers. L'histoire de Thamus est païenne d'origine; mais Eusèbe et d'autres grands hommes lui ont fait l'honneur de la croire. Cependant elle est immédiatement suivie, dans Plutarque, d'un autre conte si ridicule, qu'il suffirait pour la décréditer entièrement. Démétrius dit dans cet endroit que la plupart des îles qui sont vers l'Angleterre sont désertes et consacrées à des démons et à des héros; qu'ayant été envoyé par l'empe-

reur pour les reconnaître, il aborda à une de celles qui étaient habitées ; que, peu de temps après qu'il y fut arrivé, il y eut une tempête et des tonnerres effroyables, qui firent dire aux gens du pays qu'assurément quelqu'un des principaux démons venait de mourir, parce que leur mort était toujours accompagnée de quelque chose de funeste. A cela Démétrius ajoute que l'une de ces îles est la prison de Saturne, qui y est gardé par Briarée, et enseveli dans un sommeil perpétuel, ce qui rend, ce me semble, le géant assez inutile pour sa garde ; et qu'il est environné d'une infinité de démons, qui sont à ses pieds comme ses esclaves.

Ce Démétrius ne faisait-il pas des relations bien curieuses de ses voyages ? Et n'est-il pas beau de voir un philosophe comme Plutarque nous conter froidement ces merveilles ? Ce n'est pas sans raison qu'on a nommé Hérodote le père de l'histoire. Toutes les histoires grecques, qui, à ce compte-là, sont ses filles, tiennent beaucoup de son génie ; elles ont peu de vérité, mais beaucoup de merveilleux et de choses amusantes. Quoi qu'il en soit, l'histoire de Thamus serait presque suffisamment réfutée, quand elle n'aurait point d'autre défaut que celui de se trouver dans un même traité avec les démons de Démétrius.

Mais, de plus, elle ne peut recevoir un sens raisonnable. Si ce grand Pan était un démon, les démons ne pouvaient-ils se faire savoir sa mort les uns aux autres, sans y employer Thamus ! N'ont-ils point d'autres voies pour s'envoyer des nouvelles ? et d'ailleurs sont-ils si imprudents que de révéler aux hommes leurs malheurs et la faiblesse de leur nature ? Dieu les y forçait, direz-vous. Dieu avait donc un dessein; mais voyons ce qui s'en ensuivit. Il n'y eut personne qui se désabusât du paganisme,

pour avoir appris la mort du grand Pan. Il fut arrêté que c'était le fils de Mercure et de Pénélope, et non pas celui que l'on reconnaissait en Arcadie pour le dieu de *tout*, ainsi que son nom le porte. Quoique la voix eût nommé le grand Pan, cela s'entendit pourtant du petit Pan ; sa mort ne tira guère à conséquence, et il ne paraît pas qu'on y ait eu grand regret.

Si ce grand Pan était Jésus-Christ, les démons n'annoncèrent aux hommes une mort si salutaire que parce que Dieu les y contraignait. Mais qu'en arriva-t-il ? Quelqu'un entendit-il ce mot de Pan dans son vrai sens ? Plutarque vivait dans le second siècle de l'Église, et cependant personne ne s'était encore avisé de dire que Pan fût Jésus-Christ mort en Judée.

L'histoire de Thulis est rapportée par Suidas, auteur qui ramasse beaucoup de choses, mais qui ne les choisit guère. Son oracle de Sérapis pèche de la même manière que les livres des sibylles, par le trop de clarté sur nos mystères ; mais, de plus, ce Thulis, roi d'Égypte, n'était pas assurément un des Ptolomées. Et que deviendra tout l'oracle, s'il faut que Sérapis soit un Dieu qui n'ait été amené en Égypte que par un Ptolomée, qui le fit venir de Pont, comme beaucoup de savants le prétendent sur des apparences très-fortes ? Du moins il est certain qu'Hérodote, qui aime tant à discourir sur l'ancienne Égypte, ne parle point de Sérapis, et que Tacite conte tout au long comment et pourquoi un des Ptolomées fit venir de Pont le dieu Sérapis, qui n'était alors connu que là.

L'oracle rendu à Auguste sur l'enfant hébreu n'est point du tout recevable. Cédrénus le cite d'Eusèbe, et aujourd'hui il ne s'y trouve point. Il ne serait pas impossible que Cédrénus citât à faux, ou citât quelque ouvrage faussement attribué à Eusèbe. Il est bien homme

à vous rapporter, sur la foi de certains faux actes de saint Pierre, qui couraient encore de son temps, que Simon le magicien avait à sa porte un gros dogue qui dévorait ceux que son maître ne voulait pas laisser entrer; que saint Pierre, voulant parler à Simon, ordonna à ce chien de lui aller dire, en langage humain, que Pierre, serviteur de Dieu, le demandait; que le chien s'acquitta de cet ordre, au grand étonnement de ceux qui étaient alors avec Simon; mais que Simon, pour leur faire voir qu'il n'en savait pas moins que saint Pierre, ordonna au chien, à son tour, d'aller lui dire qu'il entrât, ce qui fut exécuté aussitôt. Voilà ce qui s'appelle, chez les Grecs, écrire l'histoire. Cédrénus vivait dans un siècle ignorant, où la licence d'écrire impunément des fables se joignait encore à l'inclination générale qui y porte les Grecs.

Mais quand Eusèbe, dans quelque ouvrage qui ne serait pas venu jusqu'à nous, aurait effectivement parlé de l'oracle d'Auguste, Eusèbe lui-même se trompait quelquefois, et on en a des preuves constantes. Les premiers défenseurs du christianisme, Justin, Tertullien, Théophile, Tatien, auraient-ils gardé le silence sur un oracle si favorable à la religion? Étaient-ils assez peu zélés pour négliger cet avantage? Mais ceux mêmes qui nous donnent cet oracle le gâtent en y ajoutant qu'Auguste, de retour à Rome, fit élever, dans le Capitole, un autel avec cette inscription : *C'est ici l'autel du fils unique* ou *aîné de Dieu.* Où avait-il pris cette idée d'un fils unique de Dieu, dont l'oracle ne parle point?

Enfin, ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'Auguste, depuis le voyage qu'il fit en Grèce, dix-neuf ans avant la naissance de Jésus-Christ, n'y retourna jamais; et même, lorsqu'il en revint, il n'était guère dans la disposition d'élever des autels à d'autres dieux qu'à lui; car

il souffrit, non-seulement que les villes d'Asie lui en élevassent et lui célébrassent des jeux sacrés, mais même qu'à Rome on consacrât un autel à la Fortune, qui était de retour, *Fortunæ reduci*, c'est-à-dire à lui-même, et que l'on mît le jour d'un retour si heureux entre les jours de fête.

Les oracles qu'Eusèbe rapporte de Porphyre paraissent plus embarrassants que tous les autres. Eusèbe n'aura pas supposé à Porphyre des oracles qu'il ne citait point; et Porphyre, qui était si attaché au paganisme, n'aura pas cité de faux oracles sur la cessation des oracles mêmes, et à l'avantage de la religion chrétienne. Voici, ce semble, le cas où le témoignage d'un ennemi a tant de force.

Mais aussi, d'un autre côté, Porphyre n'était pas assez mal habile homme pour fournir aux chrétiens des armes contre le paganisme, sans y être nécessairement engagé par la suite de quelque raisonnement, et c'est ce qui ne paraît point ici. Si ces oracles eussent été allégués par les chrétiens, et que Porphyre, en convenant qu'ils avaient été effectivement rendus, se fût défendu des conséquences qu'on en voulait tirer, il est sûr qu'ils seraient d'un très-grand poids; mais c'est de Porphyre même que les chrétiens, selon qu'il paraît par l'exemple d'Eusèbe, tiennent ces oracles; c'est Porphyre qui prend plaisir à ruiner sa religion et à établir la nôtre. En vérité, cela est suspect de soi-même, et le devient encore davantage par l'excès où il pousse la chose; car on nous rapporte de lui-même je ne sais combien d'autres oracles très-clairs et très-positifs sur la personne de Jésus-Christ, sur sa résurrection, sur son ascension; enfin, le plus entêté et le plus habile des païens nous accable de preuves du christianisme. Défions-nous de cette générosité.

Eusèbe a cru que c'était un assez grand avantage de pouvoir mettre le nom de Porphyre à la tête de tant d'oracles si favorables à la religion. Il nous les donne dépouillés de tout ce qui les accompagnait dans les écrits de Porphyre. Que savons-nous s'il ne les réfutait pas? Selon l'intérêt de sa cause, il le devait faire; et, s'il ne l'a pas fait, assurément il avait quelque intention cachée.

On soupçonne que Porphyre était assez méchant pour faire de faux oracles, et les présenter aux chrétiens, à dessein de se moquer de leur crédulité, s'ils les recevaient pour vrais, et appuyaient leur religion sur de pareils fondements. Il en eût tiré des conséquences pour des choses bien plus importantes que ces oracles, et eût attaqué tout le christianisme par cet exemple, qui, au fond, n'eût pourtant rien conclu.

Il est toujours certain que ce même Porphyre, qui nous fournit tous ces oracles, soutenait, comme nous avons vu, que les oracles étaient rendus par des génies menteurs. Il se pourrait donc bien faire qu'il eût mis en oracles tous les mystères de notre religion, exprès pour tâcher à les détruire, et pour les rendre suspects de fausseté, parce qu'ils auraient été attestés par de faux témoins. Je sais bien que les chrétiens ne le prenaient pas ainsi : mais comment eussent-ils jamais prouvé par raisonnement que les démons étaient quelquefois forcés à dire la vérité? Ainsi Porphyre demeurait toujours en état de se servir de ses oracles contre eux; et, selon le tour de cette dispute, ils devaient nier que ces oracles eussent jamais été rendus, comme nous le nions présentement. Cela, ce me semble, explique pourquoi Porphyre était si prodigue d'oracles favorables à notre religion, et quel tour avait pu prendre le grand procès d'entre les chrétiens et les païens. Nous ne faisons que le deviner,

car toutes les pièces n'en sont pas venues jusqu'à nous. C'est ainsi que, en examinant un peu les choses de près, on trouve que ces oracles, qui paraissent si merveilleux, n'ont jamais été. Je n'en rapporterai point d'autres exemples, tout le reste est de la même nature.

V

Que l'opinion commune sur les oracles ne s'accorde pas si bien qu'on pense avec la religion.

Le silence de l'Écriture sur ces démons que l'on prétend qui président aux oracles ne nous laisse pas seulement en liberté de n'en rien croire, mais il nous y porte assez naturellement. Serait-il possible que l'Écriture n'eût point appris aux juifs et aux chrétiens une chose qu'ils ne pouvaient jamais deviner sûrement par leur raison naturelle, et qu'il leur importait extrêmement de savoir, pour n'être pas ébranlés par ce qu'ils verraient arriver de surprenant dans les autres religions? Car je conçois que Dieu n'a parlé aux hommes que pour suppléer à la faiblesse de leurs connaissances, qui ne suffisaient pas à leurs besoins, et que tout ce qu'il ne leur a pas dit est de telle nature qu'ils le peuvent apprendre d'eux-mêmes, ou qu'il n'est pas nécessaire qu'ils le sachent. Ainsi, si les oracles eussent été rendus par de mauvais démons, Dieu nous l'eût appris pour nous empêcher de croire qu'il les rendît lui-même, et qu'il y eût quelque chose de divin dans des religions fausses.

David reproche aux païens des dieux qui ont une bouche et n'ont point de parole, et souhaite à leurs adorateurs, pour toute punition, de devenir semblables à ce

qu'ils adorent : mais, si ces dieux eussent eu, non-seulement l'usage de la parole, mais encore la connaissance des choses futures, je ne vois pas que David eût pu faire ce reproche aux païens, ni qu'ils eussent dû être fâchés de ressembler à leurs dieux.

Quand les saints Pères s'emportent avec tant de raison contre le culte des idoles, ils supposent toujours qu'elles ne peuvent rien ; et, si elles eussent parlé, si elles eussent prédit l'avenir, il ne fallait pas attaquer avec mépris leur impuissance ; il fallait désabuser les peuples du pouvoir extraordinaire qui paraissait en elles. En effet, aurait-on eu tant de tort d'adorer ce qu'on croyait être animé d'une vertu divine, ou tout au moins d'une vertu plus qu'humaine ? Il est vrai que ces démons étaient ennemis de Dieu ; mais les païens pouvaient-ils le deviner ? Si les démons demandaient des cérémonies barbares et extravagantes, les païens les croyaient bizarres ou cruels ; mais ils ne laissaient pas pour cela de les croire plus puissants que les hommes, et ils ne savaient pas que le vrai Dieu leur offrait sa protection contre eux. Ils ne se soumettaient le plus souvent à leurs dieux que comme à des ennemis redoutables, qu'il fallait apaiser à quelque prix que ce fût ; et cette soumission et cette crainte n'étaient pas sans fondement, si en effet les démons donnaient des preuves de leur pouvoir qui fussent au-dessus de la nature. Enfin le paganisme, ce culte si abominable aux yeux de Dieu, n'eût été qu'une erreur involontaire et excusable.

Mais, direz-vous, si les faux prêtres ont toujours trompé les peuples, le paganisme n'a été non plus qu'une simple erreur où tombaient les peuples crédules, qui, au fond, avaient dessein d'honorer un être supérieur.

La différence est bien grande. C'est aux hommes à se

précautionner contre les erreurs où ils peuvent être jetés par d'autres hommes ; mais ils n'ont nul moyen de se précautionner contre celles où ils seraient jetés par des génies qui sont au-dessus d'eux. Mes lumières suffisent pour examiner si une statue parle ou ne parle pas ; mais, du moment qu'elle parle, rien ne me peut plus désabuser de la divinité que je lui attribue. En un mot, Dieu n'est obligé, par les lois de sa bonté, qu'à me garantir des surprises dont je ne puis me garantir moi-même ; pour les autres, c'est à ma raison à faire son devoir.

Aussi voyons-nous que, quand Dieu a permis aux démons de faire des prodiges, il les a en même temps confondus par des prodiges plus grands. Pharaon eût pu être trompé par ses magiciens ; mais Moïse était là, plus puissant que les magiciens de Pharaon. Jamais les démons n'ont eu tant de pouvoir, ni n'ont fait tant de choses surprenantes, que du temps de Jésus-Christ et des apôtres.

Cela n'empêche pas que le paganisme n'ait toujours été appelé, avec justice, le culte des démons. Premièrement, l'idée qu'on y prend de la Divinité ne convient nullement au vrai Dieu, mais à ces génies réprouvés et éternellement malheureux.

Secondement, l'intention des païens n'était pas tant d'adorer le premier être, la source de tous les biens, que ces êtres malfaisants, dont ils craignaient la colère ou le caprice. Enfin, les démons, qui ont sans contredit le pouvoir de tenter les hommes et de leur tendre des piéges, favorisaient, autant qu'il était en eux, l'erreur grossière des païens, et leur fermaient les yeux sur des impostures visibles. De là vient qu'on dit que le paganisme roulait, non pas sur les prodiges, mais sur les prestiges des démons ; ce qui suppose qu'en tout ce qu'ils faisaient il n'y avait rien de réel ni de vrai.

Il peut être cependant que Dieu ait quelquefois permis aux démons quelques effets réels. Si cela est arrivé, Dieu avait alors ses raisons, et elles sont toujours dignes d'un profond respect; mais, à parler en général, la chose n'a point été ainsi. Dieu permit au diable de brûler les maisons de Job, de désoler ses pâturages, de faire mourir tous ses troupeaux, de frapper son corps de mille plaies; mais ce n'est pas à dire que le diable soit lâché sur tous ceux à qui les mêmes malheurs arrivent. On ne songe point au diable, quand il est question d'un homme malade ou ruiné. Le cas de Job est un cas particulier; on raisonne indépendamment de cela, et nos raisonnements généraux n'excluent jamais les exceptions que la toute-puissance de Dieu peut faire à tout.

Il paraît donc que l'opinion commune, sur les oracles, ne s'accorde pas bien avec la bonté de Dieu, et qu'elle décharge le paganisme d'une bonne partie de l'extravagance et même de l'abomination que les saints Pères y ont toujours trouvée. Les païens devaient dire, pour se justifier, que ce n'était pas merveille qu'ils eussent obéi à des génies qui animaient des statues, et faisaient tous les jours cent choses extraordinaires; et les chrétiens, pour leur ôter toute excuse, ne devaient jamais leur accorder ce point. Si toute la religion païenne n'avait été qu'une imposture des prêtres, le christianisme profitait de l'excès du ridicule où elle tombait.

Aussi y a-t-il bien de l'apparence que les disputes des chrétiens et des païens étaient en cet état, lorsque Porphyre avouait si volontiers que les oracles étaient rendus par de mauvais démons. Ces mauvais démons lui étaient d'un double usage. Il s'en servait, comme nous avons vu, à rendre inutiles, et même désavantageux à la religion chrétienne, les oracles dont les chrétiens prétendaient se

parer; mais de plus, il rejetait sur ces génies cruels et artificieux toute la folie et toute la barbarie d'une infinité de sacrifices que l'on reprochait sans cesse aux païens.

C'est donc attaquer Porphyre jusque dans ses derniers retranchements, et c'est prendre les vrais intérêts du christianisme, que de soutenir que les démons n'ont point été les auteurs des oracles.

VI

Que les démons ne sont pas suffisamment établis par le paganisme.

Dans les premiers temps, la poésie et la philosophie étaient la même chose; toute sagesse était renfermée dans les poëmes. Ce n'est pas que par cette alliance la poésie en valût mieux, mais la philosophie en valait beaucoup moins. Homère et Hésiode ont été les premiers philosophes grecs, et de là vient que les autres philosophes ont toujours pris fort sérieusement ce qu'ils avaient dit, et ne les ont cités qu'avec honneur.

Homère confond le plus souvent les dieux et les démons : mais Hésiode distingue quatre espèces de natures raisonnables : les dieux, les démons, les demi-dieux ou héros, et les hommes. Il va plus loin, il marque la durée de la vie des démons; car ce sont des démons que les nymphes dont il parle dans l'endroit que nous allons citer, et Plutarque l'entend ainsi :

« Une corneille, dit Hésiode, vit neuf fois autant qu'un « homme; un cerf quatre fois autant qu'une corneille; « un corbeau trois fois autant qu'un cerf; le phénix neuf

« fois autant qu'un corbeau; et les nymphes, enfin, dix « fois autant que le phénix. »

On ne prendrait volontiers tout ce calcul que pour une pure rêverie poétique, indigne qu'un philosophe y fasse aucune réflexion, et indigne même qu'un poëte l'imite; car l'agrément y manque autant que la vérité; mais Plutarque n'est pas de cet avis. Comme il voit qu'en supposant la vie de l'homme de soixante-dix ans, ce qui en est la durée ordinaire, les démons devraient vivre six cent quatre-vingt mille quatre cents ans, et qu'il ne conçoit pas bien qu'on ait pu avoir l'expérience d'une si longue vie dans les démons, il aime mieux croire qu'Hésiode, par le mot d'âge d'homme, n'a entendu qu'une année. L'interprétation n'est pas trop naturelle; mais sur ce pied-là on ne compte pour la vie des démons que sept mille neuf cent vingt ans, et alors Plutarque n'a plus de peine à concevoir comment on a pu expérimenter que les démons vivaient ce temps-là. De plus, il remarque dans le nombre de sept mille neuf cent vingt de certaines perfections pythagoriciennes qui le rendent tout à fait digne de marquer la durée de la vie des démons. Voilà les raisonnements de cette antiquité si vantée.

Des poëmes d'Homère et d'Hésiode, les démons ont passé dans la philosophie de Platon. Il ne peut être trop loué de ce qu'il est celui d'entre les Grecs qui a conçu la plus haute idée de Dieu; mais cela même l'a jeté dans de faux raisonnements. Parce que Dieu est infiniment élevé au-dessus des hommes, il a cru qu'il devait y avoir entre lui et nous des espèces moyennes qui fissent la communication de deux extrémités si éloignées, et par le moyen desquelles l'action de Dieu passât jusqu'à nous. Dieu, disait-il, ressemble à un triangle qui a ses trois côtés égaux, les démons à un triangle qui n'en a que

deux égaux, et les hommes à un triangle qui les a inégaux tous les trois. L'idée est assez belle, il ne lui manque que d'être mieux fondée.

Mais quoi! ne se trouve-t-il pas après tout que Platon a raisonné juste? Et ne savons-nous pas certainement, par l'Écriture sainte, qu'il y a des génies ministres des volontés de Dieu, et ses messagers auprès des hommes? N'est-il pas admirable que Platon ait découvert cette vérité par ses seules lumières naturelles?

J'avoue que Platon a deviné une chose qui est vraie, et cependant je lui reproche de l'avoir devinée. La révélation nous assure de l'existence des anges et des démons; mais il n'est point permis à la raison humaine de nous en assurer. On est embarrassé de cet espace infini qui est entre Dieu et les hommes, et on le remplit de génies et de démons; mais de quoi remplira-t-on l'espace infini qui sera entre Dieu et ces génies, ou ces démons mêmes? Car, de Dieu à quelque créature que ce soit, la distance est infinie. Comme il faut que l'action de Dieu traverse, pour ainsi dire, ce vide infini pour aller jusqu'aux démons, elle pourra bien aller aussi jusqu'aux hommes, puisqu'ils ne sont plus éloignés que de quelques degrés qui n'ont nulle proportion avec ce premier éloignement. Lorsque Dieu traite avec les hommes, par le moyen des anges, ce n'est pas à dire que les anges soient nécessaires pour cette communication, ainsi que Platon le prétendait; Dieu les y emploie pour des raisons que la philosophie ne pénétrera jamais, et qui ne peuvent être parfaitement connues que de lui seul.

Selon l'idée que donne la comparaison des triangles, on voit que Platon avait imaginé les démons, afin que, de créature plus parfaite en créature plus parfaite, on montât enfin jusqu'à Dieu, de sorte que Dieu n'aurait

que quelques degrés de perfection par-dessus la première des créatures. Mais il est visible que, comme elles sont toutes infiniment imparfaites à son égard, parce qu'elles sont toutes infiniment éloignées de lui, les différences de perfection qui sont entre elles disparaissent dès qu'on les compare avec Dieu; ce qui les élève les unes au-dessus des autres ne les approche pourtant pas de lui.

Ainsi, à ne consulter que la raison humaine, on n'a besoin de démons, ni pour faire passer l'action de Dieu jusqu'aux hommes, ni pour mettre entre Dieu et nous quelque chose qui approche de lui plus que nous ne pouvons en approcher.

Peut-être Platon lui-même n'était-il pas aussi sûr de l'existence de ses démons que les platoniciens l'ont été depuis. Ce qui me le fait soupçonner, c'est qu'il met l'Amour au nombre des démons; car il mêle souvent la galanterie avec la philosophie, et ce n'est pas la galanterie qui lui réussit le plus mal. Il dit que l'Amour est fils du dieu des richesses et de la pauvreté; qu'il tient de son père la grandeur de courage, l'élévation des pensées, l'inclination à donner, la prodigalité, la confiance en ses propres forces, l'opinion de son mérite, l'envie d'avoir toujours la préférence; mais qu'il tient de sa mère cette indigence qui fait qu'il demande toujours, cette importunité avec laquelle il demande, cette timidité qui l'empêche quelquefois d'oser demander, cette disposition qu'il a à la servitude, et cette crainte d'être méprisé qu'il ne peut jamais perdre. Voilà, à mon sens, une des plus jolies fables qui se soient jamais faites. Il est plaisant que Platon en fît quelquefois d'aussi galantes et d'aussi agréables qu'avait pu faire Anacréon lui-même, et quelquefois aussi ne raisonnât pas plus solidement que n'aurait fait Anacréon. Cette origine de l'Amour explique

parfaitement bien toutes les bizarreries de sa nature mais aussi on ne sait plus ce que c'est que les démons du moment que l'Amour en est un. Il n'y a pas d'apparence que Platon ait entendu cela dans un sens nature et philosophique, ni qu'il ait voulu dire que l'Amour fût un être hors de nous, qui habitât les airs. Assurément il l'a entendu dans un sens galant, et alors il me semble qu'il nous permet de croire que tous ses démons sont de la même espèce que l'Amour; et, puisqu'il mêle de gaieté de cœur des fables dans son système, il ne se soucie pas beaucoup que le reste de son système passe pour fabuleux. Jusqu'ici, nous n'avons fait que répondre aux raisons qui ont fait croire que les oracles avaient quelque chose de surnaturel; commençons présentement à attaquer cette opinion.

VII

Que de grandes sectes de philosophes païens n'ont point cru qu'il y eût rien de surnaturel dans les oracles.

Si, au milieu de la Grèce même, où tout retentissait d'oracles, nous avions soutenu que ce n'étaient que des impostures, nous n'aurions étonné personne par la hardiesse de ce paradoxe, et nous n'aurions point eu besoin de prendre des mesures pour le débiter secrètement. La philosophie s'était partagée sur le fait des oracles; les platoniciens et les stoïciens tenaient leur parti : mais les cyniques, les péripatéticiens et les épicuriens s'en moquaient hautement. Ce qu'il y avait de miraculeux dans les oracles ne l'était pas tant que la moitié des savants de la Grèce ne fussent encore en liberté de n'en rien

croire, et cela malgré le préjugé commun à tous les Grecs, qui mérite d'être compté pour quelque chose.

Eusèbe, liv. IV de la *Préparation évangélique*, nous dit que six cents personnes d'entre les païens avaient écrit contre les oracles : mais je crois qu'un certain Œnomaüs, dont il nous parle, et dont il nous a conservé quelques fragments, est un de ceux dont les ouvrages méritent le plus d'être regrettés.

Il y a plaisir à voir, dans ses fragments qui nous restent, cet Œnomaüs, plein de la liberté cynique, argumenter sur chaque oracle contre le dieu qui l'a rendu, et le prendre lui-même à partie. Voici, par exemple, comment il traite le dieu de Delphes, sur ce qu'il avait répondu à Crésus :

« Crésus en passant le fleuve Halis renversera un grand « empire. »

En effet, Crésus, en passant le fleuve Halis, attaqua Cyrus, qui, comme tout le monde sait, vint fondre sur lui, et le dépouilla de tous ses États.

« Tu t'étais vanté dans un autre oracle rendu à Cré-« sus, dit Œnomaüs à Apollon, que tu savais le nombre « des grains de sable : tu t'étais bien fait valoir sur ce « que tu voyais de Delphes cette tortue que Crésus faisait « cuire en Lydie dans le même moment. Voilà de « belles connaissances pour en être si fier! Quand on te « vient consulter sur le succès qu'aura la guerre de Cré-« sus et de Cyrus, tu demeures court ; car, si tu lis dans « l'avenir ce qui en arrivera, pourquoi te sers-tu de fa-« çons de parler qu'on ne peut entendre? Ne sais-tu point « qu'on ne les entendra pas? Si tu le sais, tu te plais « donc à te jouer de nous? Si tu ne le sais point, apprends « de nous qu'il faut parler plus clairement, et qu'on ne « t'entend point. Je te dirai même que, si tu as voulu te

« servir d'équivoques, le mot grec par lequel tu expri-
« mes que Crésus renversera un grand empire n'est pas
« bien choisi, et qu'il ne peut signifier que la victoire de
« Crésus sur Cyrus. S'il faut nécessairement que les cho-
« ses arrivent, pourquoi nous amuser avec tes ambiguï-
« tés? Que fais-tu à Delphes, malheureux, occupé, comme
« tu es, à nous chanter des prophéties inutiles? Pourquoi
« tous ces sacrifices que nous te faisons? Quelle fureur
« nous possède! »

Mais Œnomaüs est encore de plus mauvaise humeur sur cet oracle que rendit Apollon aux Athéniens, lorsque Xercès fondit sur la Grèce avec toutes les forces de l'Asie. La Pythie leur donna pour réponse que Minerve, protectrice d'Athènes, tâchait en vain, par toutes sortes de moyens, d'apaiser la colère de Jupiter; que cependant Jupiter, en faveur de sa fille, voulait bien souffrir que les Athéniens se sauvassent dans des murailles de bois, et que Salamine verrait la perte de beaucoup d'enfants chers à leurs mères, soit quand Cérès serait dispersée, soit quand elle serait ramassée.

Sur cela Œnomaüs perd entièrement le respect pour le dieu de Delphes. « Ce combat du père et de la fille,
« dit-il, sied bien à des dieux; il est beau qu'il y ait dans
« le ciel des inclinations et des intérêts contraires. Jupi-
« ter est courroucé contre Athènes, il a fait venir contre
« elle toutes les forces de l'Asie; mais, s'il n'a pas pu la
« ruiner autrement, s'il n'avait plus de foudres, s'il a été
« réduit à emprunter des forces étrangères, comment a-t-il
« eu le pouvoir de faire venir contre cette ville toutes les
« forces de l'Asie? Après cela cependant il permet qu'on
« se sauve dans des murailles de bois; sur qui donc tom-
« bera sa colère? Sur des pierres? Beau devin, tu ne sais
« point à qui seront ces enfants dont Salamine verra la

« perte, s'ils seront Grecs ou Perses; il faut bien qu'ils « soient de l'une ou de l'autre armée : mais ne sais-tu « point du moins qu'on verra que tu ne le sais point? Tu « caches le temps de la bataille sous ces belles expres- « sions poétiques, *soit quand Cérès sera dispersée; soit « quand elle sera ramassée;* tu veux nous éblouir par ce « langage pompeux : mais ne sait-on pas bien qu'il faut « qu'une bataille navale se donne au temps des semailles « ou de la moisson? Apparemment ce ne sera pas en hi- « ver. Quoi qu'il arrive, tu te tireras d'affaire par le moyen « de ce Jupiter que Minerve tâche d'apaiser. Si les Grecs « perdent la bataille, Jupiter a été inexorable; s'ils la « gagnent, Jupiter s'est enfin laissé fléchir. Tu dis, Apol- « lon, qu'on fuie dans des murs de bois; tu conseilles, « tu ne devines pas. Moi qui ne sais point deviner, j'en « eusse bien dit autant; j'eusse bien jugé que l'effet de « la guerre serait tombé sur Athènes; et que, puisque les « Athéniens avaient des vaisseaux, le meilleur pour eux « était d'abandonner leur ville, et de se mettre tous sur « la mer. »

Telle était la vénération que de grandes sectes de philosophes avaient pour les oracles, et pour les dieux mêmes qu'on en croyait auteurs. Il est assez plaisant que toute la religion païenne ne fût qu'un problème de philosophie. Les dieux prennent-ils soin des affaires des hommes? n'en prennent-ils pas soin? Cela est essentiel; il s'agit de savoir si on les adorera, ou si on les laissera là sans aucun culte : tous les peuples ont déjà pris le parti d'adorer; on ne voit de tous côtés que temples, que sacrifices; cependant une grande secte de philosophes soutient publiquement que ces sacrifices, ces temples, ces adorations, sont autant de choses inutiles, et que les dieux, loin de s'y plaire, n'en ont aucune connaissance.

Il n'y a point de Grec qui n'aille consulter les oracles sur ses affaires ; mais cela n'empêche pas que dans trois grandes écoles de philosophie on ne traite hautement les oracles d'impostures.

Qu'il me soit permis de pousser un peu plus loin cette réflexion ; elle pourra servir à faire entendre ce que c'était que la religion chez les païens. Les Grecs, en général, avaient extrêmement de l'esprit ; mais ils étaient fort légers, curieux, inquiets, incapables de se modérer sur rien ; et, pour dire tout ce que j'en pense, ils avaient tant d'esprit, que leur raison en souffrait un peu. Les Romains étaient d'un autre caractère ; gens solides, sérieux, appliqués, qui savaient suivre un principe et prévoir de loin une conséquence. Je ne serais pas surpris que les Grecs, sans songer aux suites, eussent traité étourdiment le pour et le contre de toutes choses, qu'ils eussent fait des sacrifices, en disputant si les sacrifices pouvaient toucher les dieux, et qu'ils eussent consulté les oracles sans être assurés que les oracles ne fussent pas de pures illusions. Apparemment les philosophes s'intéressaient assez peu au gouvernement pour ne se pas soucier de choquer la religion dans leurs disputes, et peut-être le peuple n'avait pas assez de foi aux philosophes pour abandonner la religion, ni pour y rien changer sur leur parole ; et enfin la passion dominante des Grecs était de discourir sur toutes les matières, à quelque prix que ce pût être. Mais il est sans doute plus étonnant que les Romains, et les plus habiles d'entre les Romains, et ceux qui savaient le mieux combien la religion tirait à conséquence pour la politique, aient osé publier des ouvrages, où non-seulement ils mettaient leur religion en question, mais même la tournaient entièrement en ridicule. Je parle de Cicéron, qui, dans ses livres de la divina-

tion, n'a rien épargné de ce qui était le plus saint à Rome. Après qu'il a fait voir assez vivement, à ceux contre qui il dispute, quelle extrême folie c'était de consulter des entrailles d'animaux, il les réduit à répondre que les dieux, qui sont tout-puissants, changent les entrailles dans le moment du sacrifice, afin de marquer par elles leur volonté et l'avenir. Cette réponse était de Chrysippe, d'Antipater et de Possidonius, tous grands philosophes, et chefs du parti des stoïciens. « Ah! que dites-vous? reprend Cicé-« ron, il n'y a point de vieilles si ridicules que vous. « Croyez-vous que le même veau ait le foie bien disposé, « s'il est choisi pour le sacrifice par une certaine per-« sonne, et mal disposé, s'il est choisi par une autre? « Cette disposition de foie peut-elle changer en un instant, « pour s'accommoder à la fortune de ceux qui sacrifient? « Ne voyez-vous pas que c'est le hasard qui fait le choix « des victimes? L'expérience même ne vous l'apprend-« elle pas? Car souvent les entrailles d'une victime sont « tout à fait funestes, et celles de la victime qu'on im-« mole immédiatement après sont les plus heureuses du « monde. Que deviennent les menaces de ces premières « entrailles? ou comment les dieux se sont ils apaisés si « promptement? Mais vous dites qu'un jour il ne se « trouva point de cœur à un bœuf que César sacrifiait, et « que, comme cet animal ne pouvait pas pourtant vivre « sans en avoir un, il faut nécessairement qu'il se soit re-« tiré dans le moment du sacrifice. Est-il possible que « vous ayez assez d'esprit pour voir qu'un bœuf n'a pu « vivre sans cœur, et que vous n'en ayez pas assez pour « voir que ce cœur n'a pu en un moment s'envoler je « ne sais où? » Et un peu après il ajoute : « Croyez-moi, « vous ruinez toute la physique pour défendre l'art des « aruspices : car ce ne sera pas le cours ordinaire de la

« nature qui fera naître et mourir toutes choses, et il y « aura quelques corps qui viendront de rien, et retour« neront dans le néant. Quel physicien a jamais soutenu « cette opinion? il faut pourtant que les aruspices la sou« tiennent. »

Je ne donne ce passage de Cicéron que comme un exemple de l'extrême liberté avec laquelle il insultait à la religion qu'il suivait lui-même; en mille autres endroits, il ne fait pas plus de grâce aux poulets sacrés, au vol des oiseaux, et à tous les miracles dont les annales des pontifes étaient remplies.

Pourquoi ne lui faisait-on pas son procès sur son impiété? Pourquoi tout le peuple ne le regardait-il pas avec horreur? Pourquoi tous les colléges des prêtres ne s'élevaient-ils pas contre lui? Il y a lieu de croire que, chez les païens, la religion n'était qu'une pratique, dont la spéculation était indifférente. Faites comme les autres, et croyez ce qu'il vous plaira. Ce principe est fort extravagant; mais le peuple, qui n'en reconnaissait pas l'impertinence, s'en contentait, et les gens d'esprit s'y soumettaient aisément, parce qu'il ne les gênait guère.

Aussi voit-on que toute la religion païenne ne demandait qu des cérémonies, et nuls sentiments du cœur. Les dieux sont irrités, tous leurs foudres sont prêts à tomber; comment les apaisera-t-on? Faut-il se repentir des crimes qu'on a commis? Faut-il rentrer dans les voies de la justice naturelle, qui devrait être entre tous les hommes? Point du tout : il faut seulement prendre un veau de telle couleur, né en tel temps, l'égorger avec un tel couteau, et cela désarmera tous les dieux : encore vous est-il permis de vous moquer en vous-même du sacrifice, si vous voulez; il n'en ira pas plus mal.

Apparemment il en était de même des oracles, y croyait

qui voulait; mais on ne laissait pas de les consulter. La coutume a sur les hommes une force qui n'a nullement besoin d'être appuyée de la raison.

VIII

Que d'autres que des philosophes ont assez souvent fait peu de cas des oracles.

Les histoires sont pleines d'oracles, ou méprisés par ceux qui les recevaient, ou modifiés à leur fantaisie. Pactias (Hérodote, l. I), Lydien, et sujet des Perses, s'étant réfugié à Cumes, ville grecque, les Perses ne manquèrent pas d'envoyer demander qu'on le leur livrât. Les Cuméens firent aussitôt consulter l'oracle des Branchides, pour savoir comment ils en devaient user. L'oracle répondit qu'ils livrassent Pactias. Aristodicus, un des premiers de Cumes, qui n'était pas de cet avis, obtint par son crédit qu'on envoyât une seconde fois vers l'oracle, et même il se fit mettre du nombre des députés. L'oracle ne lui fit que la réponse qu'il avait déjà faite. Aristodicus, peu satisfait, s'avisa, en se promenant autour du temple, d'en faire sortir de petits oiseaux qui y faisaient leurs nids. Aussitôt il sortit du sanctuaire une voix qui lui criait : « Détestable mortel, qui te donne la « hardiesse de chasser d'ici ceux qui sont sous ma pro- « tection? Eh quoi! grand dieu, répondit bien vite Aris- « todicus, vous nous ordonnez bien de chasser Pactias « qui est sous la nôtre? Oui, je vous l'ordonne, reprit le « dieu, afin que vous, qui êtes des impies, vous péris- « siez plutôt, et que vous ne veniez plus importuner les « oracles sur vos affaires. »

Il paraît bien que le dieu était poussé à bout, puisqu'il avait recours aux injures ; il paraît bien aussi qu'Aristodicus ne croyait pas trop que ce fût un dieu qu rendît ces oracles, puisqu'il cherchait à l'attraper pai la comparaison des oiseaux ; et après qu'il l'eût attrap en effet, apparemment il le crut moins dieu que jamais Les Cuméens eux-mêmes n'en devaient être guère persuadés, puisqu'ils croyaient qu'une seconde députation pouvait le faire dédire, ou que du moins il penserail mieux à ce qu'il devait répondre. Je remarque ici, en passant, que, puisque Aristodicus tendait un piége à c dieu, il fallait qu'il eût prévu qu'on ne lui laisserait pas chasser les oiseaux d'un asile si saint sans en rien dire. et que par conséquent les prêtres étaient extrêmemen jaloux de l'honneur de leurs temples.

Ceux d'Égine (Hérodote, l. V) ravageaient les côtes d l'Attique, et les Athéniens se préparaient à une expédition contre Égine, lorsqu'il leur vint de Delphes un oracl qui les menaçait d'une ruine entière, s'ils faisaient l guerre aux Éginètes plus tôt que dans trente ans, mais ces trente ans passés, ils n'avaient qu'à bâtir un templ à Éaque et entreprendre la guerre, et alors tout devai leur réussir. Les Athéniens, qui brûlaient d'envie de s venger, coupèrent l'oracle par la moitié ; ils n'y déférèrent qu'en ce qui regardait le temple d'Éaque, et ils l bâtirent sans retardement · mais pour les trente ans, il s'en moquèrent, ils allèrent aussitôt attaquer Égine, e eurent tout l'avantage. Ce n'est point un particulier qu a si peu d'égard pour les oracles ; c'est tout un peuple et un peuple très-superstitieux.

Il n'est pas trop aisé de dire comment les peuple païens regardaient leur religion. Nous avons dit qu'ils s contentaient que les philosophes se soumissent aux cé

rémonies; cela n'est pas tout à fait vrai. Je ne sache point que Socrate refusât d'offrir de l'encens aux dieux, ni de faire son personnage comme les autres dans les fêtes publiques; cependant le peuple lui fit son procès sur les sentiments particuliers qu'on lui imputait en matière de religion, et qu'il fallait presque deviner en lui, parce qu'il ne s'en était jamais expliqué ouvertement. Le peuple entrait donc en connaissance de ce qui se traitait dans les écoles de philosophie; et comment souffrait-il qu'on y soutînt hautement tant d'opinions contraires au culte établi, et souvent à l'existence même des dieux? Du moins, il savait parfaitement ce qui se jouait sur les théâtres. Ces spectacles étaient faits pour lui, et il est sûr que jamais les dieux n'ont été traités avec moins de respect que dans les comédies d'Aristophane. Mercure, dans le Plutus, vient se plaindre de ce qu'on a rendu la vue au dieu des richesses, qui auparavant était aveugle; et de ce que Plutus commençant à favoriser également tout le monde, les autres dieux, à qui on ne fait plus de sacrifices pour avoir du bien, meurent tous de faim. Il pousse la chose jusqu'à demander un emploi, quel qu'il soit, dans une maison bourgeoise, pour avoir du moins de quoi manger. Les oiseaux d'Aristophane sont encore bien libres. Toute la pièce roule sur ce qu'une certaine ville des oiseaux, que l'on a dessein de bâtir dans les airs, interromprait le commerce qui est entre les dieux et les hommes, rendrait les oiseaux maîtres de tout et réduirait les dieux à la dernière misère. Je vous laisse à juger si tout cela est bien dévot. Ce fut pourtant ce même Aristophane qui commença à exciter le peuple contre la prétendue impiété de Socrate. Il y a là je ne sais quoi d'inconcevable qui se trouve souvent dans les affaires du monde.

Il est toujours constant par ces exemples, et il le serait encore par une infinité d'autres, s'il en était besoin, que le peuple était quelquefois d'humeur à écouter des plaisanteries sur sa religion. Il en pratiquait les cérémonies, seulement pour se délivrer des inquiétudes qu'il eût pu avoir en ne les pratiquant pas, mais, au fond, il ne paraît pas qu'il y eût trop de foi. A l'égard des oracles, il en usait de même. Le plus souvent, il les consultait pour n'avoir plus à les consulter; et, s'ils ne s'accommodaient pas à ses desseins, il ne se gênait pas beaucoup pour leur obéir. Ainsi, ce n'était peut-être pas une chose si constante, même parmi le peuple, que les oracles fussent rendus par les divinités.

Après cela, il serait fort inutile de rapporter des histoires de grands capitaines, qui ne se sont pas fait une affaire de passer par-dessus des oracles ou des auspices. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que cela s'est pratiqué même dans les premiers siècles de la république romaine, dans ces temps d'une heureuse grossièreté, où l'on était si scrupuleusement attaché à la religion, et où, comme dit Tite-Live, dans l'endroit même que nous allons citer de lui, on ne connaissait point encore cette philosophie qui apprend à mépriser les dieux. Papirius faisait la guerre aux Samnites; et, dans les conjonctures où l'on était, l'armée romaine souhaitait avec une extrême ardeur que l'on en vînt à un combat. Il fallut auparavant consulter les poulets sacrés; et l'envie de combattre était si générale, que, quoique les poulets ne mangeassent point quand on les mit hors de la cage, ceux qui avaient soin d'observer l'auspice ne laissèrent pas de rapporter au consul qu'ils avaient fort bien mangé. Sur cela le consul promet en même temps à ses soldats et la bataille et la victoire. Cependant il y eut contesta-

tion entre les gardes des poulets sur cet auspice qu'on avait rapporté à faux. Le bruit en vint jusqu'à Papirius, qui dit qu'on lui avait rapporté un auspice favorable, et qu'il s'en tenait là ; que, si on ne lui avait pas dit la vérité, c'était l'affaire de ceux qui prenaient les auspices, et que tout le mal devait tomber sur leur tête. Aussitôt il ordonna qu'on mît ces malheureux aux premiers rangs ; et avant que l'on eût encore donné le signal de la bataille, un trait partit, sans que l'on sût de quel côté, et alla percer le garde des poulets qui avait rapporté l'auspice à faux. Dès que le consul sut cette nouvelle, il s'écria : « Les dieux sont ici présents, le criminel « est puni ; ils ont déchargé toute leur colère sur celui « qui la méritait : nous n'avons plus que des sujets d'es- « pérances. » Aussitôt il fit donner le signal, et il remporta une victoire entière sur les Samnites.

Il y a bien de l'apparence que les dieux eurent moins de part que Papirius à la mort de ce pauvre garde des poulets, et que le *général* en voulut tirer un sujet de rassurer les soldats que le faux auspice pouvait avoir ébranlés. Les Romains savaient déjà ces sortes de tours dans les temps de leur plus grande simplicité.

Il faut donc avouer que nous aurions grand tort de croire les auspices ou les oracles plus miraculeux que les païens ne les croyaient eux-mêmes. Si nous n'en sommes pas aussi désabusés que quelques philosophes et quelques généraux d'armées, soyons-le du moins autant que le peuple l'était quelquefois.

Mais tous les païens méprisaient-ils les oracles ? Non, sans doute. Eh bien ! quelques particuliers qui n'y ont point eu d'égard suffisent-ils pour les décréditer entièrement ? A l'aut ... qui n'y croyaient pas, il ne faut qu'op ... i y cr ... t.

Ces deux autorités ne sont pas égales. Le témoignage de ceux qui croient une chose déjà établie n'a point de force pour l'appuyer; mais le témoignage de ceux qui ne la croient pas a de la force pour la détruire. Ceux qui croient peuvent n'être pas instruits des raisons de ne point croire, mais il ne se peut guère que ceux qui ne croient point ne soient point instruits des raisons de croire.

C'est tout le contraire quand la chose s'établit : le témoignage de ceux qui la croient est de soi-même plus fort que le témoignage de ceux qui ne la croient point; car, naturellement, ceux qui la croient doivent l'avoir examinée, et ceux qui ne la croient point peuvent ne l'avoir point fait.

Je ne veux pas dire que dans l'un ni dans l'autre cas l'autorité de ceux qui croient ou ne croient point soit de décision; je veux dire seulement que, si on n'a point d'égard aux raisons sur lesquelles les deux partis se fondent, l'autorité des uns est tantôt plus recevable, tantôt celle des autres. Cela vient, en général, de ce que, pour quitter une opinion commune, ou pour en recevoir une nouvelle, il faut faire quelque usage de sa raison, bon ou mauvais; mais il n'est point besoin d'en faire aucun pour rejeter une opinion nouvelle, ou pour en prendre une qui est commune. Il faut des forces pour résister au torrent, mais il n'en faut point pour le suivre.

Et il n'importe sur le fait des oracles que, parmi ceux qui y croyaient quelque chose de divin et de surnaturel, il se trouve des philosophes d'un grand nom, tels que les stoïciens. Quand les philosophes s'entêtent une fois d'un préjugé, ils sont plus incurables que le peuple même, parce qu'ils s'entêtent également, et du préjugé et des fausses raisons dont ils le soutiennent. Les stoï-

ciens en particulier, malgré le faste de leur secte, avaient des opinions qui font pitié. Comment n'eussent-ils pas cru aux oracles? Ils croyaient bien aux songes. Le grand Chrysippe ne retranchait de sa créance aucun des points qui entrait dans celle de la moindre femmelette.

IX.

Que les anciens chrétiens eux-mêmes n'ont pas trop cru que les oracles fussent rendus par les démons.

Quoiqu'il paraisse que les chrétiens savants des premiers siècles aimassent à dire que les oracles étaient rendus par les démons, ils ne laissaient pas de reprocher souvent aux païens qu'ils étaient joués par leurs prêtres. Il fallait que la chose fût bien vraie, puisqu'ils la publiaient aux dépens de ce système des démons, qu'ils croyaient leur être si favorable.

Voici comment parle Clément Alexandrin, au troisième livre des *Tapisseries* : « Vante-nous, si tu veux, ces oracles pleins de folie et d'impertinence, ceux de Claros, « d'Apollon Pythien, de Didyme, d'Amphilocus : tu peux « encore y ajouter les augures, et les interprètes des « songes et des prodiges. Fais-nous paraître aussi devant « l'Apollon Pythien, ces gens qui devinaient par la farine « ou par l'orge, et ceux qui ont été si estimés, parce « qu'ils parlaient du ventre. Que les secrets des temples « des Égyptiens, et que la nécromancie des Étrusques « demeurent dans les ténèbres ; toutes ces choses ne sont « certainement que des impostures extravagantes et de « pures tromperies pareilles à celles des jeux de dés. Les « chèvres qu'on a dressées à la divination, et les cor-

« beaux qu'on a instruits à rendre les oracles, ne sont, « pour ainsi dire, que les associés de ces charlatans qui « fourbent tous les hommes. »

Eusèbe, au commencement du quatrième livre de sa *Préparation évangélique*, propose, dans toute leur étendue, les meilleures raisons qui soient au monde, pour prouver que tous les oracles ont pu n'être que des impostures; et ce n'est que sur ces mêmes raisons que je prétends m'appuyer dans la suite, quand je viendrai au détail des fourberies des oracles.

J'avoue cependant que, quoique Eusèbe sût si bien tout ce qui pouvait empêcher qu'on les crût surnaturels, il n'a pas laissé de les attribuer aux démons; et il semble que l'autorité d'un homme si bien instruit des raisons des deux partis est d'un grand préjugé pour le parti qu'il embrasse.

Mais remarquez qu'Eusèbe, après avoir fort bien prouvé que les oracles ont pu n'être que des impostures des prêtres, assure, sans détruire ni affaiblir ces premières preuves, qu'ils ont pourtant été le plus souvent rendus par des démons. Il fallait qu'il apportât quelque oracle non suspect, et rendu dans de telles circonstances que, quoique beaucoup d'autres pussent être imputés à l'artifice des prêtres, celui-là n'y pût jamais être imputé mais c'est ce qu'Eusèbe ne fait point du tout. Je vois bien que tous les oracles peuvent n'avoir été que des fourberies, mais je ne le veux pourtant pas croire. Pourquoi? parce que je suis bien aise d'y faire entrer les démons. Voilà une assez pitoyable espèce de raisonnement Ce serait autre chose, si Eusèbe, dans les circonstance des temps où il s'est trouvé, n'avait osé dire ouvertemen que les oracles ne fussent pas l'ouvrage des démons mais que, en faisant semblant de le soutenir, il eû

insinué le contraire avec le plus d'adresse qu'il eût pu.

C'est à nous à croire l'un ou l'autre, selon que nous estimerons plus ou moins Eusèbe. Pour moi, je crois voir clairement que, dans l'endroit dont il est question, il n'y a placé les démons que par manière d'acquit, et par un respect forcé qu'il a eu pour l'opinion commune.

Un passage d'Origène, dans son livre septième contre Celse, prouve assez bien qu'il n'attribuait les oracles aux démons que pour s'accommoder au temps et à l'état où était alors cette grande dispute entre les chrétiens et les païens. « Je pourrais, dit-il, me servir de l'autorité d'A-« ristote et des péripatéticiens, pour rendre la Pythie fort « suspecte ; je pourrais tirer des écrits d'Épicure et de « ses sectateurs une infinité de choses qui décrédite-« raient les oracles, et je ferais voir aisément que les « Grecs eux-mêmes n'en faisaient pas trop de cas ; mais « j'accorde que ce n'étaient point des fictions ni des im-« postures ; voyons si en ce cas-là même, à examiner la « chose de près, il serait besoin que quelque dieu s'en « fût mêlé, et s'il ne serait pas plus raisonnable d'y « faire présider de mauvais démons et des génies enne-« mis du genre humain. »

Il paraît assez que naturellement Origène eût cru des oracles ce que nous en croyons ; mais les païens, qui les produisaient pour un titre de la divinité de leur religion, n'avaient garde de consentir qu'ils ne fussent qu'un artifice de leurs prêtres. Il fallait donc, pour gagner quelque chose sur les païens, leur accorder ce qu'ils soutenaient si opiniâtrément, et leur faire voir que, quand même il y aurait eu du surnaturel dans les oracles, ce n'était pas à dire que la vraie divinité y eût eu part, alors on était obligé d[illegible]re les démons en jeu.

Il est vrai que, absolum[illegible]ait mieux eu

exclure tout à fait les démons, et que l'on eût donné par là une plus grande atteinte à la religion païenne : mais tout le monde ne pénétrait peut-être pas si avant dans cette matière ; et l'on croyait faire bien assez, lorsque par l'hypothèse des démons, qui satisfait à tout avec deux paroles, on rendrait inutiles aux païens toutes les choses miraculeuses qu'ils pouvaient jamais alléguer en faveur de leur faux culte.

Voilà apparemment ce qui fut cause que, dans les premiers siècles de l'Église, on embrassa si généralement ce système sur les oracles. Nous perçons encore asse dans les ténèbres d'une antiquité si éloignée, pour y démêler que les chretiens ne prenaient pas tant cette opinion, à cause de la vérité qu'ils y trouvaient, qu'à caus de la facilité qu'elle leur donnait à combattre le paganisme; et, s'ils renaissaient dans les temps où nou sommes, délivrés comme nous des raisons étrangères qu les déterminaient à ce parti, je ne doute point qu'ils n suivissent presque tous le nôtre.

Jusqu'ici nous n'avons fait que lever les préjugés qu sont contraires à notre opinion, et que l'on tire, ou d système de la religion chrétienne, ou de la philosophie ou du sentiment général des païens, et des chrétien mêmes. Nous avons répondu à tout cela, non pas en nou tenant simplement sur la défensive, mais le plus souven même en attaquant. Il faut présentement attaquer encor avec plus de force, et faire voir, par toutes les circon stances particulières qu'on peut remarquer dans les ora cles, qu'ils n'ont jamais mérité d'être attribués à de génies.

X.

Oracles corrompus.

On corrompait les oracles avec une facilité qui faisait bien voir qu'on avait affaire à des hommes. La *Pythie philippise,* disait Démosthène, lorsqu'il se plaignait que les oracles de Delphes étaient toujours conformes aux intérêts de Philippe.

Quand Cléomène, roi de Sparte, voulut dépouiller de la royauté Démarat l'autre roi, sous prétexte qu'il n'était pas fils d'Ariston son prédécesseur, et qu'Ariston lui-même s'était plaint qu'il lui était né trop peu de temps après son mariage, on envoya à l'oracle sur une question si difficile; et, en effet, elle était de la nature de celles qui ne peuvent être décidées que par les dieux. Mais Cléomène avait pris les devants auprès de la supérieure des prêtresses de Delphes; elle déclara que Démarate n'était point fils d'Ariston. La fourberie fut découverte quelque temps après, et la prêtresse privée de sa dignité. Il fallait bien venger l'honneur de l'oracle, et tâcher de le réparer.

Pendant qu'Hippias était tyran d'Athènes, quelques citoyens qu'il avait bannis obtinrent de la Pythie, à force d'argent, que, quand il viendrait des Lacédémoniens la consulter sur quoi que ce pût être, elle leur dît toujours qu'ils eussent à délivrer Athènes de la tyrannie. Les Lacédémoniens, à qui on redisait toujours la même chose à tout propos, crurent enfin que les dieux ne leur pardonneraient jamais de mépriser des ordres si fréquents, et prirent les armes contre Hippias, quoiqu'il fût leur allié.

Si les démons rendaient les oracles, les démons n manquaient pas de complaisance pour les princes qu étaient une fois devenus redoutables, et on peut rema quer que l'enfer avait bien des égards pour Alexandr et pour Auguste. Quelques historiens disent nettemen qu'Alexandre voulut, d'autorité absolue, être fils de Ju piter Ammon, et pour l'intérêt de sa vanité, et pou l'honneur de sa mère, qui était soupçonnée d'avoir e quelque amant moins considérable que Jupiter. On y ajouté qu'avant que d'aller au temple, il fit avertir l dieu de sa volonté, et que le dieu l'exécuta de fort bonn grâce. Les autres auteurs tiennent tout au moins que le prêtres imaginèrent d'eux-mêmes ce moyen de flatte Alexandre. Il n'y a que Plutarque qui fonde toute cett divinité d'Alexandre sur une méprise du prêtre d'Am mon, qui, en saluant ce roi, et lui voulant dire en grec *O mon fils*, prononça dans ces mots *S* au lieu d'une *N* parce que, étant Lybien, il ne savait pas trop bien pro noncer le grec, et ces mots, avec ce changement, signi fiaient : *O fils de Jupiter*. Toute la cour ne manqua pa de relever cette faute du prêtre à l'avantage d'Alexandre et sans doute le prêtre lui-même la fit passer pour un inspiration du dieu qui avait conduit sa langue, et con firma, par des oracles, sa mauvaise prononciation. Cett dernière façon de conter l'histoire est peut-être la meil leure. Les petites origines conviennent assez aux grande choses.

Auguste fut si amoureux de Livie, qu'il l'enleva à so mari, toute grosse qu'elle était, et ne se donna pas l loisir d'attendre qu'elle fût accouchée pour l'épouser Comme l'action était un peu extraordinaire, on en con sulta l'oracle. L'oracle, qui savait faire sa cour, ne s contenta pas de l'approuver; il assura que jamais u

mariage ne réussissait mieux que quand on épousait une personne déjà grosse. Voilà pourtant, ce me semble, une étrange maxime.

Il n'y avait à Sparte que deux maisons dont on pût prendre des rois. Lysander, un des plus grands hommes que Sparte ait jamais eus, forma le dessein d'ôter cette distinction trop avantageuse à deux familles et trop injurieuse à toutes les autres, et d'ouvrir le chemin de la royauté à tous ceux qui se sentiraient assez de mérite pour y prétendre. Il fit pour cela un plan si composé, et qui embrassait tant de choses, que je m'étonne qu'un homme d'esprit en ait pu espérer quelque succès. Plutarque dit fort bien que c'était comme une démonstration de mathématiques, à laquelle on n'arrive que par de longs circuits. Il y avait une femme dans le Pont qui prétendait être grosse d'Apollon. Lysander jeta les yeux sur ce fils d'Apollon pour s'en servir quand il serait né. C'était avoir des vues bien étendues. Il fit courir le bruit que les prêtres de Delphes gardaient d'anciens oracles qu'il ne leur était pont permis de lire, parce qu'Apollon avait réservé ce droit à quelqu'un qui serait issu de son sang, et qui viendrait à Delphes faire reconnaître sa naissance. Ce fils d'Apollon devait être le petit enfant du Pont; et, parmi ces oracles si mystérieux, il devait y en avoir qui eussent annoncé aux Spartiates qu'il ne fallait donner la couronne qu'au mérite, sans avoir égard aux familles. Il n'était plus question que de composer les oracles, de gagner le fils d'Apollon qui s'appelait Silenus, de le faire venir à Delphes, et de corrompre les prêtres. Tout cela était fait, ce qui me paraît fort surprenant; car quelles machines n'avait-il pas fallu faire jouer? Déjà Silenus était en Grèce, et il se préparait à s'aller faire reconnaître à Delphes pour fils d'Apollon, mais, malheu-

reusement, un des ministres de Lysander fut effrayé, quoique tard, de se voir embarqué dans une affaire si délicate, et il ruina tout.

On ne peut guère voir un exemple plus remarquable de la corruption des oracles : mais, en le rapportant, je ne veux pas dissimuler ce que mon auteur dissimule; c'est que Lysander avait déjà essayé de corrompre beaucoup d'autres oracles, et n'en avait pu venir à bout. Dodone avait résisté à son argent, Jupiter Ammon avait été inflexible, et même les prêtres du lieu députèrent à Sparte pour accuser Lysander; mais il se tira d'affaire par son crédit. La grande prêtresse même de Delphes avait refusé de lui vendre sa voix; et cela me fait croire qu'il y avait à Delphes deux colléges qui n'avaient rien de commun, l'un de prêtres, et l'autre de prêtresses; car Lysander, qui ne put corrompre la grande prêtresse, corrompit bien les prêtres. Les prêtresses étaient les seules qui rendissent des oracles de vive voix, et qui fissent les enragées sur le trépied; mais, apparemment, les prêtres avaient un bureau de prophéties écrites, dont ils étaient les maîtres, les dispensateurs et les interprètes.

Je ne doute point que ces gens-là, pour l'honneur de leur métier, ne fissent quelquefois les difficiles avec ceux qui les voulaient gagner, surtout si on leur demandait des choses dont il n'y eût pas lieu d'espérer beaucoup de succès, telle qu'était la nouveauté que Lysander avait dessein d'introduire dans le gouvernement de Sparte. Peut-être même le parti d'Agésilas, qui était alors opposé à celui de Lysander, avait soupçonné quelque chose de ce projet, et avait pris les devants auprès des oracles. Les prêtres d'Ammon eussent-ils pris la peine de venir du fond de la Lybie à Sparte faire un procès à un homme

tel que Lysander, s'ils ne se fussent entendus avec ses ennemis, et s'ils n'y eussent été poussés par eux?

XI.

Nouveaux établissements d'oracles.

Les oracles qu'on établissait quelquefois de nouveau, font autant de tort aux démons que les oracles corrompus.

Après la mort d'Éphestion, Alexandre voulut absolument, pour se consoler, qu'Éphestion fût dieu : tous les courtisans y consentirent sans peine. Aussitôt voilà des temples que l'on bâtit à Éphestion en plusieurs villes, des fêtes qu'on institue en son honneur, des sacrifices qu'on lui fait, des guérisons miraculeuses qu'on lui attribue, et, afin qu'il n'y manquât rien, des oracles qu'on lui fait rendre. Lucien dit qu'Alexandre, étonné d'abord de voir la divinité d'Éphestion réussir si bien, la crut enfin vraie lui-même, et se sut bon gré de n'être pas seulement dieu, mais d'avoir encore le pouvoir de faire des dieux.

Adrien fit les mêmes folies pour le bel Antinoüs. Il fit bâtir, en mémoire de lui, la ville d'Antinopolis, lui donna des temples et des prophètes, dit saint Jérôme. Or, il n'y avait des prophètes que dans les temples à oracles. Nous avons encore une inscription grecque qui porte :

A ANTINOÜS,

LE COMPAGNON DES DIEUX D'ÉGYPTE, M. ULPIUS APOLLONIUS SON PROPHÈTE.

Après cela, on ne sera pas surpris qu'Auguste ait aussi rendu des oracles, ainsi que nous l'apprenons de Prudence. Assurément, A[illegible] valait bien Antinoüs et

Éphestion, qui, selon toutes les apparences, ne durent leur divinité qu'à leur beauté.

Sans doute, ces nouveaux oracles faisaient faire des réflexions à ceux qui étaient le moins du monde capables d'en faire. N'y avait-il pas assez de sujet de croire qu'ils étaient de la même nature que les anciens? et, pour juger de l'origine de ceux d'Amphiaraüs, de Trophonius, d'Orphée, d'Apollon même, ne suffisait-il pas de voir l'origine de ceux d'Antinoüs, d'Éphestion et d'Auguste?

Nous ne voyons pourtant pas, à dire le vrai, que ces nouveaux oracles fussent dans le même crédit que les anciens; il s'en fallait beaucoup.

On ne faisait rendre à ces dieux de nouvelle création qu'autant de réponses qu'il en fallait pour en pouvoir faire sa cour au prince; mais, du reste, on ne les consultait pas bien sérieusement, et, quand il était question de quelque chose d'important, on allait à Delphes. Les vieux trépieds étaient en possession de l'avenir depuis un temps immémorial, et la parole d'un dieu expérimenté était bien plus sûre que celle de ces dieux qui n'avaient encore nulle expérience.

Les empereurs romains, qui étaient intéressés à faire valoir la divinité de leurs prédécesseurs, puisqu'une pareille divinité les attendait, auraient dû tâcher à rendre plus célèbres les oracles des empereurs déifiés comme Auguste, si ce n'eût été que les peuples, accoutumés à leurs anciens oracles, ne pouvaient prendre la même confiance pour les autres. Je croirais bien même que, quelque penchant qu'ils eussent aux plus ridicules superstitions, ils se moquaient de ces nouveaux oracles, et en général de toutes les nouvelles institutions des dieux.

Le moyen qu'on prît l'aigle qui se lâchait du bûcher

d'un empereur romain pour l'âme de cet empereur qui allait prendre sa place au ciel?

Pourquoi donc le peuple avait-il été trompé à la première institution des dieux et des oracles? En voici, je crois, la raison. Pour ce qui regarde les dieux, le paganisme n'en a eu que de deux sortes principales; ou des dieux que l'on supposait être essentiellement de nature divine, ou des dieux qui ne l'étaient devenus qu'après avoir été de nature humaine. Les premiers avaient été annoncés par les sages ou par les législateurs, avec beaucoup de mystère, et le peuple ni ne les voyait ni ne les avait vus. Les seconds, quoiqu'ils eussent été hommes aux yeux de tout le monde, avaient été érigés en dieux par un mouvement naturel des peuples, touchés de leurs bienfaits. On se formait une idée très-relevée des uns, parce qu'on ne les voyait point, et des autres parce qu'on les aimait; mais on n'en pouvait pas faire autant pour un empereur romain, qui était dieu par ordre de la cour et non pas par l'amour du peuple, et qui, outre cela, venait d'être homme publiquement.

Quant aux oracles, leur premier établissement n'est pas non plus difficile à expliquer. Donnez-moi une demi-douzaine de personnes à qui je puisse persuader que ce n'est pas le soleil qui fait le jour, je ne désespérerai pas que des nations entières n'embrassent cette opinion. Quelque ridicule que soit une pensée, il ne faut que trouver moyen de la maintenir pendant quelque temps; la voilà qui devient ancienne, et elle est suffisamment prouvée. Il y avait sur le Parnasse un trou d'où il sortait une exhalaison qui faisait danser les chèvres et qui montait à la tête. Peut-être quelqu'un qui en fut entêté se mit à parler sans savoir ce qu'il disait, et dit quelque vérité. Aussitôt il faut qu'il y ait quelque chose de divin

dans cette exhalaison; elle contient la science de l'avenir. On commence à ne s'approcher plus de ce trou qu'avec respect; les cérémonies se forment peu à peu. Ainsi naquit apparemment l'oracle de Delphes; et, comme il devait son origine à une exhalaison qui entêtait, il fallait absolument que la Pythie entrât en fureur pour prophétiser. Dans la plupart des autres oracles, la fureur n'était pas nécessaire. Qu'il y en ait une fois un d'établi, vous jugez bien qu'il va s'en établir mille. Si les dieux parlent bien là, pourquoi ne parleront-ils point ici? Les peuples, frappés du merveilleux de la chose, et avides de l'utilité qu'ils en espèrent, ne demandent qu'à voir naître des oracles en tous lieux, et puis l'ancienneté survient à tous ces oracles, qui leur fait tous les biens du monde. Les nouveaux n'avaient garde de réussir tant; c'étaient les princes qui les établissaient. Les peuples croient bien mieux à ce qu'ils ont fait eux-mêmes.

Ajoutez à tout cela, que, dans le temps de la première institution et des dieux et des oracles, l'ignorance était beaucoup plus grande qu'elle ne fut dans la suite. La philosophie n'était point encore née, et les superstitions les plus extravagantes n'avaient aucune contradiction à essuyer de sa part. Il est vrai que ce qu'on appelle le peuple n'est jamais fort éclairé : cependant, la grossièreté dont il est toujours reçoit encore quelque différence selon les siècles ; du moins, il y en a où tout le monde est peuple, et ceux-là sont sans comparaison les plus favorables à l'établissement des erreurs. Ce n'est donc pas merveilles, si les peuples faisaient moins de cas des nouveaux oracles que des anciens; mais cela n'empêchait pas que les anciens ne ressemblassent parfaitement aux nouveaux. Ou un démon allait se loger dans un temple d'Ephestion, pour y rendre des oracles,

dès qu'il avait plu à Alexandre d'en faire élever un à Ephestion comme à un dieu ; ou, s'il se rendait des oracles dans ce temple sans démon, il pouvait bien s'en rendre de même dans le temple d'Apollon Pythien. Or, il serait, ce me semble, fort étrange et fort surprenant qu'il n'eût fallu qu'une fantaisie d'Alexandre pour envoyer un démon en possession d'un temple, et faire naître par là une éternelle occasion d'erreur à tous les hommes.

XII.

Lieux où étaient les oracles.

Nous allons entrer présentement dans le détail des artifices que pratiquaient les prêtres : cela renferme beaucoup de choses de l'antiquité assez agréables et assez particulières.

Les pays montagneux, et par conséquent pleins d'antres et de cavernes, étaient les plus abondants en oracles. Telle était la Béotie, qui anciennement, dit Plutarque, en avait une très-grande quantité. Remarquez, en passant, que les Béotiens étaient en réputation d'être les plus sottes gens du monde; c'était là un bon pays pour les oracles, des sots et des cavernes!

Je ne crois point que le premier établissement des oracles ait été une imposture méditée; mais le peuple tomba dans quelque superstition qui donna lieu à des gens un peu plus raffinés d'en profiter. Car les sottises du peuple sont telles assez souvent, qu'elles n'ont pu être prévues; et quelquefois ceux qui le trompent ne songeaient à rien moins, et ont été invités par lui-même

à le tromper. Ainsi, ma pensée est qu'on n'a point mis d'abord des oracles dans la Béotie, parce qu'elle est montagneuse; mais que l'oracle de Delphes ayant une fois pris naissance dans la Béotie de la manière que nous avons dit, les autres que l'on fit à son imitation dans le même pays furent mis dans des cavernes, parce que les prêtres en avaient reconnu la commodité.

Cet usage ensuite se répandit presque partout. Le prétexte des exhalaisons divines rendait les cavernes nécessaires; et il semble de plus que les cavernes inspirent d'elles-mêmes je ne sais quelle horreur qui n'est pas inutile à la superstition. Dans les choses qui ne sont faites que pour frapper l'imagination des hommes, il ne faut rien négliger. Peut-être la situation de Delphes a-t-elle bien servi à la faire regarder comme une ville sainte. Elle était à moitié chemin de la montagne du Parnasse, bâtie sur un peu de terre-plein, et environnée de précipices qui la fortifiaient sans le secours de l'art. La partie de la montagne qui était au-dessus avait à peu près la figure d'un théâtre, et les cris des hommes et le son des trompettes se multipliaient dans les rochers. Croyez qu'il n'y avait pas jusqu'à ces échos qui ne valussent leur prix.

La commodité des prêtres et la majesté des oracles demandaient donc également des cavernes; aussi ne voyez-vous pas un si grand nombre de temples prophétiques en plat pays; mais, s'il y en avait quelques-uns, on savait bien remédier à ce défaut de leur situation; au lieu de cavernes naturelles on en faisait d'artificielles, c'est-à-dire de ces sanctuaires qui étaient des espèces d'antres où résidait particulièrement la divinité, et où d'autres que les prêtres n'entraient jamais.

Quand la Pythie se mettait sur le trépied, c'était dans

son sanctuaire, lieu obscur et éloigné d'une certaine petite chambre où se tenaient ceux qui venaient consulter l'oracle. L'ouverture même de ce sanctuaire était couverte de feuillage de laurier; et ceux à qui on permettait d'en approcher n'avaient garde d'y rien voir.

D'où croyez-vous que vienne la diversité avec laquelle les anciens parlent de la forme de leurs oracles? c'est qu'ils ne voyaient point ce qui se passait dans le fond de leurs temples.

Par exemple, ils ne s'accordent point les uns avec les autres sur l'oracle de Dodone; et cependant que devait-il y avoir de plus connu des Grecs? Aristote, au rapport de Suidas, dit qu'à Dodone il y a deux colonnes, sur l'une desquelles est un bassin d'airain, et sur l'autre la statue d'un enfant qui tient un fouet, dont les cordes, étant aussi d'airain, font du bruit contre le bassin, lorsqu'elles y sont poussées par le vent.

Démon, selon le même Suidas, dit que l'oracle de Jupiter Dodonien est tout environné de bassins, qui, aussitôt que l'un est poussé contre l'autre, se communiquent ce mouvement en rond, et font un bruit qui dure assez de temps.

D'autres disent que c'était un chêne résonnant qui secouait ses branches et ses feuilles lorsqu'il était consulté, et qui déclarait ses volontés par des prêtresses nommées Dodonides.

Il paraît bien, par tout cela, qu'il n'y avait que le bruit de constant, parce qu'on l'entendait de dehors; mais, comme on ne voyait point le dedans du lieu où se rendait l'oracle, on ne savait que par conjecture, ou par le rapport infidèle des pr[illegible], ce qui causait le bruit. Il se trouve pourtant dans [illegible] quelques personnes

ont eu le privilége d'entrer dans ces sanctuaires; mai
ce n'était pas des gens moins considérables qu'Alexandr
et Vespasien. Strabon rapporte de Callisthène, qu'Alexan
dre entra seul avec le prêtre dans le sanctuaire d'Am
mon, et que tous les autres n'entendirent l'oracle que d
dehors.

Tacite dit aussi que Vespasien étant à Alexandrie, e
ayant déjà des desseins sur l'empire, voulut consulte
l'oracle de Sérapis; mais qu'il fit auparavant sortir tou
le monde du temple. Peut-être cependant n'entra-t-il pa
pour cela dans le sanctuaire. A ce compte, les exemple
d'un tel privilége seront très-rares; car mon auteu
avoue qu'il n'en connaît point d'autres que ces deux-là
si ce n'est peut-être qu'on y veuille ajouter ce que Tacit
dit de Titus, à qui le prêtre de la Vénus de Paphos n
voulut découvrir qu'en secret beaucoup de grande
choses qui regardaient les desseins qu'il méditait alors
mais cet exemple prouve encore moins que celui de Ves
pasien la liberté que les prêtres accordaient aux grand
d'entrer dans les sanctuaires de leurs temples. San
doute il fallait un grand crédit pour les obliger à la con
fidence de leurs mystères, et même ils ne la faisaien
qu'à des princes naturellement intéressés à leur garde
le secret, et qui, dans le cas où ils se trouvaient, avaien
quelque raison particulière de faire valoir les oracles.

Dans ces sanctuaires ténébreux étaient cachées toute
les machines des prêtres, et ils y entraient par des con
duits souterrains. Rufin nous décrit le temple de Séra
pis tout plein de chemins couverts; et pour rapporter u
témoignage encore plus fort que le sien, l'Écriture saint
ne nous apprend-elle pas comment Daniel découvri
l'imposture des prêtres de Bélus, qui savaient bien ren
trer secrètement dans son temple pour prendre le

viandes qu'on y avait offertes? Il me semble que cette histoire seule devait décider toute la question en notre faveur. Il s'agit là d'un des miracles du paganisme qui était cru le plus universellement, de ces victimes que les dieux prenaient la peine de venir manger eux-mêmes. L'Écriture attribue-t-elle ce prodige aux démons? Point du tout, mais à des prêtres imposteurs ; et c'est là la seule fois où l'Écriture s'étend un peu sur un prodige du paganisme ; et en ne nous avertissant point que tous les autres n'étaient pas de la même nature, elle nous donne à entendre fort clairement qu'ils en étaient. Combien, après tout, devait-il être plus aisé de persuader aux peuples que les dieux descendaient dans des temples pour leur parler, leur donner des instructions utiles, que de leur persuader qu'ils venaient manger des membres de chèvres et de moutons? Et si le prêtres mangeaient bien en la place des dieux, à plus forte raison pouvaient-ils parler aussi en leur place.

Les voûtes des sanctuaires augmentaient la voix, et faisaient un retentissement qui imprimait de la terreur : aussi voyez-vous, dans tous les poëtes, que la Pythie poussait une voix plus que humaine ; peut-être même les trompettes, qui multipliaient le son, n'étaient-elles pas alors tout à fait inconnues ; peut-être le chevalier Morland n'a-t-il fait que renouveler un secret que les prêtres païens avaient su avant lui, et dont ils avaient mieux aimé tirer du profit, en ne le publiant pas, que de l'honneur en le publiant. Du moins, le père Kirker assure qu'Alexandre avait une de ces trompettes avec laquelle il se faisait entendre de toute son armée en même temps.

Je ne veux pas oublier une bagatelle, qui peut servir à marquer l'e[illegible]n que les prêtres avaient

à fourber. Du sanctuaire ou du fond des temples, il so tait quelquefois une vapeur très-agréable qui remplissa tout le lieu où étaient les consultants. C'était l'arriv du dieu qui parfumait tout. Jugez si des gens qui pou saient jusqu'à ces minuties presque inutiles l'exactitud de leurs impostures, pouvaient rien négliger d'essen tiel.

XIII.

Distinction de jours et autres mystères des oracles

Les prêtres n'oubliaient aucune sorte de précautio Ils marquaient à leur gré de certains jours où il n'éta point permis de consulter l'oracle. Cela avait un air my térieux, ce qui est déjà beaucoup en pareilles matière mais la principale utilité qu'ils en retiraient, c'est qu'i pouvaient vous renvoyer sur ce prétexte, s'ils avaient d raisons pour ne pas vouloir vous répondre, ou que pe dant ce temps de silence ils prenaient leurs mesures faisaient leurs préparatifs.

A l'occasion de ces prétendus jours malheureux, il f rendu à Alexandre un des plus jolis oracles qui ait jama été. Il était allé à Delphes pour consulter le dieu ; et prêtresse, qui prétendait qu'il n'était point alors perm de l'interroger, ne voulait point entrer dans le templ Alexandre, qui était brusque, la prit par le bras pour l mener de force, et elle s'écria : *Ah ! mon fils, on ne pe te résister. Je n'en veux pas davantage*, dit Alexandr *cet oracle me suffit*.

Les prêtres avaient encore un secret pour gagner d temps, quand il leur plaisait. Avant que de consult

l'oracle, il fallait sacrifier ; et, si les entrailles des victimes n'étaient pas heureuses, le dieu n'était pas encore en humeur de répondre. Et qui jugeait des entrailles des victimes? les prêtres. Le plus souvent même, ainsi qu'il paraît par beaucoup d'exemples, ils étaient seuls à les examiner; et tel qu'on obligerait à recommencer le sacrifice, avait pourtant immolé un animal dont le cœur et le foie étaient les plus beaux du monde.

Ce qu'on appelait les mystères et les cérémonies secrètes d'un dieu était sans doute un des meilleurs artifices que les prêtres eussent imaginé pour leur sûreté. Ils ne pouvaient si bien couvrir leur jeu, que bien des gens ne soupçonnassent la fourberie. Ils s'avisèrent d'établir de certains mystères qui engageaient à un secret inviolable ceux qui y étaient initiés.

Il est vrai qu'il y avait de ces mystères dans des temples qui n'avaient point d'oracles ; mais il y en avait aussi dans beaucoup de temples à oracle, par exemple dans celui de Delphes. Plutarque, dans ce dialogue si souvent cité, dit qu'il n'y avait personne à Delphes, ni dans tout ce pays, qui ne fût initié aux mystères. Ainsi, tout était dans la dépendance des prêtres; si quelqu'un eût osé ouvrir la bouche contre eux, on eût bien crié à l'athée et à l'impie, et on lui eût fait des affaires dont il ne se fût jamais tiré.

Sans les mystères, les habitants de Delphes n'eussent pas laissé d'être toujours engagés à garder le secret aux prêtres sur leurs friponneries ; car Delphes était une ville qui n'avait point d'autre revenu que celui de son temple, et qui ne vivait que d'oracles ; mais les prêtres s'assuraient encore mieux de ces peuples en se les attachant par le double lien de l'intérêt et de la superstition. On eût été bien reçu à parler contre les oracles dans une telle ville !

Ceux qu'on initiait aux mystères donnaient des assu rances de leur discrétion; ils étaient obligés à faire au prêtres une confession de tout ce qu'il y avait de plus ca ché dans leur vie, et c'était après cela à ces pauvres ini tiés à prier les prêtres de leur garder le secret. Ce fut su cette confession qu'un Lacédémonien, qui s'allait fair initier aux mystères de Samothrace, dit brusquement au prêtres : *Si j'ai fait des crimes, les dieux le savent bien* Un autre répondit à peu près de la même façon. *Est ce à toi ou au dieu qu'il faut confesser ses crimes? C'e au dieu*, dit le prêtre. *Eh bien! retire-toi donc*, reprit l Lacédémonien, *et je les confesserai au dieu*. Tous ces La cédémoniens n'avaient pas extrêmement l'esprit de dévo tion. Mais ne pouvait-il pas se trouver quelque impie qu allât, avec une fausse confession, se faire initier aux mys tères, et qui en découvrît ensuite toute l'extravagance, e publiât la fourberie des prêtres?

Je crois que ce malheur a pu arriver, et je crois aus que les prêtres le prévenaient autant qu'il leur était po sible. Ils voyaient bien à qui ils avaient affaire, et je vou garantis que les deux Lacédémoniens dont nous venon de parler ne furent point reçus. De plus, on avait décla les épicuriens incapables d'être initiés aux mystère parce que c'étaient des gens qui faisaient profession d s'en moquer, et je ne crois pas même qu'on leur rend d'oracles. Ce n'était pas une chose difficile que de les re connaître; tous ceux d'entre les Grecs qui se mêlaient u peu de littérature faisaient choix d'une secte de philo sophie; et le surnom qu'ils tiraient de leur secte éta presque ce qu'est parmi nous celui qu'on prend d'un terre. On distinguait, par exemple, trois Démétriu parce que l'un était Démétrius le cynique, l'autre Dém trius le stoïcien, l'autre Démétrius le péripatéticien.

La coutume d'[illegible] res était si [illegible] choses sacrées [illegible] Lucien nous [illegible] qui joua si [illegible] même ajouté [illegible] égard ils ne [illegible] avant que [illegible] *Qu'on chasse d'ici les* [illegible] dait, comme [illegible] *Qu'on* [illegible] *épicuriens* [illegible] ces deux [illegible] rents intérêts [illegible] ridicule. [illegible] meure [illegible] le prophète ne [illegible] faire : et, sur cela [illegible] épicuriens.

L'Apollon de Daphné [illegible] la même peine, lorsque [illegible] répondit à ceux qui [illegible] lence qu'il [illegible] rés dans le [illegible] tiens, et entre autres [illegible] ment que ce fut la [illegible] ôtait aux démons le [illegible] il y a plus d'apparence que le [illegible] tiens qui se faisait aux [illegible] modait les prêtres d'Apollon, qui [illegible] pour témoins de leurs actions [illegible] et qu'ils tâchèrent par ce faux [illegible] pereur païen qu'il fit jeter hors de [illegible] dieu se plaignait.

Pour revenir présentement aux artifices dont les oracles étaient pleins, et pour comprendre en une seule réflexion toutes celles qu'on peut faire là-dessus, je voudrais bien qu'on me dìt pourquoi les démons ne pouvaient prédire l'avenir que dans des trous, dans des cavernes et dans des lieux obscurs; et pourquoi ils ne s'avisaient jamais d'animer une statue, ou de faire parler une prêtresse dans un carrefour, exposée de toutes parts aux yeux de tout le monde.

On pourra dire que les oracles qui se rendaient sur des billets cachetés, et plus encore ceux qui se rendaient en songe, avaient absolument besoin de démons; mais il nous sera bien aisé de faire voir qu'ils n'avaient rien de plus miraculeux que les autres.

XIV.

Des oracles qui se rendaient sur les billets cachetés.

Les prêtres n'étaient pas scrupuleux jusqu'au point de n'oser décacheter les billets qu'on leur apportait : il fallait qu'on les laissât sur l'autel, après quoi on fermait le temple, où les prêtres savaient bien rentrer sans qu'on s'en aperçût; ou bien il fallait mettre ces billets entre les mains des prêtres, afin qu'ils dormissent dessus, et reçussent en songe la réponse qu'il y fallait faire; et, dans l'un et l'autre cas, ils avaient le loisir et la liberté de les ouvrir. Ils savaient pour cela plusieurs secrets, dont nous voyons quelques-uns mis en pratique par le faux prophète de Lucien. On peut les voir dans Lucien même, si l'on est curieux d'apprendre comment on pouvait décacheter les billets des anciens, sans qu'il y pa[illegible].

Assurément on s'était servi de quelqu'un de

pour ouvrir le billet que ce gouverneur de Cilicie, dont parle Plutarque, avait envoyé à l'oracle de Mopsus, qui était à Malle, ville de cette province. Le gouverneur ne savait que croire des dieux ; il était obsédé d'épicuriens, qui lui avaient jeté beaucoup de doutes dans l'esprit. Il se résolut, comme dit agréablement Plutarque, d'envoyer un espion chez les dieux, pour apprendre ce qui en était. Il lui donna un billet bien cacheté pour le porter à l'oracle de Mopsus. Cet envoyé dormit dans le temple, et vit en songe un homme fort bien fait, qui lui dit *noir*. Il porta cette réponse au gouverneur. Elle parut très-ridicule à tous les épicuriens de sa cour ; mais il en fut frappé d'étonnement et d'admiration ; et en leur ouvrant son billet, il leur montra ces mots qu'il y avait écrits : *T'immolerai-je un bœuf blanc ou noir?* Après ce miracle, il fut toute sa vie fort dévot au dieu Mopsus. Nous éclaircirons ensuite ce qui regarde le songe ; il suffit présentement que le billet avait pu être décacheté et refermé avec adresse. Il avait toujours fallu le porter au temple, et il n'eût pas été nécessaire qu'il fût sorti des mains du gouverneur, si un démon eût dû y répondre.

Si les prêtres n'osaient se hasarder à décacheter les billets, ils tâchaient de savoir adroitement ce qui amenait les gens à l'oracle. D'ordinaire c'étaient des gens considérables, qui avaient dans la tête quelque dessein ou quelque passion qui n'était pas inconnue dans le monde. Les prêtres avaient tant de commerce avec eux, à l'occasion des sacrifices qu'il fallait faire, ou des délais qu'il fallait observer avant que l'oracle parlât, qu'il n'était pas trop difficile de tirer de leur bouche, ou du moins de conjecturer quel était le sujet de leur voyage. On leur faisait recommencer sacrifices sur sacrifices, jusqu'à ce qu'on se fût éclairci. On les mettait entre les

mains de certains menus officiers du temple, qui, sous prétexte de leur en montrer les antiquités, les statues, les peintures, les offrandes, savaient l'art de les faire parler sur leurs affaires. Ces antiquaires, pareils à ceux qui vivent aujourd'hui de ce métier en Italie, se trouvaient dans tous les temples un peu considérables. Ils savaient par cœur tous les miracles qui s'y étaient faits; ils vous faisaient bien valoir la puissance et les merveilles du dieu; ils vous contaient fort au long l'histoire de chaque présent qu'on lui avait consacré. Sur cela, Lucien dit assez plaisamment que tous ces gens-là ne vivaient et ne subsistaient que de fables, et que dans la Grèce on eût été bien fâché d'apprendre des vérités dont il n'eût rien coûté. Si ceux qui venaient consulter l'oracle ne parlaient point, leurs domestiques se taisaient-ils? Il faut savoir que, dans une ville à oracle, il n'y avait presque que des officiers de l'oracle. Les uns étaient prophètes et prêtres; les autres poëtes, qui habillaient en vers les oracles rendus en prose; les autres simples interprètes; les autres petits sacrificateurs, qui immolaient les victimes, et en examinaient les entrailles; les autres vendeurs de parfums ou d'encens, ou de bêtes pour les sacrifices; les autres antiquaires; les autres enfin n'étaient que des hôteliers, que le grand abord des étrangers enrichissait. Tous ces gens-là étaient dans les intérêts de l'oracle et du dieu; et si, par le moyen des domestiques des étrangers, ils découvraient quelque chose qui fût bon à savoir, vous ne devez pas douter que les prêtres n'en fussent avertis.

Le faux prophète Alexandre, qui avait établi son oracle dans le Pont, avait bien jusque dans Rome des correspondants qui lui mandaient les affaires les plus secrètes de ceux qui l'allaient consulter.

Par ces moyens on pouvait [illegible] besoin [illegible] sans [illegible] s'il est [illegible] qui les [illegible] deux [illegible] Apollon [illegible] les [illegible] choisit dans [illegible] jours de M. [illegible] de ceux [illegible] dans une [illegible] y est, il [illegible] l'esprit. [illegible]

Nous [illegible] une femme [illegible] tion que [illegible] lui de Claros [illegible] qu'à un homme. [illegible] l'ignorance [illegible] partie de [illegible] pouvait jamais [illegible] de l'oracle [illegible] de savoir les [illegible] Mais nous n'en sommes pas à [illegible] fait voir comment [illegible] à des billets cachetés, mais à de simples pensées. Il est vrai qu'on ne pouvait pas répondre aux pensées de tout le monde, et que ce que le prêtre de Claros faisait pour Germanicus, il ne l'eût pas pu faire pour un simple bourgeois de Rome...

XV.

Des oracles en songes.

Le nombre est fort grand des oracles qui se rendaient par songes. Cette manière avait plus de merveilleux qu'aucune autre, et, avec cela, elle n'était pas fort difficile dans la pratique.

Le plus fameux de tous ces oracles était celui de Trophonius, dans la Béotie. Trophonius n'était qu'un simple héros; mais ses oracles se rendaient avec plus de cérémonies que ceux d'aucun dieu. Pausanias, qui avait été lui-même le consulter, et qui avait passé par toutes ces cérémonies, nous en a laissé une description fort ample, dont je crois qu'on sera bien aise de trouver ici un abrégé exact.

Avant que de descendre dans l'antre de Trophonius, il fallait passer un certain nombre de jours dans une espèce de petite chapelle qu'on appelait de la Bonne-Fortune et du Bon-Génie. Pendant ce temps, on recevait des expiations de toutes les sortes : on s'abstenait d'eaux chaudes ; on se lavait souvent dans le fleuve Hircinas ; on sacrifiait à Trophonius et à toute sa famille, à Apollon, à Jupiter, surnommé roi, à Saturne, à Junon, à une Cérès-Europe, qui avait été nourrice de Trophonius, et on ne vivait que des chairs sacrifiées. Les prêtres, apparemment, ne vivaient aussi d'autre chose. Il fallait consulter les entrailles de toutes ces victimes, pour voir si Trophonius trouvait bon que l'on descendît dans son antre : mais, quand elles auraient été toutes les plus heureuses du monde, ce n'était encore rien ; les entrailles qui décidaient étaient celles d'un certain bélier qu'on immolait

en dernier lieu. Si elles étaient favorables, on vous menait la nuit au fleuve Hircinas; là, deux jeunes enfants de douze ou treize ans vous frottaient tout le corps d'huile. Ensuite, on vous conduisait jusqu'à la source du fleuve, et on vous y faisait boire de deux sortes d'eaux, celles de Léthé, qui effaçaient de votre esprit toutes les pensées profanes qui vous avaient occupé auparavant, et celles de Mnémosyne, qui avaient la vertu de vous faire retenir tout ce que vous deviez voir dans l'antre sacré.

Après tous ces préparatifs, on vous faisait voir la statue de Trophonius, à qui vous faisiez vos prières : on vous équipait d'une tunique de lin, on vous mettait de certaines bandelettes sacrées, et, enfin, vous alliez à l'oracle.

L'oracle était sur une montagne, dans une enceinte faite de pierres blanches, sur laquelle s'élevaient des obélisques d'airain. Dans cette enceinte était une caverne de la figure d'un four, taillée de main d'homme. Là s'ouvrait un trou assez étroit, où l'on ne descendait point par des degrés, mais par de petites échelles. Quand on y était descendu, on trouvait une autre petite caverne dont l'entrée était assez étroite. On se couchait à terre, on prenait dans chaque main de certaines compositions de miel, qu'il fallait nécessairement porter; on passait les pieds dans l'ouverture de la petite caverne, et aussitôt on se sentait emporté au dedans avec beaucoup de force et de vitesse.

C'était là que l'avenir se déclarait, mais non pas à tous d'une même manière : les uns voyaient, les autres entendaient. Vous sortiez de l'antre couché par terre, comme vous y étiez entré, et les pieds les premiers. Aussitôt, on vous mettait dans la chaise de Mnémosyne, où l'on vous demandait ce que vous [illegible] ou entendu. De là, on

vous ramenait dans cette chapelle du Bon-Génie, encore tout étourdi et tout hors de vous. Vous repreniez vos sens peu à peu, et vous recommenciez à pouvoir rire, car, jusque-là, la grandeur des mystères et la divinité dont vous étiez rempli vous en avaient bien empêché. Pour moi, il me semble qu'on n'eût pas dû attendre si tard à rire.

Pausanias nous dit qu'il n'y a jamais eu qu'un homme qui soit entré dans l'antre de Trophonius et qui n'en soit pas sorti. C'était un certain espion que Démétrius y envoya pour voir s'il n'y avait pas dans ce lieu saint quelque chose qui fût bon à piller. On trouva loin de là le corps de ce malheureux, qui n'avait point été jeté dehors par l'ouverture sacrée de l'antre.

Il ne nous est que trop aisé de faire nos réflexions sur tout cela Quel loisir n'avaient pas les prêtres, pendant tous ces différents sacrifices qu'ils faisaient faire, d'examiner si on était propre à être envoyé dans l'antre! Car. assurément, Trophonius choisissait ses gens et ne recevait pas tout le monde. Combien toutes ces ablutions et ces expiations, et ces voyages nocturnes, et ces passages dans des cavernes étroites et obscures, remplissaient-elles l'esprit de superstition, de frayeur et de crainte! Combien de machines pouvaient jouer dans ces ténèbres! L'histoire de l'espion de Démétrius nous apprend qu'il n'y avait pas de sûreté dans l'antre pour ceux qui n'y apportaient pas de bonnes intentions, et, de plus, qu'outre l'ouverture sacrée, qui était connue de tout le monde, l'antre en avait une secrète qui n'était connue que des prêtres. Quand on s'y sentait entraîné par les pieds, on était sans doute tiré par des cordes, et on n'avait garde de s'en apercevoir en y portant les mains, puisqu'elles étaient embarrassées de ces compositions de miel qu'il

ne fallait pas lâcher. Ces cavernes pouvaient être pleines de parfums et d'odeurs qui troublaient le cerveau ; ces eaux de Léthé et de Mnémosyne pouvaient aussi être préparées pour le même effet. Je ne dis rien des spectacles et des bruits dont on pouvait être épouvanté ; et, quand on sortait de là tout hors de soi, on disait ce qu'on avait vu ou entendu à des gens qui, profitant de ce désordre, le recueillaient comme il leur plaisait, y changeaient ce qu'ils voulaient, ou enfin en étaient toujours les interprètes.

Ajoutez à tout cela que de ces oracles qui se rendaient par songes, il y en avait auxquels il fallait se préparer par des jeûnes, comme celui d'Amphiaraüs (Philostrate, livre II de la *Vie d'Apollonius*) dans l'Attique ; que si vos songes ne pouvaient pas recevoir quelque interprétation apparente, on vous faisait dormir dans le temple sur nouveaux frais ; que l'on ne manquait jamais de vous remplir l'esprit d'idées propres à vous faire avoir des songes, où il entrât des dieux et des choses extraordinaires ; et qu'on vous faisait dormir le plus souvent sur des peaux de victimes, qui pouvaient avoir été frottées de quelque drogue qui fit son effet sur le cerveau.

Quand c'étaient les prêtres qui, en dormant sur les billets cachetés, avaient eux-mêmes les songes prophétiques, il est clair que la chose est encore plus aisée à expliquer. En vérité, il y avait du superflu dans les soins que prenaient les prêtres païens pour cacher leurs impostures. Si on était assez crédule et assez stupide pour se contenter de leurs songes et pour y ajouter foi, il n'était pas besoin qu'ils laissassent aux autres la liberté d'en avoir ; ils pouvaient se réserver ce droit à eux seuls, sans qu'on y eût trouvé à redire. De la manière dont ces peuples étaient faits [illegible] 'eur faire trop d'honneur

que de les fourber avec quelque précaution et quelque adresse.

Croira-t-on bien qu'il y avait dans l'Achaïe un oracle de Mercure qui se rendait de cette sorte? Après beaucoup de cérémonies, on parle au dieu à l'oreille, et on lui demande ce qu'on veut. Ensuite, on se bouche les oreilles avec les mains; on sort du temple, et les premières paroles qu'on entend sortir de là, c'est la réponse du dieu. Encore, afin qu'il fût plus aisé de faire entendre, sans être aperçu, telles paroles qu'on voudrait, ce oracle ne se rendait que le soir.

XVI.

Ambiguïté des oracles.

Un des plus grands secrets des oracles, et une des choses qui marquent autant que les hommes s'en mêlaient, c'est l'ambiguïté des réponses et l'art qu'on avait de les accommoder à tous les événements qu'on pouvait prévoir.

Lorsqu'Alexandre tomba malade tout d'un coup à Babylone, quelques-uns des principaux de sa cour allèrent passer une nuit dans le temple de Sérapis, pour demander à ce dieu s'il ne serait point à propos de lui faire apporter le roi, afin qu'il le guérît. Le dieu répondit qu'il valait mieux pour Alexandre qu'il demeurât où il était. Sérapis avait raison; car, s'il se le fût fait apporter et qu'Alexandre fût mort en chemin, ou même dans le temple, que n'eût-on pas dit? Mais, si le roi recouvrait sa santé à Babylone, quelle gloire pour l'oracle! S'il mourait, c'est qu'il lui était avantageux de mourir après des conquêtes qu'il ne pouvait ni augmenter ni conserver. Il

s'en fallut tenir à cette dernière interprétation, qui ne manqua pas d'être trouvée à l'avantage de Sérapis, sitôt qu'Alexandre fut mort.

Macrobe dit que, quand Trajan eut pris le dessein d'aller attaquer les Parthes, on le pria d'en consulter l'oracle de la ville d'Héliopolis, auquel il ne fallait qu'envoyer un billet cacheté. Trajan ne se fiait point trop aux oracles ; il voulut auparavant éprouver celui-là. Il y envoie un billet cacheté où il n'y avait rien ; on lui en renvoie autant : voilà Trajan convaincu de la divinité de l'oracle. Il y envoie une seconde fois un autre billet cacheté, par lequel il demandait au dieu s'il retournerait à Rome après avoir mis fin à la guerre qu'il entreprenait. Le dieu ordonna que l'on prît une vigne, qui était une des offrandes de son temple, qu'on la mît par morceaux, et qu'on la portât à Trajan. L'événement, dit Macrobe, fut parfaitement conforme à cet oracle, car Trajan mourut à cette guerre, et on reporta à Rome ses os, qui avaient été représentés par la vigne rompue.

Tout le monde savait assurément que l'empereur songeait à faire la guerre aux Parthes, et qu'il ne consultait l'oracle que sur cela ; et l'oracle eut l'esprit de lui rendre une réponse allégorique et si générale, qu'elle ne pouvait manquer d'être vraie. Car, que Trajan retournât à Rome victorieux, mais blessé ou ayant perdu une partie de ses soldats ; qu'il fût vaincu et que son armée fût mise en fuite ; qu'il y arrivât quelque division, qu'il en arrivât dans celle des Parthes, qu'il en arrivât même dans Rome en l'absence de l'empereur ; que les Parthes fussent absolument défaits, qu'ils ne fussent défaits qu'en partie, qu'ils fussent abandonnés de quelques-uns de leurs alliés, la vigne rompue convenait merveilleusement à tous ces cas différents. Il y eût eu bien du mal-

heur s'il n'en fût arrivé aucun, et je crois que les os de l'empereur reportés à Rome, sur quoi l'on fit tomber l'explication de l'oracle, étaient pourtant la seule chose à quoi l'oracle n'avait point pensé.

A propos de cette vigne, je ne crois pas devoir oublier une espèce d'oracle qui s'accommodait à tout, dont Apulée nous apprend que les prêtres de la déesse de Syrie avaient été les inventeurs. Ils avaient fait deux vers dont le sens était : *Les bœufs attelés coupent la terre, afin que les campagnes produisent leurs fruits*. Avec ces deux vers, il n'y avait rien à quoi ils ne répondissent. Si on les venait consulter sur un mariage, c'était la même chose, des bœufs attelés ensemble, des campagnes fécondes. Si on les consultait sur quelque terre que l'on voulait acheter, voilà des bœufs pour la labourer, voilà des champs fertiles. Si on les consultait sur un voyage, les bœufs sont attelés et tout prêts à partir, et ces campagnes fécondes vous promettent un grand gain. Si on allait à la guerre, ces bœufs sous le joug ne vous annoncent-ils pas que vous y mettrez aussi vos ennemis? Cette déesse de Syrie apparemment n'aimait pas à parler, et elle avait trouvé moyen de satisfaire, par une seule réponse, à toutes les questions.

Ceux qui recevaient ces oracles ambigus prenaient volontiers la peine d'y ajuster l'événement, et se chargeaient eux-mêmes de le justifier. Souvent ce qui n'avait eu qu'un sens dans l'intention de celui qui avait rendu l'oracle, se trouvait en avoir deux après l'événement; et le fourbe pouvait se reposer sur ceux qu'il fourbait du soin de sauver son honneur. Quand le faux prophète Alexandre répondit à Rutilien, qui lui demandait quels précepteurs il donnerait à son fils, qu'il lui donnât Pythagore et Homère, il entendit tout simplement qu'on lui

fît étudier la philosophie et les belles-lettres. Le jeune homme mourut peu de jours après, et on représentait à Rutilien que son prophète s'était bien mépris; mais Rutilien trouvait, avec beaucoup de subtilité, la mort de son fils annoncée dans l'oracle, parce qu'on lui donnait pour précepteurs Pythagore et Homère, qui étaient morts.

XVII

Fourberies des oracles manifestement découvertes.

Il n'est plus question de deviner les finesses des prêtres par des moyens qui pourraient eux-mêmes paraître trop fins : un temps a été qu'on les a découvertes de toutes parts aux yeux de toute la terre; ce fut quand la religion chrétienne triompha hautement du paganisme sous les empereurs chrétiens.

Théodoret dit que Théophile, évêque d'Alexandrie, fit voir à ceux de cette ville les statues creuses où les prêtres entraient, par des chemins cachés, pour y rendre les oracles.

Lorsque, par l'ordre de Constantin, on abattit le temple d'Esculape à Éges en Cilicie, *on en chassa*, dit Eusèbe dans la vie de cet empereur, *non pas un dieu ni un démon, mais le fourbe qui avait si longtemps imposé à la crédulité des peuples.* A cela il ajoute, en général, que, dans les simulacres des dieux abattus, on n'y trouvait rien moins que des dieux ou des démons; non pas même quelques malheureux spectres obscurs et ténébreux, mais seulement du foin et de la paille, ou des ordures, ou des os de morts. C'est de lui que nous apprenons

l'histoire de ce Théotecnus, qui consacra, dans la ville d'Antioche, une statue de Jupiter, dieu de l'amitié, à laquelle il fit sans doute rendre des oracles, puisque Eusèbe dit que ce dieu avait des prophètes. Théotecnus se mit par là en si grand crédit, que Maximin le fit gouverneur de toute la province. Mais Lucinius étant venu à Antioche, et se doutant de l'imposture, il fit mettre à la question les prêtres et les prophètes de ce nouveau Jupiter. Ils avouèrent tout, et furent punis du dernier supplice, eux et leurs associés; et avant eux tous, Théotecnus leur maître. Le même Eusèbe nous assure encore, au quatrième livre de la *Préparation évangélique*, que de son temps le plus fameux prophète d'entre les païens et leurs théologiens les plus célèbres, dont quelques-uns même étaient magistrats dans leurs villes, avaient été obligés, par les tourments, d'expliquer en détail tout l'appareil de la fourberie des oracles. S'il s'agissait présentement de ce que les chrétiens en ont cru, tous ces passages d'Eusèbe décideraient, ce me semble, la question. On plaçait les démons dans un certain système général qui servait pour les disputes : mais, quand on venait à un point de fait particulier, on ne parlait guère d'eux ; au contraire, on leur donnait nettement l'exclusion.

Je ne crois pas qu'il puisse jamais y avoir de meilleurs témoins contre les démons que les prêtres païens; ainsi, après leurs dépositions, la chose me paraît terminée. J'ajouterai seulement ici un chapitre sur les *sorts*, non pas pour en découvrir l'imposture, car cela est compris dans ce que nous avons dit sur les oracles, et de plus elle se découvre assez d'elle-même; mais pour ne pas oublier une espèce d'oracles très-fameux dans l'antiquité.

XVIII

Des sorts.

Le sort est l'effet du hasard, et comme la décision ou l'oracle de la fortune; mais les sorts sont les instruments dont on se sert pour savoir quelle est cette décision.

Les sorts étaient le plus souvent des espèces de dés, sur lesquels étaient gravés quelques caractères, ou quelques mots, dont on allait chercher l'explication dans des tables faites exprès. Les usages étaient différents sur les sorts : dans quelques temples, on les jetait soi-même; dans d'autres, on les faisait sortir d'une urne, d'où est venue cette manière de parler si ordinaire aux Grecs, *le sort est tombé.*

Ce jeu de dés était toujours précédé de sacrifices et de beaucoup de cérémonies. Apparemment les prêtres savaient manier les dés; mais, s'ils ne voulaient pas prendre cette peine, ils n'avaient qu'à les laisser aller, ils étaient toujours maîtres de l'explication.

Les Lacédémoniens allèrent un jour consulter les sorts de Dodone sur quelque guerre qu'ils entreprenaient; car, outre les chênes parlants, et les colombes, et les bassins, et l'oracle, il y avait encore des sorts à Dodone. Après toutes les cérémonies faites, sur le point qu'on allait jeter les sorts avec beaucoup de respect et de vénération, voilà un singe du roi des Molosses qui, étant entré dans le temple, renverse les sorts et l'urne. La prêtresse, effrayée, dit aux Lacédémoniens qu'ils ne devaient pas songer à vaincre, mais seulement à se sau-

ver; et tous les écrivains (Cicéron, livre II de *la Divination*) assurent que jamais Lacédémone ne reçut un présage plus funeste.

Les plus célèbres entre les sorts étaient à Préneste et à Antium, deux petites villes d'Italie. A Préneste était la Fortune, et à Antium les Fortunes.

Les Fortunes d'Antium avaient cela de remarquable, que c'étaient des statues qui se remuaient d'elles-mêmes, selon le témoignage de Macrobe, livre I, chapitre 23, et dont les mouvements différents, ou servaient de réponse, ou marquaient si l'on pouvait consulter les sorts.

Un passage de Cicéron, au livre II de *la Divination*, où il dit que l'on consultait les sorts de Préneste par le consentement de la Fortune, peut faire croire que cette fortune savait aussi remuer la tête, ou donner quelque autre signe de ses volontés.

Nous trouvons encore quelques statues qui avaient cette même propriété. Diodore de Sicile et Quinte-Curce disent que Jupiter Ammon était porté par quatre-vingts prêtres dans une gondole d'or d'où pendaient des coupes d'argent ; qu'il était suivi d'un grand nombre de femmes et de filles qui chantaient des hymnes en langue du pays ; et que ce dieu, porté par ses prêtres, les conduisait en leur marquant par quelques mouvements où il voulait aller.

Le dieu d'Héliopolis de Syrie, selon Macrobe, en faisait autant. Toute la différence était qu'il voulait être porté par des gens les plus qualifiés de la province, qui eussent longtemps auparavant vécu en continence, et qui se fussent fait raser la tête.

Lucien, dans le *Traité de la déesse de Syrie*, dit qu'il a vu un Apollon encore plus miraculeux ; car, étant porté sur les épaules de ses prêtres, il s'avisa de les lais-

ser là et de se promener [illegible]
d'un homme tel que [illegible]

Je suis si las de [illegible]
païens, et je suis [illegible]
entendre parler [illegible]
ment on [illegible]

Dans l'[illegible]
d'hui encore [illegible]
même [illegible]
ses flèches [illegible]
sortit [illegible]
résoudre [illegible]

Dans la [illegible]
sorts de [illegible]
pide [illegible]
l'arrêt du [illegible]

On voit même [illegible]
mort de Virgile [illegible]
pour les *(?)* [illegible]
place de [illegible]
Sévère, encore [illegible]
pereur Héliogabale [illegible]
réponse, dans le temple de [illegible]
gile dont le sens est : *Si tu peux surmonter les destins contraires, tu seras Marcellus.*

Ici mon auteur se souvient que Rabelais [illegible] des *sorts virgilianes*, que Panurge [illegible] riage ; et il trouve cet endroit du [illegible] est agréable et badin. Il dit que les bagatelles et les sottises de Rabelais valent souvent mieux que les discours les plus sérieux des autres. *Je n'ai point voulu oublier cet éloge, parce que c'est une chose singulière de le rencontrer au milieu d'un traité des oracles, plein de science.*

et d'érudition. Il est certain que Rabelais avait beauc d'esprit et de lecture, et un art très-particulier de biter des choses savantes comme de pures fadaises de dire de pures fadaises, le plus souvent sans ennu C'est dommage qu'il n'ait vécu dans un siècle qui l obligé à plus d'honnêteté et de politesse.

Les sorts passèrent jusque dans le christianisme les prit dans les livres sacrés, au lieu que les païens prenaient dans leurs poëtes. Saint Augustin, dans l'ép 119 à Januarius, paraît ne désapprouver cet usage sur ce qui regarde les affaires du siècle. Grégoire de To nous apprend lui-même quelle était sa pratique : il sait plusieurs jours dans le jeûne et dans la prière, suite il allait au tombeau de saint Martin, où il ouv tel livre de l'Écriture qu'il voulait, et il prenait pou réponse de Dieu le premier passage qui s'offrait à yeux. Si ce passage ne faisait rien au sujet, il ouvrai autre livre de l'Écriture.

D'autres prenaient pour sort divin la première c qu'ils entendaient chanter en entrant dans l'église.

Mais qui croirait que l'empereur Héraclius, délibé en quel lieu il ferait passer l'hiver à son armée, se termina par cette espèce de sort? Il fit purifier son mée pendant trois jours, ensuite il ouvrit le livre Évangiles, et trouva que son quartier d'hiver lui marqué dans l'Albanie. Était-ce là une affaire dont pût espérer de trouver la décision dans l'Écriture?

L'Église est enfin venue à bout d'exterminer cette perstition ; mais il lui a fallu du temps. Du moment l'erreur est en possession des esprits, c'est une merv si elle ne s'y maintient toujours.

HISTOIRE DES ORACLES.

PREMIÈRE DISSERTATION.

Que les oracles n'ont point cessé au temps de la venue de Jésus-Christ.

La plus grande difficulté qui regarde les oracles est surmontée, depuis que nous avons reconnu que les démons n'ont point dû y avoir de part. Les oracles étant ainsi devenus indifférents à la religion chrétienne, on ne s'intéressera plus à les faire finir précisément à la venue de Jésus-Christ.

I

Faiblesse des raisons sur lesquelles cette opinion est fondée.

Ce qui a fait croire à la plupart des gens que les oracles avaient cessé à la venue de Jésus-Christ, ce sont les oracles mêmes qui ont été rendus sur le silence des oracles, et l'aveu des païens, qui, vers le temps de Jésus-Christ, disent souvent qu'ils ont cessé.

Nous avons déjà vu la fausseté de ces prétendus oracles par lesquels un démon, devenu muet, disait lui-même qu'il était muet. Ils ont été ou supposés par le trop de zèle des chrétiens, ou trop facilement reçus par leur crédulité.

Voici un de ceux sur lesquels Eusèbe se fonde pour soutenir que la naissance de Jésus-Christ les a fait cesser. Il est tiré de Porphyre, et Eusèbe ne manque jamais

de se prévaloir autant qu'il peut du témoignage de ennemi.

« Je t'apprendrai la vérité sur les oracles et de Delpl
« et de Claros, disait Apollon à son prêtre. Autrefois,
« sortit du sein de la terre une infinité d'oracles, et
« fontaines, et des exhalaisons qui inspiraient des
« reurs divines ; mais la terre, par les changeme
« continuels que le temps amène, a repris et fait r
« trer en elle-même et fontaines, et exhalaisons, et o
« cles. Il ne reste plus que les eaux de Micale, dans
« campagnes de Didyme, et celles de Claros et l'ora
« du Parnasse. » Sur cela, Eusèbe conclut, en géné
que tous les oracles avaient cessé.

Il est certain qu'il y en a du moins trois d'except
selon cet oracle, qu'il rapporte lui-même ; mais il
songe qu'à ce commencement, qui lui est favorable,
ne s'inquiète point du reste.

Mais cet oracle de Porphyre nous dit-il quand tous
autres oracles avaient cessé? Point du tout. Eusèbe v
l'entendre du temps de la venue de Jésus-Christ.
zèle est louable, mais sa manière de raisonner ne l
pas tout à fait.

Et, quand même l'oracle de Porphyre parlerait
temps de Jésus-Christ, il s'ensuivrait qu'alors plusi
oracles cessèrent, mais qu'il en resta pourtant en
quelques-uns.

Eusèbe a peut-être cru que cette exception n'
rien, et qu'il suffisait que le plus grand nombre d'
cles eût cessé ; mais cela ne va pas ainsi. Si les ora
ont été rendus par des démons que la naissance
Jésus-Christ ait condamnés au silence, nul démon
été privilégié. Qu'il soit resté un seul oracle après Jé
Christ, il ne m'en faut pas davantage : ce n'est poir

naissance qui a fait taire les oracles. C'est ici un de ces cas où la moindre exception ruine la proposition générale.

Mais peut-être les démons, à la naissance de Jésus-Christ, ont cessé de rendre des oracles, et les oracles n'ont pas laissé de continuer, parce que les prêtres les ont contrefaits.

Cette proposition serait sans aucun fondement. Je prouverai que les oracles ont duré quatre cents ans après Jésus-Christ. On n'a remarqué aucune différence entre ces oracles qui ont suivi la naissance de Jésus-Christ et ceux qui l'avaient précédée. Si les prêtres ont si bien fourbé pendant quatre cents ans, pourquoi ne l'ont-ils pas toujours fait?

Un des auteurs païens qui a le plus servi à faire croire que les oracles avaient cessé à la venue de Jésus-Christ, c'est Plutarque. Il vivait quelque cent ans après Jésus-Christ, et il a fait un dialogue sur les oracles, qui avaient cessé. Bien des gens, sur ce titre seul, ont formé leur opinion et pris leur parti. Cependant Plutarque excepte positivement l'oracle de Lébadie, c'est-à-dire de Trophonius, et celui de Delphes, où il dit qu'il fallait anciennement deux prêtresses, bien souvent trois, mais qu'alors c'était assez d'une. Du reste, il avoue que les oracles étaient taris dans la Béotie, qui en avait été autrefois une source très-féconde.

Tout cela prouve la cessation de quelques oracles et la diminution de quelques autres, mais non pas la cessation entière de tous les oracles; ce qui serait pourtant absolument nécessaire pour le système commun.

Encore l'oracle de Delphes n'était-il pas si fort déchu du temps de Plutarque, car lui-même, dans un autre traité, nous dit que le temple de Delphes était plus ma-

gnifique qu'on ne l'avait jamais vu; qu'on en avait r
levé d'anciens bâtiments que le temps commençait
ruiner, et qu'on y en avait ajouté d'autres tout m
dernes; que même on voyait une petite ville qui, s'éta
formée peu à peu auprès de Delphes, en tirait sa nourr
ture comme un petit arbre qui pousse au pied d'u
grand, et que cette petite ville était parvenue à être pl
considérable qu'elle n'avait été depuis mille ans. Mai
dans ce dialogue même des oracles qui ont cessé, Dém
trius Cilicien, l'un des interlocuteurs, dit qu'avant qu
commençât ses voyages les oracles d'Amphilochus et d
Mopsus en son pays étaient aussi florissants que jamai
que véritablement, depuis qu'il en était parti, il ne s
vait pas ce qui leur pouvait être arrivé.

Voilà ce qu'on trouve dans ce traité de Plutarque, a
quel je ne sais combien de gens savants vous renvoie
pour vous prouver que les oracles ont cessé à la ven
de Jésus-Christ.

Ici, mon auteur prétend qu'on est tombé aussi da
une méprise grossière sur un passage du second livre
la Divination. Cicéron se moque d'un oracle qu'on dis
qu'Apollon avait rendu en latin à Pyrrhus, qui le co
sultait sur la guerre qu'il allait faire aux Romains. (
oracle est équivoque, de sorte qu'on ne sait s'il veut d
que Pyrrhus vaincra les Romains, ou que les Romai
vaincront Pyrrhus. L'équivoque est attachée à la co
struction de la phrase latine, et nous ne la saurio
rendre en français. Voici les propres termes de Cicér
sur cet oracle :

« Premièrement, dit-il, Apollon n'a jamais parlé lati
« secondement, les Grecs ne connaissent point cet orac
« troisièmement, Apollon, du temps de Pyrrhus, av
« déjà cessé de faire des vers. Enfin, quoique les Éacid

« de la famille desquels était Pyrrhus, ne fussent pas « gens d'un esprit bien fin ni bien pénétrant, cependant « l'équivoque de l'oracle était si manifeste, que Pyrrhus « eût dû s'en apercevoir... Mais, ce qui est le principal, « pourquoi y a-t-il déjà longtemps qu'il ne se rend plus « d'oracles à Delphes de cette sorte, ce qui fait qu'il n'y « a présentement rien de plus méprisé? »

C'est sur ces dernières paroles que l'on s'est fondé pour dire que, du temps de Cicéron, il ne se rendait plus d'oracles à Delphes.

Mon auteur dit qu'on se trompe, et que ces mots : *Pourquoi ne se rend-il plus d'oracles de cette sorte?* marquent bien que Cicéron ne parle que des oracles en vers, puisqu'il était alors question d'un oracle renfermé en un vers.

Je ne sais s'il faut être tout à fait de son avis, car voici comme Cicéron continue immédiatement :

« Ici, quand on presse les défenseurs des oracles, ils « répondent que cette vertu, qui était dans l'exhalaison « de la terre, et qui inspirait la Pythie, s'est évaporée « avec le temps. Vous diriez qu'ils parlent de quelque « vin qui a perdu sa force. Quel temps peut consumer « ou épuiser une vertu toute divine? Or, qu'y a-t-il de « plus divin qu'une exhalaison de la terre qui fait un « tel effet sur l'âme, qu'elle lui donne et la connaissance « de l'avenir et le moyen de s'en expliquer en vers? »

Il me semble que Cicéron entend que la vertu tout entière avait cessé, et il eût bien vu qu'il en eût toujours dû demeurer une bonne partie quand il ne se fût plus rendu à Delphes que des oracles en prose. N'est-ce donc rien qu'une prophétie, à moins qu'elle ne soit en vers?

Je ne crois pas qu'on ait eu tant de tort de prendre ce passage pour une preuve de la cessation entière de

l'oracle de Delphes; mais on a eu tort de prétendre en tirer avantage pour attribuer cette cessation à la naissance de Jésus-Christ. L'oracle a cessé trop tôt, puisque, selon ce passage, il avait cessé longtemps avant Cicéron.

Mais il n'est pas vrai que la chose soit comme Cicéron paraît l'avoir entendue en cet endroit. Lui-même, au premier livre de *la Divination*, fait parler en ces termes Quintus son frère, qui soutient les oracles :

« Je m'arrête sur ce point. Jamais l'oracle de Delphes « n'eût été si célèbre, et jamais il n'eût reçu tant d'of- « frandes des peuples et des rois, si de tout temps on « n'eût reconnu la vérité de ses prédictions. Il n'est pas « si célèbre présentement. Comme il l'est moins, parce « que ses prédictions sont moins vraies, jamais, si elles « n'eussent été extrêmement vraies, il n'eût été célèbre « au point qu'il l'a été. »

Mais, ce qui est encore plus fort, Cicéron même, à ce que dit Plutarque dans sa vie, avait, dans sa jeunesse, consulté l'oracle de Delphes sur la conduite qu'il devait tenir dans le monde, et il lui avait été répondu qu'il suivît son génie plutôt que de se régler sur les opinions vulgaires. S'il n'est pas vrai que Cicéron ait consulté l'oracle de Delphes, il faut du moins que, du temps de Cicéron, on le consultât encore.

II

Pourquoi les auteurs anciens se contredisent souvent sur le temps de la cessation des oracles.

D'où vient donc, dira-t-on, que Lucain, au cinquième livre de *la Pharsale*, parle en ces termes de l'oracle de

Delphes : « L'oracle de Delphes, qui a gardé le silence « depuis que les grands ont redouté l'avenir et ont dé- « fendu aux dieux de parler, est la plus considérable de « toutes les faveurs du ciel que notre siècle a perdues? » Et peu après : « Appius, qui voulait savoir quelle serait « la destinée de l'Italie, eut la hardiesse d'aller interro- « ger cette caverne depuis si longtemps muette, et d'aller « remuer ce trépied oisif depuis si longtemps. »

D'où vient que Juvénal dit en un endroit : *Puisque l'oracle ne parle plus à Delphes?*

D'où vient enfin que, parmi les auteurs d'un même temps, on en trouve qui disent que l'oracle de Delphes ne parle plus, d'autres qui disent qu'il parle encore? et d'où vient que quelquefois un même auteur se contredit sur ce chapitre?

C'est qu'assurément les oracles n'étaient plus dans leur ancienne vogue, et qu'aussi ils n'étaient pas encore tout à fait ruinés. Ainsi, par rapport à ce qu'ils avaient été autrefois, ils n'étaient plus rien, et, en effet, ils ne laissaient pourtant pas d'être encore quelque chose.

Il y a plus : il arrivait qu'un oracle était ruiné pour un temps, et qu'ensuite il se relevait, car les oracles étaient sujets à diverses aventures. Il ne les faut pas croire anéantis du moment qu'on les voit muets : ils pourront reprendre la parole.

Plutarque dit qu'anciennement un dragon, qui s'était venu loger sur le Parnasse, avait fait déserter l'oracle de Delphes; qu'on croyait communément que c'était la solitude qui y avait fait venir le dragon, mais qu'il y avait plus d'apparence que le dragon y avait causé la solitude; que depuis la Grèce s'était remplie de villes, etc.

Vous voyez que Plutarque vous parle d'un temps assez éloigné. Ainsi, l'oracle, depuis sa naissance, avait déjà

été abandonné une fois; ensuite, il est sûr qu'il s'é merveilleusement bien rétabli.

Après cela, le temple de Delphes essuya diverses tunes. Il fut pillé par un brigand descendu de Phleg par l'armée de Xercès, par les Phocenses, par Pyrrl par Néron, enfin par les chrétiens, sous Constan Tout cela ne faisait pas de bien à l'oracle : les prê étaient ou massacrés ou dispersés; on abandonnai lieu; les ustensiles sacrés étaient perdus; il fallait soins, des frais et du temps pour remettre l'oracle pied.

Il se peut donc faire que Cicéron ait, pendant sa j nesse, consulté l'oracle de Delphes; que, pendan guerre de César et de Pompée, et dans ce désordre néral de l'univers, l'oracle ait été muet, comme le Lucain; qu'enfin, après la fin de cette guerre, lors Cicéron écrivait ses livres de philosophie, il comme à se rétablir assez pour donner lieu à Quintus de qu'il était encore au monde, et assez peu pour dor lieu à Cicéron de supposer qu'il n'y était plus.

Quand Dorimaque, au rapport de Polybe, brûla portiques du temple de Dodone, renversa de fond comble le lieu sacré de l'oracle, pilla ou ruina toute offrandes, un auteur de ce temps-là aurait bien pu que l'oracle de Dodone ne parlait plus. Cela n'empê rait pas que, dans le siècle suivant, on ne trouvât autre auteur qui en rapporterait quelque réponse.

III

Histoire de la durée de l'oracle de Delphes, et de quelques autres oracles.

Nous ne saurions mieux prouver que, vers le temps de la naissance de Jésus-Christ, où l'on parle tant du silence de l'oracle de Delphes, il n'avait pas cessé tout à fait, mais était seulement interrompu, qu'en rapportant toutes les occasions différentes où l'on trouve, depuis ce temps-là, qu'il a parlé.

Suétone, dans la *Vie de Néron*, dit que l'oracle de Delphes l'avertit qu'il se donnât de garde des soixante-treize ans; que Néron crut qu'il ne devait mourir qu'à cet âge-là, et ne songea point au vieux Galba, qui, étant âgé de soixante-treize ans, lui ôta l'empire. Cela le persuada si bien de son bonheur, qu'ayant perdu par un naufrage des choses d'un très-grand prix, il se vanta que les poissons les lui rapporteraient.

Il fallait qu'il eût reçu du même oracle de Delphes quelque réponse qui lui parût moins agréable, ou qu'il ne se contentât plus d'être destiné à vivre soixante-treize ans, lorsqu'il ôta aux prêtres de Delphes les champs de Cirrhe pour les donner à des soldats; qu'il enleva du temple plus de cinq cents statues, soit d'hommes, soit de dieux, toutes de bronze, et que, pour profaner ou pour abolir à jamais l'oracle, il fit égorger des hommes à l'ouverture de la caverne sacrée d'où sortait l'esprit divin.

Que l'oracle, après une telle aventure, ait été muet jusqu'au temps de De [illegible] me Juvénal ait

pu dire alors que Delphes ne parlait plus, cela est merveilleux.

Cependant il ne faut pas qu'il ait été tout à fait muet depuis Néron jusqu'à Domitien, car voici comme parle Philostrate dans la *Vie d'Apollonius de Tyane*, qui a vu Domitien : « Apollonius visita tous les oracles de la « Grèce, et celui de Dodone, et celui de Delphes, et celui « d'Amphiaraüs, etc. » Ailleurs, il parle encore ainsi : « Vous pouvez voir Apollon de Delphes, illustre par les « oracles qu'il rend au milieu de la Grèce. Il répond à « ceux qui le consultent, comme vous le savez vous-« même, en peu de paroles, et sans accompagner sa ré-« ponse de prodiges, quoiqu'il lui fût fort aisé de faire « trembler le Parnasse, d'arrêter la course du Céphise et « de changer les eaux de Castalie en vin. Il vous dit « simplement la vérité, et ne s'amuse point à faire une « montre inutile de son pouvoir. » Il est assez plaisant que Philostrate prétende faire valoir son Apollon, parce qu'il n'était pas grand faiseur de miracles. Il pourrait y avoir en cet endroit-là quelque venin contre les chrétiens.

Nous avons vu comment, du temps de Plutarque, qui vivait sous Trajan, cet oracle était encore sur pied, quoique réduit à une seule prêtresse, après en avoir eu deux ou trois. Sous Adrien, Dion Chrysostôme dit qu'il consulta l'oracle de Delphes, et il en rapporta une réponse qui lui parut assez embarrassée, et qui l'est effectivement.

Sous les Antonins, Lucien dit qu'un prêtre de Tyane alla demander à ce faux prophète Alexandre si les oracles qui se rendaient alors à Didyme, à Claros et à Delphes, étaient véritablement des réponses d'Apollon ou des impostures. Alexandre eut des égards pour ces ora-

pu dire alors que Delphes ne parlait plus, cela est merveilleux.

Cependant il ne faut pas qu'il ait été tout à fait muet depuis Néron jusqu'à Domitien, car voici comme parle Philostrate dans la *Vie d'Apollonius de Tyane*, qui a vu Domitien : « Apollonius visita tous les oracles de la « Grèce, et celui de Dodone, et celui de Delphes, et celui « d'Amphiaraüs, etc. » Ailleurs, il parle encore ainsi : « Vous pouvez voir Apollon de Delphes, illustre par les « oracles qu'il rend au milieu de la Grèce. Il répond à « ceux qui le consultent, comme vous le savez vous-« même, en peu de paroles, et sans accompagner sa ré-« ponse de prodiges, quoiqu'il lui fût fort aisé de faire « trembler le Parnasse, d'arrêter la course du Céphise et « de changer les eaux de Castalie en vin. Il vous dit « simplement la vérité, et ne s'amuse point à faire une « montre inutile de son pouvoir. » Il est assez plaisant que Philostrate prétende faire valoir son Apollon, parce qu'il n'était pas grand faiseur de miracles. Il pourrait y avoir en cet endroit-là quelque venin contre les chrétiens.

Nous avons vu comment, du temps de Plutarque, qui vivait sous Trajan, cet oracle était encore sur pied, quoique réduit à une seule prêtresse, après en avoir eu deux ou trois. Sous Adrien, Dion Chrysostôme dit qu'il consulta l'oracle de Delphes, et il en rapporta une réponse qui lui parut assez embarrassée, et qui l'est effectivement.

Sous les Antonins, Lucien dit qu'un prêtre de Tyane alla demander à ce faux prophète Alexandre si les oracles qui se rendaient alors à Didyme, à Claros et à Delphes, étaient véritablement des réponses d'Apollon ou des impostures. Alexandre eut des égards pour ces ora-

cles, qui étaient de la nature du sien, et répondit au prêtre qu'il n'était pas permis de savoir cela. Mais, quand cet habile prêtre demanda ce qu'il serait après sa mort, on lui répondit hardiment : « Tu seras cha-« meau, puis cheval, puis philosophe, puis prophète « aussi grand qu'Alexandre. »

Après les Antonins, trois empereurs se disputèrent l'empire : Severus Septimus, Pescennius Niger, Clodius Albinus. « On consulta Delphes, dit Spartien, pour savoir lequel des trois la république devait souhaiter; et l'oracle répondit en un vers : — Le noir est le meilleur, l'Africain est bon, le blanc est le pire. » Par le noir, on entendait Pescennius Niger; par l'Africain, Sévère, qui était d'Afrique, et, par le blanc, Clodius Albinus. On demanda ensuite qui demeurerait le maître de l'empire, et il fut répondu : « On versera le sang du blanc et du noir : l'Africain gouvernera le monde. » On demanda encore combien de temps il gouvernerait le monde, et il fut répondu : « Il montera sur la mer d'Italie avec vingt vaisseaux, si « cependant un vaisseau peut traverser la mer. » Par où l'on entendit que Sévère régnerait vingt ans. Il est vrai que l'oracle se réservait une restriction obscure pour se pouvoir sauver en cas de besoin; mais enfin, dans le temps que Delphes était le plus florissant, il ne s'y rendait pas de meilleurs oracles que ceux-là

On trouve cependant que Clément Alexandrin, dans son exhortation aux gentils, qu'il a composée, ou sous Sévère, ou à peu près en ce temps-là, dit nettement que la fontaine de Castalie, qui appartenait à l'oracle de Delphes, et celle de Colophon, et toutes les autres fontaines prophétiques, avaient enfin, quoique tard, perdu leurs vertus fabuleuses ·

Peut-être, en ce temps-là, ces oracles tombèrent-ils

dans un de ces silences auxquels ils étaient devenus sujets par intervalles; peut-être, parce qu'ils n'étaient plus guère en vogue, Clément Alexandrin aimait-il autant dire qu'ils ne subsistaient plus du tout.

Il est toujours certain que, sous Constantius, père de Constantin, et pendant la jeunesse de Constantin, Delphes n'était pas encore ruiné, puisque Eusèbe fait dire à Constantin, dans sa *Vie*, que le bruit courait alors qu'Apollon avait rendu un oracle, non par la bouche d'une prêtresse, mais du fond de son obscure caverne, par lequel il disait que les hommes justes, qui étaient en terre, étaient cause qu'il ne pouvait plus dire vrai. Voilà un plaisant aveu. De plus, il fallait que l'oracle de Delphes fût alors bien misérable, puisqu'on en avait retranché la dépense d'une prêtresse.

Il reçut un terrible coup sous Constantin, qui commanda ou qui permit que l'on pillât Delphes. « Alors, « dit Eusèbe dans la *Vie de Constantin*, on produisit « aux yeux du peuple, dans les places de Constantinople, « ces statues dont l'erreur des hommes avait fait si long- « temps des objets de vénération et de culte. Ici l'Apol- « lon Pythien; là le Sminthien; les trépieds dans le cir- « que, et les muses Héliconides dans le palais, furent ex- « posés aux railleries de tout le monde. »

L'oracle de Delphes se releva pourtant encore une fois. L'empereur Julien l'envoya consulter sur l'expédition qu'il méditait contre les Perses. Si l'oracle de Delphes a été plus loin, du moins nous ne pouvons pas pousser plus loin son histoire. Il n'en est plus parlé dans les livres; mais, en effet, il y a bien de l'apparence que c'est là le temps où il cessa, et que ses dernières paroles s'adressèrent à l'empereur Julien, qui était si zélé pour le paganisme. Je ne sais pas trop bien comment les grands

hommes ont pu mettre Auguste en la place de Julien, et avancer hardiment que l'oracle de Delphes avait fini par la réponse qu'il avait rendue à Auguste sur l'enfant hébreu.

Quelques auteurs modernes, qui ont trouvé cet oracle digne d'une fin éclatante, lui en ont fait une. Ils ont lu, dans Sozomène et dans Théodoret, que sous Julien le feu avait pris au temple d'Apollon, qui était dans un faubourg d'Antioche appelé Daphné, sans qu'on eût pu découvrir l'auteur ou la cause de cet incendie; que les païens en accusaient les chrétiens, et que les chrétiens l'attribuaient à un foudre lancé de la main de Dieu. A la vérité, Théodoret dit que le tonnerre était tombé sur ce temple; mais Sozomène n'en parle point. Ces modernes se sont avisés de transporter cet événement au temple de Delphes, qui était fort éloigné de là, et de dire que, par une juste vengeance de Dieu, les foudres l'avaient renversé au milieu d'un grand tremblement de terre. Ce tremblement de terre, dont ni Sozomène ni Théodoret ne parlent dans l'incendie même de Daphné, a été mis là pour tenir compagnie aux foudres et pour honorer l'aventure.

Ce serait une chose ennuyeuse de faire l'histoire de la durée de tous les oracles depuis la naissance de Jésus-Christ : il suffira de remarquer en quels temps on trouve que quelques-uns des principaux ont parlé pour la dernière fois; et souvenez-vous toujours que ce n'est pas à dire qu'ils aient effectivement parlé pour la dernière fois, dans la dernière occasion où les auteurs nous apprennent qu'ils aient parlé.

Dion, qui ne finit son histoire qu'à la huitième année d'Alexandre Sévère, c'est-à-dire l'an 230 de Jésus-Christ, dit que, de son temps, Amphilocus rendait encore

des oracles en songe. Il nous apprend aussi qu'il y avait dans la ville d'Apollonie un oracle, où l'avenir se déclarait par la manière dont le feu prenait à l'encens qu'on jetait sur un autel. Il n'était permis de faire à cet oracle des questions ni de mort, ni de mariage. Ces restrictions bizarres étaient quelquefois fondées sur l'histoire particulière du dieu qui avait eu sujet, pendant sa vie, de prendre de certaines choses en aversion. Je crois aussi qu'elles pouvaient venir quelquefois du mauvais succès qu'avaient eu les réponses de l'oracle sur de certaines matières.

Sous Aurélien, vers l'an de Jésus-Christ 272, les Palmiréniens révoltés consultèrent un oracle d'Apollon Sarpédonien en Cilicie. Ils consultèrent encore celui de Vénus Aphacite, dont la forme était assez singulière pour mériter d'être rapportée ici. Aphaca est un lieu entre Héliopolis et Biblos. Auprès du temple de Vénus est un lac semblable à une citerne. A de certaines assemblées que l'on y fait dans des temps réglés, on voit dans ces lieux-là un feu en forme de globe ou de lampe; et ce feu, dit Zozime, s'est vu jusqu'à notre temps, c'est-à-dire jusque vers l'an de Jésus-Christ 400. On jette dans le lac des présents pour la déesse : il n'importe de quelle espèce ils soient. Si elle les reçoit, ils vont au fond ; si elle ne les reçoit pas, ils surnagent, fût-ce de l'argent ou de l'or. L'année qui précéda la ruine des Palmiréniens, leurs présents allèrent au fond ; mais, l'année suivante, tout surnagea.

Licinius ayant dessein de recommencer la guerre contre Constantin, consulta l'oracle d'Apollon de Didyme, et en eut pour réponse deux vers d'Homère, dont le sens est : « Malheureux vieillard, ce n'est point à toi à combattre contre les jeunes gens; tu n'as point de forces, « et ton âge t'accable. »

Un dieu assez inconnu, nommé Besa, dit Ammian Marcellin, rendait encore des oracles sur des billets, à Abide, dans l'extrémité de la Thébaïde, sous l'empire de Constantius; car on envoya à cet empereur des billets qui avaient été laissés dans le temple de Besa, sur lesquels il commença à faire des informations très-rigoureuses, et jeta dans les prisons, ou envoya en exil, ou fit tourmenter cruellement un assez grand nombre de personnes. C'est que, par ces billets, on consultait le dieu sur la destinée de l'empire, ou sur la durée que devait avoir le règne de Constantius, ou même sur le succès de quelque dessein que l'on formait contre lui.

Enfin Macrobe, qui vivait sous Arcadius et Honorius, fils de Théodose, parle du dieu d'Héliopolis de Syrie et de son oracle, et des Fortunes d'Antium, en des termes qui marquent positivement que tout cela subsistait encore de son temps.

Remarquez qu'il n'importe, pour notre dessein, que toutes ces histoires soient vraies, ni que ces oracles aient effectivement rendu les réponses qu'on leur attribue. On n'a pu attribuer de fausses réponses qu'à des oracles que l'on savait qui subsistaient encore effectivement; et les histoires que tant d'auteurs en ont débitées prouvent du moins que l'on ne croyait pas qu'ils eussent cessé.

IV

Cessation générale des oracles avec celle du paganisme.

En général, les oracles n'ont cessé qu'avec le paganisme, et le paganisme ne cessa pas à la venue de Jésus-Christ.

Constantin abattit peu de temples, encore n'osa-t-il les abattre qu'en prenant le prétexte des crimes qui s'y commettaient. C'est ainsi qu'il fit renverser celui de Vénus Aphacite, et celui d'Esculape qui était à Éges en Cilicie, tous deux temples à oracles. Mais il défendit que l'on sacrifiât aux dieux, et commença à rendre, par cet édit, les temples inutiles.

On trouve des édits de Constantius et de Julien, alors césars, par lesquels toute divination est défendue sous peine de la vie, non-seulement celle des astrologues, et des interprètes des songes, et des magiciens, mais aussi celles des augures et des aruspices, ce qui donnait une grande atteinte à la religion des Romains. Il est vrai que les empereurs avaient un intérêt particulier à défendre toutes les divinations, parce qu'on ne faisait autre chose que s'enquérir de leur destinée, et principalement des successeurs qu'ils devaient avoir; et tel se révoltait, et prétendait à l'empire, pour avoir été flatté par un devin.

Nous avons vu qu'il restait encore beaucoup d'oracles lorsque Julien se vit empereur; mais, de ceux qui étaient ruinés, il s'appliqua à en rétablir le plus qu'il put. Celui du faubourg de Daphné, par exemple, avait été détruit par Adrien, qui, pendant qu'il était encore particulier, ayant trempé une feuille dans la fontaine Castalienne (car il y en avait une de ce nom à Daphné aussi bien qu'à Delphes), avait trouvé sur cette feuille, en la retirant de l'eau, l'histoire de ce qui lui devait arriver, et des avis de songer à l'empire. Il craignait, quand il fut empereur, que cet oracle ne donnât le même conseil à quelque autre, et il fit jeter dans la fontaine sacrée une grande quantité de pierres dont on la boucha. Il y avait beaucoup d'ingratitude dans ce procédé : mais Julien, selon

Ammian Marcellin, rouvrit la fontaine; il fit ôter d'alentour les corps qui y étaient enterrés, et purifia le lieu de la même manière dont les Athéniens avaient autrefois purifié l'île de Délos.

Julien fit plus : il voulut être prophète de l'oracle de Didyme. C'était le moyen de remettre en honneur la prophétie qui n'était plus guère estimée. Il était souverain pontife, puisqu'il était empereur; mais les empereurs n'avaient pas coutume de faire grand usage de cette dignité sacerdotale. Pour lui, il prit la chose bien plus sérieusement; et nous voyons, dans une de ses lettres qui sont venues jusqu'à nous, qu'en qualité de souverain pontife il défend à un prêtre païen de faire, pendant trois mois, aucune fonction de prêtre. La lettre qu'il écrivit à Arsace, pontife de la Galacie, nous apprend de quelle manière il se prenait à faire refleurir le paganisme. Il se félicite d'abord des grands effets que son zèle a produits en fort peu de temps. Il juge que le meilleur secret pour rétablir le paganisme est d'y transporter les vertus du christianisme, la charité pour les étrangers, le soin d'enterrer les morts, et la sainteté de vie que les chrétiens, dit-il, feignent si bien. Il veut que ce pontife, par raison ou par menaces, oblige les prêtres de la Galatie à vivre régulièrement, à s'abstenir des spectacles et des cabarets, à quitter tous les emplois bas ou infâmes, à s'adonner uniquement, avec toute leur famille, au culte des dieux, et à avoir l'œil sur les Galiléens, pour réprimer leurs impiétés et leurs profanations. Il remarque qu'il est honteux que les Juifs et les Galiléens nourrissent, non-seulement leurs pauvres, mais ceux des païens, et que les païens abandonnent les leurs, et ne se souviennent plus que l'hospitalité et la libéralité sont des vertus qui leur sont propres, puisque Homère fait ainsi parler

Eumée : « Mon hôte, quand il me viendrait quelqu'un « moins considérable que toi, il ne me serait pas permis « de ne le point recevoir. Tous viennent de la part de « Jupiter, et étrangers et pauvres. Je donne peu, mais « je donne avec joie. » Enfin, il dit quelles distributions il a ordonné que l'on fasse tous les ans aux pauvres de la Galatie, et il commande à ce pontife de faire bâtir dans chaque ville plusieurs hôpitaux où soient reçus non-seulement les païens, mais aussi les autres. Il ne veut point que le pontife aille souvent voir les gouverneurs chez eux, mais seulement qu'il leur écrive, ni que les prêtres aillent au-devant d'eux quand ils entrent dans les villes, mais seulement quand ils viennent aux temples : encore ne veut-il pas qu'on les aille recevoir plus loin que le vestibule. Il défend à ces gouverneurs, dans cette occasion, de faire marcher devant eux des soldats, parce qu'alors ils ne sont que des personnes privées; mais il permet aux soldats de les suivre s'ils veulent.

Avec ces soins et cette imitation du christianisme, Julien, s'il eût vécu, eût apparemment retardé la ruine de sa religion; mais Dieu ne lui laissa pas achever deux années de règne.

Jovien, qui lui succéda, commençait à se porter avec zèle à la destruction du paganisme; mais, en sept mois qu'il régna, il ne put pas faire de grands progrès.

Valens, qui eut l'empire d'Orient, permit à chacun d'adorer tels dieux qu'il voudrait, et prit plus à cœur de soutenir l'arianisme que le christianisme même. Aussi, pendant son règne, on immolait publiquement et on faisait publiquement des repas de victimes immolées. Ceux qui étaient initiés aux mystères de Bacchus les célébraient sans crainte; ils couraient avec des boucliers,

déchiraient des chiens et faisaient toutes les extravagances que cette dévotion demandait.

Valentinien, son frère, qui eut l'Occident, fut plus zélé pour la gloire du christianisme; cependant sa conduite ne fut pas aussi ferme qu'elle eût dû être. Il avait fait une loi par laquelle il défendait toutes les cérémonies nocturnes. Prétextatus, proconsul de la Grèce, lui représenta qu'en ôtant aux Grecs ces cérémonies, auxquelles ils étaient très-attachés, on leur rendait la vie tout à fait désagréable. Valentinien se laissa toucher, et consentit que, sans avoir d'égard à sa loi, on pratiquât les anciennes coutumes. Il est vrai que c'est Zozime, un païen, de qui nous tenons cette histoire : on peut dire qu'il l'a supposée pour donner à croire que les empereurs considéraient encore les païens. On peut répondre aussi que Zozime, dans l'état où étaient les affaires de sa religion, devait être plutôt d'humeur à se plaindre du mal qu'on ne lui faisait pas, qu'à se louer d'une grâce qu'on ne lui aurait pas faite.

Ce qui est constant, c'est que l'on a des inscriptions et de Rome et d'autres villes d'Italie par lesquelles il paraît que, sous l'empire de Valentinien, des personnes de grande considération firent les sacrifices nommés *taurobolia* et *criobolia*, c'est-à-dire aspersion de sang de taureau ou de sang de bélier. Il semble même, par la quantité des inscriptions, que cette cérémonie ait été principalement à la mode du temps de Valentinien et des deux autres empereurs du même nom.

Comme elle est une des plus bizarres et des plus singulières du paganisme, je crois qu'on ne sera pas fâché de la connaître. Prudence, qui pouvait l'avoir vue, nous la décrit assez au long.

On creusait une fosse assez profonde, où celui pour

Eumée : « Mon hôte, quand il me viendrait quelqu'un « moins considérable que toi, il ne me serait pas permis « de ne le point recevoir. Tous viennent de la part de « Jupiter, et étrangers et pauvres. Je donne peu, mais « je donne avec joie. » Enfin, il dit quelles distributions il a ordonné que l'on fasse tous les ans aux pauvres de la Galatie, et il commande à ce pontife de faire bâtir dans chaque ville plusieurs hôpitaux où soient reçus non-seulement les païens, mais aussi les autres. Il ne veut point que le pontife aille souvent voir les gouverneurs chez eux, mais seulement qu'il leur écrive, ni que les prêtres aillent au-devant d'eux quand ils entrent dans les villes, mais seulement quand ils viennent aux temples : encore ne veut-il pas qu'on les aille recevoir plus loin que le vestibule. Il défend à ces gouverneurs, dans cette occasion, de faire marcher devant eux des soldats, parce qu'alors ils ne sont que des personnes privées; mais il permet aux soldats de les suivre s'ils veulent.

Avec ces soins et cette imitation du christianisme, Julien, s'il eût vécu, eût apparemment retardé la ruine de sa religion; mais Dieu ne lui laissa pas achever deux années de règne.

Jovien, qui lui succéda, commençait à se porter avec zèle à la destruction du paganisme; mais, en sept mois qu'il régna, il ne put pas faire de grands progrès.

Valens, qui eut l'empire d'Orient, permit à chacun d'adorer tels dieux qu'il voudrait, et prit plus à cœur de soutenir l'arianisme que le christianisme même. Aussi, pendant son règne, on immolait publiquement et on faisait publiquement des repas de victimes immolées. Ceux qui étaient initiés aux mystères de Bacchus les célébraient sans crainte; ils couraient avec des boucliers,

déchiraient des chiens et faisaient toutes les extravagances que cette dévotion demandait.

Valentinien, son frère, qui eut l'Occident, fut plus zélé pour la gloire du christianisme; cependant sa conduite ne fut pas aussi ferme qu'elle eût dû être. Il avait fait une loi par laquelle il défendait toutes les cérémonies nocturnes. Prétextatus, proconsul de la Grèce, lui représenta qu'en ôtant aux Grecs ces cérémonies, auxquelles ils étaient très-attachés, on leur rendait la vie tout à fait désagréable. Valentinien se laissa toucher, et consentit que, sans avoir d'égard à sa loi, on pratiquât les anciennes coutumes. Il est vrai que c'est Zozime, un païen, de qui nous tenons cette histoire : on peut dire qu'il l'a supposée pour donner à croire que les empereurs considéraient encore les païens. On peut répondre aussi que Zozime, dans l'état où étaient les affaires de sa religion, devait être plutôt d'humeur à se plaindre du mal qu'on ne lui faisait pas, qu'à se louer d'une grâce qu'on ne lui aurait pas faite.

Ce qui est constant, c'est que l'on a des inscriptions et de Rome et d'autres villes d'Italie par lesquelles il paraît que, sous l'empire de Valentinien, des personnes de grande considération firent les sacrifices nommés *taurobolia* et *criobolia*, c'est-à-dire aspersion de sang de taureau ou de sang de bélier. Il semble même, par la quantité des inscriptions, que cette cérémonie ait été principalement à la mode du temps de Valentinien et des deux autres empereurs du même nom.

Comme elle est une des plus bizarres et des plus singulières du paganisme, je crois qu'on ne sera pas fâché de la connaître. Prudence, qui pouvait l'avoir vue, nous la décrit assez au long.

On creusait une fosse assez profonde, où celui pour

qui se devait faire la cérémonie descendait avec des bandelettes sacrées à la tête, avec une couronne, enfin avec tout un équipage mystérieux. On mettait sur la fosse un couvercle de bois percé de quantité de trous. On amenait sur ce couvercle un taureau couronné de fleurs, et ayant les cornes et le front ornés de petites lames d'or. On l'égorgeait avec un couteau sacré; son sang coulait par ces trous dans la fosse, et celui qui y était le recevait avec beaucoup de respect; il y présentait son front, ses joues, ses bras, ses épaules, enfin toutes les parties de son corps, et tâchait à n'en pas laisser tomber une goutte ailleurs que sur lui; ensuite, il sortait de là hideux à voir, tout souillé de ce sang, ses cheveux, sa barbe, ses habits tout dégouttants; mais aussi il était purgé de tous ses crimes et régénéré pour l'éternité : car il paraît positivement, par les inscriptions, que ce sacrifice était, pour ceux qui le recevaient, une régénération mystique et éternelle.

Il fallait le renouveler tous les vingt ans, autrement il perdait cette force qui s'étendait dans tous les siècles à venir.

Les femmes recevaient cette régénération aussi bien que les hommes. On y associait qui l'on voulait, et, ce qui est encore plus remarquable, des villes entières la recevaient par députés.

Quelquefois on faisait ce sacrifice pour le salut des empereurs. Des provinces faisaient leur cour d'envoyer un homme se barbouiller, en leur nom, de sang de taureau, pour obtenir à l'empereur une longue et heureuse vie. Tout cela est clair par les inscriptions.

Nous voici enfin, sous Théodose et ses fils, à la ruine entière du paganisme.

Théodose commença par l'Égypte, où il fit fermer

tous les temples. Ensuite, il alla jusqu'à faire abattre celui de Sérapis, le plus fameux de toute l'Égypte.

Selon Strabon, il n'y avait rien de plus gai dans toute la religion païenne que les pèlerinages qui se faisaient à Sérapis. Vers le temps de certaines fêtes, dit-il, on ne saurait croire la multitude de gens qui descendent sur un canal d'Alexandrie à Canope, où est ce temple. Jour et nuit ce ne sont que bateaux pleins d'hommes et de femmes, qui chantent et qui dansent avec toute la liberté imaginable. A Canope, il y a sur le canal une infinité d'hôtelleries qui servent à retirer ces voyageurs et à favoriser leurs divertissements.

Aussi le sophiste Eunapius, païen, paraît avoir grand regret au temple de Sérapis, et nous en décrit la fin malheureuse avec assez de bile. Il dit que des gens, qui n'avaient jamais entendu parler de la guerre, se trouvèrent pourtant vaillants contre les pierres de ce temple, et principalement contre les riches offrandes dont il était plein; que dans ces lieux saints on y plaça des moines, gens infâmes et inutiles, qui, pourvu qu'ils eussent un habit noir et malpropre, prenaient une autorité tyrannique sur l'esprit des peuples; et que ces moines, au lieu des dieux que l'on voyait par les lumières de la raison, donnaient à adorer des têtes de brigands, punis pour leurs crimes, qu'on avait salées afin de les conserver. C'est ainsi que cet impie traite les moines et les reliques : il fallait que la licence fût encore bien grande du temps qu'on écrivait de pareilles choses sur la religion des empereurs. Rufin ne manque pas de nous marquer qu'on trouva le temple de Sérapis tout plein de chemins couverts et de machines disposées pour les fourberies des prêtres. Il nous apprend, entre autres choses, qu'il y avait à l'orient du temple une petite fenêtre par où en-

trait à certain jour un rayon du soleil qui allait donner sur la bouche de Sérapis. Dans le même temps on apportait un simulacre du soleil qui était de fer, et qui, étant attiré par de l'aimant caché dans la voûte, s'élevait vers Sérapis. Alors, on disait que le soleil saluait ce dieu; mais quand le simulacre de fér retombait, et que le rayon se retirait de dessus la bouche de Sérapis, le soleil lui avait fait assez sa cour, et il allait à ses affaires.

Après que Théodose eut défait le rebelle Eugène, il alla à Rome, où tout le sénat tenait encore pour le paganisme. La grande raison des païens était que, depuis douze cents ans, Rome s'était fort bien trouvée de ses dieux, et qu'elle en avait reçu toutes sortes de prospérités. L'empereur harangua le sénat, et l'exhorta à embrasser le christianisme; mais on lui répondit toujours que, par l'usage et l'expérience, on avait reconnu le paganisme pour une bonne religion, et que, si on le quittait pour le christianisme, on ne savait ce qui en arriverait. Voilà quelle était la théologie du sénat romain. Quand Théodose vit qu'il ne gagnait rien sur ces gens-là, il leur déclara que le fisc était trop chargé des dépenses qu'il fallait faire pour les sacrifices, et qu'il avait besoin de cet argent-là pour payer ses troupes. On eut beau lui représenter que les sacrifices n'étaient point légitimes s'ils ne se faisaient de l'argent public, il n'eut point d'égard à cet inconvénient. Ainsi, les sacrifices et les anciennes cérémonies cessèrent, et Zozime ne manque pas de remarquer que depuis ce temps-là toutes sortes de malheurs fondirent sur l'empire romain.

Le même auteur raconte qu'à ce voyage que Théodose fit à Rome, Serena, femme de Stilicon, voulut entrer dans le temple de la mère des dieux pour lui insulter, et qu'elle ne fit point de difficulté de s'accommoder d'un

beau collier que la déesse portait. Une vieille vestale lui reprocha fort aigrement cette impiété, et la poursuivit jusque hors du temple avec mille imprécations. Depuis cela, dit Zozime, la pauvre Serena eut souvent, soit en dormant, soit en veillant, une vision qui la menaçait de la mort.

Les derniers efforts du paganisme furent ceux que fit Symmaque pour obtenir des empereurs Valentinien, Théodose et Arcadius, le rétablissement des priviléges des vestales et de l'autel de la Victoire dans le Capitole; mais tout le monde sait avec quelle vigueur saint Ambroise s'y opposa.

Il paraît pourtant, par les pièces mêmes de ce fameux procès, que Rome avait encore l'air extrêmement païen; car saint Ambroise demande à Symmaque s'il ne suffit pas aux païens d'avoir les places publiques, les portiques, les bains remplis de leurs simulacres, et s'il faut encore que leur autel de la Victoire soit placé dans le Capitole, qui est le lieu de la ville où il vient le plus de chrétiens, « afin que ces chrétiens, dit-il, reçoivent malgré eux la fumée des sacrifices dans leurs yeux, la musique dans leurs oreilles, les cendres dans leur gosier, « et l'encens dans leur nez. »

Mais, lors même que Rome était assiégée par Alaric, sous Honorius, elle était encore pleine d'idoles. Zozime dit que, comme tout devait alors conspirer à la perte de cette malheureuse ville, non-seulement on ôta aux dieux leurs parures, mais que l'on fondit quelques-uns de ces dieux qui étaient d'or ou d'argent, et que de ce nombre fut la Vertu ou la Force, après quoi aussi elle abandonna entièrement les Romains. Zozime ne doutait pas que cette belle pointe ne renfermât la véritable cause de la prise de Rome.

On ne sait si, sur la foi de cet auteur, on peut recevoir l'histoire suivante. Honorius défendit à ceux qui n'étaient pas chrétiens de paraître à la cour avec un baudrier, ni d'avoir aucun commandement. Générid, païen, et même barbare, mais très-brave homme, qui commandait les troupes de Pannonie et de Dalmatie, ne parut plus chez l'empereur, mit bas le baudrier, et ne fit plus aucunes fonctions de sa charge. Honorius lui demandant un jour pourquoi il ne venait pas au palais en son rang, selon qu'il y était obligé, il lui représenta qu'il y avait une loi qui lui ôtait le baudrier et le commandement. L'empereur lui dit que cette loi n'était pas pour un homme comme lui ; mais Générid répondit qu'il ne pouvait recevoir une distinction qui le séparait d'avec tous ceux qui professaient le même culte. En effet, il ne reprit point les fonctions de sa charge, jusqu'à ce que l'empereur, vaincu par la nécessité, eût lui-même rétracté sa loi. Si cette histoire est vraie, on peut juger qu'Honorius ne contribua pas beaucoup à la ruine du paganisme.

Mais enfin, tout exercice de la religion païenne fut défendu, sous peine de la vie, par une constitution des empereurs Valentinien III et Martien, l'an 451 de Jésus-Christ. C'était là le dernier coup que l'on pût porter à cette fausse religion. On trouve pourtant que les mêmes empereurs, qui étaient si zélés pour l'avancement du christianisme, ne laissaient pas de conserver quelques restes du paganisme, peut-être assez considérables. Ils prenaient, par exemple, le titre de *souverains pontifes*, et cela voulait dire souverain pontife des augures, des aruspices, enfin de tous les colléges des prêtres païens, et chefs de toute l'ancienne idolâtrie romaine.

Zozime prétend que le grand Constantin même, et Valentinien et Valens, reçurent volontiers des pontifes

païens, et ce titre, et l'habit de cette dignité, qu'on leur allait offrir, selon la coutume, à leur avénement à l'empire : mais que Gratien refusa l'équipage pontifical ; et que, quand on le rapporta aux pontifes, le premier d'entre eux dit tout en colère : *Si princeps non vult appellari pontifex, admodùm brevi pontifex Maximus fiet*. C'est une pointe attachée aux mots latins, et fondée sur ce que Maxime se révoltait alors contre Gratien, pour le dépouiller de l'empire.

Mais un témoignage plus irréprochable sur ce chapitre-là que celui de Zozime, c'est celui des inscriptions. On y voit le titre de *souverain pontife*, donné à des empereurs chrétiens ; et même dans le seizième siècle, deux cents après que le christianisme était monté sur le trône, l'empereur Justin, parmi toutes ses autres qualités, prend celle de *souverain pontife*, dans une inscription qu'il avait fait faire pour la ville de Justinopolis en Istrie, à laquelle il donna son nom.

Être un des dieux d'une fausse religion, c'est encore bien pis que d'en être le souverain pontife. Le paganisme avait érigé les empereurs romains en dieux ; et pourquoi non? il avait bien érigé la ville de Rome en déesse. Les empereurs Théodose et Arcadius, quoique chrétiens, souffrent que Symmaque, ce grand défenseur du paganisme, les traite de *votre divinité*, ce qu'il ne pouvait dire que dans le sens et selon la coutume des païens ; et nous voyons des inscriptions en l'honneur d'Arcadius et d'Honorius qui portent : *Un tel dévoué à leur divinité et à leur majesté*.

Mais les empereurs chrétiens ne reçoivent pas seulement ces titres, ils se les donnent eux-mêmes. On ne voit autre chose dans les constitutions de Théodose, de Valentinien, d'Honorius et d'Anastase. Tantôt ils nomment

On ne sait si, sur la foi de cet auteur, on peut recevoir l'histoire suivante. Honorius défendit à ceux qui n'étaient pas chrétiens de paraître à la cour avec un baudrier, ni d'avoir aucun commandement. Générid, païen, et même barbare, mais très-brave homme, qui commandait les troupes de Pannonie et de Dalmatie, ne parut plus chez l'empereur, mit bas le baudrier, et ne fit plus aucunes fonctions de sa charge. Honorius lui demandant un jour pourquoi il ne venait pas au palais en son rang, selon qu'il y était obligé, il lui représenta qu'il y avait une loi qui lui ôtait le baudrier et le commandement. L'empereur lui dit que cette loi n'était pas pour un homme comme lui ; mais Générid répondit qu'il ne pouvait recevoir une distinction qui le séparait d'avec tous ceux qui professaient le même culte. En effet, il ne reprit point les fonctions de sa charge, jusqu'à ce que l'empereur, vaincu par la nécessité, eût lui-même rétracté sa loi. Si cette histoire est vraie, on peut juger qu'Honorius ne contribua pas beaucoup à la ruine du paganisme.

Mais enfin, tout exercice de la religion païenne fut défendu, sous peine de la vie, par une constitution des empereurs Valentinien III et Martien, l'an 451 de Jésus-Christ. C'était là le dernier coup que l'on pût porter à cette fausse religion. On trouve pourtant que les mêmes empereurs, qui étaient si zélés pour l'avancement du christianisme, ne laissaient pas de conserver quelques restes du paganisme, peut-être assez considérables. Ils prenaient, par exemple, le titre de *souverains pontifes*, et cela voulait dire souverain pontife des augures, des aruspices, enfin de tous les colléges des prêtres païens, et chefs de toute l'ancienne idolâtrie romaine.

Zozime prétend que le grand Constantin même, et Valentinien et Valens, reçurent volontiers des pontifes

païens, et ce titre, et l'habit de cette dignité, qu'on leur allait offrir, selon la coutume, à leur avénement à l'empire : mais que Gratien refusa l'équipage pontifical ; et que, quand on le rapporta aux pontifes, le premier d'entre eux dit tout en colère : *Si princeps non vult appellari pontifex, admodùm brevi pontifex Maximus fiet.* C'est une pointe attachée aux mots latins, et fondée sur ce que Maxime se révoltait alors contre Gratien, pour le dépouiller de l'empire.

Mais un témoignage plus irréprochable sur ce chapitre-là que celui de Zozime, c'est celui des inscriptions. On y voit le titre de *souverain pontife*, donné à des empereurs chrétiens ; et même dans le seizième siècle, deux cents après que le christianisme était monté sur le trône, l'empereur Justin, parmi toutes ses autres qualités, prend celle de *souverain pontife*, dans une inscription qu'il avait fait faire pour la ville de Justinopolis en Istrie, à laquelle il donna son nom.

Être un des dieux d'une fausse religion, c'est encore bien pis que d'en être le souverain pontife. Le paganisme avait érigé les empereurs romains en dieux ; et pourquoi non? il avait bien érigé la ville de Rome en déesse. Les empereurs Théodose et Arcadius, quoique chrétiens, souffrent que Symmaque, ce grand défenseur du paganisme, les traite de *votre divinité*, ce qu'il ne pouvait dire que dans le sens et selon la coutume des païens ; et nous voyons des inscriptions en l'honneur d'Arcadius et d'Honorius qui portent : *Un tel dévoué à leur divinité et à leur majesté.*

Mais les empereurs chrétiens ne reçoivent pas seulement ces titres, ils se les donnent eux-mêmes. On ne voit autre chose dans les constitutions de Théodose, de Valentinien, d'Honorius et d'Anastase. Tantôt ils nomment

leurs édits des *statuts célestes*, des *oracles divins;* tantôt ils disent nettement *la très-heureuse expédition de notre divinité*, etc.

On peut dire que ce n'était là qu'un style de chancellerie; mais c'était un fort mauvais style, ridicule pendant le paganisme même, et impie dans le christianisme; et puis, n'est-il pas merveilleux que de pareilles extravagances deviennent des manières de parler familières et communes, dont on ne peut plus se passer?

La vérité est que la flatterie des sujets pour leurs maîtres, et la faiblesse naturelle des princes pour les louanges, maintinrent l'usage de ces expressions plus longtemps qu'il n'aurait fallu. J'avoue qu'il faut supposer et cette flatterie et cette faiblesse extrême, chacune dans son genre; mais aussi ces deux choses-là n'ont-elles pas de bornes. On donne sérieusement à un homme le nom de dieu; cela n'est presque pas concevable, et ce n'est pourtant encore rien. Cet homme le reçoit : il le reçoit si bien, qu'il s'accoutume lui-même à se le donner; et cependant ce même homme avait une idée saine de ce que c'est que Dieu. Ajustez-moi tout cela d'une manière qui sauve l'honneur de la nature humaine.

Quant au titre de souverain pontife, il n'était pas si flatteur que la vanité des empereurs chrétiens fût intéressée à se le conserver. Peut-être croyaient-ils qu'il leur servirait à tenir encore plus dans le respect ce qui restait de païens; peut-être n'eussent-ils pas été fâchés de se rendre chefs de la religion chrétienne à la faveur de l'équivoque. En effet, on voit quelques occasions où ils en usaient assez en maîtres; et quelques-uns ont écrit que les empereurs avaient renoncé à ce titre, par l'égard qu'ils avaient eu pour les papes, qui apparemment en craignaient l'abus.

Il n'est pas si surprenant de voir passer dans le christianisme, pour quelque temps, ces restes du paganisme, que de voir ce qu'il y avait dans le paganisme de plus extravagant, de plus barbare, et de plus opposé à la raison et à l'intérêt commun des hommes, être le dernier à finir; je veux dire les victimes humaines. Cette religion était étrangement bigarrée; elle avait des choses extrêmement gaies, et d'autres très-funestes. Ici, les dames vont dans un temple accorder, par dévotion, leurs faveurs aux premiers venus; et là, par dévotion, on égorge des hommes sur un autel. Ces détestables sacrifices se trouvent dans toutes les nations. Les Grecs les pratiquaient aussi bien que les Scythes, mais non pas à la vérité aussi fréquemment; et les Romains, qui, dans un traité de paix, avaient exigé des Carthaginois qu'ils ne sacrifieraient plus leurs enfants à Saturne, selon la coutume qu'ils en avaient reçue des Phéniciens leurs ancêtres, les Romains eux-mêmes immolaient tous les ans un homme à Jupiter Latial. Eusèbe cite Porphyre, qui le rapporte comme une chose qui était encore en usage de son temps. Lactance et Prudence, l'un du commencement et l'autre de la fin du quatrième siècle, nous en sont garants aussi, chacun pour le temps où il vivait. Ces cérémonies pleines d'horreur ont duré autant que les oracles, où il n'y avait tout au plus que de la sottise et de la crédulité.

V

Que quand le paganisme n'eût pas dû être aboli, les oracles eussent pris fin.

Première raison particulière de leur décadence.

Le paganisme a dû nécessairement envelopper les oracles dans sa ruine, lorsqu'il a été aboli par le christianisme. De plus, il est certain que le christianisme, avant même qu'il fût encore la religion dominante, fit extrêmement tort aux oracles, parce que les chrétiens s'étudièrent à en désabuser les peuples et à en découvrir l'imposture : mais, indépendamment du christianisme, les oracles ne laissaient pas de déchoir beaucoup par d'autres causes, et à la fin ils eussent entièrement tombé.

On commence à s'apercevoir qu'ils dégénèrent dès qu'ils ne se rendent plus en vers. Plutarque a fait un traité exprès pour rechercher la raison de ce changement; et, à la manière des Grecs, il dit sur ce sujet tout ce qu'on peut dire de vrai et de faux.

D'abord, c'est que le dieu qui agite la Pythie se proportionne à sa capacité, et ne lui fait point faire de vers si elle n'est pas assez habile pour en pouvoir faire naturellement. La connaissance de l'avenir est d'Apollon, mais la manière de l'exprimer est de la prêtresse. Ce n'est pas la faute du musicien s'il ne peut pas se servir d'une lyre comme d'une flûte; il faut qu'il s'accommode à l'instrument. Si la Pythie donnait ses oracles par écrit, dirions-nous qu'ils ne viendraient pas d'Apollon, parce qu'ils ne seraient pas d'une assez belle écriture? L'âme de la Pythie, lorsqu'elle se vient joindre à Apollon, est

comme une jeune fille à marier, qui ne sait encore rien, et est bien éloignée de savoir faire des vers.

Mais pourquoi donc les anciennes Pythies parlaient-elles en vers? N'étaient-ce point alors des âmes vierges qui venaient se joindre à Apollon? A *cela* Plutarque répond, premièrement, que les anciennes Pythies parlaient quelquefois en prose, mais, de plus, que tout le monde anciennement était né poëte. Dès que ces gens-là, dit-il, avaient un peu bu, ils faisaient des vers; ils n'avaient pas sitôt vu une jolie femme, que c'étaient des vers sans fin; ils poussaient des sons qui étaient naturellement des chants. Ainsi, rien n'était plus agréable que leurs festins et leurs galanteries. Maintenant ce génie poétique s'est retiré des hommes. Il y a encore des amours aussi ardents qu'autrefois, même aussi grands parleurs; mais ce ne sont que des amours en prose. Toute la compagnie de Socrate et de Platon, qui parlait tant d'amour, n'a jamais su faire des vers. Je trouve tout cela trop faux et trop joli pour y répondre sérieusement.

Plutarque rapporte une autre raison qui n'est pas tout à fait si fausse : c'est qu'anciennement il ne s'écrivait rien qu'en vers, ni sur la religion, ni sur la morale, ni sur la physique, ni sur l'astronomie. Orphée et Hésiode, que l'on connaît assez pour des poëtes, étaient aussi des philosophes; et Parménide, Xénophane, Empédocle, Eudoxe, Thalès, que l'on connaît assez pour des philosophes, étaient aussi des poëtes. Il est assez surprenant que la prose n'ait fait que succéder aux vers, et qu'on ne se soit pas avisé d'écrire d'abord dans le langage le plus naturel; mais il y a toutes les apparences du monde que, comme on n'écrivait alors que pour donner des préceptes, on voulut les mettre dans un discours mesuré, afin de les faire retenir plus aisément. Aussi les

lois et la morale étaient-elles en vers. Sur ce pied-là, l'origine de la poésie est bien plus sérieuse que l'on ne croit d'ordinaire, et les muses sont bien sorties de leur première gravité. Qui croirait que naturellement le code pût être en vers et les contes de La Fontaine en prose? Il fallait donc bien, dit Plutarque, que les oracles fussent autrefois en vers, puisqu'on y mettait toutes les choses importantes. Apollon voulut bien en cela s'accommoder à la mode. Quand la prose commença d'y être, Apollon parla en prose.

Je crois bien que, dans les commencements, on rendait les oracles en vers, et afin qu'ils fussent plus aisés à retenir, et pour suivre l'usage, qui avait condamné la prose à ne servir qu'aux discours ordinaires; mais les vers furent chassés de l'histoire et de la philosophie, qu'ils embarrassaient sans nécessité, à peu près sous le règne de Cyrus. Thalès, qui vivait en ce temps-là, fut des derniers philosophes poëtes, et Apollon ne cessa de parler en vers que peu de temps avant Pyrrhus, comme nous l'apprenons de Cicéron, c'est-à-dire quelque deux cent trente ans après Cyrus. Il paraît par là qu'on retint les vers à Delphes le plus longtemps qu'on put, parce qu'on avait reconnu qu'ils convenaient à la dignité des oracles, mais qu'enfin on fut obligé de se réduire à la simple prose.

Plutarque se moque quand il dit que les oracles se rendirent en prose parce qu'on y demanda plus de clarté, et qu'on se désabusa du galimatias mystérieux des vers. Soit que les dieux mêmes parlassent, soit que ce ne fût que les prêtres, je voudrais bien savoir si l'on pouvait obliger les uns ou les autres à parler plus clairement.

Il prétend, avec plus d'apparence, que les vers prophétiques se décrièrent par l'usage qu'en faisaient de

certains charlatans, que le menu peuple consultait le plus souvent dans les carrefours. Les prêtres des temples ne voulurent avoir rien de commun avec eux, parce qu'ils étaient des charlatans plus nobles et plus sérieux; ce qui fait une grande différence dans ce métier-là.

Enfin, Plutarque se résout à nous apporter la véritable raison : c'est qu'autrefois on ne venait consulter Delphes que sur des choses de la dernière importance, sur des guerres, sur des fondations de villes, sur les intérêts des rois et des républiques. Présentement, dit-il, ce sont des particuliers qui viennent demander à l'oracle s'ils se marieront, s'ils achèteront un esclave, s'ils réussiront dans le trafic; et, lorsque des villes y envoient, c'est pour savoir si leurs terres seront fertiles ou si leurs troupeaux multiplieront. Ces demandes-là ne valent pas la peine qu'on y réponde en vers, et, si le dieu s'amusait à en faire, il faudrait qu'il ressemblât à ces sophistes qui font parade de leur savoir lorsqu'il n'en est nullement question.

Voilà effectivement ce qui servit le plus à ruiner les oracles. Les Romains devinrent maîtres de toute la Grèce et des empires fondés par les successeurs d'Alexandre. Dès que les Grecs furent sous la domination des Romains, dont ils n'espérèrent pas de pouvoir sortir, la Grèce cessa d'être agitée par les divisions continuelles qui régnaient entre tous ces petits États, dont les intérêts étaient si brouillés. Les maîtres communs calmèrent tout, et l'esclavage produisit la paix. Il me semble que les Grecs n'ont jamais été si heureux qu'ils le furent alors : ils vivaient dans une profonde tranquillité et dans une oisiveté entière; ils passaient les journées dans leurs parcs des exercices, à leurs théâtres, dans leurs écoles de philosophie; ils avaient des jeux, des

comédies, des disputes et des harangues. Que leur fallait-il de plus, selon leur génie? Mais tout cela fournissait peu de matière aux oracles, et l'on n'était pas obligé d'importuner souvent Delphes. Il était assez naturel que les prêtres ne se donnassent plus la peine de répondre en vers, quand ils virent que leur métier n'était pas si bon qu'il l'avait été.

Si les Romains nuisirent beaucoup aux oracles par la paix qu'ils établirent dans la Grèce, ils leur nuisirent encore plus par le peu d'estime qu'ils en faisaient. Ce n'était point là leur folie : ils ne s'attachaient qu'à leurs livres sibyllins et à leurs divinations étrusques, c'est-à-dire aux aruspices et aux augures. Les maximes et les sentiments d'un peuple qui domine passent aisément dans les autres peuples, et il n'est pas surprenant que les oracles, étant une invention grecque, aient suivi la destinée de la Grèce, qu'ils aient été florissants avec elle, et qu'ils aient perdu avec elle leur premier éclat.

Il faut pourtant convenir qu'il y avait des oracles dans l'Italie. Tibère, dit Suétone, alla à l'oracle de Gérion, auprès de Padoue. Là était une certaine fontaine d'Apon, qui, si l'on en veut croire Claudian, rendait la parole aux muets et guérissait toutes sortes de maladies. Suétone dit encore que Tibère voulait ruiner les oracles qui étaient proche de Rome, mais qu'il en fut détourné par le miracle des sorts de Préneste, qui ne se trouvèrent point dans un coffre bien fermé et bien scellé où il les avait fait apporter de Préneste à Rome, et qui se retrouvèrent dans ce même coffre dès qu'on les eut reportés à Préneste.

A ces sorts de Préneste et à ceux d'Antium, il y faut ajouter les sorts du temple d'Hercule qui était à Tibur.

Pline le Jeune décrit ainsi l'oracle de Clytomne, dieu

d'un fleuve d'Ombrie : « Le temple est ancien et fort « respecté. Clytomne est là habillé à la romaine. Les « sorts marquent la présence et le pouvoir de la divi- « nité. Il y a à l'entour plusieurs petites chapelles, dont « quelques-unes ont des fontaines et des sources, car « Clytomne est comme le père de plusieurs autres petits « fleuves qui viennent se joindre à lui. Il y a un pont « qui fait la séparation de la partie sacrée de ses eaux « d'avec la profane. Au-dessus de ce pont, on ne peut « qu'aller en bateau; au-dessous, il est permis de se « baigner. » Je ne crois point connaître d'autre fleuve que celui-là qui rende des oracles. Ce n'était guère leur coutume.

Mais, dans Rome même, il y avait des oracles. Esculape n'en rendait-il pas dans son temple de l'île du Tibre? On a trouvé à Rome un morceau d'une table de marbre où sont en grec les histoires de trois miracles d'Esculape. En voici le plus considérable, traduit mot à mot sur l'inscription : « En ce même temps, il rendit un « oracle à un aveugle nommé Caïus. Il lui dit qu'il allât « au saint autel, qu'il s'y mît à genoux et y adorât; « qu'ensuite il allât du côté droit au côté gauche, qu'il « mît les cinq doigts sur l'autel, et enfin qu'il portât sa « main sur ses yeux. Après tout cela, l'aveugle vit. Le « peuple en fut témoin, et marqua la joie qu'il avait de « voir arriver de si grandes merveilles sous notre empe- « reur Antonin. » Les deux autres guérisons sont moins surprenantes : ce n'était qu'une pleurésie et une perte de sang, désespérées l'une et l'autre, à la vérité; mais le dieu avait ordonné à ses malades des pommes de pin avec du miel, et du vin avec de certaines cendres, qui sont des choses que les incrédules p[illegible] prendre pour de vrais remèdes.

Ces inscriptions, pour être grecques, n'en ont pas été moins faites à Rome. La forme des lettres et l'orthographe ne paraissent pas être de la main d'un sculpteur grec. De plus, quoiqu'il soit vrai que les Romains faisaient leurs inscriptions en latin, ils ne laissaient pas d'en faire quelques-unes en grec, principalement lorsqu'il y avait pour cela quelque raison particulière. Or, il est assez vraisemblable qu'on ne se servit que de la langue grecque dans le temple d'Esculape, parce que c'était un dieu grec, et qu'on avait fait venir de Grèce pendant cette grande peste dont tout le monde sait l'histoire.

Cela même nous fait voir que cet oracle d'Esculape n'était pas d'institution romaine, et je crois qu'on trouverait aussi à la plupart des oracles d'Italie une origine grecque, si l'on voulait se donner la peine de la chercher.

Quoi qu'il en soit, le petit nombre d'oracles qui étaient en Italie, et même à Rome, ne fait qu'une exception très-peu considérable à ce que nous avons avancé. Esculape ne se mêlait que de la médecine, et n'avait nulle part au gouvernement. Quoiqu'il sût rendre la vue aux aveugles, le sénat ne se fût pas fié à lui de la moindre affaire. Parmi les Romains, les particuliers pouvaient avoir foi aux oracles, s'ils voulaient; mais l'État n'y en avait point. C'étaient les sibylles et les entrailles des animaux qui gouvernaient, et une infinité de dieux tombèrent dans le mépris, lorsqu'on vit que les maîtres de la terre ne daignaient pas les consulter.

VI

Seconde cause particulière de la décadence des oracles.

Il y a ici une difficulté que je ne dissimulerai pas. Dès le temps de Pyrrhus, Apollon était réduit à la prose, c'est-à-dire que les oracles commençaient à déchoir; et cependant les Romains ne furent maîtres de la Grèce que longtemps après Pyrrhus, et, depuis Pyrrhus jusqu'à l'établissement de la domination romaine dans la Grèce, il y eut en tout ce pays-là autant de guerres et de mouvements que jamais, et autant de sujets importants d'aller à Delphes.

Cela est très-vrai; mais aussi, du temps d'Alexandre, et un peu avant Pyrrhus, il se forma dans la Grèce de grandes sectes de philosophes qui se moquaient des oracles : les cyniques, les péripatéticiens, les épicuriens. Les épicuriens surtout ne faisaient que plaisanter des méchants vers qui venaient de Delphes, car les prêtres les faisaient comme ils pouvaient; souvent même péchaient-ils contre les règles de la mesure, et ces philosophes railleurs trouvaient fort mauvais qu'Apollon, le dieu de la poésie, fût infiniment au-dessous d'Homère, qui n'avait été qu'un simple mortel inspiré par Apollon même.

On avait beau leur répondre que la méchanceté même des vers marquait qu'ils partaient d'un dieu qui avait un noble mépris pour les règles ou pour la beauté du style, les philosophes ne se payaient point de cela, et, pour tourner cette réponse en ridicule, ils rapportaient l'exemple de ce peintre à qui on avait demand[illegible] [illegible]au d'un

cheval qui se roulât à terre sur le dos. Il peignit un cheval qui courait, et, quand on lui dit que ce n'était pas là ce qu'on lui avait demandé, il renversa le tableau et dit : *Ne voilà-t-il pas le cheval qui se roule sur le dos?* C'est ainsi que ces philosophes se moquaient de ceux qui, par un certain raisonnement qui se renversait, eussent conclu également que les vers étaient d'un dieu, soit qu'ils eussent été bons, soit qu'ils eussent été méchants.

Il fallut enfin que les prêtres de Delphes, accablés des plaisanteries de tous ces gens-là, renonçassent aux vers, du moins pour ce qui se prononçait sur le trépied; car, hors de là, il y avait dans le temple des poëtes qui, de sang-froid, mettaient en vers ce que la fureur divine n'avait inspiré qu'en prose à la Pythie. N'est-il pas plaisant qu'on ne se contentât point de l'oracle tel qu'il était sorti de la bouche du dieu? Mais, apparemment, des gens qui venaient de loin eussent été honteux de ne reporter chez eux qu'un oracle en prose.

Comme on conservait l'usage des vers le plus qu'il était possible, les dieux ne dédaignaient point de se servir quelquefois de quelques vers d'Homère, dont la versification était assurément meilleure que la leur. On en trouve assez d'exemples; mais ces vers empruntés et les poëtes gagés des temples doivent passer pour autant de marques que l'ancienne poésie naturelle des oracles s'était fort décriée.

Ces grandes sectes de philosophes, contraires aux oracles, durent leur faire un tort plus essentiel que celui de les réduire à la prose. Il n'est pas possible qu'ils n'ouvrissent les yeux à une partie des gens raisonnables, et qu'à l'égard du peuple même ils ne rendissent la chose un peu moins certaine qu'elle n'était auparavant.

Quand les oracles avaient commencé à paraître dans le monde, heureusement pour eux la philosophie n'y avait point encore paru.

VII

Dernières causes particulières de la décadence des oracles.

La fourberie des oracles était trop grossière pour n'être pas enfin découverte par mille différentes aventures.

Je conçois qu'on reçut d'abord les oracles avec avidité et avec joie, parce qu'il n'était rien plus commode que d'avoir des dieux toujours prêts à répondre sur tout ce qui causait de l'inquiétude ou de la curiosité. Je conçois qu'on ne dut renoncer à cette commodité qu'avec beaucoup de peine, et que les oracles étaient de nature à ne devoir jamais finir dans le paganisme, s'ils n'eussent pas été la plus impertinente chose du monde; mais enfin, à force d'expérience, il fallut bien s'en désabuser.

Les prêtres y aidèrent beaucoup par l'extrême hardiesse avec laquelle ils abusaient de leur faux ministère. Ils croyaient avoir mis les choses au point de n'avoir besoin d'aucun ménagement.

Je ne parle point des oracles de plaisanteries qu'ils rendaient quelquefois. Par exemple, un homme qui venait demander aux dieux ce qu'il devait faire pour devenir riche, ils lui répondaient agréablement qu'*il n'avait qu'à posséder tout ce qui est entre les villes de Sicyone et de Corinthe* *. Aussi badinait-on quelquefois avec eux. Polémon dormant dans le temple d'Esculape pour apprendre de lui le moyen de se guérir de la goutte, le

* Athénée.

dieu lui apparut et lui dit qu'*il s'abstînt de boire froid.* Polémon lui répondit : *Que ferais-tu donc, mon bel ami, si tu avais à guérir un bœuf?* Mais ce ne sont là que des gentillesses de prêtres qui s'égayaient quelquefois, et avec qui on s'égayait aussi.

Ce qui est le plus essentiel, c'est que les dieux ne manquaient jamais de devenir amoureux des belles femmes. Il fallait qu'on les envoyât passer des nuits dans les temples, parées de la main même de leurs maris et chargées de présents pour payer le dieu de ses peines. A la vérité, on fermait bien les temples à la vue de tout le monde; mais on ne garantissait point aux maris le chemin souterrain.

Pour moi, j'ai peine à concevoir que de pareilles choses aient pu être pratiquées seulement une fois. Cependant Hérodote nous assure qu'au huitième et dernier étage de cette superbe tour du temple de Bélus, à Babylone, était un lit magnifique où couchait toutes les nuits une femme choisie par le dieu. Il s'en faisait autant à Thèbes, en Égypte; et, quand la prêtresse de l'oracle de Patare, en Lycie, devait prophétiser, il fallait auparavant qu'elle couchât seule dans le temple où Apollon venait l'inspirer.

Tout cela s'était pratiqué dans les plus épaisses ténèbres du paganisme, et dans un temps où les cérémonies païennes n'étaient pas sujettes à être contredites; mais, à la vue des chrétiens, le Saturne d'Alexandrie ne laissait pas de faire venir les nuits, dans son temple, telle femme qu'il lui plaisait de nommer par la bouche de Tyrannus, son prêtre. Beaucoup de femmes avaient reçu cet honneur avec grand respect, et on ne se plaignait point de Saturne, quoiqu'il soit le plus âgé et le moins galant des dieux. Il s'en trouva une, à la fin, qui, ayant

couché dans le temple, fit réflexion qu'il ne s'y était rien passé que de fort humain, et dont Tyrannus n'eût été assez capable. Elle en avertit son mari, qui fit faire le procès à Tyrannus. Le malheureux avoua tout, et Dieu sait quel scandale dans Alexandrie!

Le crime des prêtres, leur insolence, divers événements qui avaient fait paraître au jour leurs fourberies, l'obscurité, l'incertitude et la fausseté de leurs réponses, auraient donc enfin décrédité les oracles, et en auraient causé la ruine entière, quand même le paganisme n'aurait pas dû finir.

Mais il s'est joint à cela des causes étrangères : d'abord de grandes sectes de philosophes grecs qui se sont moqués des oracles, ensuite les Romains, qui n'en faisaient point d'usage; enfin, les chrétiens, qui les détestaient, et qui les ont abolis avec le paganisme.

POÉSIES.

DESCRIPTION DE L'EMPIRE DE LA POÉSIE.

MERCURE GALANT, 1678.

Cet empire est un grand pays très-peuplé. Il est divisé en haute et basse poésie, comme le sont la plupart de nos provinces.

La haute poésie est habitée par des gens graves, mélancoliques, refrognés, et qui parlent un langage qui est, à l'égard des autres provinces de la poésie, ce qu'est le bas-breton pour le reste de la France. Tous les arbres de la haute poésie portent leurs têtes jusque dans les nues. Les chevaux y valent mieux que ceux qu'on nous amène de Barbarie, puisqu'ils vont plus vite que les vents, et, pour peu que les femmes y soient belles, il n'y a plus de comparaison entre elles et le soleil.

Cette grande ville que la carte vous représente au delà des hautes montagnes que vous voyez est la capitale de cette province, et s'appelle le *Poëme épique.* Elle est

bâtie sur une terre sablonneuse et ingrate qu'on ne se donne presque pas la peine de cultiver. La ville a plusieurs journées de chemin, et elle est d'une étendue ennuyeuse. On trouve toujours à la sortie des gens qui s'entretuent, au lieu que quand on passe par le roman, qui est le faubourg du poëme épique, et qui est cependant plus grand que la ville, on ne va jamais jusqu'au bout sans rencontrer des gens dans la joie, et qui se préparent à se marier.

Les montagnes de la tragédie sont aussi dans la province de la haute poésie. Ce sont des montagnes escarpées, et où il y a des précipices très-dangereux. Aussi la plupart des gens bâtissent dans les vallées, et s'en trouvent bien. On découvre encore sur ces montagnes de fort belles ruines de quelques villes anciennes, et de temps en temps on en apporte les matériaux dans les vallons pour en faire des villes toutes nouvelles ; car on ne bâtit presque plus si haut.

La basse poésie tient beaucoup des Pays-Bas : ce ne sont que marécages. Le burlesque en est la capitale. C'est une ville située dans des étangs très-bourbeux. Les princes y parlent comme des gens de néant, et tous les habitants en sont tabarins nés.

La comédie est une ville dont la situation est beaucoup plus agréable ; mais elle est trop voisine du burlesque, et le commerce qu'elle a avec cette ville lui fait tort.

Remarquez, je vous prie, dans cette carte, les vastes solitudes qui sont entre la haute et la basse poésie. On les appelle les déserts du bon sens. Il n'y a point de ville dans cette grande étendue de pays, mais seulement quelques cabanes assez éloignées les unes des autres. Le dedans du pays est beau et fertile ; mais il ne faut pas

s'étonner de ce qu'il y a si peu de gens qui s'avisent d'y aller demeurer : c'est que l'entrée en est extrêmement rude de tous côtés, les chemins étroits et difficiles, et on trouve rarement des guides qui puissent y servir de conducteurs.

D'ailleurs, ce pays confine avec une province où tout le monde s'arrête, parce qu'elle paraît très-agréable, et on ne se met plus en peine de pénétrer jusque dans les déserts du bon sens. C'est la province des pensées fausses. On n'y marche que sur les fleurs; tout y rit, tout y paraît enchanté; mais ce qu'il y a d'incommode, c'est que, la terre n'en étant pas solide, on y enfonce partout, et on n'y saurait tenir pied. L'élégie en est la principale ville : on n'y entend que des gens plaintifs; mais on dirait qu'ils se jouent en se plaignant. La ville est tout environnée de bois et de rochers, où les habitants vont se promener seuls; ils les prennent pour confidents de tous leurs secrets, et ils ont tant de peur d'être trahis, qu'ils leur recommandent souvent le silence.

Deux rivières arrosent le pays de la poésie. L'une est la rivière de la rime, qui prend sa source au pied des montagnes de la rêverie. Ces montagnes ont quelques pointes si élevées, qu'elles donnent presque dans les nues. On les appelle les *pointes des pensées sublimes*. Plusieurs y arrivent à force d'efforts surnaturels ; mais on en voit tomber une infinité qui sont longtemps à se relever, et dont la chute attire la raillerie de ceux qui les ont d'abord admirés sans les connaître. Il y a de grandes esplanades qu'on trouve presque au pied de ces montagnes, et qui sont nommées les *terrasses des pensées basses*. On y voit toujours un fort grand nombre de gens qui se promènent. Au bout de ces terrasses sont les cavernes des rêveries creuses. Ceux qui y descendent le font

insensiblement, et s'ensevelissent si fort dans leurs rêveries, qu'ils se trouvent dans ces cavernes sans y penser. Elles sont pleines de détours qui les embarrassent, et on ne saurait croire la peine qu'ils se donnent pour en sortir. Sur ces mêmes terrasses sont certaines gens qui, ne se promenant que dans des chemins faciles qu'on appelle *chemins des pensées naturelles*, se moquent également et de ceux qui veulent monter aux pointes des pensées sublimes et de ceux qui s'arrêtent sur l'esplanade des pensées basses. Ils auraient raison s'ils pouvaient ne point s'écarter ; mais ils succombent presque aussitôt à la tentation d'entrer dans un palais fort brillant qui n'est pas bien éloigné : c'est celui de la badinerie. A peine y est-on entré, qu'au lieu de pensées naturelles qu'on avait d'abord, on n'en a plus que de rampantes. Ainsi, ceux qui n'abandonnent point les chemins faciles sont les plus raisonnables de tous. Ils ne s'élèvent qu'autant qu'il faut, et le bon sens se trouve toujours dans leurs pensées.

Outre la rivière de la rime, qui naît au pied des montagnes dont je viens de faire la description, il y en a une autre nommée la *rivière de la raison*. Ces deux rivières sont assez éloignées l'une de l'autre, et, comme elles ont un cours très-différent, on ne les saurait communiquer que par des canaux qui demandent un fort grand travail ; encore ne peut-on pas tirer ces canaux de communication en tout lieu, parce qu'il n'y a qu'un bout de la rivière de la rime qui réponde à celle de la raison, et de là vient que plusieurs villes situées sur la rime, comme le virelai, la ballade et le chant royal, ne peuvent avoir aucun commerce avec la raison, quelque peine qu'on y puisse prendre. De plus, il faut que ces canaux passent par les déserts du bon sens, comme vous le voyez

par la carte, et c'est un pays presque inconnu. La rime est une grande rivière dont le cours est fort tortueux et inégal, et elle fait des sauts très-dangereux pour ceux qui se hasardent à y naviguer. Au contraire, le cours de la rivière de la raison est fort égal et fort droit; mais c'est une rivière qui ne porte pas toutes sortes de vaisseaux.

Il y a, dans le pays de la poésie, une forêt très-obscure, et où les rayons du soleil n'entrent jamais : c'est la forêt du galimatias. Les arbres en sont épais, touffus, et tous entrelacés les uns dans les autres. La forêt est si ancienne, qu'on s'est fait une espèce de religion de ne point toucher à ses arbres; et il n'y a pas d'apparence qu'on ose jamais la défricher. On s'y égare aussitôt qu'on y a fait quelques pas, et on ne saurait croire qu'on se soit égaré. Elle est pleine d'une infinité de labyrinthes imperceptibles, dont il n'y a personne qui puisse sortir. C'est dans cette forêt que se perd la rivière de la raison.

La grande province de l'imitation est fort stérile et ne produit rien. Les habitants y sont très-pauvres, et vont glaner dans les campagnes de leurs voisins. Il y en a quelques-uns qui s'enrichissent à ce métier-là.

La poésie est très-froide du côté du septentrion, et, par conséquent, ce sont les pays les plus peuplés. Là sont les villes de l'acrostiche, de l'anagramme et des bouts-rimés.

Enfin, dans cette mer, qui borne d'un côté les États de la poésie, est l'île de la satire, tout environnée de flots amers. On y trouve bien des salines, et principalement du sel noir. La plupart des ruisseaux de cette île ressemble au Nil. La source en est inconnue; mais ce qu'on y remarque de particulier, c'est qu'il n'y en a pas un d'eau douce.

Une partie de la même mer s'appelle l'*archipel des bagatelles*. Ce sont quantité de petites îles semées de côté et d'autre, où il semble que la nature se joue comme elle fait dans la mer Égée. Les principales sont les îles des madrigaux, des chansons, des impromptus. On peut dire qu'il n'y a rien de plus léger, puisqu'elles flottent toutes sur les eaux *.

* Dans le *Mercure galant*, cet article est accompagné d'une carte géographique.

PASTORALES.

Les bergers d'un [illegible]
Chacun d'eux, plus paré, [illegible]
Ne respirait qu'amour, et s'était appliqué
Qu'au soin de voir, de plaire et [illegible]
Ce soin, mais plus [illegible]
On avait pris conseil [illegible]
On avait [illegible] des fleurs [illegible]
Rien n'était oublié des [illegible]
Qu'en ces lieux la nature, et si simple et si belle
Peut recevoir d'un art presque aussi simple qu'elle
Ici, sous des rameaux exprès entrelacés
Où jouaient les zéphyrs dont ils étaient [illegible]
On formait tour à tour des danses différentes
Heureux ceux qui [illegible]
Là, dans une compagne, on [illegible]
L'amour plus que la gloire anime les esprits.

Les belles aux bergers inspirent de l'adresse :
Heureux qui met le prix aux pieds de sa maîtresse!
Tout l'air retentissait du bruit confus et doux
Des flûtes, des hautbois et des oiseaux jaloux;
Il naissait mille amours : ce temps les favorise;
Ils étaient moins craintifs : ce temps les autorise.
De toutes parts enfin, par mille jeux divers,
A la joie, au plaisir, les cœurs étaient ouverts.
Alcandre, Alcandre seul n'en était point capable :
A peine il reconnut un jour si remarquable.
En voyant ce spectacle, il s'en trouva surpris :
Triste, mais tendre effet de l'absence d'Iris.
Il se dérobe, il fuit une importune foule;
Par des chemins couverts en secret il se coule.
Aussitôt qu'il arrive au milieu d'un coteau
D'où les yeux aisément découvrent le hameau,
Il y voit l'allégresse en tous lieux répandue,
Pour un amant qui souffre insupportable vue.
Il s'arrête, et, pressé de ses vives douleurs :
Tout rit, tout est en joie, et moi, dit-il, je meurs!
Deux fois du sein des eaux la lumière est sortie
Depuis que du hameau ma bergère est partie.
Je faisais de la voir le plus doux de mes soins;
Si je ne la voyais, je la cherchais du moins;
L'amour me conduisait, et je ne manquais guère
A découvrir les lieux qui cachaient la bergère.
Mais maintenant, hélas! j'erre en ces mêmes lieux,
Plein d'elle et sans espoir qu'elle s'offre à mes yeux.
Ciel! que le soleil marche à pas lents sur nos têtes!
Quels jours! quelle tristesse! et l'on songe à des fêtes!
On danse en ce hameau! Que je me tiens heureux
D'être ici solitaire, éloigné de ces jeux!
Et qu'y ferais-je? Quoi! je pourrais voir Doride,
De louanges toujours et de douceurs avide,
Et Madonte, qui croit qu'Iris ne la vaut pas,
Et Stelle, qui jamais n'a loué ses appas,

Y briller en sa place, y triompher de joie!
Goûtez bien le bonheur que le ciel vous envoie,
Bergères; jouissez de mille vœux offerts
Dans l'absence d'Iris. Les moments vous sont chers.
Qu'elle eût orné les jeux! que d'yeux tournés sur elle!
Et qu'on m'eût rendu fier en la trouvant si belle!
Elle eût mis cet habit qu'elle-même a filé,
Chef-d'œuvre de ses doigts qu'on n'a point égalé.
Souvent, à cet ouvrage un peu trop attachée,
Il semblait de mon chant qu'elle fût moins touchée.
Il est vrai cependant que, pour mieux m'écouter,
La belle quelquefois voulait bien le quitter.
Elle aurait mis en nœuds sa longue chevelure;
La jonquille à ces nœuds eût servi de parure.
Elle est jaune, Iris brune, et sans doute l'emploi
De cueillir cette fleur ne regardait que moi.
Peut-être, dans les jeux, elle eût bien voulu prendre
Le moment d'un regard mystérieux et tendre
Qu'avec un air timide elle m'eût [illegible]
Et de tous mes tourments [illegible]
Peut-être qu'à l'écart si je l'eusse [illegible]
D'une troupe jalouse un peu [illegible]
Elle m'eût, en fuyant, dit quelque [illegible]
Avec sa douce voix et son [illegible]
Elle l'a déjà fait [illegible]
Ce plaisir imprévu [illegible]
Mon cœur se trouble encore [illegible]
Quel moment! Ah! grands dieux [illegible]
Alcandre, que dis-tu? [illegible]
Peut-être pour longtemps, [illegible]
Et jusqu'à ses faveurs tu [illegible]
Tu serais trop heureux [illegible]

Trois jours s'étaient passés, trois jours qu'avaient perdus
Et Delphire et Damon, qui ne s'étaient point vus.
Leurs troupeaux, jusqu'alors confondus dans la plaine,
Tristement séparés, ne paissaient qu'avec peine.
Tandis que le berger ne songeait qu'à choisir
Les lieux, les sombres lieux où l'on rêve à loisir,
La bergère affectait de paraître suivie
Des plus jeunes bergers dont elle fût servie;
Mais elle était distraite, et des soupirs secrets
Allaient après Damon jusqu'au fond des forêts.
Vois de quelle rigueur était cette bergère!
Damon lui déroba quelque faveur légère :
Delphire le bannit dans un premier courroux.
Peut-être, un peu plus tard, l'ordre eût été plus doux.
Un soir que les troupeaux, sortant du pâturage,
D'un pas tardif et lent marchaient vers le village,
Et que tous les bergers chantaient, à leur retour,
Les douceurs du repos qui suit la fin du jour,
Delphire, qui, malgré l'ombre déjà naissante,
Vit Damon d'aussi loin que peut voir une amante,
S'arrêta sur sa route, et prit soin d'y chercher
L'endroit le plus obscur où l'on se pût cacher.
Rêveur, plein d'une triste et sombre nonchalance,
Tel qu'on peut souhaiter un amant dans l'absence,
Il laissait ses brebis errer en liberté,
Et son hautbois oisif pendait à son côté.
Delphire en fut touchée, et, pour être aperçue,
Elle fit quelque bruit. Il détourna la vue,
Et, quand vers la bergère il adressa ses pas,
Elle le reçut mal, mais elle ne fuit pas.
Que ne lui dit-il point? Les nymphes du bocage
N'entendirent jamais de plus tendre langage;
L'écho, qui des bergers connaît tous les amours,
Ne répéta jamais de plus tendres discours.

Tantôt il condamnait lui-même son audace
D'un ton de suppliant il demandait sa grâce
Et tantôt, moins soumis, il trouvait [illegible]
Qu'un léger attentat l'eût rendu criminel
Par quels soins assidus et par quelle [illegible]
Avait-il prévenu cette amoureuse [illegible]
Et combien voyait-on d'amants moins [illegible]
Moins ardents qu'il n'était, [illegible]
A la fin, cependant, il revenait [illegible]
Qu'il était trop content puisqu'il [illegible]
Et que, dans ses faveurs [illegible]
Il conserverait bien d'éternelles [illegible]
Plein de sa passion, alors [illegible]
Que la simple amitié ne [illegible]
Il semble que ses vœux [illegible]
L'amour fait qu'il renonce [illegible]
Et, dans le même instant [illegible]
Il tâche à réparer son [illegible]
Au milieu des serments [illegible]
Poussé par un transport [illegible]
Troublé par les regards [illegible]
Il s'approche, il [illegible]
On dit que le berger [illegible]
Pour un moindre [illegible]
Et, sans avoir [illegible]
Sur le crime [illegible]

—

[illegible]

[illegible]

Trois jours s'étaient passés, trois jours qu'avaient perdus
Et Delphire et Damon, qui ne s'étaient point vus.
Leurs troupeaux, jusqu'alors confondus dans la plaine,
Tristement séparés, ne paissaient qu'avec peine.
Tandis que le berger ne songeait qu'à choisir
Les lieux, les sombres lieux où l'on rêve à loisir,
La bergère affectait de paraître suivie
Des plus jeunes bergers dont elle fût servie;
Mais elle était distraite, et des soupirs secrets
Allaient après Damon jusqu'au fond des forêts.
Vois de quelle rigueur était cette bergère!
Damon lui déroba quelque faveur légère :
Delphire le bannit dans un premier courroux.
Peut-être, un peu plus tard, l'ordre eût été plus doux.
Un soir que les troupeaux, sortant du pâturage,
D'un pas tardif et lent marchaient vers le village,
Et que tous les bergers chantaient, à leur retour,
Les douceurs du repos qui suit la fin du jour,
Delphire, qui, malgré l'ombre déjà naissante,
Vit Damon d'aussi loin que peut voir une amante,
S'arrêta sur sa route, et prit soin d'y chercher
L'endroit le plus obscur où l'on se pût cacher.
Rêveur, plein d'une triste et sombre nonchalance,
Tel qu'on peut souhaiter un amant dans l'absence,
Il laissait ses brebis errer en liberté,
Et son hautbois oisif pendait à son côté.
Delphire en fut touchée, et, pour être aperçue,
Elle fit quelque bruit. Il détourna la vue,
Et, quand vers la bergère il adressa ses pas,
Elle le reçut mal, mais elle ne fuit pas.
Que ne lui dit-il point? Les nymphes du bocage
N'entendirent jamais de plus tendre langage;
L'écho, qui des bergers connaît tous les amours,
Ne répéta jamais de plus tendres discours.

Tantôt il condamnait lui-même son audace,
D'un ton de suppliant il demandait sa grâce,
Et tantôt, moins soumis, il trouvait trop cruel
Qu'un léger attentat l'eût rendu criminel.
Par quels soins assidus et par quelle constance
Avait-il prévenu cette amoureuse offense!
Et combien voyait-on d'amants moins empressés,
Moins ardents qu'il n'était, et mieux récompensés!
A la fin, cependant, il revenait à dire
Qu'il était trop content, puisqu'il aimait Delphire,
Et que, sans ses faveurs, sans cet heureux secours,
Il conserverait bien d'éternelles amours.
Plein de sa passion, alors Damon lui jure
Que la simple amitié ne serait pas plus pure;
Il semble que ses yeux le jurent à leur tour.
L'amour fait qu'il renonce à tous les biens d'amour.
Et, dans le même instant qu'avec tant de tendresse
Il tâche à réparer son trop de hardiesse,
Au milieu des serments de ne prétendre rien,
Poussé par un transport qu'il ne connaît pas bien,
Troublé par les regards dont la douceur l'attire,
Il s'approche, il avance, il embrasse Delphire.
On dit que le berger, lorsqu'on l'avait banni,
Pour un moindre sujet avait été puni;
Et, sans savoir pourquoi, Delphire, moins sévère,
Sur ce crime nouveau n'entre point en colère.

LA STATUE DE L'AMOUR.

« Dans le fond d'un bocage impénétrable au jour
« Est un petit temple rustique
« Où le roi des bergers reçoit un culte antique.
« Ce dieu n'est point Pan, c'est l'Amour.

« D'un simple bois on y voit sa figure;
« Elle n'a point ces traits hardis et délicats
« Qu'aurait sous son ciseau fait naître Phidias:
« On reconnaît pourtant le roi de la nature;
« L'ouvrier champêtre était plein
« De ce dieu qu'exprimait sa main.
« L'autel suffit à peine aux festons, aux guirlandes,
« Qu'y portent d'innocents mortels.
« Il est de plus riches autels,
« Mais ils sont moins chargés d'offrandes.
« Là parut un berger qui d'un secret souci
« Portait dans l'âme une profonde atteinte.
« Profanes cœurs, n'écoutez point sa plainte:
« Au dieu d'amour il s'exprimait ainsi.»

Toi qu'avec nos bergers Jupiter même adore,
Amour, tu le veux donc, tu veux que j'aime encore!
Tu n'avais fait sur moi qu'un essai de tes coups;
Le dernier de tes traits est le plus fort de tous.
Je ne murmure point de ton ordre suprême:
On doit avec excès aimer celle que j'aime;
Et si de faibles vœux s'offraient à tant d'appas,
Ou même si mon cœur ne les adorait pas,
S'il leur manquait un cœur si tendre et si fidèle,
On te reprocherait d'être injuste envers elle.
Mais quand je me soumets au devoir de l'aimer,
Pourquoi ne suis-je pas plus propre à l'enflammer?
Je ne suis qu'un berger, elle égale Diane;
Mes vœux sont trop hardis, sa beauté les condamne.
J'espère quelquefois en mes soins assidus;
Mais je la vois paraître, et je n'espère plus.
A force d'être aimable, elle devient terrible;
Dieux! pour oser l'aimer qu'il faut être sensible!
Cependant elle daigne écouter ces chansons,

Où je ne fais, Amour, que te prêter des sons ;
Où ce que tu répands de tendresse et de flamme,
Satisfait quelquefois aux transports de mon âme.
Mais c'est là ce qui fait mon plus cruel tourment :
Ma musette est pour elle un simple amusement;
Elle écoute un berger de qui la voix l'attire,
Et ne s'aperçoit pas de l'amant qui soupire :
Sans songer au sujet, elle goûte mes chants ;
Ils ne la touchent point, et lui semblent touchants.
Je n'ai que mon amour, mais enfin je présume
Qu'il doit être flatteur pour celle qui l'allume :
Vif et soumis, plus fort que son propre intérêt,
Il lui fait bien sentir tout le prix dont elle est.
Aussi n'a-t-elle pas, grand Dieu, je t'en rends grâce,
De toute sa fierté terrassé mon audace !
J'aimais, et j'ai parlé ; mes hommages, mes soins,
Paraissent plaire assez : mais, quoi! je lui plais moins.
Ce n'est qu'à mon amour qu'il est permis de plaire :
Sûre de son repos, elle en est moins sévère ;
Sa tranquille bonté regarde sans danger
Un trouble qu'elle cause et ne peut partager.
On fléchit les rigueurs, on désarme la haine ;
Mais comment surmonter sa douceur inhumaine,
Sa funeste douceur, qui m'ôte enfin l'espoir
Qu'elle-même d'abord m'avait fait concevoir ?
Quel sera mon destin? Tu peux seul me l'apprendre.
Ne me reste-t-il plus, Amour, rien à prétendre ?
A mon plus grand bonheur suis-je donc arrivé?
Est-ce là tout le prix que tu m'as réservé ?

« En achevant ces mots, il attachait sa vue
« Sur le dieu qu'implorait sa voix ;
« Il vit, ou les amants se trompent quelquefois,
« Il vit sourire la statue.

« D'un simple bois on y voit sa figure ;
« Elle n'a point ces traits hardis et délicats
« Qu'aurait sous son ciseau fait naître Phidias :
« On reconnaît pourtant le roi de la nature ;
« L'ouvrier champêtre était plein
« De ce dieu qu'exprimait sa main.
« L'autel suffit à peine aux festons, aux guirlandes,
« Qu'y portent d'innocents mortels.
« Il est de plus riches autels,
« Mais ils sont moins chargés d'offrandes.
« Là parut un berger qui d'un secret souci
« Portait dans l'âme une profonde atteinte.
« Profanes cœurs, n'écoutez point sa plainte :
« Au dieu d'amour il s'exprimait ainsi. »

Toi qu'avec nos bergers Jupiter même adore,
Amour, tu le veux donc, tu veux que j'aime encore !
Tu n'avais fait sur moi qu'un essai de tes coups;
Le dernier de tes traits est le plus fort de tous.
Je ne murmure point de ton ordre suprême :
On doit avec excès aimer celle que j'aime ;
Et si de faibles vœux s'offraient à tant d'appas,
Ou même si mon cœur ne les adorait pas,
S'il leur manquait un cœur si tendre et si fidèle,
On te reprocherait d'être injuste envers elle.
Mais quand je me soumets au devoir de l'aimer,
Pourquoi ne suis-je pas plus propre à l'enflammer ?
Je ne suis qu'un berger, elle égale Diane ;
Mes vœux sont trop hardis, sa beauté les condamne.
J'espère quelquefois en mes soins assidus;
Mais je la vois paraître, et je n'espère plus.
A force d'être aimable, elle devient terrible;
Dieux ! pour oser l'aimer qu'il faut être sensible !
Cependant elle daigne écouter ces chansons,

Où je ne fais, Amour, que te prêter des sons ;
Où ce que tu répands de tendresse et de flamme,
Satisfait quelquefois aux transports de mon âme.
Mais c'est là ce qui fait mon plus cruel tourment :
Ma musette est pour elle un simple amusement;
Elle écoute un berger de qui la voix l'attire,
Et ne s'aperçoit pas de l'amant qui soupire :
Sans songer au sujet, elle goûte mes chants ;
Ils ne la touchent point, et lui semblent touchants.
Je n'ai que mon amour, mais enfin je présume
Qu'il doit être flatteur pour celle qui l'allume :
Vif et soumis, plus fort que son propre intérêt,
Il lui fait bien sentir tout le prix dont elle est.
Aussi n'a-t-elle pas, grand Dieu, je t'en rends grâce,
De toute sa fierté terrassé mon audace !
J'aimais, et j'ai parlé ; mes hommages, mes soins,
Paraissent plaire assez : mais, quoi ! je lui plais moins.
Ce n'est qu'à mon amour qu'il est permis de plaire :
Sûre de son repos, elle en est moins sévère ;
Sa tranquille bonté regarde sans danger
Un trouble qu'elle cause et ne peut partager.
On fléchit les rigueurs, on désarme la haine ;
Mais comment surmonter sa douceur inhumaine,
Sa funeste douceur, qui m'ôte enfin l'espoir
Qu'elle-même d'abord m'avait fait concevoir ?
Quel sera mon destin ? Tu peux seul me l'apprendre.
Ne me reste-t-il plus, Amour, rien à prétendre ?
A mon plus grand bonheur suis-je donc arrivé ?
Est-ce là tout le prix que tu m'as réservé ?

« En achevant ces mots, il attachait sa vue
« Sur le dieu qu'implorait sa voix ;
« Il vit, ou les amants se trompent quelquefois,
« Il vit sourire la statue.

« Ce prodige douteux flatta pourtant son cœur ;
« Mais enfin qu'aurait voulu dire
« Le plus incontestable et le plus vrai sourire ?
« C'était peut-être un sourire moqueur. »

HÉROIDES.

FLORA A POMPÉE.

(Pompée, étant encore jeune, aima la courtisane Flora, dont la beauté était si grande, qu'on la fit peindre dans le temple de Castor et de Pollux. Geminius, aimé de Pompée, devint éperdûment amoureux d'elle ; mais, comme elle était prévenue de la passion qu'elle avait pour Pompée, elle n'écouta pas Geminius. Pompée, ayant pitié de son ami, la lui céda. Elle en tomba malade de chagrin, et c'est dans cet état qu'elle lui écrit.)

Prête à voir arriver la mort que je désire,
Je t'écris dans un lit tout baigné de mes pleurs ;
Ma main encor n'a la force d'écrire
Que pour exprimer mes douleurs.

De mes tristes regards on voit le feu s'éteindre ;
Mon teint perd cet éclat qui m'attirait les yeux ;
Et croirait-on que Rome me fit peindre
Pour orner les temples des dieux ?

En vain sur ces portraits les étrangers me vantent.
Qu'on les ôte, Pompée, ils me font trop d'honneur.
Non, ce n'est plus Flora qu'ils représentent
Depuis qu'elle n'a plus ton cœur.

Te souvient-il du temps où ta flamme inquiéte
Craignait si tendrement des rivaux malheureux?
Ah! disais-tu, dans quel trouble me jette
L'offre qu'ils te font de leurs vœux!

Pourras-tu, ma Flora, résister à leurs larmes?
Pourrai-je dans ton cœur tenir seul contre eux tous?
Que mon amour veut de mal à ces charmes
Qui m'attirent tant de jaloux!

Je te disais alors, je mettais en usage
Tout ce qui te pouvait guérir de ce souci.
Ciel! quelle erreur! était-ce mon partage
Que de te rassurer ainsi?

C'était toi qui devais jurer à ta maîtresse
Que tu ne serais point touché par tes rivaux,
Que tu pourrais jouir de sa tendresse,
Malgré la pitié de leurs maux.

Que me reproches-tu? J'étais trop insensible
Aux soupirs qu'on poussait pour ébranler ma foi;
De tendres soins me trouvaient invincible
Lorsqu'ils ne partaient pas de toi.

Voilà, dieux immortels, voilà ce qui l'irrite:
Vous écoutez ici les plaintes d'un amant.
Et qu'est-ce donc désormais qui mérite
Un éternel attachement?

Ne dis point qu'aux douceurs de la plus vive flamme
Il fallait d'un ami préférer le repos;
Ne prétends point nous déguiser ton âme
Sous de vains discours de héros.

On sait jusqu'à quel point l'amitié doit s'étendre,
Jusqu'où doit nous pousser un si cher intérêt.
D'autres héros ont daigné nous apprendre
Qu'où l'amour parle tout se tait.

Ton changement n'a point une cause plus belle
Que ceux qui font gémir tant de cœurs amoureux;
Tu n'es au fond qu'un amant infidèle,
Et non un ami généreux.

Pourquoi, lorsqu'il voyait sa flamme rebutée,
Ton rival t'a-t-il pu toucher par ses ennuis?
Et moi, qui perds tout ce qui m'a flattée,
Et moi, qui meurs, je ne le puis!

J'attendris ton ami par ma douleur extrême.
Comment de tes présents jouirait-il jamais?
Il se reproche, il condamne lui-même
La cruauté de tes bienfaits.

Il veut te rappeler; je le retiens sans cesse:
Car, quand tu reviendrais, quel sort serait le mien?
Je devrais tout à sa seule tendresse,
Pompée, et ne te devrais rien.

En me cédant à lui, tu t'es rendu justice;
Il n'est pas, comme toi, barbare et sans amour.
Je n'aurais pas à craindre un sacrifice,
Si je pouvais l'aimer un jour.

Faut-il que de mon cœur, hélas! rien ne t'efface!
Quel charme malheureux a su me prévenir?
Que je voudrais l'adorer en ta place
Pour te plaire ou pour te punir!

Alors mes soins pour lui, tendres, ardents, durables,
Passeraient tous les soins que pour toi j'ai perdus;
Et je rendrais encor plus désirables
Tous les biens que tu n'aurais plus.

Trop vaine illusion et trop tôt dissipée!
Quoi! d'un fatal amour je pourrais me guérir!
Quoi! j'aimerais un autre que Pompée!
Non, je ne saurai que mourir.

CLÉOPATRE A AUGUSTE.

(On sait l'histoire de Cléopâtre. Il est besoin de se la rappeler un peu pour bien entrer dans l'esprit de cette lettre, car je suppose que Cléopâtre, après la mort d'Antoine, s'étant enfermée dans les tombeaux des rois d'Égypte, écrit à Auguste, et lui tourne le plus adroitement qu'elle peut, pour sa justification, les principaux événements de sa vie. Surtout il faut se souvenir combien Cléopâtre était une princesse galante, et que, dans l'état où elle se trouvait alors, il ne lui restait plus d'autre ressource, auprès d'Auguste, qu'une coquetterie bien conduite.)

Je crois devoir, seigneur, vous épargner ma vue.
En l'état où je suis j'évite tous les yeux;
Je fuis le soleil même, et je suis descendue
Dans les tombeaux de mes aïeux.

Ce funeste séjour, conforme à mes pensées,
Excite mes soupirs et nourrit mes douleurs;
Ces morts m'offrent en vain leurs fortunes passées:
Rien n'approche de mes malheurs.

Ne croyez pas, seigneur, que Cléopâtre y compte
La gloire dont le ciel se plaît à vous charger;
Dans l'univers entier elle aurait trop de honte
D'être seule à s'en affliger.

Reine sans diadème, et n'attendant que l'heure
D'une prison affreuse ou d'un bannissement,
Dans ses États conquis Cléopâtre ne pleure
Que la perte de son amant.

Quand cet amant et moi, par ses désirs guidée,
Nous armions contre vous tant de peuples divers,
Nous n'avions point conçu l'ambitieuse idée
De vous disputer l'univers.

Ton changement n'a point une cause plus belle
Que ceux qui font gémir tant de cœurs amoureux;
Tu n'es au fond qu'un amant infidèle,
Et non un ami généreux.

Pourquoi, lorsqu'il voyait sa flamme rebutée,
Ton rival t'a-t-il pu toucher par ses ennuis?
Et moi, qui perds tout ce qui m'a flattée,
Et moi, qui meurs, je ne le puis!

J'attendris ton ami par ma douleur extrême.
Comment de tes présents jouirait-il jamais?
Il se reproche, il condamne lui-même
La cruauté de tes bienfaits.

Il veut te rappeler; je le retiens sans cesse:
Car, quand tu reviendrais, quel sort serait le mien?
Je devrais tout à sa seule tendresse,
Pompée, et ne te devrais rien.

En me cédant à lui, tu t'es rendu justice;
Il n'est pas, comme toi, barbare et sans amour.
Je n'aurais pas à craindre un sacrifice,
Si je pouvais l'aimer un jour.

Faut-il que de mon cœur, hélas! rien ne t'efface!
Quel charme malheureux a su me prévenir?
Que je voudrais l'adorer en ta place
Pour te plaire ou pour te punir!

Alors mes soins pour lui, tendres, ardents, durables,
Passeraient tous les soins que pour toi j'ai perdus;
Et je rendrais encor plus désirables
Tous les biens que tu n'aurais plus.

Trop vaine illusion et trop tôt dissipée!
Quoi! d'un fatal amour je pourrais me guérir!
Quoi! j'aimerais un autre que Pompée!
Non, je ne saurai que mourir.

CLÉOPATRE A AUGUSTE.

(On sait l'histoire de Cléopâtre. Il est besoin de se la rappeler un peu pour bien entrer dans l'esprit de cette lettre, car je suppose que Cléopâtre, après la mort d'Antoine, s'étant enfermée dans les tombeaux des rois d'Égypte, écrit à Auguste, et lui tourne le plus adroitement qu'elle peut, pour sa justification, les principaux événements de sa vie. Surtout il faut se souvenir combien Cléopâtre était une princesse galante, et que, dans l'état où elle se trouvait alors, il ne lui restait plus d'autre ressource, auprès d'Auguste, qu'une coquetterie bien conduite.)

Je crois devoir, seigneur, vous épargner ma vue.
En l'état où je suis j'évite tous les yeux;
Je fuis le soleil même, et je suis descendue
Dans les tombeaux de mes aïeux.

Ce funeste séjour, conforme à mes pensées,
Excite mes soupirs et nourrit mes douleurs;
Ces morts m'offrent en vain leurs fortunes passées :
Rien n'approche de mes malheurs.

Ne croyez pas, seigneur, que Cléopâtre y compte
La gloire dont le ciel se plaît à vous charger;
Dans l'univers entier elle aurait trop de honte
D'être seule à s'en affliger.

Reine sans diadème, et n'attendant que l'heure
D'une prison affreuse ou d'un bannissement,
Dans ses États conquis Cléopâtre ne pleure
Que la perte de son amant.

Quand cet amant et moi, par ses désirs guidée,
Nous armions contre vous tant de peuples divers,
Nous n'avions point conçu l'ambitieuse idée
De vous disputer l'univers.

Et ne voyons-nous pas que toujours vers l'empire
Le destin vous faisait quelque nouveau degré?
Je me rendis à lui, sur les mers de l'Épire,
Avant qu'il se fût déclaré.

Rien ne nous annonçait encor notre disgrâce :
J'en voulus en fuyant prévenir les arrêts ;
Et depuis vous savez si l'Egypte eut l'audace
De s'opposer à vos progrès.

Non, non, sans jalousie et d'un esprit tranquille,
De vos heureux succès nous regardions le cours ;
Nous voulions seulement assurer un asile
A de malheureuses amours.

Marc-Antoine passait pour le second de Rome.
Par mille heureux exploits ce nom fut confirmé.
Ses manières, son air, tout était d'un grand homme,
L'âme encor plus, et je l'aimai.

Je sais que son esprit violent, téméraire,
Toujours aux passions se laissait prévenir,
Et je craignais pour lui la fortune prospère
Qu'il ne savait pas soutenir.

Je l'aimai cependant : c'est une loi fatale
Que l'amour doit causer tous mes événements ;
Je m'attache aux héros, je suis tendre et j'égale
Leurs vertus par mes sentiments.

Ah ! seigneur, à vos yeux lorsque j'irai paraître,
Prenez d'un ennemi le visage irrité ;
Traitez-moi, s'il se peut, comme un superbe maître :
Je craindrai trop votre bonté.

Je m'apprête à me voir en esclave traînée
Dans ces murs orgueilleux des fers de tant de rois
La maison des Césars, telle est ma destinée,
Doit triompher de moi deux fois.

César, dont les vertus ont été consacrées,
Par mille aimables soins triompha de mon cœur ;
Et vous triompherez de moi, de ces contrées,
Aussi juste et plus grand vainqueur.

Il préféra pourtant la plus douce victoire.
Dieux ! quels soupirs poussait le maître des humains !
Que d'amour dans une âme où régnait tant de gloire,
Que remplissaient tant de desseins !

Combien me jura-t-il qu'au sortir de la guerre,
Si le ciel en ces lieux n'eût pas tourné ses pas,
Il eût manqué toujours au vainqueur de la terre
D'adorer mes faibles appas !

Combien me jura-t-il qu'il eût changé sans peine
Tant d'honneurs, de respects et d'applaudissements,
Contre un des tendres soins dont j'étais toujours pleine,
Contre mes doux empressements !

Aussi, pour être heureux, s'il peut jamais suffire
De posséder un cœur, d'en avoir tous les vœux,
De se voir prévenir dans tout ce qu'on désire,
César sans doute était heureux.

Je le sens bien, seigneur, je me suis égarée :
J'ai trop dit que César a vécu sous mes lois ;
Bientôt vous me verrez pâle et défigurée,
Et vous condamnerez son choix.

Mais si le grand César souhaita de me plaire,
Mes jours coulaient alors dans la prospérité.
Le sort, vous le savez, favorable ou contraire,
Décide aussi de la beauté.

Si de ces heureux jours je revoyais l'image,
Si mes larmes touchaient le ciel ou l'empereur,
Peut-être... Mais, hélas ! quel retour j'envisage !
D'où me vient cette douce erreur ?

En me la pardonnant, imitez la clémence
De qui pour vos vertus voulut vous adopter;
Vous seriez par le sang, par l'aveugle naissance,
Moins obligé de l'imiter.

POÉSIES DIVERSES.

SONNET.

Je suis (criait jadis Apollon à Daphné,
Lorsque tout hors d'haleine il courait après elle,
Et lui contait pourtant la longue kirielle
Des rares qualités dont il était orné);

Je suis le dieu des vers, je suis bel esprit né.
Mais des vers n'étaient point le charme de la belle.
Je sais jouer du luth... Arrêtez. Bagatelle!
Le luth ne pouvait rien sur ce cœur obstiné.

Je connais la vertu de la moindre racine,
Je suis par mon savoir dieu de la médecine.
Daphné fuyait encor plus vite que jamais.

Mais s'il eût dit: Voyez quelle est votre conquête,
Je suis un jeune dieu toujours beau, toujours frais;
Daphné, sur ma parole, aurait tourné la tête.

SUR UN RETOUR

QUI DEVAIT ÊTRE AU MOIS D'OCTOBRE.

Ne reviendras-tu point, ne ferai-je sans cesse
Que d'inutiles vœux pour hâter ta paresse,
Mois charmant, mois aimable, où de ses dons nouveaux
Bacchus remplira nos tonneaux ?
De vignerons contents quand verrai-je une armée
Par les ordres du dieu dépouiller ses États,
Et faire bouillonner la liqueur enflammée,
Mère des jeux et l'âme des repas ?
Ainsi dans le fond d'un bocage,
Je parlais seul, et Bacchus m'entendit ;
Il crut qu'enfin je lui rendais hommage,
Et de ce tardif avantage
Le dieu des buveurs s'applaudit.
Mais l'Amour, qui savait combien Iris m'occupe,
Et dans quel temps son retour est réglé,
De mes discours avait lui seul la clé,
Et prenait l'autre dieu pour dupe.

ÉTRENNES

POUR L'ANNÉE MDCCI.

En commençant, Iris, l'an qui suit mil sept cents,
Je voulais sous vos lois mettre ma destinée ;
Je voulais de mes vœux vous promettre l'encens,
Seulement pour ladite an

Cela n'a jamais d'autre sens.
Mais avec cette année un siècle aussi commence.
Attendons, ai-je dit; nous pouvons à bon droit
De l'un et l'autre bail peser la différence.
Mais les appas d'Iris souffrent-ils qu'on balance?
Eh bien! donc, pour le siècle soit.

LE TEMPS ET L'AMOUR.

FABLE.

Ils sont deux dieux portant ailes au dos,
Les plus méchants qu'ait Jupin à sa table·
L'un est le Temps, mangeur insatiable,
Vieillard chenu, mais, hélas! trop dispos;
Et l'autre, qui? c'est l'enfant de Paphos.
Quand cet enfant a pris beaucoup de peine
Chez son beau-père à forger une chaîne
Qui de deux cœurs doit unir le destin,
Vient le barbon, qu'on ne peut trop maudire,
Qui vous la ronge et vous l'use à la fin.
Adieu la chaîne! Et le vieillard malin
S'envole ailleurs, riant d'un vilain rire.
Fut-il jamais, sous sa cruelle dent,
Liens si forts qui fissent résistance?
Ces jours passés, je le vis cependant
Avec l'Amour en bonne intelligence.
Tous deux, tous deux, l'enfant et le vieillard,
Ils composaient une chaîne durable;
Le Temps lui-même en serrait avec art
Tous les chaînons. N'est-ce point une fable?
Non, je l'ai vu, vu de mes propres yeux,
Ou je le sens, pour vous dire encor mieux.

SUR UN CLAIR DE LUNE.

Quand l'amour nous fait éprouver
Son premier trouble avec ses premiers charmes,
Contre soi-même encor c'est lui prêter des armes
Que d'être seul et de rêver.
La dominante idée, à chaque instant présente,
N'en devient que plus dominante ;
Elle produit de trop tendres transports ;
Et plus l'esprit rentre en lui-même,
Libre des objets du dehors,
Plus il retrouve ce qu'il aime.
Je conçois ce péril, et qui le connaît mieux ?
Tous les soirs, cependant, une force secrète
M'entraîne en d'agréables lieux,
Où je me fais une retraite
Qui me dérobe à tous les yeux.
Là, vous m'occupez seule, et, dans ce doux silence,
Absente je vous vois, je suis à vos genoux ;
Je vous peins de mes feux toute la violence.
Si quelqu'un m'interrompt, j'ai le même courroux
Que s'il venait par sa présence
Troubler un entretien que j'aurais avec vous.
Le Soleil dans les mers vient alors de descendre ;
Sa sœur jette un éclat moins vif et moins perçant ;
Elle répand dans l'air je ne sais quoi de tendre,
Et dont mon âme se ressent.
Peut-être ce discours n'est guère intelligible :
Vous ne l'entendrez point. Je sais ce que j'y perds :
Un cœur passionné voit un autre univers
Que le cœur qui n'est pas sensible.

SUR UNE BRUNE.

Brunette fut la gentille femelle
Qui charma tant les yeux de Salomon,
Et renversa cette forte cervelle
Où la sagesse avait pris le timon.
Qui dit brunette, il dit spiritueile
Et vive au moins comme un petit démon;
Et, s'il vous plaît, tous ces jolis visages,
Qui de la Grèce affolèrent les sages,
Qui, comme oisons, les menaient par le bec,
Qui croyez-vous que ce fussent? Brunettes
Aux beaux yeux noirs, et qui, dans leurs goguettes,
Disaient, Dieu sait! gentillesses en grec.
Autre brunette aujourd'hui me tourmente,
Moi philosophe, ou du moins raisonneur,
Et qui pouvais acquérir tout l'honneur
Et tout l'ennui d'une âme indifférente.
Or, vous, messieurs, qui faites vanité
Des tristes dons de l'austère sagesse,
Quand vous verrez brunettes d'un côté,
Allez de l'autre en toute humilité:
Brunettes sont l'écueil de votre espèce.

SUR UN PORTRAIT DE DESCARTES.

Avec sa mine refrognée,
Élevé sur ma cheminée,
Descartes dit : Messieurs, c'est moi
Qui dans ces lieux donne la loi.

Mais, au fond d'une alcôve obscure,
Se cache une aimable figure
Qui se moque du ton qu'il prend,
Et dit tout bas : Oh ! l'ignorant!

SUR MON PORTRAIT.

Si, lorsqu'un seul moment votre œil s'est occupé
Sur ce portrait qui, dit-on, est moi-même,
Il ne vous a pas dit : *C'est vous seule que j'aime*,
Rigaut ne m'a point attrapé.

LE DUC DE VALOIS.

HISTORIETTE.

Tout dormait dans Paris, la nuit était sans lune,
De nuages épais l'air était occupé,
Quand un jeune seigneur, en secret échappé,
Se dérobant à sa suite importune,
Sortit, d'un gros manteau le nez enveloppé...
Tout cela, direz-vous, sent la bonne fortune :
Vous ne vous êtes pas trompé.

Il était attendu par une jeune dame
Qui de son vieux mari n'allongeait pas les jours.
Vous dire ici comment il sut lui toucher l'âme,
Ce serait un trop long discours;
Et puis dans ce détail quel besoin qu'on s'engage,
Après qu'on vous a déjà dit
Que l'amant était jeune et le mari sur l'âge?
Cela, ce me semble, suffit.

Mais de savoir leurs noms si vous êtes en peine,
    Vous allez les apprendre tous :
Valois était l'amant, la belle était la reine,
    Louis douze le vieil époux.

Il n'avait point d'enfants. Lui mort, la loi salique
Adjugeait à Valois ce qu'il avait de bien.
Le reste de ses jours ne tenait plus à rien,
Encore était-ce un reste assez mélancolique,
  Et cependant il avait entrepris
D'engendrer un hoir mâle, et cela sans remise.
La reine vint alors de Londres à Paris
    Pour l'aider dans cette entreprise.
On ne décide point auquel il tint des deux,
Mais enfin de l'hoir mâle on n'eut point de nouvelles.
Valois aima la reine, et déjà même entre eux
Les unions des cœurs passaient pour bagatelles.
Il sentait approcher l'heure du rendez-vous.
Que de vœux empressés ! que de transports de flamme !
Les plaisirs à venir flattaient si bien son âme,
Que des plaisirs présents ne seraient pas plus doux.
    Je ne sais par quelle aventure
Dans ce temps justement il rencontre Boisy.
C'était un homme âgé, d'une sagesse mûre,
Enjoué cependant et sage avec mesure,
    De plus, son confident choisi.
Ah ! Boisy, lui dit-il, tu vois de tous les hommes
    Le plus heureux, le plus content !
Au milieu de la nuit, au moment où nous sommes,
    La reine, la reine m'attend.
J'entends, lui dit Boisy ; fier de votre victoire,
Tout transporté d'amour et de joie enivré,
Vous courez chez la reine y recueillir la gloire
Du tendre et doux accueil qui vous est préparé.
C'est un bonheur pour vous plus grand qu'on ne peut croire,
Que pour vous arrêter vous m'ayez rencontré ;

Et si la [illegible] avec vous plus [illegible]
Qu'elle ne l'est avec son vieil époux;
Elle, [illegible], entre nous,
Le plus [illegible] du monde.
Le roi [illegible] enfin au [illegible] de l'honneur
Grâce à vous il se verrait père.
Quoique ce nom fût pour lui trop d'honneur
Et ce que par lui-même il n'eût jamais su faire,
Vous le feriez en sa faveur.
De là tirez la conséquence.
Vous prévoyez bien, comme moi,
Que vous qui, Louis mort, [illegible] de la France,
Vous verriez après lui monsieur votre fils roi,
Et puis, seigneur, réduit à recevoir la loi,
Il faudrait prendre patience.
Valois, qui jusqu'alors, plein de sa passion,
Ne songeait qu'aux plaisirs de sa chère conquête,
Se vit assassiné d'une réflexion
Qui vint troubler toute la fête.
Qu'il eût bien mieux aimé, s'exposant au hasard
D'être sujet toute sa vie,
Gaîment et sans scrupule achever sa folie,
Quand il eût dû la connaître trop tard!
Sans doute, le péril de perdre un diadème
Refroidissait l'ardeur de ses empressements;
Mais aussi ce péril avait tant d'agréments,
Qu'il valait la royauté même.
Si l'honneur fièrement lui montrait tant d'États
Que lui devait coûter son aimable faiblesse,
Un autre honneur de différente espèce,
Mais pourtant aussi fort, lui demandait tout bas :
Que dira de toi ta maîtresse?
Quand l'amour avait le dessous,
Il trouvait de Boisy la morale assez bonne :
Il jugeait qu'il vaut mieux manquer un *rendez-vous*,
Que de manquer une couronne ;

Qu'oser lui préférer de légères douceurs,
C'est d'une viande creuse aisément se repaître,
Et que, de sa maîtresse acceptant les faveurs,
Il jouait à se faire un maître.
A l'amour cependant il n'a pas renoncé.
Quitter une maîtresse et si belle et si chère !
Encor si cet amour était moins avancé,
Ce ne serait pas une affaire;
Mais sur le point d'être récompensé,
La planter là ! cela ne se fait guère.
Il sait, de plus, qu'il a le présent dans ses mains;
L'avenir n'est pas sûr, pourquoi s'en mettre en peine,
Et, sur une crainte incertaine,
Refuser des plaisirs certains?
L'irrésolution était d'une nature
A ne prendre pas sitôt fin;
Mais Boisy, de qui l'âme était un peu plus dure,
Le prit et le força de rebrousser chemin.
Sans cela, de longtemps il n'eût pu rien conclure.
Ce sage confident, soulageant son ennui
Par de bonnes raisons morales,
Quoiqu'il se révoltât encor par intervalles,
Le ramena coucher chez lui.

ÉPIGRAMME

CONTRE DESPRÉAUX.

Quand Despréaux fut sifflé sur son ode *,
Ses partisans criaient dans tout Paris :
Pardon, messieurs, le pauvret s'est mépris ;
Plus ne louera, ce n'est pas sa méthode.

* L'ode sur la prise de Namur.

Il va draper le sexe féminin ;
A son grand nom vous verrez s'il déroge
Il a paru, cet ouvrage malin*.
Pis ne vaudrait, quand ce serait éloge.

VERS

POUR LE PORTRAIT DE MADAME DU TORT.

C'est ici madame du Tort.
Qui la voit et ne l'aime a tort ;
Mais qui l'entend et ne l'adore
A mille fois plus tort encore.
Pour celui qui fit ces vers-ci,
Il n'eut aucun tort, Dieu merci.

LE ROSSIGNOL, LA FAUVETTE ET LE MOINEAU,

FABLE.

Le tendre rossignol et le galant moineau,
L'un et l'autre amoureux de la jeune fauvette,
Sur les branches d'un jeune ormeau,
Lui parlaient un jour d'amourette.
Le petit chantre ailé, par des airs doucereux,
S'efforçait d'amollir le cœur de cette belle.
Je serai, lui dit-il, toujours tendre et fidèle,
Si vous voulez me rendre heureux.
De mes douces chansons vous savez l'harmonie :

* La Satire des femmes.

Elles ont mérité le suffrage des dieux.
Désormais, je les sacrifie
A chanter vos beautés, votre nom en tous lieux ;
Les échos de ces bois le rediront sans cesse,
Et j'aurai tant de soin de le rendre éclatant,
Que votre cœur enfin sera content
De voir l'excès de ma tendresse.
Et moi, dit le moineau, je vous baiserai tant...
A ces mots, le procès fut jugé dans l'instant
En faveur de l'oiseau qui porte gorge noire.
On renvoya l'oiseau chantant.
Voilà la fin de mon histoire;
En voici la morale, et qu'il faut retenir :

Beautés, qui tous les jours voyez dans vos ruelles
Un tas d'amants transis ne vous entretenir
Que de leurs vains soupirs, de leurs peines cruelles
Et d'autres fades bagatelles,
Songez à préférer le solide au brillant.
On se passe fort bien de vers, de chansonnette :
Le talent du moineau, c'est là le vrai talent.
Je sais mainte Cloris du goût de la fauvette,
A moins qu'il ne se trouve un tiers oiseau donnant.
Alors, il n'est pas étonnant
Que ce dernier gagne sur l'étiquette.

L'AMOUR NOYÉ*.

1677.

Philis plongeait l'Amour dans l'eau.
L'Amour se sauvait à la nage ;

* On avait joué au jeu de noyer, où de deux personnes proposées à une troisième, celle-ci en noie une. L'auteur avait été noyé douze fois par une jolie personne qu'il aimait. — Note de l'auteur.

Il revenait sur le rivage :
Philis le plongeait de nouveau.

Cruelle, disait-il, vous qui m'avez fait naître,
Hélas ! pourquoi me noyez-vous ?
Est-ce que vous voulez m'empêcher de paraître ?
Prenez-en un moyen plus doux.

Je ne paraîtrai point, c'est une affaire faite ;
Je ne vous ferais pas pourtant de déshonneur.
Au lieu de me noyer, donnez-moi pour retraite
Un petit coin de votre cœur.

Je vous réponds qu'il serait impossible
De trouver un endroit plus propre à me cacher.
Comme on sait qu'il me fut toujours inaccessible,
On ne viendra pas m'y chercher.

Philis ne l'en voulut pas croire :
Ce n'est pas qu'après tout l'avis ne fût fort bon ;
Pour réponse, elle le fit boire,
Mais boire plus que de raison.

Tel qu'un petit barbet qu'à l'eau son maître envoie,
Et qui de ce péril, dès qu'il est échappé,
Revient à son maître avec joie,
Tout dégouttant et tout trempé ;

Tel l'Amour, s'exposant à des rigueurs nouvelles,
A peine sorti du danger,
Revenait vers Philis en secouant ses ailes,
Quoiqu'il sût que Philis allait le replonger.

Les forces cependant à la fin s'épuisèrent :
Il était las de faire le plongeon.
Il se rendit, et les bras lui manquèrent :
Il fallut qu'il coulât à fond.

Le croira-t-on ? Philis en fut ravie,
Car elle le noyait pour la douzième fois.
Elle hérita de l'arc, des traits et du carquois,
Dont elle s'est fort bien servie.

Pour le petit Amour, je ne puis concevoir
Qu'à la nage onze fois il soit sorti d'affaire.
Sans beaucoup de vigueur, cela ne se peut faire ;
Le pauvre enfant n'en devait guère avoir.

Il fut toujours mal nourri par sa mère.
Quoique l'espoir ne soit qu'une viande légère,
A peine fut-il né qu'on le sevra d'espoir.

Si Philis, un peu moins injuste,
L'eût traité comme il faut, en lui donnant le jour,
C'eût bièn été l'Amour le plus robuste
Que l'on eût vu de mémoire d'Amour.

CAPRICE.

Je ne dors ni nuit ni jour ;
Le diable emporte l'Amour,
Ses petits frères, sa mère,
Tous ses parents, Jeux et Ris,
Toute l'île de Cythère,
Et qui plus est mon Iris !

DIALOGUES

DES MORTS.

DIALOGUE PREMIER.

ALEXANDRE, PHRINÉ.

PHRINÉ. Vous pouvez le savoir de tous les Thébains qui ont vécu de mon temps. Ils vous diront que je leur offris de rebâtir à mes dépens les murailles de Thèbes, que vous aviez ruinées, pourvu que l'on y mît cette inscription : *Alexandre le Grand avait abattu ces murailles, mais la courtisane Phriné les a relevées.*

ALEXANDRE. Vous aviez donc grand'peur que les siècles à venir n'ignorassent quel métier vous aviez fait?

PHRINÉ. J'y avais excellé, et toutes les personnes extraordinaires, dans quelque profession que ce puisse être, ont la folie des monuments et des inscriptions.

ALEXANDRE. Il est vrai que Rhodope l'avait déjà eue avant vous. L'usage qu'elle fit de sa beauté la mit en état de bâtir une de ces fameuses pyramides d'Égypte

qui sont encore sur pied, et je me souviens que, comme elle en parlait l'autre jour à de certaines mortes françaises qui prétendaient avoir été fort aimables, ces ombres se mirent à pleurer en disant que, dans les pays et dans les siècles où elles venaient de vivre, les belles ne faisaient plus d'assez grandes fortunes pour élever des pyramides.

PHRINÉ. Mais moi, j'avais cet avantage par-dessus Rhodope, qu'en rétablissant les murailles de Thèbes je me mettais en parallèle avec vous, qui aviez été le plus grand conquérant du monde, et que je faisais voir que ma beauté avait pu réparer les ravages que votre valeur avait faits.

ALEXANDRE. Voilà deux choses qui assurément n'étaient jamais entrées en comparaison l'une avec l'autre. Vous vous savez donc bon gré d'avoir eu bien des galanteries?

PHRINÉ. Et vous, vous êtes fort satisfait d'avoir désolé la meilleure partie de l'univers? Que ne s'est-il trouvé une Phriné dans chaque ville que vous avez ruinée ! il ne serait resté aucune marque de vos fureurs.

ALEXANDRE. Si j'avais à revivre, je voudrais être encore un illustre conquérant.

PHRINÉ. Et moi une aimable conquérante. La beauté a un droit naturel de commander aux hommes, et la valeur n'en a qu'un droit acquis par la force. Les belles sont de tout pays, et les rois mêmes ni les conquérants n'en sont pas. Mais pour vous convaincre encore mieux, votre père Philippe était bien vaillant, vous l'étiez beaucoup aussi; cependant vous ne pûtes, ni l'un ni l'autre, inspirer aucune crainte à l'orateur Démosthène, qui ne fit, pendant toute sa vie, que haranguer contre vous deux ; et une autre Phriné que moi (car le nom est heureux) étant sur le point de perdre une cause fort impor-

tante, son avocat, qui avait épuisé vainement toute son éloquence pour elle, s'avisa de lui arracher un grand voile qui la couvrait en partie; et aussitôt, à la vue des beautés qui parurent, les juges, qui étaient prêts à la condamner, changèrent d'avis. C'est ainsi que le bruit de vos armes ne put, pendant un grand nombre d'années, faire taire un orateur, et que les attraits d'une belle personne corrompirent en un moment tout le sévère aréopage.

ALEXANDRE. Quoique vous ayez appelé encore une Phriné à votre secours, je ne crois pas que le parti d'Alexandre en soit plus faible. Ce serait grande pitié si...

PHRINÉ. Je sais ce que vous m'allez dire. La Grèce, l'Asie, la Perse, les Indes, tout cela est un bel étalage. Cependant, si je retranchais de votre gloire ce qui ne vous en appartient pas; si je donnais à vos soldats, à vos capitaines, au hasard même, la part qui leur en est due, croyez-vous que vous n'y perdissiez guère? Mais une belle ne partage avec personne l'honneur de ses conquêtes: elle ne doit rien qu'à elle-même. Croyez-moi, c'est une jolie condition que celle d'une jolie femme.

ALEXANDRE. Il a paru que vous en avez été bien persuadée. Mais pensez-vous que ce personnage s'étende aussi loin que vous l'avez poussé?

PHRINÉ. Non, non, car je suis de bonne foi. J'avoue que j'ai extrêmement outré le caractère de jolie femme; mais vous avez outré aussi celui de grand homme. Vous et moi, nous avons fait trop de conquêtes. Si je n'avais eu que deux ou trois galanteries tout au plus, cela était dans l'ordre, et il n'y avait rien à redire; mais d'en avoir assez pour rebâtir les murailles de Thèbes, c'était aller beaucoup plus loin qu'il ne fallait. D'autre côté, si vous n'eussiez fait que conquérir la Grèce, les îles voisines,

et peut-être encore quelque petite partie de l'Asie mineure, et vous en composer un État, il n'y avait rien de mieux entendu ni de plus raisonnable ; mais de courir toujours sans savoir où, de prendre toujours des villes sans savoir pourquoi, et d'exécuter toujours sans avoir aucun dessein, c'est ce qui n'a pas plu à beaucoup de personnes bien sensées.

ALEXANDRE. Que ces personnes bien sensées en disent tout ce qu'il leur plaira. Si j'avais usé si sagement de ma valeur et de ma fortune, on n'aurait presque point parlé de moi.

PHRINÉ. Ni de moi non plus, si j'avais usé trop sagement de ma beauté. Quand on ne veut que faire du bruit, ce ne sont pas les caractères les plus raisonnables qui y sont les plus propres.

DIALOGUE II.

DIDON, STRATONICE.

DIDON. Hélas ! ma pauvre Stratonice, que je suis malheureuse ! Vous savez comme j'ai vécu. Je gardai une fidélité si exacte à mon premier mari, que je me brûlai toute vive plutôt que d'en prendre un second. Cependant je n'ai pu être à couvert de la médisance. Il a plu à un poëte, nommé Virgile, de changer une prude aussi sévère que moi en une jeune coquette qui se laisse charmer de la bonne mine d'un étranger dès le premier jour qu'elle le voit. Toute mon histoire est renversée. A la vérité, le bûcher où je fus consumée m'est demeuré ; mais devinez pourquoi je m'y jette? Ce n'est plus de peur d'être obligée à un second mariage : c'est que je suis au désespoir de ce que cet étranger m'abandonne.

Stratonice. De bonne foi, cela peut avoir des conséquences très-dangereuses. Il n'y aura plus guère de femmes qui veuillent se brûler par fidélité conjugale, si, après leur mort, un poëte est en liberté de dire d'elles tout ce qu'il voudra. Mais peut-être votre Virgile n'a-t-il pas eu si grand tort ; peut-être a-t-il démêlé dans votre vie quelque intrigue que vous espériez qui ne serait pas connue. Que sait-on ? je ne voudrais pas répondre de vous sur la foi de votre bûcher.

Didon. Si la galanterie que Virgile m'attribue avait quelque vraisemblance, je consentirais que l'on me soupçonnât ; mais il me donne pour amant Énée, un homme qui était mort trois cents ans avant que je fusse au monde.

Stratonice. Ce que vous dites là est quelque chose. Cependant Énée et vous, vous paraissiez extrêmement être le fait l'un de l'autre. Vous aviez été tous deux contraints d'abandonner votre patrie ; vous cherchiez fortune tous deux dans des pays étrangers ; il était veuf, vous étiez veuve : voilà bien des rapports. Il est vrai que vous êtes née trois cents ans après lui ; mais Virgile a vu tant de raisons pour vous assortir ensemble, qu'il a cru que les trois cents années qui vous séparaient n'étaient pas une affaire.

Didon. Quel raisonnement est-ce là ? Quoi ! trois cents ans ne sont pas toujours trois cents ans, et, malgré cet obstacle, deux personnes peuvent se rencontrer et s'aimer!

Stratonice. Oh ! c'est sur ce point que Virgile a entendu finesse. Assurément il était homme du monde ; il a voulu faire voir qu'en matière de commerces amoureux il ne faut pas juger sur l'apparence, et que tous ceux qui en ont le moins sont bien souvent les plus vrais.

Didon. J'avais bien affaire qu'il attaquât ma réputa-

tion pour mettre ce beau mystère dans ses ouvrages !

Stratonice. Mais quoi ! vous a-t-il tournée en ridicule? vous a-t-il fait dire des choses impertinentes?

Didon. Rien moins. Il m'a récité ici son poëme, et tout le morceau où il me fait paraître est assurément divin, à la médisance près. J'y suis belle, j'y dis de très-belles choses sur ma passion prétendue ; et si Virgile était obligé à me reconnaître dans l'*Énéide* pour femme de bien, l'*Énéide* y perdrait beaucoup.

Stratonice. De quoi vous plaignez-vous donc? On vous donne une galanterie que vous n'avez pas eue : voilà un grand malheur ! Mais, en récompense, on vous donne de la beauté et de l'esprit, que vous n'aviez peut-être pas.

Didon. Quelle consolation !

Stratonice. Je ne sais comment vous êtes faite ; mais la plupart des femmes aiment mieux, ce me semble, qu'on médise un peu de leur vertu que de leur esprit ou de leur beauté. Pour moi, j'étais de cette humeur-là. Un peintre qui était à la cour du roi de Syrie, mon mari, fut mal content de moi, et, pour se venger, il me peignit entre les bras d'un soldat. Il exposa son tableau, et prit aussitôt la fuite. Mes sujets, zélés pour ma gloire, voulaient brûler ce tableau publiquement ; mais comme j'y étais peinte admirablement bien et avec beaucoup de beauté, quoique les attitudes qu'on m'y donnait ne fussent pas avantageuses à ma vertu, je défendis qu'on le brûlât, et fis revenir le peintre, à qui je pardonnai. Si vous m'en croyez, vous en userez de même à l'égard de Virgile.

Didon. Cela serait bon si le premier mérite d'une femme était d'être belle ou d'avoir de l'esprit.

Stratonice. Je ne décide point quel est ce premier mérite ; mais, dans l'usage ordinaire, la première question

qu'on fait sur une femme que l'on ne connaît point, c'est: *Est-elle belle?* la seconde : *A-t-elle de l'esprit?* Il arrive rarement qu'on fasse une troisième question.

DIALOGUE III.

ANACRÉON, ARISTOTE.

Aristote. Je n'eusse jamais cru qu'un faiseur de chansonnettes eût osé se comparer à un philosophe d'une aussi grande réputation que moi.

Anacréon. Vous faites sonner bien haut le nom de philosophe ; mais moi, avec mes chansonnettes, je n'ai pas laissé d'être appelé le sage Anacréon ; et il me semble que le titre de philosophe ne vaut pas celui de sage.

Aristote. Ceux qui vous ont donné cette qualité-là ne songeaient pas trop bien à ce qu'ils disaient. Qu'aviez-vous jamais fait pour la mériter?

Anacréon. Je n'avais fait que boire, que chanter, qu'être amoureux ; et la merveille est qu'on m'a donné le nom de sage à ce prix, au lieu qu'on ne vous a donné que celui de philosophe, qui vous a coûté des peines infinies : car combien avez-vous passé de nuits à éplucher les questions épineuses de la dialectique? combien avez-vous composé de gros volumes sur des matières obscures que vous n'entendiez peut-être pas bien vous-même?

Aristote. J'avoue que vous avez pris un chemin plus commode pour parvenir à la sagesse, et qu'il fallait être bien habile pour trouver moyen d'acquérir plus de gloire avec votre luth et votre bouteille que les plus grands hommes n'en ont acquis par leurs veilles et par leurs travaux.

Anacréon. Vous prétendez railler; mais je vous sou-

tiens qu'il est plus difficile de boire et de chanter comme j'ai chanté et comme j'ai bu que de philosopher comme vous avez philosophé. Pour chanter et pour boire comme moi, il faudrait avoir dégagé son âme des passions violentes, n'aspirer plus à ce qui ne dépend pas de nous, s'être disposé à prendre toujours le temps comme il viendrait; enfin, il y aurait auparavant bien des petites choses à régler chez soi ; et, quoiqu'il n'y ait pas grande dialectique à tout cela, on a pourtant de la peine à en venir à bout. Mais on peut à moins de frais philosopher comme vous avez fait. On n'est point obligé à se guérir ni de l'ambition, ni de l'avarice; on se fait une entrée agréable à la cour du grand Alexandre; on s'attire des présents de cinq cent mille écus, que l'on n'emploie pas entièrement en expériences de physique, selon l'intention du donateur; et, en un mot, cette sorte de philosophie mène à des choses assez opposées à la philosophie.

Aristote. Il faut qu'on vous ait fait ici-bas bien des médisances de moi ; mais, après tout, l'homme n'est homme que par la raison, et rien n'est plus beau que d'apprendre aux autres comment ils s'en doivent servir à étudier la nature et à développer toutes ces énigmes qu'elle nous propose.

Anacréon. Voilà comme les hommes renversent l'usage de tout ! La philosophie est en elle-même une chose admirable, et qui leur peut être fort utile ; mais, parce qu'elle les incommoderait si elle se mêlait de leurs affaires, et si elle demeurait auprès d'eux à régler leurs passions, ils l'ont envoyée dans le ciel arranger des planètes et en mesurer les mouvements; ou bien ils la promènent sur la terre pour lui faire examiner tout ce qu'ils y voient; enfin, ils l'occupent toujours le plus loin d'eux qu'il leur est possible. Cependant, comme ils

veulent être philosophes à bon marché, ils ont l'adresse d'étendre ce nom, et ils le donnent le plus souvent à ceux qui font la recherche des causes naturelles.

ARISTOTE. Et quel nom plus convenable leur peut-on donner?

ANACRÉON. La philosophie n'a affaire qu'aux hommes, et nullement au reste de l'univers. L'astronome pense aux astres, le physicien pense à la nature, et le philosophe pense à soi. Mais qui eût voulu l'être à une condition si dure? Hélas! presque personne. On a donc dispensé les philosophes d'être philosophes, et on s'est contenté qu'ils fussent astronomes ou physiciens. Pour moi, je n'ai point été d'humeur à m'engager dans les spéculations; mais je suis sûr qu'il y a moins de philosophie dans beaucoup de livres qui font profession d'en parler que dans quelques-unes de ces chansonnettes que vous méprisez tant, dans celle-ci, par exemple :

Si l'or prolongeait la vie,
Je n'aurais point d'autre envie
Que d'amasser bien de l'or;
La mort me rendant visite,
Je la renverrais bien vite
En lui donnant mon trésor.
Mais si la parque sévère
Ne le permet pas ainsi,
L'or ne m'est plus nécessaire:
L'amour et la bonne chère
Partageront mon souci.

ARISTOTE. Si vous ne voulez appeler philosophie que celle qui regarde les mœurs, il y a dans mes ouvrages de morale des choses qui valent bien votre chanson : car enfin cette obscurité qu'on m'a reprochée, et qui se trouve peut-être dans quelques-uns de [illegible]vres, ne se

trouve nullement dans ce que j'ai écrit sur cette matière; et tout le monde a avoué qu'il n'y avait rien de plus beau ni de plus clair que ce que j'ai dit des passions.

ANACRÉON. Quel abus! Il n'est pas question de définir les passions avec méthode, comme on dit que vous avez fait, mais de les vaincre. Les hommes donnent volontiers à la philosophie leurs maux à considérer, mais non pas à guérir; et ils ont trouvé le secret de faire une morale qui ne les touche pas de plus près que l'astronomie. Peut-on s'empêcher de rire en voyant des gens qui, pour de l'argent, prêchent le mépris des richesses, et des poltrons qui se battent sur la définition du magnanime?

DIALOGUE IV.

HOMÈRE, ÉSOPE.

HOMÈRE. En vérité, toutes les fables que vous venez de me réciter ne peuvent être assez admirées. Il faut que vous ayez beaucoup d'art pour déguiser ainsi en petits contes les instructions les plus importantes que la morale puisse donner, et pour couvrir vos pensées sous des images aussi justes et aussi familières que celles-là.

ÉSOPE. Il m'est bien doux d'être loué sur cet art par vous, qui l'avez si bien entendu.

HOMÈRE. Moi? je ne m'en suis jamais piqué.

ÉSOPE. Quoi! n'avez-vous pas prétendu cacher de grands mystères dans vos ouvrages?

HOMÈRE. Hélas! point du tout.

ÉSOPE. Cependant tous les savants de mon temps le disaient : il n'y avait rien dans l'*Iliade*, ni dans l'*Odyssée*, à quoi ils ne donnassent les allégories les plus belles

du monde. Ils soutenaient que tous les secrets de la théologie, de la physique, de la morale et des mathématiques même, étaient renfermés dans ce que vous aviez écrit. Véritablement, il y avait quelque difficulté à les développer : où l'un trouvait un sens moral, l'autre en trouvait un physique ; mais, après cela, ils convenaient que vous aviez tout su et tout dit à qui le comprenait bien.

HOMÈRE. Sans mentir, je m'étais bien douté que de certaines gens ne manqueraient point d'entendre finesse où je n'en avais point entendu. Comme il n'est rien tel que de prophétiser des choses éloignées en attendant l'événement, il n'est rien tel aussi que de débiter des fables en attendant l'allégorie.

ÉSOPE. Il fallait que vous fussiez bien hardi pour vous reposer sur vos lecteurs du soin de mettre des allégories dans vos poëmes ! Où en eussiez-vous été si on les eût pris au pied de la lettre ?

HOMÈRE. Eh bien ! ce n'eût pas été un grand malheur.

ÉSOPE. Quoi ! ces dieux qui s'estropient les uns les autres, ce foudroyant Jupiter, qui, dans une assemblée de divinités, menace l'auguste Junon de la battre ; ce Mars, qui, étant blessé par Diomède, crie, dites-vous, comme neuf ou dix mille hommes, et n'agit pas comme un seul (car, au lieu de mettre tous les Grecs en pièces, il s'amuse à s'aller plaindre de sa blessure à Jupiter), tout cela eût été bon sans allégorie?

HOMÈRE. Pourquoi non? Vous imaginez que l'esprit humain ne cherche que le vrai : détrompez-vous. L'esprit humain et le faux sympathisent extrêmement. Si vous avez la vérité à dire, vous ferez fort bien de l'envelopper dans des fables : elle en plaira beaucoup plus. Si vous voulez dire des fables, elles pourront bien plaire

sans contenir aucune vérité. Ainsi, le vrai a besoin d'emprunter la figure du faux pour être agréablement reçu dans l'esprit humain; mais le faux y entre bien sous sa propre figure, car c'est le lieu de sa naissance et de sa demeure ordinaire, et le vrai y est étranger. Je vous dirai bien plus : quand je me fusse tué à imaginer des fables allégoriques, il eût bien pu arriver que la plupart des gens auraient pris la fable comme une chose qui n'eût point trop été hors d'apparence, et auraient laissé là l'allégorie ; et, en effet, vous devez savoir que mes dieux, tels qu'ils sont, et tous mystères à part, n'ont point été trouvés ridicules.

Ésope. Cela me fait trembler ; je crains furieusement que l'on ne croie que les bêtes aient parlé, comme elles font dans mes apologues.

Homère. Voilà une plaisante peur !

Ésope. Eh quoi! si l'on a bien cru que les dieux aient pu tenir les discours que vous leur avez fait tenir, pourquoi ne croira-t-on pas que les bêtes aient parlé de la manière dont je les ai fait parler ?

Homère. Ah ! ce n'est pas la même chose. Les hommes veulent bien que les dieux soient aussi fous qu'eux ; mais ils ne veulent pas que les bêtes soient aussi sages.

DIALOGUE V.

SAPHO, LAURE.

Laure. Il est vrai que, dans les passions que nous avons eues toutes deux, les muses ont été de la partie, et y [illegible] mis beaucoup d'agrément ; mais il y a cette [illegible] que c'était vous qui chantiez vos amants, [illegible] chantée par le mien.

[illegible]

Sapho. [illegible] vous êtes [illegible]

Laurie. [illegible] femmes [illegible]

Sapho. [illegible]

Laurie. [illegible]

Sapho. [illegible] quand nous [illegible] ce penchant [illegible]

Laurie. Ne comprenez-vous [illegible] plaisir [illegible] voir par tant de douces attaques [illegible] longtemps continuées et redoublées si souvent [illegible] de votre cœur?

Sapho. Et ne comprenez-vous pour [illegible] peine de résister à ces douces attaques? [illegible] plaisir dans tous les progrès qu'il fait [illegible] nous et nous, nous serions [illegible] que notre résistance eût trop [illegible]

[illegible] tous leurs soins ils [illegible] leur faites grâce en

reconnaissant qu'ils le sont. Vous ne pouvez plus vous défendre, et ils ne laissent pas de vous tenir compte de ce que vous ne vous défendez plus.

SAPHO. Ah ! cela n'empêche pas que ce qui est une victoire pour eux ne soit toujours une espèce de défaite pour nous. Ils ne goûtent dans le plaisir d'être aimés que celui de triompher de la personne qui les aime, et les amants heureux ne sont heureux que parce qu'ils sont conquérants.

LAURE. Quoi ! auriez-vous voulu qu'on eût établi que les femmes attaqueraient les hommes?

SAPHO Eh ! quel besoin y a-t-il que les uns attaquent et que les autres se défendent ? Qu'on s'aime de part et d'autre autant que le cœur en dira.

LAURE. Oh ! les choses iraient trop vite, et l'amour est un commerce si agréable, qu'on a bien fait de lui donner le plus de durée que l'on a pu. Que serait-ce si l'on était reçu dès que l'on s'offrirait? Que deviendraient tous ces soins qu'on prend pour plaire, toutes ces inquiétudes que l'on sent quand on se reproche de n'avoir pas assez plu, tous ces empressements avec lesquels on cherche un moment heureux, enfin tout cet agréable mélange de plaisirs et de peines qu'on appelle amour? Rien ne serait plus insipide, si l'on ne faisait que s'entr'aider.

SAPHO. Eh bien ! s'il faut que l'amour soit une espèce de combat, j'aimerais mieux qu'on eût obligé les hommes à se tenir sur la défensive. Aussi bien, ne m'avez-vous pas dit que les femmes avaient plus de penchant qu'eux à la tendresse? A ce compte, elles attaqueraient mieux.

LAURE Oui, mais ils se défendraient trop bien. Quand on veut qu'un sexe résiste, on veut qu'il résiste autant qu'il faut pour faire mieux goûter la victoire à ce

attaque, mais non pas assez pour la remporter. Il doit n'être ni si faible qu'il se rende d'abord, ni si fort qu'il ne se rende jamais. C'est là notre caractère, et ce ne serait peut-être pas celui des hommes. Croyez-moi, après qu'on a bien raisonné ou sur l'amour, ou sur telle autre matière qu'on voudra, on trouve, au bout du compte, que les choses sont bien comme elles sont, et que la réforme qu'on prétendrait y apporter gâterait tout.

DIALOGUE VI.

SOCRATE, MONTAIGNE.

Montaigne. C'est donc vous, divin Socrate? Que j'ai de joie de vous voir ! Je suis tout fraîchement venu en ce pays-ci, et, dès mon arrivée, je me suis mis à vous y chercher. Enfin, après avoir rempli mon livre de votre nom et de vos éloges, je puis m'entretenir avec vous, et apprendre comment vous possédiez cette vertu si naïve*, dont les *allures* étaient si naturelles, et qui n'avaient point d'exemple, même dans les heureux siècles où vous viviez.

Socrate. Je suis bien aise de voir un mort qui me paraît avoir été philosophe ; mais comme vous êtes nouvellement venu de là-haut, et qu'il y a longtemps que je n'ai vu ici personne (car on me laisse assez seul, et il n'y a pas beaucoup de presse à rechercher ma conversation), trouvez bon que je vous demande des nouvelles. Comment va le monde? N'est-il pas changé?

Montaigne. Extrêmement. Vous ne le reconnaîtriez pas.

Socrate. J'en suis ravi. Je m'étais [illegible] bien douté

* Termes de Montaigne

qu'il fallait qu'il devînt meilleur et plus sage qu'il n'était de mon temps.

MONTAIGNE. Que voulez-vous dire? il est plus fou et plus corrompu qu'il n'a jamais été. C'est le changement dont je voulais parler, et je m'attendais bien à savoir de vous l'histoire du temps que vous avez vu, et où régnait tant de probité et de droiture.

SOCRATE. Et moi, je m'attendais au contraire à apprendre des merveilles du siècle où vous venez de vivre. Quoi ! les hommes d'à présent ne sont point corrigés des sottises de l'antiquité ?

MONTAIGNE. Je crois que c'est parce que vous êtes ancien que vous parlez de l'antiquité si familièrement; mais sachez qu'on a grand sujet d'en regretter les mœurs, et que de jour en jour tout empire.

SOCRATE. Cela se peut-il? Il me semble que, de mon temps, les choses allaient déjà bien de travers. Je croyais qu'à la fin elles prendraient un train plus raisonnable, et que les hommes profiteraient de l'expérience de tant d'années.

MONTAIGNE. Eh! les hommes font-ils des expériences? Ils sont faits comme les oiseaux, qui se laissent toujours prendre dans les mêmes filets où l'on a déjà pris cent mille oiseaux de leur espèce. Il n'y a personne qui n'entre tout neuf dans la vie, et les sottises des pères sont perdues pour les enfants.

SOCRATE. Mais quoi! ne fait-on point d'expériences? Je croirais que le monde devrait avoir une vieillesse plus sage et plus réglée que n'a été sa jeunesse.

MONTAIGNE. Les hommes de tous les siècles ont les mêmes penchants, sur lesquels la raison n'a aucun pouvoir. Ainsi, partout où il y a des hommes, il y a des sottises, et les mêmes sottises.

Socrate. Et, sur ce pied-là, comment voudriez-vous que les siècles de l'antiquité eussent mieux valu que le siècle d'aujourd'hui ?

Montaigne. Ah ! Socrate, je savais bien que vous aviez une manière particulière de raisonner et d'envelopper si adroitement ceux à qui vous aviez affaire dans des arguments dont ils ne prévoyaient pas la conclusion, que vous les ameniez où il vous plaisait ; et c'est ce que vous appeliez être la sage-femme de leurs pensées et les faire accoucher. J'avoue que me voilà accouché d'une proposition toute contraire à celle que j'avançais ; cependant je ne saurais encore me rendre. Il est sûr qu'il ne se trouve plus de ces âmes vigoureuses et roides de l'antiquité, des Aristide, des Phocion, des Périclès, ni enfin des Socrate.

Socrate. A quoi tient-il? Est-ce que la nature s'est épuisée, et qu'elle n'a plus la force de produire ces grandes âmes ? Et pourquoi se serait-elle encore épuisée en rien, hormis en hommes raisonnables ? Aucun de ses ouvrages n'a encore dégénéré ; pourquoi n'y aurait-il que les hommes qui dégénérassent ?

Montaigne. C'est un point de fait : ils dégénèrent. Il semble que la nature nous ait autrefois montré quelques échantillons de grands hommes pour nous persuader qu'elle en aurait su faire si elle avait voulu, et qu'ensuite elle ait fait tout le reste avec assez de négligence.

Socrate. Prenez garde à une chose. L'antiquité est un objet d'une espèce particulière : l'éloignement le grossit. Si vous eussiez connu Aristide, Phocion, Périclès et moi, puisque vous voulez me mettre de ce nombre, vous eussiez trouvé dans votre siècle des gens qui nous ressemblaient. Ce qui fait d'ordinaire qu'on est si prévenu pour l'antiquité, c'est qu'on a du chagrin contre son

siècle, et l'antiquité en profite. On met les anciens bien haut pour abaisser ses contemporains. Quand nous vivions, nous estimions nos ancêtres plus qu'ils ne méritaient; et, à présent, notre postérité nous estime plus que nous ne méritons ; mais et nos ancêtres, et nous, et notre postérité, tout cela est bien égal; et je crois que le spectacle du monde serait bien ennuyeux pour qui le regarderait d'un certain œil, car c'est toujours la même chose.

Montaigne. J'aurais cru que tout était en mouvement, que tout changeait, et que les siècles différents avaient leurs différents caractères, comme les hommes. En effet, ne voit-on pas des siècles savants, et d'autres qui sont ignorants? n'en voit-on pas de naïfs, et d'autres qui sont plus raffinés? n'en voit-on pas de sérieux et de badins, de polis et de grossiers?

Socrate. Il est vrai.

Montaigne. Et pourquoi donc n'y aurait-il pas des siècles plus vertueux, et d'autres plus méchants?

Socrate. Ce n'est pas une conséquence. Les habits changent; mais ce n'est pas à dire que la figure des corps change aussi. La politesse ou la grossièreté, la science ou l'ignorance, le plus ou le moins d'une certaine naïveté, le génie sérieux ou badin, ce ne sont là que les dehors de l'homme, et tout cela change ; mais le cœur ne change point, et tout l'homme est dans le cœur. On est ignorant dans un siècle, mais la mode d'être savant peut venir; on est intéressé, mais la mode d'être désintéressé ne viendra point. Sur ce nombre prodigieux d'hommes assez déraisonnables qui naissent en cent ans, la nature en a peut-être deux ou trois douzaines de raisonnables, qu'il faut qu'elle répande par toute la terre; et vous jugez bien qu'ils ne se trouvent jamais nulle part

en assez grande quantité pour y faire une mode de vertu et de droiture.

MONTAIGNE. Cette distribution d'hommes raisonnables se fait-elle également ? Il pourrait y avoir des siècles mieux partagés les uns que les autres.

SOCRATE. Tout au plus il y aurait quelque inégalité imperceptible. L'ordre général de la nature a l'air bien constant.

DIALOGUE VII.

CHARLES V, ÉRASME.

ÉRASME. N'en doutez point, s'il y avait des rangs chez les morts, je ne vous céderais pas la préséance.

CHARLES. Quoi ! un grammairien, un savant, et, pour dire encore plus et pousser votre mérite jusqu'où il peut aller, un homme d'esprit prétendrait l'emporter sur un prince qui s'est vu maître de la meilleure partie de l'Europe !

ÉRASME. Joignez-y encore l'Amérique, et je ne vous en craindrais pas davantage. Toute cette grandeur n'était pour ainsi dire qu'un composé de plusieurs hasards, et qui désassemblerait toutes les parties dont elle était formée vous le ferait voir bien clairement. Si Ferdinand, votre grand-père, eût été homme de parole, vous n'aviez presque rien en Italie ; si d'autres princes que lui eussent eu l'esprit de croire qu'il y avait des antipodes, Christophe Colomb ne se fût point adressé à lui, et l'Amérique n'était point au nombre de vos États ; ni, après la mort du dernier duc de Bourgogne, Louis XI eût bien songé à ce qu'il faisait, l'héritière de Bourgogne n'était point pour Maximilien ni les Pays-Bas pour vous ; si Henri

de Castille, frère de votre grand'mère Isabelle, n'eût point été en mauvaise réputation auprès des femmes, ou si sa femme n'eût point été d'une vertu assez douteuse, la fille de Henri eût passé pour être sa fille, et le royaume de Castille vous échappait.

CHARLES. Vous me faites trembler. Il me semble qu'à l'heure qu'il est, je perds ou la Castille, ou les Pays-Bas, ou l'Amérique, ou l'Italie.

ÉRASME. N'en raillez point. Vous ne sauriez donner un peu plus de bon sens à l'un, ou de bonne foi à l'autre, qu'il ne vous en coûte beaucoup, Il n'y a pas jusqu'à l'impuissance de votre grand-oncle, ou jusqu'à la coquetterie de votre grand'tante, qui ne vous soient nécessaires. Voyez combien c'est un édifice délicat que celui qui est fondé sur tant de choses qui dépendent du hasard!

CHARLES. En vérité, il n'y a pas moyen de soutenir un examen aussi sévère que le vôtre. J'avoue que vous faites disparaître toute ma grandeur et tous mes titres.

ÉRASME. Ce sont là pourtant ces qualités dont vous prétendiez vous parer; je vous en ai dépouillé sans peine. Vous souvient-il d'avoir ouï dire que l'Athénien Cimon, ayant fait beaucoup de Perses prisonniers, exposa en vente d'un côté leurs habits, et de l'autre leurs corps tout nus, et que, comme les habits étaient d'une grande magnificence, il y eut presse à les acheter; mais que, pour les hommes, personne n'en voulut? De bonne foi, je crois que ce qui arriva à ces Perses-là arriverait à bien d'autres, si l'on séparait leur mérite personnel d'avec celui que la fortune leur a donné.

CHARLES. Mais quel est ce mérite personnel?

ÉRASME. Faut-il le demander? Tout ce qui est en nous: l'esprit, par exemple, les sciences.

CHARLES. Et l'on peut avec raison en tirer de la gloire?

ÉRASME. Sans doute. Ce ne sont pas des biens de fortune, comme la noblesse ou les richesses.

CHARLES. Je suis surpris de ce que vous dites. Les sciences ne viennent-elles pas aux savants comme les richesses viennent à la plupart des gens riches? N'est-ce pas par voie de succession? Vous héritez des anciens, vous autres hommes doctes, ainsi que nous de nos pères. Si on nous a laissé tout ce que nous possédons, on vous a laissé aussi ce que vous savez; et de là vient que beaucoup de savants regardent ce qu'ils ont reçu des anciens avec le même respect que quelques gens regardent les terres et les maisons de leurs aïeux, où ils seraient fâchés de rien changer.

ÉRASME. Mais les grands naissent héritiers de la grandeur de leurs pères, et les savants n'étaient pas nés héritiers des connaissances des anciens. La science n'est point une succession qu'on reçoit, c'est une acquisition toute nouvelle que l'on entreprend de faire; ou, si c'est une succession, elle est assez difficile à recueillir pour être fort honorable.

CHARLES. Eh bien! mettez la peine qui se trouve à acquérir les biens de l'esprit contre celle qui se trouve à conserver les biens de la fortune, voilà les choses égales; car enfin, si vous ne regardez que la difficulté, souvent les affaires du monde en ont bien autant que les spéculations du cabinet.

ÉRASME. Mais ne parlons point de la science, tenons-nous-en à l'esprit: ce bien-là ne dépend aucunement du hasard.

CHARLES. Il n'en dépend point? Quoi! l'esprit ne consiste-t-il pas dans une certaine conformation du cerveau, et le hasard est-il moindre de naître avec un cerveau bien disposé que de naître d'un père qui soit roi? Vous

étiez un grand génie ; mais demandez à tous les philosophes à quoi il tenait que vous ne fussiez stupide et hébété : presque à rien, à une petite position de fibres ; enfin, à quelque chose que l'anatomie la plus délicate ne saurait jamais apercevoir. Et, après cela, ces messieurs les beaux esprits nous oseront soutenir qu'il n'y a qu'eux qui aient des biens indépendants du hasard, et ils se croiront en droit de mépriser tous les autres hommes !

Érasme. A votre compte, être riche ou avoir de l'esprit, c'est le même mérite.

Charles. Avoir de l'esprit est un hasard plus heureux; mais, au fond, c'est toujours un hasard.

Érasme. Tout est donc hasard?

Charles. Oui, pourvu qu'on donne ce nom à un ordre que l'on ne connaît point. Je vous laisse à juger si je n'ai pas dépouillé les hommes encore mieux que vous n'aviez fait : vous ne leur ôtiez que quelques avantages de la naissance, et je leur ôte jusqu'à ceux de l'esprit. Si, avant que de tirer vanité d'une chose, ils voulaient s'assurer bien qu'elle leur appartînt, il n'y aurait guère de vanité dans le monde.

DIALOGUE VIII.

AGNÈS SOREL, ROXELANE.

A. Sorel. A vous dire le vrai, je ne comprends point votre galanterie turque. Les belles du sérail ont un amant qui n'a qu'à dire : *Je le veux ;* elles ne goûtent jamais le plaisir de la résistance, et elles ne lui fournissent jamais le plaisir de la victoire, c'est-à-dire que tous les agréments de l'amour sont perdus pour les sultans et pour leurs sultanes.

Roxelane. Que voulez-vous ? Les empereurs turcs, qui sont extrêmement jaloux de leur autorité, ont négligé, par des raisons de politique, ces douceurs de l'amour si raffinées. Ils ont craint que les belles qui ne dépendraient pas absolument d'eux n'usurpassent trop de pouvoir sur leur esprit, et ne se mêlassent trop des affaires.

A. Sorel. Eh bien ! que savent-ils si ce serait un malheur? L'amour est quelquefois bon à bien des choses, et moi qui vous parle, si je n'avais été maîtresse d'un roi de France, et si je n'avais eu beaucoup d'empire sur lui· je ne sais où en serait la France à l'heure qu'il est. Avez-vous ouï dire combien nos affaires étaient désespérées sous Charles VII, et en quel état se trouvait réduit tout le royaume, dont les Anglais étaient presque entièrement les maîtres?

Roxelane. Oui ; comme cette histoire a fait grand bruit, je sais qu'une certaine pucelle sauva la France. C'est donc vous qui étiez cette pucelle-là? Et comment étiez-vous en même temps maîtresse du roi?

A. Sorel. Vous vous trompez : je n'ai rien de commun avec la Pucelle dont on vous a parlé. Le roi, dont j'étais aimée, voulait abandonner son royaume aux usurpateurs étrangers, et s'aller cacher dans un pays de montagnes où je n'eusse pas été trop aise de le suivre. Je m'avisai d'un stratagème pour le détourner de ce dessein. Je fis venir un astrologue avec qui je m'entendais secrètement, et, après qu'il eut fait semblant de bien étudier ma nativité, il me dit un jour, en présence de Charles VII, que tous les astres étaient trompeurs, ou que j'inspir ... n grand roi. Aussitôt je dis à ... lonc pas mauvais, « sir ... : car vous ne

« voulez plus être roi, et il n'y a pas assez de temps que « vous m'aimez pour avoir rempli ma destinée. » La crainte qu'il eut de me perdre lui fit prendre la résolution d'être roi de France, et il commença dès lors à se rétablir. Voyez combien la France est obligée à l'amour, et combien ce royaume doit être galant, quand ce ne serait que par reconnaissance!

ROXELANE. Il est vrai; mais j'en reviens à ma Pucelle. Qu'a-t-elle donc fait? L'histoire se serait-elle assez trompée pour attribuer à une jeune paysanne pucelle ce qui appartenait à une dame de la cour maîtresse du roi?

A. SOREL. Quand l'histoire se serait trompée jusqu'à ce point, ce ne serait pas une si grande merveille. Cependant, il est sûr que la Pucelle anima beaucoup les soldats ; mais moi, j'avais auparavant animé le roi. Elle fut d'un grand secours à ce prince, qu'elle trouva ayant les armes à la main contre les Anglais; mais, sans moi, elle ne l'eût pas trouvé en cet état. Enfin, vous ne douterez plus de la part que j'ai dans cette grande affaire, quand vous saurez le témoignage qu'un des successeurs* de Charles VII a rendu en ma faveur dans ce quatrain :

Gentille Agnès, plus d'honneur en mérite,
La cause étant de France recouvrer,
Que ce que peut dedans un cloître ouvrer,
Close nonain, ou bien dévot ermite.

Qu'en dites-vous, Roxelane? Vous m'avouerez que, si j'eusse été une sultane comme vous, et que je n'eusse pas eu le droit de faire à Charles VII la menace que je lui fis, il était perdu.

ROXELANE. J'admire la vanité que vous tirez de cette

* François Ier.

petite action. Vous n'aviez nulle peine à acquérir beaucoup de pouvoir sur l'esprit d'un amant, vous qui étiez libre et maîtresse de vous-même : mais moi, tout esclave que j'étais, je ne laissai pas de m'asservir le sultan. Vous avez fait Charles VII roi presque malgré lui, et moi, de Soliman, j'en fis mon époux, malgré qu'il en eût.

A. Sorel. Eh quoi ! on dit que les sultans n'épousent jamais ?

Roxelane. J'en conviens ; cependant je me mis en tête d'épouser Soliman, quoique je ne pusse l'amener au mariage par l'espérance d'un bonheur qu'il n'eût pas encore obtenu. Vous allez entendre un stratagème plus fin que le vôtre. Je commençai à bâtir des temples et à faire beaucoup d'autres actions pieuses ; après quoi, je fis paraître une mélancolie profonde. Le sultan m'en demanda la cause mille et mille fois, et, quand j'eus fait toutes les façons nécessaires, je lui dis que le sujet de mon chagrin était que toutes mes bonnes actions, à ce que m'avaient dit nos docteurs, ne me servaient de rien, et que, comme j'étais esclave, je ne travaillais que pour Soliman, mon seigneur. Aussitôt Soliman m'affranchit, afin que le mérite de mes bonnes actions tombât sur moi-même ; mais, quand il voulut vivre avec moi comme à l'ordinaire, et me traiter en sultane du sérail, je lui marquai beaucoup de surprise, et lui représentai, avec un grand sérieux, qu'il n'avait nul droit sur la personne d'une femme libre. Soliman avait la conscience délicate : il alla consulter ce cas à un docteur de la loi avec qui j'avais intelligence. Sa réponse fut que le sultan se gardât bien de prendre rien sur moi, qui n'étais plus son esclave, et que, s'il ne m'épousait, je ne pouvais être à lui. Alors, le voilà plus amoureux que jamais. Il n'avait qu'un seul parti à prendre [illegible] fort extraor-

dinaire, et même dangereux, à cause de la nouveauté ; cependant il le prit et m'épousa.

A. Sorel J'avoue qu'il est beau d'assujettir ceux qui se précautionnent tant contre notre pouvoir.

Roxelane. Les hommes ont beau faire, quand on les prend par les passions, on les mène où l'on veut. Qu'on me fasse revivre et qu'on me donne l'homme du monde le plus impérieux, je ferai de lui tout ce qu'il me plaira, pourvu que j'aie beaucoup d'esprit, assez de beauté et peu d'amour.

DIALOGUE IX.

HÉLÈNE, FULVIE.

Hélène. Il faut que je sache de vous, Fulvie, une chose qu'Auguste m'a dite depuis peu. Est-il vrai que vous conçûtes pour lui quelque inclination, mais que, comme il n'y répondit pas, vous excitâtes votre mari Marc-Antoine à lui faire la guerre?

Fulvie. Rien n'est plus vrai, ma chère Hélène ; car, parmi nous autres mortes, cet aveu ne tire pas à conséquence. Marc-Antoine était fou de la comédienne Cithéride, et j'eusse bien voulu me venger de lui en me faisant aimer d'Auguste ; mais Auguste était difficile en maîtresses : il ne me trouva ni assez jeune, ni assez belle; et, quoique je lui fisse entendre qu'il s'embarquait dans la guerre civile, faute d'avoir quelques soins pour moi, il me fut impossible d'en tirer aucune complaisance. Je vous dirai même, si vous voulez, des vers qu'il fit sur ce sujet, et qui ne sont pas trop en mon honneur. Les voici :

Parce qu'Antoine est charmé de Glaphire,

(c'est ainsi qu'il appelle Cithéride)

Fulvie à ses beaux yeux me veut assujettir.
Antoine est infidèle. Eh bien ! donc, est-ce à dire
Que des fautes d'Antoine on me fera pâtir ?
Qui, moi, que je serve Fulvie !
Suffit-il qu'elle en ait envie ?
A ce compte, on verrait se retirer vers moi
Mille épouses mal satisfaites.
Aime-moi, me dit-elle, ou combattons. Mais, quoi !
Elle est bien laide ! Allons, sonnez, trompettes.

HÉLÈNE. Nous avons donc causé, vous et moi, les deux plus grandes guerres qui aient peut-être jamais été : vous celle d'Antoine et d'Auguste, et moi celle de Troie ?

FULVIE. Mais il y a cette différence que vous avez causé la guerre de Troie par votre beauté, et moi celle d'Auguste et d'Antoine par ma laideur.

HÉLÈNE. En récompense, vous avez un autre avantage sur moi : c'est que votre guerre est beaucoup plus plaisante que la mienne. Mon mari se venge de l'affront qu'on lui a fait en m'aimant, ce qui est assez naturel ; et le vôtre vous venge de l'affront qu'on vous a fait en ne vous aimant pas, ce qui n'est pas trop ordinaire aux maris.

FULVIE. Oui, mais Antoine ne savait pas qu'il faisait la guerre pour moi, et Ménélas savait bien que c'était pour vous qu'il la faisait. C'est là un point qu'on ne saurait lui pardonner, car, au lieu que Ménélas, suivi de toute la Grèce, assiégea Troie, pendant dix ans, pour vous retirer d'entre les bras de Pâris, n'est-il pas vrai que, si Pâris eût voulu absolument vous rendre, Ménélas eût dû soutenir dans Sparte un siége de dix ans pour ne vous pas recevoir ? De bonne foi, je trouve qu'ils avaient tous perdu l'esprit, tant Grecs que Troyens. Les uns étaient fous de vous redemander, et les autres l'étaient encore plus de vous retenir. D'où vient que tant d'honnêtes gens se sa-

dinaire, et même dangereux, à cause de la nouveauté ; cependant il le prit et m'épousa.

A. Sorel. J'avoue qu'il est beau d'assujettir ceux qui se précautionnent tant contre notre pouvoir.

Roxelane. Les hommes ont beau faire, quand on les prend par les passions, on les mène où l'on veut. Qu'on me fasse revivre et qu'on me donne l'homme du monde le plus impérieux, je ferai de lui tout ce qu'il me plaira, pourvu que j'aie beaucoup d'esprit, assez de beauté et peu d'amour.

DIALOGUE IX.

HÉLÈNE, FULVIE.

Hélène. Il faut que je sache de vous, Fulvie, une chose qu'Auguste m'a dite depuis peu. Est-il vrai que vous conçûtes pour lui quelque inclination, mais que, comme il n'y répondit pas, vous excitâtes votre mari Marc-Antoine à lui faire la guerre?

Fulvie. Rien n'est plus vrai, ma chère Hélène; car, parmi nous autres mortes, cet aveu ne tire pas à conséquence. Marc-Antoine était fou de la comédienne Cithéride, et j'eusse bien voulu me venger de lui en me faisant aimer d'Auguste; mais Auguste était difficile en maîtresses : il ne me trouva ni assez jeune, ni assez belle; et, quoique je lui fisse entendre qu'il s'embarquait dans la guerre civile, faute d'avoir quelques soins pour moi, il me fut impossible d'en tirer aucune complaisance. Je vous dirai même, si vous voulez, des vers qu'il fit sur ce sujet, et qui ne sont pas trop en mon honneur. Les voici :

Parce qu'Antoine est charmé de Glaphire,

(c'est ainsi qu'il appelle Cithéride)

Fulvie à ses beaux yeux me veut assujettir.
Antoine est infidèle. Eh bien ! donc, est-ce à dire
Que des fautes d'Antoine on me fera pâtir ?
Qui, moi, que je serve Fulvie !
Suffit-il qu'elle en ait envie ?
A ce compte, on verrait se retirer vers moi
Mille épouses mal satisfaites.
Aime-moi, me dit-elle, ou combattons. Mais, quoi !
Elle est bien laide ! Allons, sonnez, trompettes.

HÉLÈNE. Nous avons donc causé, vous et moi, les deux plus grandes guerres qui aient peut-être jamais été : vous celle d'Antoine et d'Auguste, et moi celle de Troie ?

FULVIE. Mais il y a cette différence que vous avez causé la guerre de Troie par votre beauté, et moi celle d'Auguste et d'Antoine par ma laideur.

HÉLÈNE. En récompense, vous avez un autre avantage sur moi : c'est que votre guerre est beaucoup plus plaisante que la mienne. Mon mari se venge de l'affront qu'on lui a fait en m'aimant, ce qui est assez naturel ; et le vôtre vous venge de l'affront qu'on vous a fait en ne vous aimant pas, ce qui n'est pas trop ordinaire aux maris.

FULVIE. Oui, mais Antoine ne savait pas qu'il faisait la guerre pour moi, et Ménélas savait bien que c'était pour vous qu'il la faisait. C'est là un point qu'on ne saurait lui pardonner, car, au lieu que Ménélas, suivi de toute la Grèce, assiégea Troie, pendant dix ans, pour vous retirer d'entre les bras de Pâris, n'est-il pas vrai que, si Pâris eût voulu absolument vous rendre, Ménélas eût dû soutenir dans Sparte un siége de dix ans pour ne vous pas recevoir ? De bonne foi, je trouve qu'ils avaient tous perdu l'esprit, tant Grecs que Troyens. Les uns étaient fous de vous redemander, et les autres l'étaient encore plus de vous retenir. D'où vient que tant d'honnêtes gens se sa-

[illegible]

[illegible] la guerre [illegible] mais [illegible] l'Antoine [illegible] en [illegible] imaginer [illegible] les autres [illegible] Auguste [illegible] de ses bonnes [illegible]

[illegible] les choses parmi les hommes [illegible] les grands mouvements [illegible] mais les ressorts en sont [illegible] Il est important, pour l'honneur [illegible] les événements les plus considérables, que les [illegible] en soient cachées.

ne se plaisait pourtant [illegible]
sont justement du même caractère [illegible]
aussi que les hommes sont trop jaloux de leur domination; ils l'exercent d[illegible] c'est déjà un
grand article; mais ils [illegible] l'épreuve [illegible]
amour. Quand ils [illegible]
fidèle, fidèle veut [illegible]

également partagé entre l'amant et la maîtresse; cependant il passe toujours de l'un ou de l'autre côté, et presque toujours du côté de l'amant.

Brutus. Vous voilà étrangement révoltée contre tous les hommes !

Faustine. Je suis Romaine, et j'ai des sentiments romains sur la liberté.

Brutus. Je vous assure qu'à ce compte-là tout l'univers est plein de Romaines; mais avouez que les Romains tels que moi sont un peu plus rares.

Faustine. Tant mieux qu'ils soient si rares. Je ne crois pas qu'un honnête homme voulût faire ce que vous avez fait, et assassiner son bienfaiteur.

Brutus. Je ne crois pas non plus qu'il y eût d'honnêtes femmes qui voulussent imiter votre conduite; pour la mienne, vous ne sauriez disconvenir qu'elle n'ait été assez ferme. Il a fallu bien du courage pour n'être pas touché par l'amitié que César avait pour moi.

Faustine. Croyez-vous qu'il ait fallu moins de courage pour tenir bon contre la douceur et la patience de Marc-Aurèle? Il regardait avec indifférence toutes les infidélités que je lui faisais : il ne me voulait pas faire l'honneur d'être jaloux; il m'ôtait le plaisir de le tromper. J'en étais en si grande colère, qu'il me prenait quelquefois envie d'être femme de bien. Cependant je me sauvai toujours de cette faiblesse, et, après ma mort même, Marc-Aurèle ne m'a-t-il pas fait le déplaisir de me bâtir des temples, de me donner des prêtres, d'instituer en mon honneur des fêtes Faustiniennes? Cela n'est-il pas capable de faire enrager? M'avoir fait une apothéose magnifique! m'avoir érigée en déesse!

Brutus. J'avoue que je ne connais plus les femmes voilà les plaintes du monde les plus bizarres.

FAUSTINE. Voudriez-vous me mieux aimer être obligée de conjurer contre Sylla que contre César? Sylla eût excité votre indignation et votre haine par son extrême cruauté. J'eusse bien mieux aimé aussi avoir à tromper un homme jaloux : ce même César, [illegible] de qui nous parlons. Il avait une vanité insupportable : il voulait avoir l'empire de la terre tout entier et sa femme tout entière : et parce que Clodius partageait l'une avec lui, et Pompée l'autre, il ne put souffrir ni Pompée, ni Clodius. Que j'eusse été heureuse avec César !

BRUTUS. Il n'y a qu'un moment que vous vouliez exterminer tous les maris, et, à cette heure, vous aimez mieux les plus méchants.

FAUSTINE. Je voudrais qu'il n'y en eût point, afin que les femmes fussent toujours libres : mais, s'il faut qu'il y en ait, les plus méchants sont ceux qui me plaisent davantage, par le plaisir qu'on a de reprendre sa liberté.

BRUTUS. Je crois que, pour les femmes de votre humeur, le meilleur est qu'il y ait des maris. Plus le sentiment de la liberté est vif, plus il y entre de malignité.

DIALOGUE XI.

SÉNÈQUE, SCARRON.

SÉNÈQUE. Vous me comblez de joie en m'apprenant que les stoïciens subsistent encore, et que, dans ces derniers temps, vous avez fait profession de cette secte.

SCARRON. J'ai été, sans vanité, plus stoïcien que vous, plus que Chrysippe, et plus que Zénon, votre fondateur. Vous étiez tous en état de philosopher à votre aise ; vous, en votre particulier, vous aviez des richesses immenses. Pour les autres, ou ils ne manquaient pas de bien,

jouissaient d'une assez bonne santé, ou enfin ils avaient tous leurs membres : ils allaient, ils venaient à la manière ordinaire des hommes. Mais moi, j'étais dans une très-mauvaise fortune, tout contrefait, presque sans figure humaine, immobile, attaché à un lieu comme un tronc d'arbre, souffrant continuellement; et j'ai fait voir que tous ces maux s'arrêtaient au corps, et ne pouvaient passer jusqu'à l'âme du sage. Le chagrin a toujours eu la honte de ne pouvoir entrer chez moi par tous les chemins qu'il s'était faits.

Sénèque. Je suis ravi de vous entendre parler ainsi. A votre langage seul, je vous reconnaîtrais pour un grand stoïcien. Et n'étiez-vous pas l'admiration de votre siècle?

Scarron. Oui, je l'étais. Je ne me contentais pas de souffrir mes maux avec patience : je leur insultais par les railleries. La fermeté eût fait honneur à un autre, mais j'allais jusqu'à la gaieté.

Sénèque. O sagesse stoïcienne! tu n'es donc pas une chimère, comme on se le persuade! Tu te trouves parmi les hommes, et voici un sage que tu n'avais pas rendu moins heureux que Jupiter même. Venez, que je vous présente à Zénon et à nos autres stoïciens; je veux qu'ils voient le fruit des admirables leçons qu'ils ont données au monde.

Scarron. Vous m'obligerez beaucoup de me faire connaître à des morts si illustres.

Sénèque. Comment vous nommerai-je à eux?

Scarron. Scarron.

Sénèque. Scarron? Je connais ce nom-là. N'ai-je pas ouï parler de vous à plusieurs modernes qui sont ici?

Scarron. Cela se peut.

Sénèque. N'avez-vous pas fait quantité de vers plaisants, comiques?

Scarron. [illegible] de poésie [illegible] *[illegible]ne.* [illegible] y a de [illegible].

Sénèque. Mais vous [illegible] ?

Scarron. Pourquoi [illegible] ?

Sénèque. [illegible] de faire des ouvrages [illegible] rire.

Scarron. Oh [illegible] pris les perfections [illegible] renfermée. [illegible] rais de vos ouvrages [illegible] ment [illegible] défie de [illegible] en [illegible] domine [illegible] faites pour [illegible] burlesques [illegible] *[illegible]* saurait [illegible] sont si [illegible] ouvrages [illegible] là vous [illegible] regardez [illegible] ces mêmes [illegible].

Sénèque. [illegible] que vos vers [illegible] des réflexions [illegible] qu'on n'a fait, [illegible] combien vous [illegible] philosophe; mais il n'était pas facile de le deviner par les pièces qu'on dit que vous avez données au public.

Scarron. Si j'avais fait de gros volumes pour prouver que la pauvreté, les maladies, ne doivent donner aucune

atteinte à la gaieté du sage, n'eussent-ils pas été dignes d'un stoïcien ?

SÉNÈQUE. Cela est sans difficulté.

SCARRON. Et j'ai fait je ne sais combien d'ouvrages qui prouvent que, malgré la pauvreté, malgré les maladies, j'avais cette gaieté : cela ne vaut-il pas mieux? Vos traités de morale ne sont que des spéculations sur la sagesse; mais mes vers en étaient une pratique continuelle.

SÉNÈQUE. Je suis certain que votre prétendue sagesse n'était pas un effet de votre raison, mais de votre tempérament.

SCARRON. Et c'est là la meilleure espèce de sagesse qui soit au monde.

SÉNÈQUE. Bon! ce sont de plaisants sages que ceux qui le sont par tempérament. S'ils ne sont pas fous, doit-on leur en tenir compte? Le bonheur d'être vertueux peut quelquefois venir de la nature; mais le mérite de l'être ne peut jamais venir que de la raison.

SCARRON. On ne fait ordinairement guère de cas de ce que vous appelez un mérite; car si un homme a quelque vertu, et qu'on puisse démêler qu'elle ne lui soit pas naturelle, on ne la compte presque pour rien. Il semblerait pourtant que, parce qu'elle est acquise à force de soins, elle en devrait être plus estimée : n'importe; c'est un pur effet de la raison, on ne s'y fie pas.

SÉNÈQUE. On doit encore moins se fier à l'inégalité du tempérament de vos sages : ils ne sont sages que selon qu'il plaît à leur sang. Il faudrait savoir comment les parties intérieures de leur corps sont disposées pour savoir jusqu'où ira leur vertu. Ne vaut-il pas mieux, incomparablement, ne se laisser conduire qu'à la raison, et se rendre si indépendant de la nature, qu'on soit en état de n'en craindre plus de surprises ?

SCARRON. Ce serait le meilleur, si cela était possible ; mais, par malheur, la nature garde toujours ses droits : elle a ses premiers mouvements qu'on ne lui peut jamais ôter ; ils ont souvent bien fait du chemin avant que la raison en soit avertie, et, quand elle s'est mise enfin en devoir d'agir, elle trouve déjà bien du désordre : encore est-ce une grande question que de savoir si elle pourra le réparer. En vérité, je ne m'étonne pas si l'on voit tant de gens qui ne se fient pas tout à fait à la raison.

SÉNÈQUE. Il n'appartient pourtant qu'à elle de gouverner les hommes, et de régler tout dans l'univers.

SCARRON. Cependant elle n'est guère en état de faire valoir son autorité. J'ai ouï dire que, quelque cent ans après votre mort, un philosophe platonicien demanda à l'empereur qui régnait alors une petite ville de Calabre toute ruinée pour la rebâtir, la policer selon les lois de la république de Platon, et l'appeler Platonopolis ; mais l'empereur la refusa au philosophe, et ne se fia pas assez à la raison du divin Platon pour lui donner le gouvernement d'une bicoque. Jugez par là combien la raison a perdu de son crédit. Si elle était estimable le moins du monde, il n'y aurait que les hommes qui la pussent estimer, et les hommes ne l'estiment pas.

DIALOGUE XII.

STRATON, RAPHAEL D'URBIN.

STRATON. Je ne m'attendais pas que le conseil que je donnai à mon esclave dût produire des effets si heureux. Il me valut là-haut la vie et la royauté tout ensemble, et ici il m'attire l'admiration de tous les sages.

RAPHAEL. Et quel est ce conseil ?

STRATON. J'étais à Tyr. Tous les esclaves de cette ville se révoltèrent, et égorgèrent leurs maîtres ; mais un esclave que j'avais eut assez d'humanité pour épargner ma vie, et pour me dérober à la fureur de tous les autres. Ils convinrent de choisir pour roi celui d'entre eux qui, à un certain jour, apercevrait le premier le lever du soleil. Ils s'assemblèrent dans une campagne. Toute cette multitude avait les yeux attachés sur la partie orientale du ciel, d'où le soleil devait sortir : mon esclave seul, que j'avais instruit de ce qu'il avait à faire, regardait vers l'occident. Vous ne doutez pas que les autres ne le traitassent de fou. Cependant, en leur tournant le dos, il vit les premiers rayons du soleil qui paraissaient sur le haut d'une tour fort élevée, et ses compagnons en étaient encore à chercher vers l'orient le corps même du soleil. On admira la subtilité d'esprit qu'il avait eue; mais il avoua qu'il me la devait, et que je vivais encore, et aussitôt je fus élu roi comme un homme divin.

RAPHAEL. Je vois bien que le conseil que vous donnâtes à votre esclave vous fut fort utile ; mais je ne vois pas ce qu'il y avait d'admirable.

STRATON. Ah ! tous les philosophes qui sont ici vous répondront pour moi que j'ai appris à mon esclave ce que tous les sages doivent pratiquer, que, pour trouver la vérité, il faut tourner le dos à la multitude, et que les opinions communes sont la règle des opinions saines, pourvu qu'on les prenne à contre-sens.

RAPHAEL. Ces philosophes-là parlent bien en philosophes. C'est leur métier de médire des opinions communes et des préjugés ; cependant il n'y a rien de plus commode, ni de plus utile.

STRATON. A la manière dont vous en parlez, on devine bien que vous ne vous êtes pas mal trouvé de les suivre.

Raphael. Je vous assure que, si je me déclare pour les préjugés, c'est sans intérêt; car, au contraire, ils me donnèrent dans le monde un assez grand ridicule. On travaillait à Rome dans les ruines pour en retirer des statues, et, comme j'étais bon sculpteur et bon peintre, on m'avait choisi pour juger si elles étaient antiques. Michel-Ange, qui était mon concurrent, fit secrètement une statue de Bacchus parfaitement belle. Il lui rompit un doigt après l'avoir faite, et l'enfouit dans un lieu où il savait qu'on devait creuser. Dès qu'on l'eut trouvée, je déclarai qu'elle était antique. Michel-Ange soutint que c'était une figure moderne. Je me fondais principalement sur la beauté de la statue, qui, dans les principes de l'art, méritait de venir d'une main grecque; et, à force d'être contredit, je poussai le Bacchus jusqu'au temps de Polyclète ou de Phidias. A la fin, Michel-Ange montra le doigt rompu, ce qui était un raisonnement sans réplique. On se moqua de ma préoccupation; mais, sans cette préoccupation, qu'eussé-je fait? J'étais juge, et cette qualité-là veut qu'on décide.

Straton. Vous eussiez décidé selon la raison.

Raphael. Et la raison décide-t-elle? Je n'eusse jamais su, en la consultant, si la statue était antique ou non; j'eusse seulement su qu'elle était très-belle : mais le préjugé vient au secours, qui me dit qu'une belle statue doit être antique. Voilà une décision, et je juge.

Straton. Il se pourrait bien faire que la raison ne fournirait pas des principes incontestables sur des matières aussi peu importantes que celle-là; mais, sur tout ce qui regarde la conduite des hommes, elle a des décisions très-sûres. Le malheur est qu'on ne la consulte pas.

Raphael. Consultons-la sur quelque point pour voir ce qu'elle établira. Demandons-lui s'il faut qu'on pleure

ou qu'on rie à la mort de ses amis et de ses parents. D'un côté, vous dira-t-elle, ils sont perdus pour vous : pleurez. D'un autre côté, ils sont délivrés des misères de la vie : riez. Voilà des réponses de la raison ; mais la coutume du pays nous détermine. Nous pleurons si elle nous l'ordonne, et nous pleurons si bien, que nous ne concevons pas qu'on puisse rire sur ce sujet-là ; ou nous en rions, et nous en rions si bien, que nous ne concevons pas qu'on puisse pleurer.

STRATON. La raison n'est pas toujours si irrésolue. Elle laisse à faire au préjugé ce qui ne mérite pas qu'elle fasse elle-même ; mais sur combien de choses très-considérables a-t-elle des idées nettes d'où elle tire des conséquences qui ne le sont pas moins?

RAPHAEL. Je suis fort trompé si elles ne sont en petit nombre, ces idées nettes.

STRATON. Il n'importe : on ne doit ajouter qu'à elles une foi entière.

RAPHAEL. Cela ne se peut, parce que la raison nous propose un trop petit nombre de maximes certaines, et que notre esprit est fait pour en croire davantage. Ainsi, le surplus de son inclination à croire va au profit des préjugés, et les fausses opinions achèvent de le remplir.

STRATON. Et quel besoin de se jeter dans l'erreur? Ne peut-on pas, dans les choses douteuses, suspendre son jugement? La raison s'arrête, quand elle ne sait quel chemin prendre.

RAPHAEL. Vous dites vrai : elle n'a point alors d'autre secret, pour ne point s'écarter, que de ne pas faire un seul pas ; mais cette situation est un état violent pour l'esprit humain ; il est en mouvement, il faut qu'il aille. Tout le monde ne sait pas douter : on a besoin de lumières pour y parvenir, et de force pour s'en tenir là.

D'ailleurs, le doute est sans action, et il faut de l'action parmi les hommes.

STRATON. Aussi doit-on conserver les préjugés de la coutume pour agir comme un autre homme ; mais on doit se défaire des préjugés de l'esprit pour penser en homme sage.

RAPHAEL. Il vaut mieux les conserver tous. Vous ignorez apparemment les deux réponses de ce vieillard samnite à qui ceux de sa nation envoyèrent demander ce qu'ils avaient à faire quand ils eurent enfermé, dans le pas des Fourches-Caudines, toute l'armée des Romains, leurs ennemis mortels, et qu'ils furent en pouvoir d'ordonner souverainement de leur destinée. Le vieillard répondit que l'on passât au fil de l'épée tous les Romains. Son avis parut trop dur et trop cruel, et les Samnites renvoyèrent vers lui pour lui en représenter les inconvénients. Il répondit que l'on donnât la vie à tous les Romains, sans condition. On ne suivit ni l'un ni l'autre conseil, et on s'en trouva mal. Il en va de même des préjugés : il faut les conserver tous, ou les exterminer tous absolument. Autrement, ceux dont vous vous êtes défait vous font entrer en défiance de toutes les opinions qui vous restent. Le malheur d'être trompé sur bien des choses n'est pas récompensé par le plaisir de l'être sans le savoir, et vous n'avez ni les lumières de la vérité, ni l'agrément de l'erreur.

STRATON. S'il n'y a pas moyen d'éviter l'alternative que vous proposez, on ne doit pas balancer à prendre son parti. Il faut se défaire de tous ses préjugés.

RAPHAEL. Mais la raison chassera de notre esprit toutes ses anciennes opinions, et n'en mettra pas d'autres en la place. Elle y causera une espèce de vide. Et qui peut le soutenir? Non, non, avec aussi peu de raison

qu'en ont tous les hommes, il leur faut autant de préjugés qu'ils ont accoutumé d'en avoir. Les préjugés sont le supplément de la raison. Tout ce qui manque d'un côté, on le trouve de l'autre.

DIALOGUE XIII.

PARACELSE, MOLIÈRE.

MOLIÈRE. N'y eût-il que votre nom, je serais charmé de vous, Paracelse ! On croirait que vous seriez quelque Grec ou quelque Latin, et on ne s'aviserait jamais de penser que Paracelse était un philosophe suisse.

PARACELSE. J'ai rendu ce nom aussi illustre qu'il est beau. Mes ouvrages sont d'un grand secours à tous ceux qui veulent entrer dans les secrets de la nature, et surtout à ceux qui s'élèvent jusqu'à la connaissance des génies et des habitants élémentaires.

MOLIÈRE. Je conçois aisément que ce sont là les vraies sciences. Connaître les hommes que l'on voit tous les jours, ce n'est rien ; mais connaître les génies que l'on ne voit point, c'est tout autre chose.

PARACELSE. Sans doute. J'ai enseigné fort exactement quelle est leur nature, quels sont leurs emplois, leurs inclinations, leurs différents ordres, quel pouvoir ils ont dans l'univers.

MOLIÈRE. Que vous étiez heureux d'avoir toutes ces lumières ! car, à plus forte raison, vous saviez parfaitement tout ce qui regarde l'homme ; et cependant beaucoup de personnes n'ont pu seulement aller jusque-là.

PARACELSE. Oh ! il n'y a si petit philosophe qui n'y soit parvenu.

MOLIÈRE. Je le crois. Vous n'aviez donc plus rien qui

vous embarrassât sur la nature de l'âme humaine, sur ses fonctions, sur son union avec le corps?

PARACELSE. Franchement, il ne se peut pas qu'il ne reste toujours quelques difficultés sur ces matières; mais enfin on en sait autant que la philosophie en peut apprendre.

MOLIÈRE. Et vous n'en saviez pas davantage?

PARACELSE. Non. N'est-ce pas bien assez?

MOLIÈRE. Assez? Ce n'est rien du tout. Et vous sautiez ainsi par-dessus les hommes que vous ne connaissiez pas pour aller aux génies?

PARACELSE. Les génies ont quelque chose qui pique bien plus la curiosité naturelle.

MOLIÈRE. Oui, mais il n'est pardonnable de songer à eux qu'après qu'on n'a plus rien à connaître dans les hommes. On dirait que l'esprit humain a tout épuisé, quand on voit qu'il se forme des objets de sciences qui n'ont peut-être aucune réalité, et dont il s'embarrasse à plaisir. Cependant il est sûr que des objets très-réels lui donneraient, s'il voulait, assez d'occupation.

PARACELSE. L'esprit néglige naturellement les sciences trop simples, et court après celles qui sont mystérieuses. Il n'y a que celles-là sur lesquelles il puisse exercer toute son activité.

MOLIÈRE. Tant pis pour l'esprit: ce que vous dites est tout à fait à sa honte. La vérité se présente à lui; mais parce qu'elle est simple, il ne la reconnaît point, et il prend des mystères ridicules pour elle, seulement parce que ce sont des mystères. Je suis persuadé que, si la plupart des gens voyaient l'ordre de l'univers tel qu'il est, comme ils n'y remarqueraient ni vertus des nombres, ni propriétés des planètes, ni fatalités attachées à de certains temps ou à de certaines révolutions, ils ne pour-

raient pas s'empêcher de dire sur cet ordre admirable : *Quoi ! n'est-ce que cela ?*

Paracelse. Vous traitez de ridicules des mystères où vous n'avez su pénétrer, et qui en effet sont réservés aux grands hommes.

Molière. J'estime bien plus ceux qui ne comprennent point ces mystères-là que ceux qui les comprennent ; mais malheureusement la nature n'a pas fait tout le monde capable de n'y rien entendre.

Paracelse. Mais vous, qui décidez avec tant d'autorité, quel métier avez-vous donc fait pendant votre vie ?

Molière. Un métier bien différent du vôtre. Vous avez étudié les vertus des génies, et moi, j'ai étudié les sottises des hommes.

Paracelse. Voilà une belle étude ! Ne sait-on pas bien que les hommes sont sujets à faire assez de sottises ?

Molière. On le sait en gros et confusément ; mais il en faut venir aux détails, et alors on est surpris de l'étendue de cette science.

Paracelse. Et, à la fin, quel usage en faisiez-vous ?

Molière. J'assemblais dans un certain lieu le plus grand nombre de gens que je pouvais, et là je leur faisais voir qu'ils étaient tous des sots.

Paracelse. Il fallait de terribles discours pour leur persuader une pareille vérité !

Molière. Rien n'est plus facile. On leur prouve leurs sottises sans employer de grands tours d'éloquence, ni des raisonnements bien médités. Ce qu'ils font est si ridicule, qu'il ne faut qu'en faire autant devant eux, et vous les voyez aussitôt crever de rire.

Paracelse. Je vous entends, vous étiez comédien. Pour moi, je ne conçois pas le plaisir qu'on prend à la comé-

die : on y va rire des mœurs qu'elle représente ; et que ne rit-on des mœurs mêmes ?

MOLIÈRE. Pour rire des choses du monde, il faut, en quelque façon, en être dehors, et la comédie vous en tire : elle vous donne tout en spectacle, comme si vous n'y aviez point de part.

PARACELSE. Mais on rentre aussitôt dans ce tout dont on s'était moqué, et on commence à en faire partie ?

MOLIÈRE. N'en doutez pas. L'autre jour, en me divertissant, je fis ici une fable sur ce sujet. Un jeune oison volait avec la mauvaise grâce qu'ont tous ceux de son espèce, quand ils volent ; et pendant ce vol d'un moment, qui ne l'élevait qu'à un pied de terre, il insultait au reste de la basse-cour. « Malheureux animaux, disait-« il, je vous vois au-dessous de moi, et vous ne savez « pas fendre ainsi les airs ! » La moquerie fut courte : l'oison retomba dans le même temps.

PARACELSE. A quoi donc servent les réflexions que la comédie fait faire, puisqu'elles ressemblent au vol de cet oison, et qu'au même instant on retombe dans les sottises communes ?

MOLIÈRE. C'est beaucoup que de s'être moqué de soi ; la nature nous y a donné une merveilleuse facilité pour nous empêcher d'être la dupe de nous-mêmes. Combien de fois arrive-t-il que, dans le temps qu'une partie de nous fait quelque chose avec ardeur et avec empressement, une autre partie s'en moque ? Et, s'il en était besoin même, on trouverait encore une troisième partie qui se moquerait des deux premières ensemble. Ne dirait-on pas que l'homme soit fait de pièces rapportées ?

PARACELSE. Je ne vois pas qu'il y ait matière, sur tout cela, d'exercer beaucoup son esprit. Quelques légères réflexions, quelques plaisanteries mal fondées, ne méritent

pas une grande estime : mais quels efforts de méditation ne faudrait-il pas faire pour traiter des sujets plus relevés ?

MOLIÈRE. Vous revenez à vos génies, et moi, je ne reconnais que mes sots. Cependant, quoique je n'aie jamais travaillé que sur des sujets si exposés aux yeux de tout le monde, je puis vous prédire que mes comédies vivront plus que vos sublimes ouvrages. Tout est sujet aux changements de la mode ; les productions de l'esprit ne sont pas au-dessus de la destinée des habits. J'ai vu je ne sais combien de livres et de genres d'écrire enterrés avec leurs auteurs, ainsi que chez de certains peuples on enterre avec les morts les choses qui leur ont été les plus précieuses pendant leur vie. Je connais parfaitement quelles peuvent être les révolutions de l'empire des lettres, et, avec tout cela, je garantis la durée de mes pièces. J'en sais bien la raison. Qui veut peindre pour l'immortalité doit peindre des sots.

ESPRIT DE FONTENELLE *.

*** Dans une compagnie où étaient Marivaux et Fontenelle, la conversation s'étant tournée sur la métaphysique, et de là sur l'âme, quelqu'un demanda au premier ce que c'était que l'âme. Il répondit modestement qu'il n'en savait rien. « Eh bien ! reprit l'interrogateur, demandons-le à Fontenelle. » — Il a trop d'esprit, dit Marivaux, pour en savoir plus que moi là-dessus. »

*** On lui demandait un jour s'il n'avait jamais eu envie de se marier. Il répondit : « Quelquefois le matin. »

*** Devenu sourd dans ses dernières années, il laissait ceux qui venaient le voir s'entretenir ensemble, et toute la part qu'il prenait à la conversation était, de temps en temps, d'en demander le sujet, ou, comme il disait plaisamment, le titre du chapitre.

*** On disait devant Fontenelle que le sentiment de l'amitié se refroidissait quelquefois, et que nos meilleurs

* Pour achever de peindre Fontenelle, on a recueilli quelques traits de caractère épars dans les gazettes et les mémoires du dix-huitième siècle.

amis mouraient. Le philosophe répondit : « Les amis qui se refroidissent sont, aux yeux d'un sage, comme des meubles qu'on change quand ils s'usent. »

*** Personne ne parlait avec plus de sincérité que Fontenelle aux auteurs qui le consultaient. Il leur promettait le secret et le gardait. Soit qu'on eût profité ou non de ses avis, même de celui de supprimer l'ouvrage, il n'avait que des louanges à lui donner lorsqu'il était imprimé. Il les donnait non-seulement en public, mais encore en particulier, et tête à tête avec les auteurs mêmes, et disait sur cela : « Je suis le grand ennemi des manuscrits, mais je suis le grand ami des imprimés. »

*** Excédé des éternelles symphonies des concerts, il s'écria un jour, dans un transport d'impatience : « Sonate, que me veux-tu? »

*** Lorsque les mémoires de madame Staal parurent, Fontenelle en fut très-surpris. « J'en suis fâché pour elle, dit-il; je ne la soupçonnais pas de cette petitesse : cela est écrit avec une élégance agréable ; mais cela ne valait guère la peine d'être écrit. » Un ami lui répondit que toutes les femmes étaient de son avis, mais que tous les hommes n'en étaient pas. « Les femmes ont raison, répliqua-t-il; il est vrai peut-être que ce n'est pas par raison. »

*** Fontenelle contait qu'un jour, étant allé voir le père Mallebranche, aux Pères de l'Oratoire de la rue Saint-Honoré, une grosse chienne de la maison, et qui était pleine, entra dans la salle où ils se promenaient, vint caresser le père Mallebranche et se rouler à ses pieds. Après quelques mouvements inutiles pour la chasser, le philosophe lui donna un grand coup de pied, qui fit jeter à la chienne un cri de douleur, et à Fontenelle un cri de compassion. « Eh quoi! lui dit froidement le père Mallebranche, ne

savez-vous pas bien que cela ne sent point? » — « Ce mot, dit à Fontenelle un de ses intimes amis, peint parfaitement le père Mallebranche; mais il vous peint aussi vous-même : il prouve votre bon naturel. On a beau dire, les bêtes ont une âme, et vous avez de l'âme. » Fontenelle ne fit que rire de cette plaisanterie, ou plutôt de cette naïveté.

*** Malgré un tempérament délicat, Fontenelle n'avait jamais eu de maladie considérable. Il a joui d'une santé constante jusque vers la fin de sa vie. Il n'eut de la vieillesse que des privations. A la surdité succéda l'affaiblissement de la vue. Il dit alors : « J'envoie devant moi mes gros équipages. »

*** Neuf jours avant sa mort, il sentit une diminution sensible dans ses forces, et prévit sa fin. Elle fut néanmoins beaucoup plus lente qu'il ne l'avait prévu; ce qui lui fit dire : « Je ne croyais pas faire tant de façons pour mourir. »

*** Au lit de la mort, il réfléchissait sur son état comme il l'aurait fait sur celui d'un autre, et on eût dit qu'il observait un phénomène. « Voilà, dit-il, étant très-près de sa fin, la première mort que je vois. » Et, son médecin lui ayant demandé ce qu'il souffrait : « Je ne sens, dit-il, autre chose qu'une difficulté d'être. »

*** Fontenelle a dit plus d'une fois : « Que de bonnes choses vont tous les jours mourir dans l'oreille d'un sot! »

*** Il évitait les bavarderies, et avait l'art de terminer sur-le-champ. « Voilà, dit-il un jour, une dispute qui ne finirait point si l'on voulait; et c'est pour cela qu'il faut qu'elle finisse tout à l'heure. »

*** Duclos, n'étant encore que de l'Académie des belles-lettres, et n'ayant donné que *les Confessions* et *Madame de Luz*, qu'il n'avait pas même avouées, eut une assez

longue conversation avec Fontenelle sur un point de littérature. Quand Duclos eut cessé de parler, Fontenelle fut si content de ce qu'il venait d'entendre, qu'il lui dit : « Vous devriez écrire, faire quelque ouvrage. — Et sur quoi, lui demanda Duclos ? — Sur ce que vous venez de me dire, » lui répliqua le philosophe.

⁂ On parlait, dans une compagnie, des soins que le cardinal Dubois avait pris de l'éducation du duc d'Orléans, régent. Fontenelle dit : « Ce prélat a tous les jours travaillé à se rendre inutile. »

⁂ Fontenelle avait une petite filleule fort jolie, mais très-maligne. La mère s'en plaignit un jour devant son parrain. Fontenelle, envisageant l'enfant, dit en souriant : « Elle ne vaut rien, mais elle en vaudra mieux. »

⁂ Fontenelle, au lit de la mort, dit au curé de Saint-Roch, lorsqu'il approcha de son lit : « Monsieur, vous m'entendrez mieux que je ne vous entendrais. Je sais mon devoir et le vôtre dans la circonstance présente. Je vous déclare donc que j'ai vécu et veux mourir dans la foi de l'Église catholique, apostolique et romaine. »

⁂ Le régent de France demandait à Fontenelle quel jugement il fallait porter des ouvrages en vers. « Monseigneur, dites toujours qu'ils sont mauvais : sur cent fois, vous ne vous tromperez pas deux. »

⁂ La Fontaine était grand admirateur des anciens. Il avait la modestie de se croire très-inférieur à Phèdre. Fontenelle a dit à ce sujet : « Si La Fontaine le cède ainsi à Phèdre, c'est par bêtise. »

⁂ Marivaux s'étant exprimé un jour, chez madame de Tencin, d'une façon hardie, singulière, et qui parut forcée, Fontenelle dit : « Il faut passer les expressions fortes à M. Marivaux, ou bien renoncer à son commerce. » Marivaux crut entrevoir de la raillerie dans ce mot, et y

parut sensible. Fontenelle s'en aperçut, et, comme il n'avait voulu dire qu'une chose obligeante, il ajouta aussitôt, en lui adressant la parole : « Monsieur de Marivaux, ne vous pressez pas de vous fâcher quand je parlerai de vous. »

⁂ Un auteur porta à Fontenelle, désigné pour son censeur, un manuscrit à examiner. Fontenelle refusant son approbation : « Comment, monsieur, lui dit-on, vous qui avez fait *les Oracles*, vous ne me passerez pas cela? » Le philosophe répondit d'un grand sang-froid : « Si j'eusse été le censeur des *Oracles*, je n'aurais pas approuvé l'ouvrage. »

⁂ Fontenelle disait un jour aux feuillants, qui se plaignaient qu'on parlait mal d'eux : « Si vous aviez chez vous le bal et la comédie, le monde ne crierait pas contre vous. Au reste, vous l'avez outrageusement quitté; vous lui dites tous les jours anathème : il n'est point surprenant qu'il s'en venge. »

⁂ Fontenelle a dit : « On détruirait presque toutes les religions si l'on obligeait ceux qui les professent à s'aimer. »

⁂ « Les hommes sont sots et méchants, disait-il quelquefois; mais, tels qu'ils sont, j'ai à vivre avec eux, et je me le suis dit de bonne heure. »

⁂ Dans le temps où Fontenelle allait rarement à l'Académie française, on fit une élection. L'abbé Trublet, refusé tant de fois, croyait être élu ce jour-là. Il avait envoyé son domestique à la découverte. L'archidiacre vint voir Fontenelle à la fin de la soirée. « Eh bien? lui dit le doyen de l'Académie. — J'attends mon valet, répondit l'abbé. » Le valet arriva. « C'est un autre encore, » dit-il, les larmes aux yeux, à son maître. Fontenelle ajouta · « J'avais pourtant envoyé ma voix pour vous! »

*** Fontenelle se trouvant à table avec deux jeunes gens avantageux, il fut beaucoup question au dessert des différentes manières d'exprimer la même chose en français. Nos deux étourdis lui demandèrent sur le ton badin s'il était mieux de dire : « Donnez-nous à boire » que : « Apportez-nous à boire. » Fontenelle leur répondit en souriant : « Il faut dire : « Menez-nous boire. »

*** M. le Haguais, avocat général de la cour des aides, orateur né à tous égards, parlait très-peu en conversation, même dans le tête-à-tête. Comme Fontenelle parlait peu aussi, surtout lorsqu'il n'était pas excité, ils passaient quelquefois ensemble un temps assez considérable sans se dire que quelques mots. Cette habitude du silence avait tellement donné à M. le Haguais l'air silencieux, que, s'étant fait peindre par le célèbre Rigaud, et le portrait étant extrêmement ressemblant, Fontenelle, le voyant pour la première fois, s'écria : « On dirait qu'il se tait. »

*** Fontenelle disait très-philosophiquement : « Donnez-moi quatre personnes persuadées qu'il fait nuit en plein midi, je le démontrerai à deux millions d'hommes. »

*** Un homme de qualité étant allé voir Fontenelle, et le trouvant de fort mauvaise humeur : « Qu'avez-vous donc? lui dit-il. — Ce que j'ai? répondit le philosophe, j'ai un domestique qui me sert aussi mal que si j'en avais vingt. »

*** Fontenelle, ayant appris que Marivaux était malade, se rendit sur-le-champ chez lui, demanda à lui parler en particulier, et lui dit : « Mon ami, dans la situation où vous vous trouvez, on peut avoir besoin d'argent. Les véritables amis ne doivent pas attendre qu'on leur demande : leur cœur doit deviner. Voilà une bourse de cent

louis que je laisse à votre disposition. — Je les regarde comme reçus, répondit Marivaux; je m'en suis servi, et je vous les rends avec la reconnaissance qu'un tel service exige. »

⁂ « Tous les grands génies ont leur folie, disait une princesse à Fontenelle; vous êtes assez prudent pour nous avoir toujours caché la vôtre. Avouez-nous-la de bonne foi. — En toute humilité, répondit-il, je ne m'en connais point. »

⁂ Quelqu'un louant un jour Fontenelle de la netteté de ses idées et de la clarté de son style dans ses ouvrages les plus profonds et les plus abstraits, il répondit : « J'ai toujours tâché de m'entendre. »

⁂ Fontenelle avait un frère abbé. On lui demandait un jour : « Que fait monsieur votre frère? — Mon frère? dit-il, il est prêtre. — A-t-il des bénéfices? — Non. — A quoi s'occupe-t-il? — Il dit la messe le matin. — Et le soir? — Le soir, il ne sait ce qu'il dit. »

⁂ Une servante de Fontenelle éclairait un académicien de Marseille qui sortait de chez son maître. Comme elle le faisait mal, le Provençal lui dit : « Faites-moi *lumière*, je n'y vois pas dans les escaliers. » Cette servante, ne comprenant rien à ce jargon, n'éclairait pas mieux, et le Provençal de réitérer sa prière et sa mauvaise locution. Fontenelle, qui suivait, dit : « Excusez, monsieur, cette pauvre fille; elle n'entend pas le français. »

⁂ Quelqu'un lui demandait par quel moyen il s'était fait tant d'amis et pas un ennemi. « Par ces deux axiomes, répondit-il : tout est possible, et tout le monde a raison. »

⁂ L'abbé Regnier, secrétaire de l'Académie, faisait un jour, dans son chapeau, la cueillette d'une pistole que chaque membre devait fournir. Ne s'étant point aperçu

qu'un des quarante qui était fort avare eût mis dans le chapeau, il le lui présenta une seconde fois. Celui-ci assura qu'il avait donné. « Je le crois, dit l'abbé Regnier; mais je ne l'ai pas vu. — Et moi, ajouta Fontenelle, qui était à côté, je l'ai vu; mais je ne le crois pas. »

*** Il disait, au sujet de l'inimitable La Fontaine : « Il est bien aisé d'être un homme d'esprit ou un sot; mais d'être les deux et dans le plus haut degré, cela est admirable. »

*** Voltaire demandait un jour à Fontenelle ce qu'il pensait de sa tragédie de *Mahomet*. « Elle est horriblement belle. »

*** On parlait à Fontenelle du grammairien Dumarsais, qui avait beaucoup de naïveté et de simplicité. « Oui, dit-il, c'est le nigaud le plus spirituel et l'homme d'esprit le plus nigaud que je connaisse. »

*** Voyant le buste de Despréaux par Girardon, il s'écria : « Je ne m'en dédis pas, il faut le couronner de lauriers et l'envoyer aux galères. »

*** Un jour des Rois, Fontenelle ayant la fève, quelqu'un de la compagnie lui dit : « Vous êtes roi; serez-vous despote? — Belle demande ! »

*** Fontenelle, très-âgé, se trouvant seul, par hasard, avec une très-jolie femme, tira vite le cordon de la sonnette, et sur-le-champ il vint du monde. Alors Fontenelle dit en souriant à la dame, fort surprise : « Ah ! madame, si je n'avais que quatre-vingts ans ! »

*** Un médecin soutenait à Fontenelle que le café était un poison lent. « Oui-dà, dit le philosophe en souriant; il y a plus de quatre-vingts ans que j'en prends tous les jours. »

*** La seconde représentation d'*Oreste* fut donnée huit jours après la première. Voltaire avait employé cet es-

gare des temps [illegible] des corrections [illegible] Fonte-nelle dit [illegible] Voltaire et [illegible] singulier, comme [illegible] représentation.

Le président Hénault [illegible] Fontenelle sur le respect [illegible] pour [illegible] respect [illegible] Fontenelle [illegible] Spa[illegible].

Fontenelle, presque centenaire, [illegible] assistait à une séance académique. [illegible] à l'Académie [illegible] On disputa pour sa [illegible] — [illegible] répliqua Fontenelle [illegible] Eh bien [illegible] le recevoir.

Fontenelle, âgé de quatre-vingt-dix-sept ans, venait de dire à madame Helvétius, jeune, belle et nouvellement mariée, mille choses aimables et galantes, passa devant elle pour se mettre à table, ne l'ayant pas aperçue. « Voyez, lui dit madame Helvétius, le cas que je dois faire de vos galanteries : vous passez devant moi sans me regarder. — Madame, dit le galant vieillard, si je vous eusse regardée, je n'aurais pas passé. »

Fontenelle avait coutume de dire : « Il y a beaucoup plus de bons livres que de livres bien faits. »

Fontenelle avait été refusé trois fois à l'Académie, et le racontait souvent. Il ajoutait : « J'ai fait cette histoire à tous ceux que j'ai vus s'affliger d'un refus de l'Académie, et je n'ai consolé personne. »

qu'un des quarante qui était fort avare eût mis dans le chapeau, il le lui présenta une seconde fois. Celui-ci assura qu'il avait donné. « Je le crois, dit l'abbé Regnier; mais je ne l'ai pas vu. — Et moi, ajouta Fontenelle, qui était à côté, je l'ai vu; mais je ne le crois pas. »

⁂ Il disait, au sujet de l'inimitable La Fontaine : « Il est bien aisé d'être un homme d'esprit ou un sot; mais d'être les deux et dans le plus haut degré, cela est admirable. »

⁂ Voltaire demandait un jour à Fontenelle ce qu'il pensait de sa tragédie de *Mahomet*. « Elle est horriblement belle. »

⁂ On parlait à Fontenelle du grammairien Dumarsais, qui avait beaucoup de naïveté et de simplicité. « Oui, dit-il, c'est le nigaud le plus spirituel et l'homme d'esprit le plus nigaud que je connaisse. »

⁂ Voyant le buste de Despréaux par Girardon, il s'écria : « Je ne m'en dédis pas, il faut le couronner de lauriers et l'envoyer aux galères. »

⁂ Un jour des Rois, Fontenelle ayant la fève, quelqu'un de la compagnie lui dit : « Vous êtes roi; serez-vous despote? — Belle demande! »

⁂ Fontenelle, très-âgé, se trouvant seul, par hasard, avec une très-jolie femme, tira vite le cordon de la sonnette, et sur-le-champ il vint du monde. Alors Fontenelle dit en souriant à la dame, fort surprise : « Ah! madame, si je n'avais que quatre-vingts ans! »

⁂ Un médecin soutenait à Fontenelle que le café était un poison lent. « Oui-dà, dit le philosophe en souriant; il y a plus de quatre-vingts ans que j'en prends tous les jours. »

⁂ La seconde représentation d'*Oreste* fut donnée huit jours après la première. Voltaire avait employé cet es-

pace de temps à y faire des corrections; sur quoi Fontenelle dit : « Voltaire est un homme bien singulier! il compose ses pièces pendant leurs représentations. »

*** Le président Hénault lut à la reine les vers de Fontenelle sur le respect qu'on avait à Sparte pour une tête chenue, et ses regrets sur ce que ce respect s'était perdu depuis. La reine lui dit : « Faites savoir à Fontenelle qu'une tête comme la sienne doit trouver Sparte partout. »

*** Fontenelle, presque centenaire et sourd, assistait à une séance académique. Le grave aéropage lui semblait fort agité; il en demanda la cause au confrère qui se trouvait auprès de lui. « Il s'agit, lui dit le voisin, de Piron. On dispute pour son admission à l'Académie ; on lui oppose toujours sa fameuse *Ode à Priape*... — Ah! ah! répliqua Fontenelle, c'est pour cela qu'ils font tant de tapage? Eh bien! si M. Piron a fait l'*Ode à Priape*, il faut bien le gronder; s'il ne l'a pas faite, il ne faut pas le recevoir. »

*** Fontenelle, âgé de quatre-vingt-dix-sept ans, venant de dire à madame Helvétius, jeune, belle et nouvellement mariée, mille choses aimables et galantes, passa devant elle pour se mettre à table, ne l'ayant pas aperçue. « Voyez, lui dit madame Helvétius, le cas que je dois faire de vos galanteries : vous passez devant moi sans me regarder. — Madame, dit le galant vieillard, si je vous eusse regardée, je n'aurais pas passé. »

*** Fontenelle avait coutume de dire : « Il y a beaucoup plus de bons livres que de livres bien faits. »

*** Fontenelle avait été refusé trois fois à l'Académie, et le racontait souvent. Il ajoutait : « J'ai fait cette histoire à tous ceux que j'ai vus s'affliger d'un refus de l'Académie, et je n'ai consolé personne. »

⁂ Après sa réception à l'Académie française, Fontenelle dit : « Il n'y a plus que trente-neuf personnes dans le monde qui aient plus d'esprit que moi. »

On connaît les deux vers suivants du même auteur :

> Sommes-nous trente-neuf, on est à nos genoux;
> Mais nous sommes quarante, on se moque de nous.

⁂ Autrefois, on tirait le gâteau des Rois avant le repas. Fontenelle fut roi, et, comme il négligeait de servir d'un excellent plat qu'il avait devant lui, on lui dit : « Le roi oublie ses sujets. » A quoi il répondit : « Voilà comme nous sommes, nous autres ! »

⁂ « A force de combinaisons, disait Fontenelle, la nature réunit tout, sépare tout ; elle ne paraît bizarre que parce qu'elle est féconde. »

⁂ On disait à Fontenelle : « Un tel est un bon maître. — Oui, reprit-il, il est bon maître parce qu'il est le maître. »

⁂ Fontenelle, âgé de quatre-vingts ans, s'empressa de relever l'éventail d'une femme jeune et belle, mais mal élevée, qui reçut sa politesse dédaigneusement. « Ah! madame, lui dit-il, vous prodiguez bien vos rigueurs! »

⁂ Un discoureur qui ne disait que des choses triviales, et qui néanmoins les disait du ton et de l'air dont à peine aurait-on droit de dire les choses les plus rares et les plus exquises, d'un ton et d'un air qui commandaient l'attention, adressait un jour la parole à Fontenelle. Le philosophe, las de l'entendre, interrompit le discoureur. « Tout cela, monsieur, est très-vrai, lui dit-il, très-vrai; je l'avais même entendu dire à d'autres. »

⁂ Fontenelle était assurément un esprit bien fin, mais ce n'était point un homme fin; et par cela même il était un peu défiant, du moins précautionné. Sans de fortes

preuves, il ne jugeait mal de personne en particulier: mais il avait fort mauvaise opinion des hommes en général.

*** A l'âge de plus de quatre-vingt-douze ans, Fontenelle alla voir dans la matinée une très-aimable femme qu'il estimait beaucoup. La dame, sachant que c'était lui, parut bientôt dans son déshabillé, et lui dit : « Vous voyez, monsieur, qu'on se lève pour vous? — Oui, répondit Fontenelle; mais vous vous couchez pour un autre. »

*** Fontenelle disait : « Madame de Lambert a toujours la tête libre et dégagée. Il semble que les grâces vives et riantes l'attendent à la porte de son cabinet pour la conduire dans le monde. »

*** Fontenelle dînait un jour chez une dame avec un seigneur qui, avec l'air de n'avoir que vingt-cinq ans, disait cependant que sa fille venait d'accoucher de son troisième enfant. Fontenelle dit vivement, en causant avec lui : « Allez, monsieur, vous êtes un grand-père! » Le seigneur lui répondit sur le même ton : « Allez, monsieur, vous êtes un grand homme! » Et la maîtresse de la maison s'écria : « Mais... mais si on les laisse faire, ils en seront aux injures, ils vont se battre. »

*** Lorsque Fontenelle présenta au Régent ses *Élémens de la Géométrie de l'infini*, il lui dit que c'était un livre qui ne pouvait être entendu que par sept ou huit géomètres de l'Europe, et que l'auteur n'était pas de ces huit-là.

*** Il vivait avec M. d'Aube, son neveu à la mode de Bretagne, maître des requêtes. Ce neveu était haut, dur, colère, contredisant, pédant, bon homme néanmoins, officieux même et généreux. Fontenelle disait de lui que, s'il était difficile à commercer, il était facile à vivre. Le philosophe étant un soir auprès de son feu, une étincelle vole sur sa robe de chambre. Plongé dans la méditation,

*** Après sa réception à l'Académie française, Fontenelle dit : « Il n'y a plus que trente-neuf personnes dans le monde qui aient plus d'esprit que moi. »

On connaît les deux vers suivants du même auteur :

Sommes-nous trente-neuf, on est à nos genoux;
Mais nous sommes quarante, on se moque de nous.

*** Autrefois, on tirait le gâteau des Rois avant le repas. Fontenelle fut roi, et, comme il négligeait de servir d'un excellent plat qu'il avait devant lui, on lui dit : « Le roi oublie ses sujets. » A quoi il répondit : « Voilà comme nous sommes, nous autres ! »

*** « A force de combinaisons, disait Fontenelle, la nature réunit tout, sépare tout ; elle ne paraît bizarre que parce qu'elle est féconde. »

*** On disait à Fontenelle : « Un tel est un bon maître. — Oui, reprit-il, il est bon maître parce qu'il est le maître. »

*** Fontenelle, âgé de quatre-vingts ans, s'empressa de relever l'éventail d'une femme jeune et belle, mais mal élevée, qui reçut sa politesse dédaigneusement. « Ah! madame, lui dit-il, vous prodiguez bien vos rigueurs! »

*** Un discoureur qui ne disait que des choses triviales, et qui néanmoins les disait du ton et de l'air dont à peine aurait-on droit de dire les choses les plus rares et les plus exquises, d'un ton et d'un air qui commandaient l'attention, adressait un jour la parole à Fontenelle. Le philosophe, las de l'entendre, interrompit le discoureur. « Tout cela, monsieur, est très-vrai, lui dit-il, très-vrai; je l'avais même entendu dire à d'autres. »

*** Fontenelle était assurément un esprit bien fin, mais ce n'était point un homme fin ; et par cela même il était un peu défiant, du moins précautionné. Sans de fortes

preuves, il ne jugeait mal de personne en particulier; mais il avait fort mauvaise opinion des hommes en général.

*** A l'âge de plus de quatre-vingt-douze ans, Fontenelle alla voir dans la matinée une très-aimable femme qu'il estimait beaucoup. La dame, sachant que c'était lui, parut bientôt dans son déshabillé, et lui dit : « Vous voyez, monsieur, qu'on se lève pour vous? — Oui, répondit Fontenelle; mais vous vous couchez pour un autre. »

*** Fontenelle disait : « Madame de Lambert a toujours la tête libre et dégagée. Il semble que les grâces vives et riantes l'attendent à la porte de son cabinet pour la conduire dans le monde. »

*** Fontenelle dînait un jour chez une dame avec un seigneur qui, avec l'air de n'avoir que vingt-cinq ans, disait cependant que sa fille venait d'accoucher de son troisième enfant. Fontenelle dit vivement, en causant avec lui : « Allez, monsieur, vous êtes un grand-père! » Le seigneur lui répondit sur le même ton : « Allez, monsieur, vous êtes un grand homme! » Et la maîtresse de la maison s'écria : « Mais... mais si on les laisse faire, ils en sont aux injures, ils vont se battre. »

*** Lorsque Fontenelle présenta au Régent ses *Éléments de la Géométrie de l'infini*, il lui dit que c'était un livre qui ne pouvait être entendu que par sept ou huit géomètres de l'Europe, et que l'auteur n'était pas de ces huit-là.

*** Il vivait avec M. d'Aube, son neveu à la mode de Bretagne, maître des requêtes. Ce neveu était haut, dur, colère, contredisant, pédant, bon homme néanmoins, officieux même et généreux. Fontenelle disait de lui que, s'il était difficile à commercer, il était facile à vivre. Le philosophe étant un soir auprès de son feu, une étincelle vole sur sa robe de chambre. Plongé dans la méditation,

ou peut-être presque endormi, il ne s'en aperçut point. Il va se coucher, et de bonne heure. Au milieu de la nuit, il est réveillé par la fumée : le feu avait pris à la robe de chambre, et de là à la garde-robe. Fontenelle sonne et se lève; tout le monde est bientôt sur pied, et M. d'Aube avant les autres. Le neveu gronde beaucoup l'oncle, donne de bons ordres, et le feu est éteint; mais la colère de l'impétueux magistrat n'est pas calmée. Il recommence à gronder, cite le proverbe de la légère étincelle qui a souvent causé un grand incendie, demande à Fontenelle pourquoi il n'a pas secoué sa robe, etc. « Je vous promets, répliqua enfin le paisible philosophe, que, si je mets encore le feu à la maison, ce sera autrement. »

*** Il présenta un jour un jeune homme à un seigneur des plus distingués. « Voilà, dit-il, un grand géomètre qui est cependant un homme d'esprit. »

*** Le régent s'étant imaginé que, dans une compagnie où le mérite fait le titre d'admission, celui qui en a le plus, à cet égard, pourrait aussi la présider, offrit à Fontenelle d'être le président perpétuel de l'Académie des sciences. « Eh! monseigneur, répondit-il, pourquoi voulez-vous m'empêcher de vivre avec mes égaux? »

*** Dans un âge, disait Fontenelle, où j'étais le plus amoureux, ma maîtresse me quitte et prend un autre amant. Je l'apprends, je suis furieux. Je vais chez elle, je l'accable de reproches; elle m'écoute et me dit en riant : « Fontenelle, lorsque je vous pris, c'était, sans contredit, le plaisir que je cherchais; j'en trouve plus avec un autre. Est-ce au moindre plaisir que je dois la préférence? Soyez juste, et répondez-moi. — Ma foi, dit Fontenelle, vous avez raison, et si je ne suis plus votre amant, je veux du moins rester votre ami. »

*** Fontenelle avait beaucoup connu le cardinal de Fleury

avant son ministère. Surpris, dans une visite qu'il lui fit quelques années après, de lui voir la même aménité et la même sérénité : « Quoi ! monseigneur, lui dit-il, est-ce que vous seriez encore heureux ? »

⁂ La duchesse du Maine demanda un jour à quelques gens de beaucoup d'esprit qui s'assemblaient chez elle : « Quelle différence y a-t-il entre moi et une pendule ? » Ces messieurs se trouvaient fort embarrassés pour la réponse, lorsque Fontenelle entra. La même question lui fut faite par la princesse. Il répondit sur-le-champ : « La pendule marque les heures, et votre altesse les fait oublier. »

⁂ Le régent du royaume était sans cesse entouré d'hommes avides, occupés à le tromper. Ce grand prince dit un jour à Fontenelle : « Je crois peu à la vertu. — Monseigneur, répondit le philosophe, il y a d'honnêtes gens ; mais ils ne viennent point vous chercher. »

⁂ Piron a dit plaisamment : « Fontenelle a engendré Marivaux, Marivaux a engendré Moncrif, Moncrif n'engendrera personne. »

Fontenelle n'écrivait pas. A peine si l'on retrouve çà et là quelques billets par lui adressés au Régent ou au cardinal de Fleury. En voici un très-curieux, un de ses plus longs, où il est question de mademoiselle Sallé, la danseuse, avant qu'elle ne fût célèbre. Fontenelle écrit à Montesquieu.

« Depuis que vous courez le monde, monsieur, c'est grand « hasard si, de tous les compliments que j'ai prié qu'on vous « fît pour moi, on vous en a fait un seul, et il serait fort

ou peut-être presque endormi, il ne s'en aperçut point. Il va se coucher, et de bonne heure. Au milieu de la nuit, il est réveillé par la fumée : le feu avait pris à la robe de chambre, et de là à la garde-robe. Fontenelle sonne et se lève ; tout le monde est bientôt sur pied, et M. d'Aube avant les autres. Le neveu gronde beaucoup l'oncle, donne de bons ordres, et le feu est éteint ; mais la colère de l'impétueux magistrat n'est pas calmée. Il recommence à gronder, cite le proverbe de la légère étincelle qui a souvent causé un grand incendie, demande à Fontenelle pourquoi il n'a pas secoué sa robe, etc. « Je vous promets, répliqua enfin le paisible philosophe, que, si je mets encore le feu à la maison, ce sera autrement. »

⁂ Il présenta un jour un jeune homme à un seigneur des plus distingués. « Voilà, dit-il, un grand géomètre qui est cependant un homme d'esprit. »

⁂ Le régent s'étant imaginé que, dans une compagnie où le mérite fait le titre d'admission, celui qui en a le plus, à cet égard, pourrait aussi la présider, offrit à Fontenelle d'être le président perpétuel de l'Académie des sciences. « Eh ! monseigneur, répondit-il, pourquoi voulez-vous m'empêcher de vivre avec mes égaux ? »

⁂ Dans un âge, disait Fontenelle, où j'étais le plus amoureux, ma maîtresse me quitte et prend un autre amant. Je l'apprends, je suis furieux. Je vais chez elle, je l'accable de reproches ; elle m'écoute et me dit en riant : « Fontenelle, lorsque je vous pris, c'était, sans contredit, le plaisir que je cherchais ; j'en trouve plus avec un autre. Est-ce au moindre plaisir que je dois la préférence ? Soyez juste, et répondez-moi. — Ma foi, dit Fontenelle, vous avez raison, et si je ne suis plus votre amant, je veux du moins rester votre ami. »

⁂ Fontenelle avait beaucoup connu le cardinal de Fleury

avant son ministère. Surpris, dans une visite qu'il lui fit quelques années après, de lui voir la même aménité et la même sérénité : « Quoi ! monseigneur, lui dit-il, est-ce que vous seriez encore heureux ? »

⁂ La duchesse du Maine demanda un jour à quelques gens de beaucoup d'esprit qui s'assemblaient chez elle : « Quelle différence y a-t-il entre moi et une pendule ? » Ces messieurs se trouvaient fort embarrassés pour la réponse, lorsque Fontenelle entra. La même question lui fut faite par la princesse. Il répondit sur-le-champ : « La pendule marque les heures, et votre altesse les fait oublier. »

⁂ Le régent du royaume était sans cesse entouré d'hommes avides, occupés à le tromper. Ce grand prince dit un jour à Fontenelle : « Je crois peu à la vertu. — Monseigneur, répondit le philosophe, il y a d'honnêtes gens ; mais ils ne viennent point vous chercher. »

⁂ Piron a dit plaisamment : « Fontenelle a engendré Marivaux, Marivaux a engendré Moncrif, Moncrif n'engendrera personne. »

Fontenelle n'écrivait pas. A peine si l'on retrouve çà et là quelques billets par lui adressés au Régent ou au cardinal de Fleury. En voici un très-curieux, un de ses plus longs, où il est question de mademoiselle Sallé, la danseuse, avant qu'elle ne fût célèbre. Fontenelle écrit à Montesquieu.

« Depuis que vous courez le monde, monsieur, c'est grand « hasard si, de tous les compliments que j'ai prié qu'on vous « fît pour moi, on vous on en a fait un seul, et il serait fort

« naturel que vous m'eussiez à peu près oublié; mais il se pré-« sente une jolie occasion de vous en souvenir : je dis jolie au « pied de la lettre, jolie aux yeux, et qui plaira certainement « aux vôtres. C'est pour vous recommander mademoiselle Sallé, « bannie de notre Opéra par *ostracisme*. N'allez pas lui dire ce « mot-là : elle croirait que je l'accuse de quelque chose d'ef-« froyable, et se désespérerait; mais il est vrai que c'est ostra-« cisme tout pur. La danse charmante, et surtout les mœurs « très-nettes de la petite *Aristide*, ont déplu à ses compagnes, « ce qui est dans l'ordre, et même aux maîtres, ce qui serait « insensé, s'ils n'avaient pas eu des maîtresses parmi ses com-« pagnes. Elle se réfugie en Angleterre, et vous allez jouir de « notre perte; mais je vous avertis que vous n'aurez que sa « danse, et, en vérité, ce sera bien assez. Il me vient une pen-« sée : on dit que vous êtes fort bien auprès de la reine, et je « l'eusse presque deviné, car il y a longtemps que je sais com-« bien elle a de goût pour les gens d'esprit, et combien elle est « accoutumée à ceux du premier ordre, témoin M. Newton; et « j'en ai même dit mon sentiment en parlant de lui. Si la reine « voulait faire apprendre à danser aux princesses ses filles par « une personne propre à leur donner l'air convenable à leur « naissance, et digne en même temps de cet honneur par sa « conduite, elle serait trop heureuse que la fortune lui eût en-« voyé mademoiselle Sallé. Enfin, je vous demande votre pro-« tection pour elle en toute occasion, ou plutôt je ne vous de-« mande que de la voir un peu; après quoi le reste ira tout « seul.

« Ne repasserez-vous point par ici en allant à Constantinople, « ou à Ispahan, ou à Pékin? Vous donneriez beaucoup de joie « à tous vos amis? »

FIN.

TABLE.

TABLE.

BEAUX LIVRES ILLUSTRÉS

La Nouvelle Héloïse de J.-J. Rousseau

Magnifique édition, illustrée par Tony Johannot. 2 vol. gr. in-8° jésus, ornée de 58 grav. sur papier de Chine tirées à part, et d'un grand nombre de vignettes dans le texte. — 5 fr., au lieu de 25 fr.

Les Confessions de J.-J. Rousseau

Magnifique édition, illustrée par Tony Johannot, format grand in-8° jésus, ornée de grav. sur papier de Chine, tirées à part, et d'un grand nombre de vignettes dans le texte. — 5 fr., au lieu de 20 fr.

Manon Lescaut, par l'abbé Prévost

Magnifique édition, illustrée par Tony Johannot, avec la vie de l'abbé Prévost, par Jules Janin. 1 vol. grand in-8° jésus. — 5 fr., au lieu de 18 fr.

L'Arche de Noé

PAR SAINTE-BEUVE, ARSÈNE HOUSSAYE, LOÈVE-VEYMARS, CHARLES NODIER.

1 magnifique volume grand in-8° jésus, illustré et orné de 10 belles gravures sur acier. — Prix : 10 fr. (*Sous presse.*)

Les Grotesques, par Théophile Gautier

Études sur la vie et les curiosités des poëtes des quinzième et seizième siècles : Villon, Scalion de Virbluneau, Théophile de Viau, Pierre de Saint-Louis, Saint-Amant, Cyrano de Bergerac, Colletet, Chapelain, Georges de Scudéry, Paul Scarron. 2 volumes in-8°. — 5 fr.

Histoire de l'Art en France

Documents annotés par les critiques contemporains. 1 fort vol. in-8°.— 7 fr. 50.

Histoire de la Peinture Flamande et Hollandaise

PAR ARSÈNE HOUSSAYE

Un volume in-folio avec 1,000 magnifiques gravures, d'après Rubens, Van Dyck, Rembrandt, Téniers, Ruysdael, etc. — Prix : 250 francs.
Édit. en 2 vol. in-8., 10 fr. — Édition allemande, in-f., avec 50 grav. : 150 fr.
16 vol., 2,000 grav. hors du texte, avec l'abonnement à 1852. — 1,500 fr.

Collections de l'Artiste. — 1841-1852. — 1,500 fr.

L'Artiste est le livre le plus beau et le plus considérable qui ait jamais été publié. C'est toute une encyclopédie des arts et des lettres par le texte et par les gravures. Il n'est pas aujourd'hui un seul nom glorieux qui n'ait apporté son talent à ce Recueil, tout à la fois recherché par les artistes et les gens du monde. Les belles collections sont hors de prix dans les ventes publiques.

La Vertu de Rosine

ROMAN PHILOSOPHIQUE PAR ARSÈNE HOUSSAYE

1 joli vol. édition diamant. — 1 fr.

Paris. — Imprimerie [illegible]